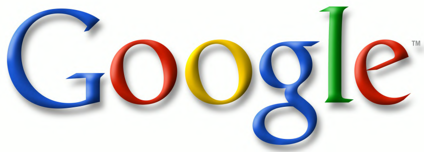
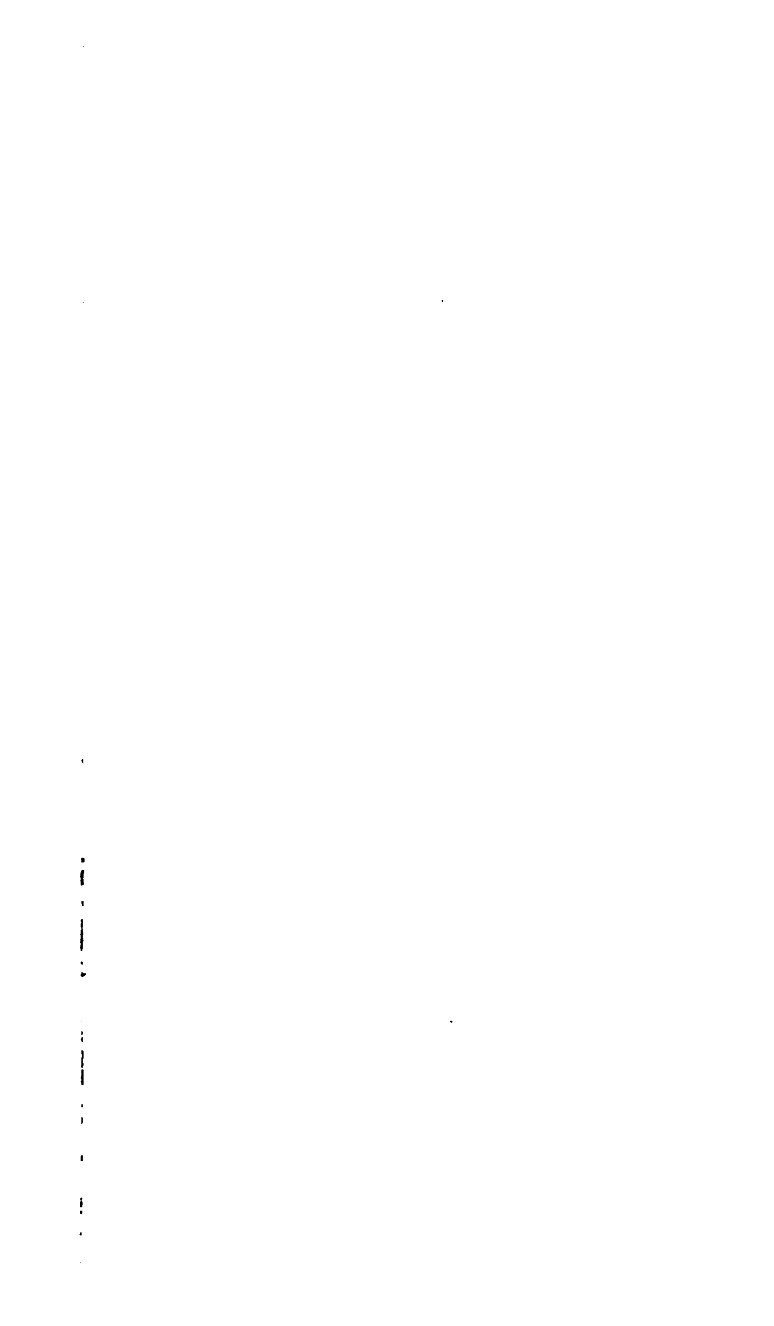








SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS,

CONTENANT LES MÉMOIRES DE CATAUDIN, CHEVALIER DE ROSAMENE, FILS DE GRÉGOIRE MERVEIL.

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME,

Faisant le septième de l'Ouvrage.

V. 7–8



A BRUXELLES,

Chez DUJARDIN, Libraire de la Cour.

ET A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques.

1789.



SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Je demande bien sincèrement pardon à mes Lecteurs de les avoir plantés là brusquement au milieu de ma narration. Le billet de mon père, placé à la fin de ma seconde Partie, a dû me justifier à leurs yeux, en leur apprenant qu'on étoit venu s'emparer de ma personne, & que j'avois été enfermé à la Bastille avec une précipitation & des circonstances qui avoient déconcerté toutes mes idées. Je ne pouvois, dans ce lieu de captivité, ni poursuivre mes aventures, ni en donner le récit au Public. J'étois condamné

au repos : mais de quel repos jouit-on quand on enrage ? Arrêté au moment où j'allois partir dans le dessein de rejoindre mon Adélaïde, dans l'espérance & presque la certitude de l'épouser, je maudissois le sort qui avoit choisi cet instant pour enchaîner mes pas, reculer mon bonheur, & suspendre en quelque façon le cours de ma vie.

Tout ce qui se passe dans ce donjon terrible doit être caché sous un secret inviolable ; il n'est donc pas juste qu'on attende de moi la description du lieu, ni celle de la vie qu'on y mène, ni le détail des interrogatoires que j'y ai subis. Il suffit de dire que j'y fus traité avec beaucoup d'égards & d'humanité, que je n'en fus pas moins fâché de m'y voir enfermé, que je tournai sur le champ toutes les ressources de mon esprit vers les moyens de m'évader, & que je vis avec désespoir qu'il ne s'en offroit pas un seul à mes yeux. Je dirai aussi que je crus reconnoître, dès le premier interrogatoire, que j'avois été arrêté sur les calomnieuses dépositions du noir Spinacuta, mon éternel ennemi, qui, selon les apparences, m'avoit accusé d'être un lâche espion des Anglois, & d'avoir été chargé par eux de commis-

ſions perfides, capables de m'attirer en France le traitement le plus rigoureux.

« Ah! ſcélérat, m'écriai-je, je te » punirai; mais à préſent le traître a le » bonheur d'être en Italie. Il a rejoint » la belle Princeſſe Gémelli, mon inva- » riable amie; il a trouvé auprès d'elle » mon Adélaïde, ma tendre amante. » Il jouit de la vue de ces deux per- » ſonnes adorables, il me noircit à leurs » yeux: & qui ſait s'il n'aura pas l'o- » dieux talent d'épouſer la Princeſſe, » & de ſéduire juſqu'à ma Maîtreſſe? » Cependant je ſuis enfermé loin de ces » deux objets ſi chers: l'infâme vit dans » la liberté, dans le bonheur auprès de » ce que j'aime; il triomphe, & je fré- » mis; il jouit de l'aſpect du Ciel qu'il » offenſe, & je ronge mon frein dans » les ténèbres ».

Ne pouvant forcer ma priſon, je ſongeai d'abord à l'égayer. Pour marcher ſur les traces de mon père qui cultivoit avec ſuccès tous les Arts, j'avois étudié, entre autres, celui de la Peinture. J'obtins une boîte de paſtel & des toiles; & je peignis d'abord le portrait de mon Adélaïde, dont les traits charmans étoient gravés dans mon cœur, quoique je ne l'euſſe jamais bien vue,

comme je l'ai dit souvent, depuis mon enfance. J'y joignis celui de ma chère Princesse Gémelli, ma noble bienfaitrice. Bientôt toutes les femmes qui m'avoient été chères s'offrirent à mon imagination, & respirèrent sous mes crayons. A leur tête brilloit Scintilla, cette Amante née chez les Guèbres, que j'avois épousée selon les rits de la Religion Polythéiste. Elle balançoit presque Adélaïde dans mon cœur, & fut placée vis-à-vis d'elle. Tendre compagne! combien n'avoit-elle pas de droits à mon amour! Peu-à-peu je vins à bout de peindre aussi, de ressouvenir, les portraits des autres beautés chéries, sans être adorées, qui m'avoient rendu successivement heureux par des jouissances douces, quoique souvent coupables. Agnès Spalanzoni & sa mère, l'altière Duchesse de Valamos & la douce Thérésine, la Prêtresse Aphrodise, qui m'avoit accordé dans les Cieux ses faveurs inappréciables, & la Reine Zephyrine, qui ne m'avoit honoré que d'un bienfaisant accueil : toutes ces Beautés dont j'ai entretenu précédemment mes Lecteurs, rangées autour de moi, ornant de leurs attraits le mur funéraire qui m'enfermoit, égayoient mon ca-

chot; & j'avois, à les contempler, un plaisir semblable à celui qu'on éprouve, dans une belle nuit, à considérer le ciel parsemé d'étoiles. Une harpe, une *harmonica*, un autre instrument fort touchant, qu'on nomme *voix humaine*, répondoient sous mes doigts, & m'inspiroient les plus agréables sensations, en s'accordant avec ma voix. Je chantois Adélaïde & Scintilla dans de tendres romances que l'amour me dictoit. La voûte sépulcrale qui me couvroit, n'avoit jamais sans doute répondu à tant de chants. Des lectures délicieuses conspiroient avec la peinture pour m'adoucir les ennuis de la captivité, en me faisant vivre avec les grands Hommes dont je parcourois les Ouvrages, de même que je respirois avec les belles personnes dont j'avois peint les portraits. Tant d'agrémens, qui varioient mes loisirs, avoient transformé pour moi un cachot de la Bastille en un bosquet de l'Elysée; je jouissois doublement en réfléchissant que j'étois heureux en dépit des Puissances de la terre; & sans l'ardent desir qui me faisoit tendre les bras vers mon Adélaïde, j'aurois peut-être trouvé le bonheur au fond de la Bastille.

Je m'étois fait une occupation plus agréable encore que toutes celles dont je viens de parler. On ne reçoit le jour, dans ces malheureux cachots, que par un trou pratiqué en biais dans l'épaisseur du mur. Il y a un carreau de vitre à l'extrémité intérieure, un autre à l'extérieure, & la lumière vient par cet étroit & long soupirail, comme par une lunette d'approche. On me permit d'ajuster des verres & un miroir dans ce canal introducteur d'un foible jour, & d'y composer une espèce d'optique, par des procédés dont on verra peut-être, par la suite, le détail dans mes œuvres philosophiques. A l'aide de cette heureuse invention, les objets extérieurs, avec lesquels, sans cette ressource, toute communication m'étoit interdite, venoient se peindre sous mes yeux comme dans une chambre noire, & m'offroient des paysages animés & des scènes mobiles. Ainsi, je jouissois de l'aspect de la campagne & de la ville, & des tableaux mouvans que traçoient à mes regards des hommes qui ne soupçonnoient pas mon existence. Oh! combien d'amoureux ébats qu'on croyoit secrets, & qui amusoient à la Bastille un témoin caché! —

Je passois quelquefois des heures entières dans cette contemplation, qui avoit pour moi des charmes; bientôt elle m'offrit des délices. Un jour je vis s'avancer sous mes yeux l'image d'une jeune Beauté, supérieure à toutes celles qui s'étoient déja présentées à mes regards. Je la reconnus...... O ciel! c'étoit mon Adélaïde. L'amour l'avoit trop bien gravée dans mon cœur, pour que je pusse m'y méprendre. « Grand Dieu! » m'écriai-je, ta bonté m'amène celle » que j'aime: comment puis-je la voir » en France? Elle doit être en Espagne ou en Italie, & elle se trouve » à Paris sous le même toit que moi! » Nous serons bientôt unis ensemble ». La reine de mon cœur sembloit me sourire, & je baisois mille fois l'image chérie qui se traçoit sur mon papier, & qui venoit me visiter dans ma prison.

Le Guichetier ou Garçon de chambre qui me servoit, étoit d'une grossièreté naïve, mais assez bon diable. Il paroissoit s'intéresser à moi. Je lui faisois de temps en temps quelques petits présens qui le disposoient merveilleusement en ma faveur. Il avoit un plaisir singulier à regarder dans l'espèce de

chambre noire ou d'optique dont je faisois mes délices. Un jour il apperçut l'image de mon Amante. « Oh ! » oh ! dit-il, voilà Mademoiselle Adélaïde. — O! Ciel, m'écriai-je, comment la connois-tu ? — Et comment » la connoissez-vous vous-même, répondit-il ? — C'est mon Amante, » repartis-je vivement, c'est l'éternel » objet de mes affections. — Oh ! j'y » suis donc, reprit-il ; je la vois de » temps en temps caresser un petit » brimborion de portrait qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau : » elle a souvent les yeux fixés sur le » petit trou qui vous sert de lucarne. » On diroit qu'un instinct secret lui » fait soupçonner que l'original du portrait lorgné sans cesse est enfermé » de ce côté-là ; & il semble qu'elle » tourne autour du pot vis-à-vis de » moi, comme si elle vouloit me tirer » les vers du nez. Elle m'a fait déja » quelques petits cadeaux, avec une » petite grâce qui n'appartient qu'à » une petite chatte comme elle. Je vois » qu'elle veut m'engeoler. — Ah ! » m'écriai-je, laisse-toi engeoler, mon » garçon, je te récompenserai aussi bien » qu'elle. Donne-moi de ses nouvelles.

» Mais comment mon Adélaïde est-
» elle à la Bastille ? — Je n'ai pas le
» temps de vous dire tout cela, me
» répondit le Guichetier ; je crains que
» M. le Gouverneur ne me surprenne
» ici. Je sais qu'il veut vous rendre
» une visite dans la journée. Je m'en
» vais ; mais ne vous embarrassez pas,
» regardez dans votre chambre noire,
» & vous allez bientôt y voir votre
» Adélaïde. » A ces mots, ce bon valet me laissa indécis entre la surprise & l'enchantement. « O ! Ciel, me di-
» sois-je, mon Adélaïde est ici très-
» certainement ; elle respire dans le
» même asyle que moi, & je ne puis
» lui parler ? Mais comment s'y trouve-
» t-elle ? Adélaïde est-elle prisonnière ?
» Mais non, je la vois se promener en
» plein air ».

En effet, je ne tardai pas à voir paroître l'image de mon Adélaïde, conduite par celle du Guichetier. Le bon garçon sembloit lui montrer où j'étois, & lui apprendre où il falloit qu'elle se plaçât pour que je pusse l'appercevoir. Elle fit mille salutations tendres & passionnées, qui sans doute s'adressoient à moi. Je goûtois la satisfaction la plus vive. J'avois mon Adélaïde sous mes

yeux & presque dans mes bras. Ah! le Paradis de Mahomet n'est rien auprès de pareilles délices.

Tandis que je m'enivrois dans la contemplation d'un objet si cher, le Gouverneur vint me surprendre: il étoit déja sur mes épaules, sans que je me fusse apperçu de son arrivée. « Com- » ment, dit-il, voilà la Femme-de- » chambre de mon épouse »! Je fus tiré de ma rêverie par ce propos, & je regardai le Gouverneur avec surprise & consternation.

« Ne vous effrayez pas, me dit-il, » mon cher ami; vous devez bien sen- » tir que vous n'avez pu composer cette » optique sans mon consentement, au » moins tacite. On ne vous fournit » rien qui ne passe par mes mains. Je » vous loue de votre manière agréa- » ble de vous occuper & de charmer » les ennuis de la captivité. Si tous vos » confrères les prisonniers en faisoient » autant, la Bastille deviendroit un » petit paradis. Je devrois peut-être » vous interdire cet amusement; car » enfin, vous jouissez par-là de l'ex- » térieur du château; vous vous pro- » menez en quelque façon dans la » ville & dans la campagne; qui sait

» si, par la suite, vous ne pourriez
» pas avoir, par ce moyen, quelque
» communication avec le dehors? Mais
» en temps comme en temps. — Ah!
» Monsieur, lui dis je, je ne vois pas
» comment je pourrai communiquer,
» par cette invention, avec ame qui
» vive. — Je ne le vois pas bien clai-
» rement non plus, me répondit-il;
» mais vous pouvez avoir plus d'esprit
» que moi, & il faut se méfier de cet
» esprit-là. Quoi qu'il en soit, vous
» me paroissez lorgner avec plaisir cette
» jeune personne ». C'étoit de mon Adélaïde qu'il parloit, car elle étoit sous nos yeux. » Oui, lui répondis-je,
» elle me paroît aimable. — Oh! re-
» prit-il, elle est charmante ». Le Gouverneur dit ces mots avec un transport qui me fit le considérer, & qui m'inspira presque de la jalousie. Il me parut épris de mon Amante. « Cela est
» assez naturel, me dis-je en moi-
» même, j'en conviens, mais M. le
» Gouverneur peut voir de près ma Maî-
» tresse, lui parler, la serrer dans ses
» bras; tandis que je suis réduit à con-
» templer son image. — Il n'y a que
» peu de jours que nous la possédons,
» continua le Gouverneur; & elle a

» déja fait la conquête de toute la
» maison (& sans doute aussi celle du
» Gouverneur, me dis-je en moi-
» même). C'est une amie intime de
» ma femme, continua-t-il, qui lui a
» fait ce cadeau. On nous l'a prodi-
» gieusement recommandée. Elle a reçu
» la plus brillante éducation. Elle ar-
» rive d'Italie : ce sont des malheurs
» qui l'obligent de servir ; mais nous
» sommes bien loin de la regarder
» comme une domestique. En vérité
» j'admire le pouvoir de la vertu. Cette
» jeune personne m'inspire vraiment
» du respect. Cependant je soupçonne
» qu'elle a une inclination secrete, une
» passion malheureuse qui lui fait ver-
» ser des larmes...... Tenez, voyez,
» elle en répand justement ». En effet,
ma chère Adélaïde pleuroit dans ce
moment, & paroissoit plongée dans
une méditation mélancolique ; ce qui
valoit mieux que si elle avoit peint,
comme auparavant, dans ses yeux, la
tendresse & l'amour ; & si elle y avoit
mis une expression qui auroit pu faire
soupçonner au Gouverneur quelque
intelligence avec moi. Bientôt il me
quitta, & me laissa délicieusement
abîmé dans le plaisir de contempler

ma chere Adélaïde pleurant & soupirant pour moi. « Mais, ô ma chère amie ! » me dis-je en moi-même, mon plaisir » est imparfait, il faut que tu le par- » tages. Je jouis de ta vue, il faut que » tu ayes aussi le privilège de voir celui » que tu daignes aimer ».

Alors je cherchai dans ma tête, par des méditations profondes, les moyens de faire voir mon image, hors de ma prison, à ma chère Adélaïde. Cela n'étoit pas facile. J'avois beaucoup étudié la dioptrique & la catoptrique ; je sentois que c'étoit déja un très-grand effort d'avoir amené sous mes yeux la perspective du dehors, à travers un soupirail étroit & long. Il étoit beaucoup plus difficile de ramener en dehors le spectacle du dedans. Les objets éclairés se peignent dans un asyle obscur ; mais ceux qui sont ensevelis dans un asyle obscur ne peuvent se peindre dans un lieu éclairé. Je conclus de cette réflexion qu'il falloit choisir, pour mon opération, le règne de l'ombre, où le dehors seroit obscur, & ma retraite éclairée.

Je parvins à détacher mes deux carreaux de vitre, pour les ouvrir & fermer à volonté. Celui de dehors me

donna beaucoup de peine, parce qu'il étoit placé très-loin de moi, & que je n'y pouvois atteindre qu'avec l'extrémité d'une perche assez longue. Maître de ma lucarne, je vins à bout d'arborer, en dehors, un drapeau blanc que j'eus la précaution de n'exposer que la nuit. J'arrangeai mes verres & mes miroirs avec beaucoup de combinaisons, dont je rendrai compte dans un autre Ouvrage. Je fis instruire mon Adélaïde de l'endroit où elle devoit se trouver la nuit, avec un flambeau, pour éclairer son visage, & une lunette d'approche pour bien distinguer ce qui se trouveroit peint sur le drapeau. En effet, la nuit venue, & mon Adélaïde étant à son poste, par l'effet de mon optique, son image, éclairée par le flambeau, vint se peindre sous mes yeux; la mienne, pareillement éclairée, se traça sur l'heureux drapeau, & nous jouîmes de la vue l'un de l'autre. Oh! comme nous nous parlâmes des yeux, & combien de choses nous sûmes nous dire? Je voyois à souhait mon Amante. Elle avoit planté son flambeau dans une espèce de grand chandelier, & la lunette sur un pied mobile, de sorte qu'elle avoit les mains libres. Je pro-

fitai de cette circonstance ; je lui fis ces signes qui représentent des lettres, & avec lesquels on peut se parler de loin. Nous nous étions mille fois entretenus de cette manière, qui par conséquent nous étoit très-familière. Elle me répondit ; & l'on sent combien un mot dit de choses entre Amans. J'avois le bonheur de m'entretenir, en dépit de toute la terre, avec l'idole de mon cœur. Nous fûmes obligés d'abréger notre délicieuse conversation, de peur d'être apperçus. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain à pareille heure ; & nous nous quittâmes en nous adressant réciproquement un baiser. Je retirai mon drapeau, je fermai ma petite lucarne, & je me couchai plein de ma chère Adélaïde, qui me fut presque aussi présente pendant toute la nuit, que si je l'avois réellement tenue dans mes bras.

On me demandera comment j'avois pu me concerter avec mon Amante, pour lui faire ainsi partager le plaisir de ces singuliers entretiens. Je répondrai que je l'avois fait prévenir par mon Guichetier. Ce gros garçon s'intéressoit à moi : mais il étoit vraiment honnête. Où la vertu va-t-elle se loger ? Il ne

voulait pas se charger de remettre à mon Adélaïde la moindre lettre, ni le moindre effet venant de ma part. « Je » ne le puis en conscience, me disoit- » il; je dois remettre au Gouverneur » tout ce qui vient de vous; & vous » gâteriez tout si vous vouliez mettre » ce brave Seigneur dans votre confi- » dence. Je fais même beaucoup plus » que je ne dois, en rapportant de » vive voix quelques mots de votre » part à votre jolie Maîtresse ». C'étoit donc verbalement que ce scrupuleux Geolier lui portoit mes messages. Pour procurer une lunette d'approche à ma chère correspondante, je fus obligé d'en faire présent à l'honnête commissionnaire, en lui faisant promettre qu'il voudroit bien la prêter à mon Amante. Il y consentit, en me disant: « C'est » mon bien, je puis en disposer, je » puis prêter ma lunette ».

C'est ainsi que je continuai de jouir tous les soirs de la conversation de ma chère Adélaïde. A l'heure du rendez-vous nous toussions réciproquement, pour nous donner le signal, avec un bruit insensible, que l'oreille seule des Amans pouvait entendre. Nous vînmes à bout de nous faire une langue de signes si

abrégée, que nous nous expliquions, avec cette ressource, aussi promptement qu'avec la parole. Oh! quelles soirées délicieuses nous passions ensemble, unis & séparés!

Adélaïde m'apprit qu'elle avoit ci-devant tout arrangé pour notre mariage, avec la Princesse Gémelli; qu'elle m'avoit attendu en Italie pour le conclure; que ne me voyant point arriver, elle avoit cru devoir venir en personne chercher de mes nouvelles en France; qu'à son arrivée elle avoit appris ma détention avec la plus vive douleur; qu'elle avoit sur le champ résolu de s'introduire dans ma prison; que pour en venir à bout, elle s'étoit fait recommander chaudement à la Bastille par la Marquise de ***, à laquelle notre chère Princesse Gémelli l'avoit adressée; que par l'entremise de cette dame, elle étoit entrée en qualité de Femme de chambre chez l'épouse du Gouverneur du malheureux Château, avec l'unique but de chercher à y voir son tendre Amant.

Je fus enchanté de l'amour que me témoignoit Adélaïde; j'appris avec ravissement qu'il n'y avoit plus d'obstacles à notre mariage; que dis-je, plus

d'obstacles ? ma prison en étoit, pour mon malheur, un terrible, insurmontable. Je brûlois d'en sortir. Je tournai tous les ressorts de mon esprit vers cet objet unique.

A peine étois-je levé chaque matin, que je m'enfermois dans ma chambre noire; je ne tardois pas y voir paroître mon Adélaïde. Un jour, sollicité par un très-honnête appétit, j'attendois avec quelque impatience mon ordinaire. Je vois ouvrir ma porte; le Guichetier entre; mais au lieu d'un gros garçon franc, épais, tel que celui qui me servoit ordinairement, je vois un petit polisson, leste, sémillant, qui enlève de dessus sa tête une fausse chevelure, s'essuie le visage qu'il avoit enfumé je ne sais comment, jette le grossier habit qui le couvroit, &, débarrassé de cette enveloppe, m'offre, au lieu d'un Guichetier, une jeune femme très-jolie, qui me saute au cou. Je reste ébahi, enchanté; je la dévore des yeux; je cherche dans ses traits ceux de mon Adélaïde. Ce n'étoit pas elle; c'eût été trop de bonheur; il y auroit eu de quoi en mourir : mais c'étoit du moins une personne ravissante. Elle dut me paroître telle dans une prison, après

la longue privation où j'étois de ce sexe enchanteur. Hors de la Bastille, elle n'eût été sans doute à mes yeux qu'une mortelle fort aimable; mais dans mon cachot, elle me parut une divinité. « Oui, me dit-elle en me serrant » contre son cœur, voilà ce qu'on m'a » dit; on ne m'a pas trompée, on ne » m'a pas flatté le portrait. C'est le plus » charmant des hommes, c'est plus qu'on » ne m'avoit promis, c'est plus que je » n'avois pu me figurer ».

Je fus enchanté de l'arrivée de cette belle dame & de son début avec moi. Je la serrai dans mes bras, & je lui rendis, avec transport, les amitiés dont elle vouloit bien m'honorer. « Mais enfin, » Madame, lui dis-je, qui êtes-vous? » à quel heureux motif dois-je vos » bontés? ..... — Mon cher ami, ré» pondit-elle, je suis la Marquise de***, » amie, confidente, &c., si vous voulez, » protectrice de votre Adélaïde. C'est la » Princesse Gémelli qui me l'a adressée. » Eprise comme elle est, elle n'a pu » s'empêcher de me parler de vous, » & comme j'ai gagné bientôt sa con» fiance, elle s'est étendue sur vos » louanges, avec une profusion qui » annonçoit l'Amante la plus passionnée,

» Je rabattois, dans mon imagination, » la moitié de la valeur qu'elle vous » donnoit; mais il en restoit toujours » assez pour m'inspirer un violent desir » de vous voir. Cela n'étoit pas facile; » mais je suis l'intime amie de votre » Gouverneur & de sa femme. Je fais » la pluie & le beau temps dans cette » maison. C'est moi dernièrement qui » ai placé le gros Pâté votre Guiche- » tier. Or, pour vous voir, je me suis » avisée de tuer, de mon autorité » privée, un de ses parens; c'est-à- » dire, de le donner pour mort. J'ai » prétendu que mon protégé avoit une » succession à recueillir, & qu'il fal- » loit lui accorder un congé, pour » qu'il allât dans son pays faire raffle » du montant de cet héritage. On m'a » dit: — Mais qui remplira sa place? » — Oh! j'ai ce qu'il vous faut, ai-je » répondu; un petit jeune-homme, » son proche parent, dont je réponds » comme de lui-même, viendra de- » main s'offrir à vous avec une lettre » de ma part. Acceptez-le les yeux » fermés; mais sur-tout qu'il fasse » l'office de son parent, je l'exige ab- » solument. — On a bien voulu ac- » cepter ma proposition. Je me suis

» barbouillée, enfumée, déguisée,
» comme vous avez vu; je me suis
» présentée à la Bastille, avec une
» lettre de ma part. On n'a pas eu
» l'esprit de me reconnoître, quoiqu'on
» ne m'eût pas reçue les yeux fermés,
» comme je l'avois prescrit. Votre Pâté
» est en route; il va bientôt arriver
» dans son pays. Il ne tardera pas à
» voir que des morts que j'ai tués se
» portent fort bien; mais je saurai lui
» susciter des obstacles qui l'empêche-
» ront de revenir plutôt que nous ne
» voudrons; d'ailleurs, il ne sera pas
» fâché lui-même de profiter de son
» congé. Pendant son absence, nous
» aurons le temps de faire connoissance
» ensemble, mon cher ami, & de nous
» connoître même autant qu'on peut se
» connoître ». Ces mots furent accompagnés d'un regard auquel rien ne pouvoit résister, & d'un nouvel embrassement qui fut très-vif, très-expressif, & des plus tendres.

Je ne pus m'empêcher de partager les transports de la belle Marquise; elle étoit d'une pétulence, d'une originalité charmante. Jamais femme ne fut plus agaçante & plus dangereuse. Je lui demandai, dans le cours de la conver-

ſation, pourquoi mon Adélaïde n'avoit pas ſu s'introduire chez moi comme elle, & s'il n'y auroit pas moyen de me procurer ſa viſite. « Oh? laiſſez-là votre » Adélaïde, me dit bruſquement la » Marquiſe; c'eſt une Agnès, cela eſt » fait pour la vertu. Cela aime bien » tendrement, bien ſagement. Cela eſt » bridé par des préjugés que cela reſ- » pecte beaucoup. J'en ai eu comme » elle, moi qui vous parle : deux mois » de couvent m'en ont guérie ».

Il paroiſſoit en effet que ces deux mois avoient opéré completrement. Mon Adélaïde n'étoit pas faite pour être l'amie d'une telle femme. « Laiſſez- » vous aimer, mon cher ami, ajouta- » t-elle; votre Adélaïde a pour vous » l'amour du grand genre, l'amour » du Roman; j'ai des ſentimens plus » humains ». Cette femme, auſſi at- trayante que ſcandaleuſe, étoit une ſy- rène; ſes deux yeux de feu lançoient des éclairs; ſon ame combuſtible ſem- bloit briller dans ſes regards, & s'élan- cer vers la mienne. C'étoit la Ducheſſe de Valamos, avec je ne ſais quoi de plus gai, de plus ſpirituel, & de plus ſémillant. Heureuſement elle ne pou- voit faire avec moi une longue ſéance,

de

de peur d'être surprise. Elle reprit son enveloppe de Guichetier, & me quitta en me donnant le baiser le plus tendre, & me disant, au revoir.

Elle me laissa dans le plus grand désordre. Je m'enfermai sur le champ dans ma chambre noire. Je ne tardai pas à y voir paroître mon Adélaïde. Quelle différence ! Comme l'amour est plus attrayant, quand il est honnête, quand il paroît timidement dans un œil virginal, sous la sauve-garde de la chasteté !

La Marquise revint les jours suivans, plus folle & plus passionnée. Elle y prit goût malgré moi. J'avoue, en rougissant, qu'elle paroissoit goûter un plaisir singulier à me voir ; & je confesse, en rougissant doublement, que je ne pouvois me dispenser de partager son plaisir. Elle étoit si belle ! ..... Je ne dirai pas jusqu'à quel point nous nous oubliâmes ensemble ; j'en suis trop honteux. Les gens peu scrupuleux s'imagineront que je fus décidément infidèle à mon Adélaïde. Les ames honnêtes auront peine à croire que j'aye poussé l'oubli de moi-même jusque là. Quoi qu'il en soit, je n'eus pas, dans les bras de la Marquise, l'ombre d'un

plaisir qui ne fût puni par de cruels remords.

Je goûtois, auprès de ma jolie Guichetière, toutes les délices terrestres & physiques. On sent bien qu'elle m'apportoit tout ce qu'il y avoit de plus exquis en vins, liqueurs, friandises de toute espèce; agrémens qui étoient cependant au-dessous de la moindre de ses caresses: car enfin elle me prodiguoit, avec une franchise naïve & piquante, selon l'expression d'Horace, des baisers

Que Vénus, au souris malin,
Humectoit de la quintessence
De son nectar pur & divin.

Oscula quæ Venus
Quintâ parte sui nectaris imbuit.

Mais si j'étois un homme fortuné dans les bras de la Marquise, je devenois un Dieu dans la contemplation d'Adélaïde. Je me voyois aimé purement comme un être céleste. J'aimois avec la même pureté une Beauté ravissante, que mon art amenoit sous mes yeux comme par un prodige. C'étoit le pur commerce des ames. Pour un prisonnier, mes chers frères, étois-je si malheureux?

Ma Geolière quelquefois rioit comme

une folle, quand elle voyoit, dans ma chambre noire, l'image d'Adélaïde qui rêvoit amoureusement. « Oh ! comme » elle est bonne ! disoit cette femme » sans mœurs ; elle se contente de sou» pirer. Elle a les honneurs de l'amour » platonique ; il me faut quelque chose » de plus substanciel, & mon partage » est meilleur, ce me semble ». Ces saillies, un peu scandaleuses, étoient suivies de démonstrations qui annonçoient une personne toute différente de la pudique Adélaïde.

Je dois cependant rendre justice à la Marquise. En lui passant quelque chose de trop peu réservé dans ses mœurs, elle avoit d'ailleurs des vertus qui me réconcilioient avec elle. On vantoit sa bienfaisance. Elle se piquoit d'imiter Ninon de l'Enclos, & se vantoit, non sans quelque fondement, d'être au moins un honnête homme.

Un bonheur dont on rougit ne tarde pas à peser. D'ailleurs, quel bonheur peut-on goûter dans la captivité ? La mienne se prolongeoit trop cruellement ; & le Lecteur sûrement brûle de m'en voir sortir, autant que je le desirois moi-même. Je tournois toutes les ressources de mon esprit vers cet objet unique ;

& la Marquise faisoit des efforts très-sincères pour me tirer d'esclavage : mais je redoutois toujours son indiscrétion. Il étoit sûr que nous devions être découverts, & je craignois que mon sort n'empirât par cette découverte.

Ma crainte n'étoit que trop fondée. Au bout de peu de jours de jouissance, nous étions plongés tous deux, un matin, dans un égarement inconcevable ; le Gouverneur entre, presque sans que nous nous en appercevions. Il voit une femme entre mes bras. Il s'écrie : « Ah ! bon Dieu ! est-elle tombée du » Ciel » ? Il reconnoît la Marquise. « Comment, Madame, lui dit-il en » fureur, est-ce là donc agir en amie ? » Ne voyez-vous pas le danger où vous » me jetez, si cette sottise transpire ? » — Et vous n'avez qu'à n'en point » parler, répondit-elle. — Ah ! le scé-» lérat de petit Guichetier, reprit-il ; » c'est lui qui va en porter la folle » enchère. Je vais le punir, je vais le » faire pourir dans un cachot ». A ces mots, la Marquise saute sur ses habits de Guichetier, s'en couvre rapidement, & dit avec dignité : « Punis-moi, si tu » l'oses ».

Le Gouverneur partit déconcerté.

« Madame, sortons, lui dit-il froide-
» ment ». Il n'y eut pas moyen de s'en dispenser. Il fallut obéir. Elle me lança le regard le plus tendre, & sortit. Ma porte fut refermée, & je me retrouvai dans une prison; car, depuis quelques jours, ce n'en étoit presque plus une.

On sent bien que mon petit Guichetier ne revint pas. L'ancien, le gros Pâté reparut. Il arriva positivement ce jour-là de son pays, très-fâché d'avoir fait un voyage inutile. Il entra chez moi; mais il ne parla pas. J'eus beau le questionner, il ne me répondit pas un mot. Il avoit ses ordres. Ma solitude devint triste. Je courus à ma chambre noire, dans l'espoir d'y trouver quelques consolations; mais Adélaïde n'y parut plus. Je conçus qu'elle avoit appris ma nouvelle infidélité; & que son dépit contre moi s'étoit justement réveillé. « Ah! m'écriai-je amèrement,
» j'ai perdu mon Adélaïde »! J'eus beau, les jours suivans, me renfermer dans ma chambre noire, cette chère personne ne daigna plus y reparoître. Seulement j'y voyois de temps en temps la Marquise, qui rioit comme une écervelée, sans que sa vue m'excitât à en faire autant.

Il étoit indiſpenſable que je ſortiſſe de ce ſéjour qui me devenoit inſupportable. Adélaïde étoit peut-être retournée en Italie. Il falloit courir après elle, & me juſtifier à ſes yeux, ou bien j'allois mourir de douleur, d'impatience & d'ennui. Je me ſentois déja légèrement malade : cette circonſtance me donna l'idée de feindre que je l'étois gravement. Je me mis au lit. J'y ruminai le projet de m'évader ; enfin, je crus avoir trouvé un expédient pour en venir à bout.

Je m'étois remis à peindre depuis une quinzaine. M. le Gouverneur avoit permis que Madame la Marquiſe de *** me procurât un mannequin pour draper mes figures. Ce mannequin étoit entré dans la Baſtille, avoit été viſité ſcrupuleuſement & monté chez moi. Je m'en ſervois pour habiller des portraits. Ce fut ſur ce meuble ſingulier que je fondai l'eſpérance de ma ſortie. Je dis que je voulois le renvoyer à la Marquiſe, qui, en effet, l'avoit fait redemander. Pâté daigna m'aſſurer qu'il alloit en parler au Gouverneur, & me quitta pour cet objet. Notez que j'étois alors dans mon lit, que le mannequin habillé étoit négligemment étendu ſur le plan-

cher. Je me levai subitement dès que je fus seul ; je mis le mannequin dans mon lit ; je me couvris des habillemens & du masque dont je l'avois revêtu ; & je me jetai par terre à sa place. Un petit fat plein de confiance dans ses propres lumières, employé je ne sais en quelle qualité auprès du Gouverneur, fut chargé de venir examiner le mannequin, afin de voir si je n'y avois point inséré quelques lettres. Il entra d'un air dédaigneux, me vit étendu sur le carreau, & me prenant pour ce que je voulois paroître : « C'est donc là, dit-» il, ce fameux mannequin dont on » parle tant ? Il n'est pas très-mal fait ; » il imite assez, quoiqu'un peu gau-» chement, les formes humaines ». Il se contenta de fouiller dans mes poches, de retourner un peu mes membres, que je laissai mollement à sa disposition. » Bon, dit-il, cette recherche est inu-» tile ; je ne vois pas qu'il y ait ici » aucune lettre. Vous autres, vous » avez toujours la manie de regarder » ces prisonniers comme bien fins. Mais » cela pèse. Vraiment, je ne croyois » pas que cela fût si lourd.... — Oh ! » oui, repartit le Guichetier, cela pèse » plus qu'on ne croiroit ; il y a là-

» dedans, à ce qu'on dit, une carcasse
» de fer; il y a des rotules pour faire
» jouer tous les membres. — Et com-
» ment se porte Monsieur, reprit le
» fat, en haussant la voix & regardant
» à peine du côté de mon lit, où il
» me croyoit gissant?... Oh! oh! Mon-
» sieur ne daigne pas répondre! cela
» est cruel.... — Laissez-le, dit Pâté;
» c'est un homme singulier; il faut qu'il
» soit bien gai pour répondre ». Monsieur le fat sortit en haussant les épaules. Le Guichetier me chargea sur les siennes. « En effet, dit-il en grommelant, il est plus lourd à porter que cent coups de nerf de bœuf. » Il sortit, en fermant bien ma porte, de peur que je ne songeasse à m'échapper. Il me descendit dans un appartement du Gouverneur, & me jeta durement sur le plancher, en disant: « Il faudra porter cela chez Madame la Marquise de ***; qu'on n'y manque pas ». Brisé par ma chûte, j'aurois volontiers cassé le museau à ce brutal; mais je disois: « Me voilà déja hors du cachot ». Et je prenois patience.

Les domestiques trouvèrent ma figure de mannequin fort plaisante. Ils s'amusèrent à me mettre successivement dans

différentes attitudes, auxquelles il falloit me prêter. Bientôt ils se jetèrent réciproquement à la tête ma triste personne. A chaque élan qu'on me donnoit, j'avois le malheur de tomber rudement sur le pavé. J'étois meurtri, martyrisé, & je devois être immobile, impassible, tandis que je souffrois comme un damné. Ce passe-temps amusoit fort mes bourreaux, qui rioient avec de bruyans éclats. Seul, je ne prenois point part à la joie, quoique j'en eusse une si cruelle à la fête. Les femmes vouloient m'ajuster; elles m'enfonçoient des épingles dans la chair. J'avois la force de ne pas remuer, de ne pas crier: mais quelle devoit être la fin de ce jeu singulier? Il étoit immanquable qu'en me remuant de toutes les façons, on devoit découvrir bientôt que j'étois un homme. Il suffisoit qu'on levât mon masque, qu'il tombât, qu'on m'arrachât un gant. Après avoir souffert avec une patience stoïque, j'allois être découvert, & soudain renfermé dans mon cachot & veillé de plus près. « Oh! » Messieurs, s'écria un benêt de valet, » il me vient une idée impayable. Pour » faire peur à Mademoiselle Adélaïde, » il faut mettre le fantôme dans son » lit ». C'est là le nom bizarre qu'ils

me donnoient. A ces mots, le cœur me battit avec une violence & avec un charme inexprimables. On me porta en effet dans la chambre de ma bien-aimée. Je fus couché dans le lit virginal où reposoit, toutes les nuits, l'idole de mon cœur. Oh! qu'il m'en coûtoit pour paroître sans vie, quand j'étois dans le transport & dans l'effervescence ! Il est vrai qu'une épingle cruelle, restée enfoncée au bas de mon dos dans l'une des jumelles, tempéroit le plaisir que me causoit ma situation. Adélaïde entra subitement avec une compagne, avant que j'eusse eu le temps de me délivrer de cette pointe acérée. Elle pleuroit & sanglotoit. « Ah! l'ingrat ! disoit-elle, » j'avois tout oublié. Que dis-je ? j'avois » pris plaisir à me faire une douce illu- » sion en sa faveur ; j'avois rêvé, dans » la complaisance de mon cœur, que » je serois heureuse dans les bras de cet » infidèle ; & je vois, avec amertume, » que je me suis bercée d'une chimère, » & que je suis condamnée à traîner » dans une solitude éternelle le reste de » mes jours languissans ». La chère personne se jeta à genoux au pied de son lit, sans s'appercevoir que j'étois dedans. Elle pria son Dieu bien chaudement,

lui demanda pardon de son amour trompé, de ses espérances chimériques, le suppliant de pardonner aussi à son infidèle, & de le rendre heureux & plus sage. Sa compagne la quitta.

Je voyois mon Adélaïde abîmée dans ses larmes, & gémissant sur moi. Je ne pus m'empêcher de chercher à me justifier à ses yeux. J'osai prononcer, d'une voix timide : « Ma chère Adélaïde » ! A ce mot, elle pousse un cri. Soudain toute la valetaille aux aguets, qui attendoit ce cri, s'imagina qu'elle avoit eu peur du fantôme. On fond à grands éclats dans sa chambre. « Ah! elle a eu peur, » disent ces polissons. Il faut encore faire » peur à d'autres ; allons le porter dans » le lit de la dévote ». Adélaïde restoit immobile & stupéfaite.

J'avois bien besoin de la nouvelle idée qui venoit à ces valets ! Je me trouvois dans le lit de ma chère Adélaïde. Qui sait si elle n'y seroit pas entrée après avoir soufflé sa lumière ? J'allois du moins avoir avec elle une explication, me justifier à ses yeux, la serrer dans mes bras, & passer avec elle (non dans son lit, car elle ne m'y auroit pas souffert) une nuit aussi délicieuse que chaste ; & voilà qu'on m'enlève pour

me placer dans celui d'une dévote. On m'y traîna en effet; on me jeta d'abord sur le ventre, & j'eus le malheur que des polissons s'amusèrent à claquer la partie éminente où l'épingle étoit enfoncée: d'où l'on peut juger de la douleur que me causoit chacune des claques. Je ne sais pas comment mon sang ne me trahissoit point en coulant de mes blessures. Enfin, je fus couché dans le lit, & laissé seul.

Bientôt la dévote entra pour se coucher. Sur ce nom de dévote, je m'étois figuré que c'étoit une vieille fée sèche & laide; &, d'après cette idée, je n'étois point flatté de me trouver dans son lit. Je fus agréablement détrompé, quand je vis que c'étoit une grosse maman bien ronde, bien fraîche, bien dodue. Je m'attendois qu'elle s'amuseroit long-temps à faire ses prières; elles furent au contraire d'une briéveté surprenante; & un gros quart-d'heure fut employé, par la béate, à chercher ses puces. Je n'ose mettre sous les yeux du Lecteur tous les charmes qu'elle mit sous les miens, pendant cette recherche, ni lui rendre compte de l'impression qu'ils devoient faire sur un homme de mon âge, qui n'étoit pas un mannequin,

Enfin la ſainte perſonne va pour ſe mettre au lit ; elle apperçoit le fantôme, & paroît d'abord frappée ; mais heureuſement elle en avoit entendu parler ; ce qui modéra ſa ſurpriſe & ſa crainte. Elle ſe remit bientôt, & dit : » Bon ! c'eſt le fantôme. Mais, en vé» rité, cela reſſemble bien à un hom» me..... Oh ! cela eſt particulier...... » Si j'oſois voir, ſous ſes habits, com» ment il eſt fait !...... Ces fantômes » ont-ils un ſexe ?..... ». Je demande pardon au Lecteur du ſcandale que doit lui cauſer une pareille dévote. En diſant ces mots, elle rioit comme une folle, & commençoit l'impertinente viſite. Qu'on réfléchiſſe cependant, pour ſon excuſe, qu'elle croyoit n'avoir affaire qu'à un mannequin. Elle étoit déja déshabillée, & dans le coſtume d'une femme qui va entrer dans ſon lit ; elle avoit des charmes, & ſa recherche audacieuſe alloit me mettre dans le cas de me trahir. Pour la faire ceſſer, je lui appliquai un ſoufflet de poids. A ce coup imprévu elle pouſſe un cri, & tout le monde fond encore dans ſa chambre, avec de grands éclats de rire. Elle fut déconcertée ; mais elle

ne se vanta ni de la visite qu'elle vouloir faire, ni du soufflet qu'elle avoit reçu.

Tous les mauvais plaisans la quittèrent bientôt, à la réserve d'un petit Abbé, Précepteur de l'enfant du Gouverneur. Je fus immobile témoin de ce qui se passa. Lecteurs, ne me le demandez pas, & plaignez ma position. Enfin l'Abbé, prêt à sortir : « A propos, dit-il, il faut vous débarrasser » de ce vilain fantôme ». La dévote n'étoit pas trop de cet avis ; mais un gros valet, qui attendoit le Précepteur à la porte, m'enleva sans façon, & me jeta brusquement dans une espèce d'allée jusqu'au lendemain. Il fallut passer une nuit froide dans ce triste état. Je voulois remuer pour me mettre à mon aise ; mais un gros chien de basse-cour, qui étoit auprès de moi, me mit la patte sur le corps, grinça des dents, renifla, & parut prêt à aboyer & à me dévorer. A chaque ombre de mouvement que je voulois faire, même cérémonie de sa part. Il fallut rester immobile sous la patte du dogue, & passer, sans souffler, la nuit la plus cruelle.

Enfin, quand le jour fut venu, un

porte-faix vint me prendre, m'enfonça dans un ſac qu'il noua ſur ma tête, me chargea ſur ſes épaules, & m'emporta. Le cœur me battoit. Je n'étois pas sûr encore d'avoir paſſé la porte de la Baſtille. Je n'y voyois pas dans ce ſac, & je craignois de me trahir, ſi je voulois donner ſigne de vie avant d'être dehors du malheureux château. Bientôt je reconnus, au bruit des carroſſes que j'entendis rouler, que j'étois ſorti du donjon : je méditois ſur les moyens de m'élancer, & de planter là mon malheureux porteur.

Tout à coup j'entends crier : « *Arrête*, » c'eſt un priſonnier que tu emportes ». Il n'y avoit plus à délibérer. Soudain je m'élance, je me débarraſſe du ſac. Le porte-faix eſt renverſé de peur ; tout le monde reſte ſtupéfait. J'étois dans la rue Saint-Antoine ; un homme veut me ſaiſir ; je le jette à dix pas de moi, du plus terrible coup de poing qu'il eût reçu de ſa vie. J'enfile, avec la rapidité d'un éclair, une allée que je connois, & qui aboutit dans une autre rue. J'y jette bas mes habits de fantôme & mon maſque, & je ſuis déja bien loin dans l'autre rue, habillé comme

tout le monde, & n'ayant plus rien qui puisse attirer les yeux sur moi. On cherche le fantôme ; je le laisse chercher, & je me perds dans la foule.

Fin du Livre premier.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

Ou devois-je me réfugier, dans une si pénible circonstance? « Si je vais chez » mon père, me disois-je, on ne tar- » dera pas à m'y trouver ». Je cours au hasard, je traverse le pont Marie & l'isle Saint-Louis; je gagne bientôt le chemin de Villejuif, & je suis la grande route qui conduit à Lyon; ce qui m'inspira l'idée de me sauver en Italie, pour m'y réunir à mon Amante, qui étoit pourtant à Paris. Je me doutois bien que mon signalement ne tarderoit pas à être répandu de tous côtés; il falloit donc me déguiser. Je trouvai à Villejuif, dans une auberge, une fille que je connoissois assez particulièrement. Je lui proposai de changer d'habits avec elle. Nous payâmes notre

dépense avant cet échange, & quand il fut fait, on nous laissa sortir sans s'en appercevoir, & sans faire attention à nous.

Je poursuivis ma route en tournant le dos à la Capitale, bien affligé d'être contraint de quitter cette Ville sans voir mon père & mon Adélaïde, que j'y laissois malgré moi. Je chargeai la fille, dont j'avois pris l'habit, d'avertir verbalement mon père que je prenois la route d'Italie, & je la quittai avec une sorte d'attendrissement.

Quand je fus près d'arriver à la poste suivante, je vis passer en voiture un Officier Croix de Saint-Louis, qui m'examina beaucoup. Il s'arrêta bientôt à la poste pour changer de chevaux, & je ne tardai pas à l'y rejoindre. Il s'avança au-devant de moi. « Mademoiselle, dit-il, je vous vois » avec surprise marcher à pied. Vous » ne paroissez pas faite pour voyager » de cette manière. D'ailleurs vous êtes » inquiète, & je crois m'appercevoir » que vous fuyez Paris. Je ne vous » demande point votre secret : mais » aurois-je le bonheur de pouvoir vous » être utile? & me permettriez-vous » de vous offrir une place auprès de

» moi? ..... — Je l'accepte de grand
» cœur, Monsieur, lui répondis-je avec
» la plus tendre reconnoissance, si vous
» suivez la route d'Italie. — Bon Dieu!
» Mademoiselle, est-ce que vous allez
» si loin que cela? .... — Monsieur,
» répliquai-je, du moins j'en prends
» la route; si vous la suivez aussi,
» voyez jusqu'où vous pouvez me con-
» duire. — Hélas! répondit-il, très-
» peu loin, pour mon malheur. Je ne
» puis passer Fontainebleau; mais j'y
» vais faire mes adieux à une Dame
» qui part justement pour l'Italie, &
» je crois entrevoir des moyens de vous
» faire partir avec elle. Voulez-vous
» en courir les risques, & vous fier à
» un vieux Militaire? — Très-volon-
» tiers, Monsieur, lui répondis-je; je
» connois l'honneur qui anime les gens
» de votre état, sur-tout quand ils
» sont parvenus à l'âge mûr. Je me re-
» mets en vos mains les yeux fermés. —
» Vous prenez le bon parti, Mademoi-
» selle, répliqua-t-il; je ne tromperai
» pas votre confiance ». A ces mots,
nous montâmes tous deux en voiture,
& nous brûlâmes le pavé.

Dans le chemin, mon conducteur, malgré les engagemens qu'avoit pris

avec moi son honneur, se mit en frais pour me dire des galanteries. Je pris la chose sur le ton plaisant. Je le persiflai, & il parut déconcerté. Le voyant rester muet, pour relever la conversation, je parlai de guerre & de nouvelles du jour, quoiqu'au sortir de la Bastille je ne fusse pas au courant. « Mademoi-
» selle, s'écria mon Officier tout émer-
» veillé, vous parlez comme un homme!
» vous avez les lumières d'un sexe &
» les graces de l'autre. C'en est trop;
» il faut vous respecter, toute aimable
» que vous êtes, & s'efforcer d'être rai-
» sonnable avec vous, quand vous faites
» perdre la raison ».

Nous arrivâmes à Fontainebleau. J'avois bien fait d'endosser l'habit de femme. A notre arrivée, je vis arrêter un jeune homme à peu près de ma figure & de ma taille. Nous apprîmes bientôt que c'étoit sur le signalement d'un prisonnier échappé de la Bastille, qu'on avoit mis à ce pauvre garçon la main sur le collet. Il prouva qu'il n'étoit pas ce prisonnier, & fut relâché; mais j'eus lieu d'être inquiet.

J'étois heureux de me trouver avec un Officier connu; car si j'avois été seul, on m'auroit examiné; & malgré

mon déguisement, on m'auroit sûrement reconnu. Quoi qu'il en soit, mon brave Militaire me conduisit dans un hôtel, où il me présenta à une très-jolie Dame sa parente, qui partoit le lendemain pour l'Italie. Je fus très-bien reçu par cette Dame. Je crus voir que ma physionomie faisoit sur elle une douce impression, & j'apperçus dans son accueil plus que de la politesse. On me fit beaucoup parler pendant le souper; on reconnut, par ma conversation, que j'avois beaucoup voyagé. « Ma foi, » ma petite cousine, dit le Militaire à » la Dame, vous partez seule avec une » Femme de chambre pour toute com- » pagnie; vous allez faire une assez » longue route, & vous vous trouve- » rez fort embarrassée, parce que vous » n'avez jamais voyagé; il vous fau- » droit un homme pour vous conduire; » vous n'en avez point; mais voilà » Mademoiselle (en me montrant) qui » va en Italie, qui sait ce que c'est » que de courir le monde, & qui, à » son petit air résolu, fait reconnoître » que sûrement elle ne sera pas em- » barrassée pour vous servir d'écuyer, » Qu'elle s'habille en homme, ou du » moins, en amazône; je vous jure

» qu'elle fera sa figure, & qu'elle en » imposera ». Je souris de ce propos. La Dame m'observa fort attentivement, & d'un air qui annonçoit de l'intérêt: « Si Mademoiselle, dit-elle, veut bien » me confier où elle va, je pourrai » peut-être l'y conduire. — Je vais, » lui répondis-je, rejoindre une tendre » amie nommée la Princesse Gémelli, » qui est actuellement à Milan. — Oh! » oh! nous la connoissons beaucoup, » s'écria l'Officier; elle a logé chez » Madame à Paris, il y a un an, pen- » dant le voyage qu'elle a fait dans » notre Capitale. — Bon, reprit Ma- » dame d'Aminville, car tel étoit le » nom de cette jolie personne, je suis » charmée de cette circonstance, pour » pouvoir vous emmener avec moi; » sans manquer aux loix de la prudence; » car enfin, Mademoiselle, pardonnez- » moi cette remarque, je n'ai pas l'hon- » neur de vous connoître, & vous » paroissez décidément vouloir rester » inconnue. Or, vous sentez le danger » qu'il peut y avoir de se charger, » sans connoissance de cause, d'une » personne de notre sexe sur-tout, » dont la réputation est si délicate; » mais vous connoissez une Dame res-

» pectable, dont le nom doit vous servir
» de recommandation & de passe-port;
» d'ailleurs, la candeur & l'honnêteté
» se peignent sur votre visage ». Je répondis comme je le devois à un compliment si flatteur. L'Officier revint au projet de me déguiser en homme, ou du moins en amazône; mais sous ce costume je craignois de ressembler trop à mon signalement. Mon déguisement n'en eût pas été un; & l'on sent qu'il eût pu m'être funeste. Je dis d'un ton résolu que je n'étois pas obligée d'être habillée en homme pour me faire respecter. « Oh! je le crois, dit en riant » l'Officier ». Et il m'embrassa.

Bientôt nous prîmes congé de lui. Il me recommanda fort chaudement à sa cousine; & dès qu'il fut parti: « Ma
» foi, dis-je à cette belle Dame, nous
» n'avons que deux heures à dormir,
» qu'est-il besoin de nous mettre au
» lit, pour être obligées de nous re-
» lever & de nous r'habiller presque
» aussi-tôt? Si vous m'en croyez, nous
» partirons sur le champ. — Mais la
» nuit! dit la dame, d'un ton crain-
» tif....... — Oh! fiez-vous à moi, lui
» répondis-je, je ne vous laisserai pas
» insulter ». Mon courage lui en inspira

« Partons, dit-elle, suivons cette in-
» trépide amazône ». La femme de
chambre fut du même avis. On fit venir
des chevaux, & nous voilà sur la grande
route.

J'amusai mes deux compagnes autant
qu'il me fut possible, quoique j'eusse
l'esprit assez inquiet, & que la nuit,
d'accord avec mes rêveries amoureuses,
me présentât sans cesse mon Adélaïde,
ma chère Adélaïde irritée contre moi,
abandonnée par moi dans une prison,
Adélaïde que je fuyois malgré moi, quand
j'aurois voulu la rejoindre & me justifier
à ses yeux.

L'intérêt que j'avois inspiré à la Dame
croissoit à chaque instant. Mademoiselle
Adélaïde, sa Femme de chambre, se
déridoit peu à peu auprès de moi; car
d'abord elle avoit paru concevoir de
l'ombrage, & craindre que je ne la sup-
plantasse dans l'esprit de sa maîtresse.
Le nom qu'elle portoit me la fit regar-
der d'un œil plus favorable qu'elle ne
méritoit peut-être, & l'embellit à mes
yeux.

A la première couchée je me trouvai
dans l'embarras. Mademoiselle Adélaïde
mit au lit d'abord sa maîtresse, & me fit
l'honneur ensuite de me rendre le même
service.

service. Il y avoit deux lits dans la chambre ; Madame d'Amainville fut couchée dans l'un, & moi dans l'autre. Ensuite la soubrette se déshabilla auprès de notre feu, & vint lestement se placer auprès de moi. « Pardonnez-moi, me » dit-elle, Mademoiselle, tous les lits » sont occupés dans l'auberge » ; & elle se glissa auprès de moi très librement, sans attendre ma réponse. « Bon Dieu ! » s'écria la Dame, que faites-vous » donc ? Est-ce Mademoiselle qu'il » faut charger des gênes de notre situa- » tion ? En vérité, vous êtes bien libre ; » venez avec moi, s'il vous plaît, — » Oh ! Madame, dit la suivante, me » voilà arrangée pour cette nuit ; Made- » moiselle m'a fait place : ainsi nous » verrons, la nuit prochaine, à suivre » un autre plan ».

Madame d'Amainville m'accabla d'excuses & de remercîmens pour la bonté que j'avois de souffrir dans mon lit sa Femme de chambre, qui étoit pourtant fort jolie, quoiqu'elle eût la figure un peu sèche & revêche. Je répondis par monosyllabes, comme une personne à moitié endormie, afin de m'épargner la fatigue d'une réponse plus détaillée ; &

nous nous souhaitâmes réciproquement le bon soir.

Je puis assurer, avec la plus grande sincérité, que je ne desirois aucunement la faveur dont m'honoroit Mademoiselle Adélaïde. Elle me mettoit dans un véritable embarras. Il ne falloit pas me trahir. Je me rappelois que mon père, au même âge que moi (cet âge est bien impérieux), s'étoit trouvé dans une pareille circonstance, & qu'il avoit été maître de lui-même. J'entrevoyois beaucoup de difficulté pour être maître de moi à ce point-là; d'autant plus que la demoiselle, très innocemment sans doute, se colla contre moi, & me serra dans ses bras. Heureusement elle ne tarda pas à s'endormir; & que n'en pus-je faire autant!

Je restai long-temps occupé à rêver à ma situation, au danger que je courois, à mon père dont je n'avois pu prendre congé, auquel je n'osois même écrire, de peur que ma lettre interceptée ne trahît ma route; à ma chère Adélaïde que je laissois irritée contre moi, que je n'avois pu entretenir avant de partir. Je m'endormis fort tard en pensant à cette chère personne. Elle me sui-

vit dans mon sommeil. Je la vis pendant toute la nuit en rêve. Elle vouloit me fuir; je m'écriois sans cesse: « O ma chère » Adélaïde »! Je la saisis dans mes bras; elle parut me presser dans les siens avec une ardeur que je ne lui avois jamais connue. Alors, je l'avouerai, mon rêve fut moins chaste que ceux que m'inspiroit ordinairement cette Beauté virginale. J'en étois surpris, & j'en rougissois moi-même, quoiqu'en dormant. Il me sembloit qu'elle m'appeloit son cher Lafleur; nom qui me paroissoit ignoble, & tout à fait étranger dans sa bouche. Je lui répondois cependant toujours tendrement, & continuois de l'appeler « Ma » chère Adélaïde ». Je la trouvois moins délicate, moins pudibonde qu'à l'ordinaire. Je me sentois étouffé dans ses singuliers embrassemens. Enfin, pour me jeter dans la confusion, il me sembla que nous avions des témoins qui éclatoient de rire. En effet, je fus éveillé par de bruyans éclats.

J'ouvre les yeux; je me vois pressé réellement, non pas, il est vrai, entre les bras de mon amante Adélaïde, mais dans ceux de ma compagne de lit, décorée du même nom, qui, quoiqu'en

dormant ainsi, paroissoit très-passionnée, & crioit: « Mon cher Lafleur »! Elle s'éveille elle-même, & se reconnoît avec surprise dans mes bras. Les éclats de rire nous font regarder autour de nous, & nous appercevons sa maîtresse qui rioit en effet, à gorge déployée, des innocens ébats que nos rêves mutuels avoient occasionnés, & où la nature avoit travaillé à notre insçu. « Ah! mon cher » Lafleur, s'écria Madame d'Amainville » en nous contrefaisant: ah! ma chère » Adélaïde »! On voit qu'il étoit heureux que le nom de ma Maîtresse ressemblât à celui de la Femme de chambre. Malgré cet accident, mon sexe ne fut point trahi aux yeux de la Dame innocente. « Ah! Mademoiselle, dit- » elle à sa Femme de chambre, c'est » Lafleur que vous aimez, vous le rê- » vez; & cette chère Demoiselle, ajou- » ta-t-elle en me regardant, qui, sans » le savoir, se prêtoit à votre rêve & » avoit la bonté de vous appeler sa » chère Adélaïde »! J'affectai de rire beaucoup de cet incident. La suivante fut d'abord déconcertée; mais elle prit enfin son parti, & rit comme moi de l'aventure. La Dame me fit ses excuses

de m'avoir exposé à cette scène désagréable, en me laissant coucher avec cette fille. Je protestai que je n'étois point offensé contre elle, & nous nous levâmes gaiement.

Notre scène de nuit fournit matière à la conversation du jour suivant. Nous en rîmes beaucoup; la Dame tout de bon, les deux autres personnages comme ils purent. J'appris l'histoire des amours de la suivante. Lafleur étoit un heureux mortel qu'elle avoit toujours feint de haïr. Elle avoit jusques-là si bien joué son jeu, que sa maîtresse en avoit été la dupe; mais enfin le sommeil venoit de la trahir. Elle en rioit d'une manière aisée, qui m'annonçoit qu'elle étoit bonne comédienne.

Le soir Madame ne voulut pas permettre absolument que je couchasse avec cette fille. « Non, me dit-elle, en vé- » rité, Mademoiselle, je ne le souffrirai » pas. Je vous dois des excuses de la » négligence qui m'a fait ne pas insister » davantage hier au soir pour vous » faire accepter mon lit; mais aujour- » d'hui, si vous n'avez point de répu- » gnance, je vous prie instamment de » le partager ». Je témoignai combien

j'étois confondu de tant de politesses; & j'acceptai la proposition avec un redoublement d'embarras; car enfin la maîtresse étoit encore plus jolie que sa suivante.

Nous fûmes bientôt au lit. La Dame se montra beaucoup plus réservée que sa Femme de chambre. Je m'éloignois d'elle le plus que je pouvois, dans le dessein d'être aussi sage que je le devois. Elle prit cette précaution pour l'effet de mon respect. « Ma chère amie, me dit-» elle, ne vous éloignez donc pas tant: » le respect est ici hors de saison; & » vous ne m'en devez pas d'ailleurs. » Je ne vous demande que de l'amitié. » Mais dans une auberge comme celle-» ci, dans un endroit que nous ne con-» noissons pas, il semble que deux » femmes sont plus fortes, & dans le » cas de moins craindre, quand elles » sont plus près l'une de l'autre. Appro-» chez vous donc, ma bonne amie ». Ainsi, tout ce que je gagnai, en voulant m'éloigner, fut d'inspirer à ma compagne l'envie de s'approcher de moi. Je me trouvai donc bientôt étroitement pressé contre elle, avec les plus saintes résolutions de résister à la circonstance. Lec-

teurs, eus-je la force d'être ſage ? Oui, je l'eus ; mais c'eſt un tour de force, & je ne vous ſouhaite pas de pareilles épreuves.

Le lendemain matin, nous paroiſſions tous deux enthouſiaſmés de notre ſageſſe, nous regardions fierement Adélaïde, qui paroiſſoit confondue ; car elle attendoit ſa revanche. Nous la perſiflâmes un peu pendant la journée. Le ſoir venu, il parut naturel que nous n'euſſions encore qu'un lit, madame & moi ; nous nous étions trop bien comportées enſemble, pour nous priver de cette petite douceur. Il y avoit pourtant des lits dans l'auberge ; mais Madame avoit peur, & ne vouloit pas coucher ſeule. Elle fut plus familière la ſeconde nuit ; elle me fit même des careſſes, très-innocentes aſſûrément, mais très-embarraſſantes. J'étois ſur un brâſier ; je me pinçois, je me mordois de toutes mes forces, pour que la douleur appaisât l'effervеſcence où me jetoit ma ſituation : heureuſement le ſommeil, qui s'empara d'elle, me délivra de cette eſpèce de perſécution ; je vins encore à bout d'être ſage cette ſeconde nuit ; mais je déſeſpérois d'avoir le même bonheur la nuit ſuivante.

Nous nous applaudîmes encore pendant toute la journée aux yeux d'Adélaïde, qui paroiſſoit confondue. Je voulois, le ſoir, éviter la bonne fortune qui me perſécutoit; mais il n'y avoit pas de lit dans l'auberge, Madame d'Amainville, toujours avec la même innocence, devint plus preſſante. Il falloit être plus qu'un Saint pour réſiſter à l'aſcendant d'une pareille ſituation; & je feſois les plus grands efforts pour en venir à bout. Je me flatte qu'on ne peut trouver mauvais que je rapporte ces circonſtances, qui doivent me juſtifier aux yeux du Lecteur, & me diſculper relativement à tous mes écarts antérieurs, en faiſant voir combien j'ai toujours eu les intentions honnêtes, & combien j'ai fait d'efforts pour n'avoir rien à me reprocher.

Enfin ma compagne s'endormit, &, malgré mon embarras, je ne tardai pas à en faire autant. Bientôt des ſonges trop relatifs à ma ſituation vinrent troubler mon ſommeil. Le phyſique dominoit impérieuſement ſur le moral. Je crus encore tenir mon Adélaïde entre mes bras. Il me ſembloit qu'elle ſe livroit à ſa paſſion avec auſſi peu de ména-

gement que quelques jours auparavant. Je lui disois toujours : « Ma chère » Adélaïde » ! Mais il me sembloit qu'elle m'appeloit son cher André. Je lui répondois sous ce nom, & j'étois moi-même étonné de mes transports. Enfin le lit craque & j'enfonce. Je m'éveille en sursaut, & j'entends, comme ci-devant, de grands éclats de rire autour de moi. C'étoit la maligne Adélaïde qui jouissoit avec ravissement de la confusion de sa maîtresse. Cette chère Dame venoit de rouvrir les yeux ; & je n'ai jamais vu l'humiliation rendre une personne si touchante. La Femme de chambre répétoit, avec une malignité diabolique : « Ah ! mon cher André » ! Sa maîtresse, après avoir gardé quelque temps le silence, dit enfin : « Mademoi- » selle voudroit sans doute mettre le » cher André en comparaison avec M. » Lafleur ? — Pourquoi pas ? répon- » dit la suivante, si Madame l'agrée ; » ils se valent bien tous deux. — Ah ! » reprit Madame, j'espère que vous me » permettrez d'y voir quelque diffé- » rence. — Oserois-je demander à Ma- » dame, répliqua l'impertinente, si elle » compte avoir vu Lafleur ? — Je ne

» crois pas avoir eu cet honneur - là ;
» répondit la Dame ; mais le nom dé-
» signe ce que c'est. — Je vous jure ;
» Madame, reprit Adélaïde, qu'il n'y
» a que la différence du nom, & que
» c'est d'ailleurs la même personne. An-
» dré est son nom de baptême, & La-
» fleur son nom de guerre. — C'est-à-
» dire, repartit la Dame, que, se-
» lon Mademoiselle, nous sommes ri-
» vales ? Allez ordonner qu'on arête
» les chevaux, & partons prompte-
» ment ».

La maligne Adélaïde alla remplir sa commission. « C'est une méchante langue,
» me dit Madame d'Amainville : j'ai eu
» trop de bonté de la souffrir jusqu'ici
» à mon service ; elle en abuse, & me
» donne une leçon ».

Nous montâmes en voiture moins gaiement que la veille. La Dame affecta de ne rien dire à sa Femme de chambre ; mais celle - ci ne put s'empêcher de rire assez haut. « Du moins, disoit-elle, c'est
» moi qui ai fait le plus d'impression
» à Mademoiselle, car c'est mon nom
» qu'elle a répété encore, & non celui
» d'une autre ». La pécore, comme on voit, savoit prendre le change en sa fa-

veur. Je ne daignai pas dire un mot pour la détromper.

Bientôt nous arrivâmes à Turin, & nous y dînâmes avec deux Religieuses que nous avions rencontrées dans la grande avenue qui conduit à cette Ville. L'une étoit très-jeune & très jolie ; l'autre, d'un âge plus mûr, paroissoit sa Directrice, ou, si l'on veut, sa Minerve. Leur conversation nous parut agréable. La mienne, si j'en pus croire leurs regards, sembla leur inspirer de l'intérêt pour moi. Elle venoient de Chambéry. Comme elles alloient aussi à Milan, il fut décidé que nos deux voitures ne se quitteroient pas. Nous nous réunîmes à souper. Il ne se trouva point encore assez de lits dans l'auberge, & chacune de nous dut coucher avec une compagne. Madame d'Amainville ne vouloit pas me laisser à sa Femme de chambre, & la méchante soubrette prétendoit qu'au-moins sa maîtresse fût privée de moi. « Il me vient une idée fort naturelle, » dit la Dame, puisque nous voilà si » bonnes amies (car en route on se trouve subitement aussi unies que si l'on s'étoit connu toute sa vie) : « il faut » mêler la marchandise ; j'aurai le plai-

» fir de coucher avec l'une de ces
» Dames ; & Mademoifelle, ma com-
» pagne de voyage, avec l'autre. —
» C'eft fort bien imaginé, ajouta la
» Femme de chambre, & je crois qu'il
» faut mettre enfemble les deux jeunes
» perfonnes. — J'y confens, dit la mère
» Directrice ». Les deux jeunes perfonnes rougirent ; c'étoient, fous le bon plaifir du Lecteur, Mademoifelle Cataudin & la jeune Religieufe. L'autre refta à Madame d'Amainville, qui ne m'en parut pas très-contente. Cette Dame n'étoit pas tout-à-fait fi âgée que fembloit le vouloir faire entendre fa méchante domeftique ; elle avoit tout au plus vingt-fix ans, mais je n'en avois guères que vingt, & fa Femme de chambre vouloit la donner pour une matrône à mon égard. Cette pécore eut l'honneur de coucher gravement feule.

Ici mes Lecteurs vont commencer à fe méfier de moi ; car enfin je vais peindre, pour la troifième fois, la même fcène. La reffemblance de la fituation produifit des effets reffemblans. « Ah !
» Mademoifelle, me dit la jeune Reli-
» gieufe en fe preffant contre moi, que
» je m'applaudis de vous avoir pour

» compagne ! que je vous trouve heu-
» reuse de n'être pas liée comme moi
» par des vœux ! & que j'envie en se-
» cret votre sort ! — Ah ! ma chère
» compagne, lui répondis-je d'un ton
» attendri, vous avez aimé, je le vois.
» — En avez-vous fait autant, reprit-
» elle d'une voix timide » ? A ces
mots je poussai un soupir. « C'est tout
» mon bonheur & mon malheur, lui
» répartis-je. — Que je suis charmée,
» me répliqua-t-elle, de vous voir cette
» conformité avec moi, ma chère amie » !
Et en me disant ces mots elle me serroit
de plus près, & m'accabloit de ses chastes
baisers, que je ne lui rendois qu'en trem-
blant. Moi, garçon très-vivant, je me
trouvois serré par une jeune Religieuse
contre son cœur palpitant. Lecteurs,
mettez-vous à ma place ; aucun ne re-
fusera sans doute cette situation ; mais,
ô vous qui êtes hommes d'honneur, sen-
tez mon embarras !

A la fin nous vînmes cependant à
bout de nous endormir ; & la maudite
situation amena le malheureux songe. Je
rêvois que mon Adélaïde avoit pris le
voile. « Ah ! Chevalier, me disoit-elle,
» osez-vous être si pressant ? Ne voyez-

» vous pas la situation où je suis, & » le danger que je cours?... Ah! cruel! » m'y serois-je attendue? Abuses-tu de » ma foiblesse?.... ». L'infortunée me résistoit, l'obstacle irritoit mes désirs. « Ah! cruelle Adélaïde, m'écriois-je, » tu vas être punie de tes refus, de tes » rigueurs; tu céderas à ton vainqueur ». Ma victime vouloit se récrier, & paroissoit réellement vertueuse. Sa vertu agonisante lui fit pousser un cri perçant. Nous ne tardons pas à nous éveiller mutuellement. « Ah! ma chère » amie, me dit ma compagne, que je » sors d'un rêve cruel! que je suis char» mée de me retrouver entre les bras » d'une personne de mon sexe »! Cependant nous appercevons Madame d'Amainville & la Directrice qui nous observoient. Ma compagne plonge la tête dans le lit. « D'où venez-vous donc, mes en» fans, nous dit la Directrice? — Ah! » Madame, pardonnez, répondit la » jeune Religieuse toute troublée, je » me trouvois dans un grand embar» ras ». La sage Minerve ne voulut pas pousser les questions plus loin. Elle me fit signe de l'œil de ne rien dire de plus, & m'examina en silence. Elle parut fâchée

d'appercevoir, dans un coin, la maligne Femme de chambre qui nous lorgnoit d'un œil perçant, & rioit sous cape. La jeune Religieuse osa montrer enfin sa tête hors du lit. « Ah! ma chère mère, » dit-elle, j'ai rêvé le cruel Chevalier; » & en me serrant dans ses bras, il me » prenoit pour ma rivale, l'indigne Adé» laïde ».

A ces mots, la Femme de chambre Adélaïde leva la tête, & ne put se cacher qu'il étoit question d'une autre Adélaïde qu'elle. La Directrice dit à ma compagne en l'embrassant : « Ma chère » enfant, l'ancienne passion subsiste tou» jours; le cœur n'est pas guéri ». Elle fit signe à Madame d'Amainville, qui paroissoit vouloir parler, de ne pas insister sur cette scène, pour ne pas faire jaser la Femme de chambre. Nous nous levâmes en silence, & nous montâmes en voiture. Nous parlâmes peu sur la route. Cependant la Demoiselle Adélaïde observa que c'étoit toujours son nom qui prévaloit, & que je ne répétois que celui-là.

Enfin, la dernière nuit que nous devions coucher en route, on ne voulut plus m'abandonner la jeune Religieuse;

&, puisque j'occasionnois des rêves si passionnés, on crut devoir me donner pour compagne de lit une personne plus grave, plus modérée, & capable de m'en imposer, même dans mon sommeil. En conséquence, il fut décidé que je partagerois la couche de la sévère Directrice. Je regardai cette décision peu flatteuse, comme bien capable de produire l'effet qu'on s'en promettoit; & je ne me sentois pas beaucoup d'empressement pour me prêter à cet arrangement. Cependant, quand j'observai de près cette None sucrée, je la trouvai moins mal que je n'avois cru d'abord. Elle perdoit sans doute, vue auprès de sa jeune compagne; mais, considérée à part, je trouvai qu'elle paroissoit encore fraîche & appétissante. Je me couchai gravement auprès d'elle, & je me promettois bien de passer une nuit tranquille; mais ici le Lecteur va perdre absolument patience. Je le prie cependant d'observer que, s'il m'a trouvé sincère & vrai jusqu'ici, il doit penser que je n'ai aucun motif de me démentir en cette circonstance, & que, si j'inventois quelques fictions, je tâcherois du moins, pour être cru, de les choisir

vraiſemblables ; ainſi, l'abſurdité apparente de cette aventure doit être un garant de ſa réalité.

Je m'attendois à trouver la Directrice taciturne, ou du moins auſtère & laconique dans ſes propos, froide & réſervée dans ſes manières. Rien de plus éloigné de ſon caractère. Elle avoit un caquet inépuiſable. « Ma chère enfant, » me dit-elle, je vous prive d'une com» pagnie plus agréable que la mienne ; » mais j'ai tant de plaiſir à me voir avec » vous, vous m'avez inſpiré tant d'a» mitié, que vous y devez être un peu » ſenſible ». Et la Béate accompagnoit ces complimens de careſſes & d'embraſſemens, qu'elle paroiſſoit me prodiguer de tout ſon cœur & ſans y entendre malice.

Je répondois le plus poliment que je pouvois à ſes amitiés, & je cherchois à m'y ſouſtraire ; cependant, à mon grand étonnement, je m'en ſentois ému, & je me gardois bien d'en témoigner rien. Je ſouhaitai décidément le bon ſoir à ma compagne ; je feignis de dormir ; & bientôt je dormis en effet ; mais le cruel Morphée vint encore me perſécuter par des ſonges. Ce

ne fut plus mon Adélaïde que je rêvai, ce fut la grave Religieuſe même. Je me ſentois preſſé dans ſes bras. « Ah ! père » Samuel, diſoit - elle, qui auroit cru » cela de vous ? Finiſſez - donc, mé- » chant.... Cruel!.... ménagez ma » foibleſſe.... Nous nous damnons.... » Arrête »... Je m'éveille. La bonne mère me tenoit en effet ces propos. Elle s'é- veilla elle même, fit un ſigne de croix, & dit : « Ah! mon Jeſus ! où ſuis-je ? » j'ai mérité cette humiliation ». Nos trois compagnes de voyage étoient raſ- ſemblées autour de notre lit. Elles n'a- voient point rêvé ; &, comme nous cou- chions toutes dans la même chambre, elles avoient été réveillées par nos ſin- guliers tranſports. La jeune Profeſſe n'o- ſoit rire ouvertement ; mais elle paroiſ- ſoit enchantée. La Dame ſourioit avec ménagement, & ſe taiſoit d'un air in- dulgent. La maligne Adélaïde étoit dans le raviſſement. Elle parla ſeule & dit entre ſes dents : « C'eſt le père Samuel » qui eſt le tenant ».

Pour moi, je ſouriois ſans prononcer un mot, & je m'habillois. Adélaïde trouva le moyen de me dire à l'oreille : « Mon drôle, je connois votre ſexe ;

» vous mériteriez que je parlasse ; cela » dépendra de votre conduite ». Je n'avois pas, dans ma bourse, de quoi faire taire cette indiscrète ; je lui donnai un baiser qui me parut la flatter autant qu'un présent pécuniaire. J'étois fort embarrassé. Les trois Dames, en silence, me considéroient d'un œil fort attentif. Elles paroissoient se douter de quelque chose ; &, chaque fois que nos regards se rencontroient, elles rougissoient. Au reste, elles n'avoient rien à se reprocher mutuellement ; mais il étoit temps d'arriver.

Nous arrivâmes en effet à Milan. Nous conduisîmes nos Religieuses à leur Couvent. Nous les quittâmes avec un regret touchant, & leurs yeux timides semblèrent me demander le secret. Madame d'Amainville voulut bien me mener sur le champ au palais où résidoit la Princesse Gémelli, & se hâta de me quitter, en me donnant pourtant son adresse, & en recevant de moi un chaste baiser, avec un attendrissement qui lui fit verser des larmes. Je fus sensible à cette séparation touchante. Mon cœur parla plus que mes lèvres, pour remercier cette gé-

néreuſe amie. Je promis d'aller la voir dès le lendemain. J'embraſſai auſſi la ſuivante ; & , malgré ſa malice , je la vis elle-même attendrie.

Fin du Livre ſecond.

SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE TROISIÈME.

JE vis beaucoup de voitures dans la cour du palais de la Princesse, & grande illumination qui annonçoit une fête extraordinaire. Le Suisse, qui ne me connoissoit point, ne vouloit pas à toute force me laisser monter. Mon habit de femme le trompa comme tous les autres. « Mademoiselle, dit-il en son patois, vous êtes bien gentille; mon » loge il est à vous; mais je ne puis » vous laisser entrer dans Madame, » parce qu'elle est remplie, très-rem- » plie d'un objet qui l'occupe. Les car- » rosses ils vont aller dans un moment » à l'église, & les chevaux avec tout le » monde. — A l'église, bon Dieu! ré- » pondis-je, il est minuit sonné; qu'y » va-t-on faire »? Heureusement une

Femme de chambre qui me connoiſſot entra dans ce moment. Elle me reconnut ; elle me ſauta au cou. « Laiſſez entrer Monſieur, dit-elle au Suiſſe.
» — Monſieur ! s'écria-t-il tout émerveillé ; que voulez-vous dire ? Il eſt vrai que je ne lui ai pas regardé au ſexe. Entrez, Monſieur Mademoiſelle, puiſqu'on le veut ». Je montai avec la Femme de chambre. « Ah ! me dit-elle, que vous arrivez à propos ! Si vous pouviez empêcher une horrible ſottiſe que va faire Madame ! Mais il bien tard. Au reſte, ce n'eſt pas ſa faute ; c'eſt ſa famille conjurée qui l'y force. Figurez vous qu'elle va épouſer, dans l'inſtant même, l'indigne Spinacuta, votre éternel ennemi.
» — Elle ! m'écriai-je, ô Dieu ! épouſer un pareil monſtre ! c'eſt le Ciel qui m'envoie ».

J'entre. La compagnie étoit à table. Je la trouvai nombreuſe & brillante, occupée férieuſement des graves fonctions d'un feſtin magnifique. La Princeſſe me reconnoît, ſe lève avec tranſport, ſe précipite dans mes bras. Chéri, ce jeune homme que je trouvois ſi délicat, ſi reſſemblant à mon Adélaïde, étoit auprès d'elle en habit Militaire. Il ſe lève, mar

que de se trouver mal. Je le soutiens contre mon cœur & je l'embrasse, tandis que la Princesse me presse dans ses bras. Tout le monde paroît surpris. On me regarde, on reste dans un étonnement muet. Le noir Spinacuta rougit, pâlit. « Que veut dire ceci ? s'écrie le mal-» heureux ». A la vue de mon dégui-sement, je crus m'appercevoir que la Princesse fit une réflexion tacite, & prit un parti secret : ce fut sans doute celui de supposer que j'étois vraiment une femme. « Puisque je ne puis avoir le » frère, dit-elle, qu'au moins j'aye la » sœur. Méchante ! & vous avez laissé » votre frère à la Bastille » !

Je compris qu'elle parloit ainsi pour donner le change à mon ennemi. J'entrai dans ses vues. « Hélas ! Madame, » répondis-je, que n'ai-je pas fait ? il a » de puissans ennemis ; il faudroit de » fortes sollicitations de la part de per-» sonnes de grande considération, pour » contrebalancer le parti qui l'écrase. » — Ah ! s'écria Spinacuta, j'y vole » du pied des Autels. Nous allons dans » ce moment à l'église ; je marcherai » soudain, s'il le faut, des bras d'une » épouse adorée, pour aller secourir » mon ami, mon sauveur. . . . Mais,

» Madame, ajouta-t-il tout bas, en s'ap-
» prochant de l'oreille de la Princesse,
» vous voulez vous amuser un peu à
» mes dépens ; c'est-là le cher Catau-
» din lui-même déguisé en fille.—Vous
» devez bien savoir que ce n'est pas lui,
» répliqua ma bienfaitrice. Vous entre-
» tenez à son sujet une correspondance
» exacte ; &, s'il étoit sorti de la Bastile,
» on vous l'auroit mandé. — Il est vrai,
» répondit-il, que, pour solliciter en
» sa faveur, j'écris fort souvent ». En ma faveur ! le traître ! c'étoit bien contre moi qu'il ne cessoit de solliciter.

La Princesse me dit tout bas : « Savez-
» vous pourquoi vous avez été enfer-
» mé ? Confiez-le moi. — C'est, lui ré-
» pondis-je, sur les imputations calom-
» nieuses de ce scélérat. Je l'ai reconnu
» à n'en pouvoir douter, dans les in-
» terrogatoires que j'ai subis. J'ai vu
» plusieurs de ses lettres entre les mains
» du Magistrat qui m'interrogeoit ; &
» j'ai eu l'adresse d'en lire une bonne
» partie, où j'étois peint des couleurs
» les plus atroces. — Ah ! le monstre !
» s'écria ma bienfaitrice indignée, &
» il vouloit nous faire accroire qu'il
» s'employoit pour vous, qu'il étoit

» pénétré

» pénétré de la plus tendre reconnois-
» sance pour son sauveur. De quel pas abo-
» minable vous me tirez si à propos !
» Voici le moment où nous devions
» aller à l'Eglise pour le plus effroya-
» ble hymen ; mais ce seroit un sacri-
» lége d'y procéder. Il faut éviter ce
» nœud funeste. Je vais me trouver
» mal ».

Dans le moment on entre. Un Ecclésiastique vient dire que tout est prêt à l'Eglise, & que le Prêtre attend la compagnie à l'Autel. Tout le monde se lève. La Princesse pâlit ; elle se soulève en tremblant. « Donnez-moi le bras,
» dit-elle à Chéri & à moi, pour passer
» dans mon cabinet ». Spinacuta veut offrir le sien. « Laissez-nous un mo-
» ment, dit ma noble amie ». Et elle entre avec nous dans le cabinet. « Se-
» condez-moi bien, dit-elle, mes en-
» fans, il faut me tirer de ce mauvais
» pas ». Elle essuie le peu de rouge qu'elle avoit ; elle se poudre le visage, afin de paroître pâle. « Je vais m'éva-
» nouir, reprit-elle. Sonnez ; jouez
» votre jeu avec attention. Si vous
» trouvez que je remplisse bien mon
» rôle d'évanouie, vous laisserez entrer
» Spinacuta & ceux qui voudront me

» voir, pour qu'ils ſoient dupes de
» l'artifice ». Nous ſonnons en effet. Les
Femmes de chambre accourent, voient
Madame ſans mouvement, & pouſſent
un cri : tant elle jouoit bien ſon perſonnage !

Spinacuta vient tout effaré. « Qu'y
» a-t-il donc, dit le malheureux » ? Il
voit ſa prétendue renverſée, immobile.
« Ah ! je m'en étois bien douté, s'écria-
» t-il » ! On le voyoit indécis entre le
parti de continuer à jouer la douceur
& l'honnêteté, & celui de laiſſer paroître la noirceur de ſon ame. La compagnie ſurvient. Tout le monde paroît
croire de bonne foi la Princeſſe évanouie. On n'épargne aucun ſoin pour
la faire revenir. Elle réſiſte long-temps
à tous les ſecours ; enfin elle rouvre les
yeux ; mais elle ſe trouve ſi accablée,
qu'elle ne peut aller à l'Egliſe. Elle prie
en grâce qu'on y envoie faire ſes excuſes. Spinacuta n'étoit pas de cet avis :
mais un Médecin arrive ; il décide que
Madame la Princeſſe eſt attaquée d'une
maladie grave, & qu'il faut la mettre
au lit ſur le champ. On voit que cet
obligeant Docteur s'applaudit en ſecret
d'avoir une bonne maladie à traiter, qu'il
ſeroit bien fâché que ce ne fût qu'un jeu.

Il n'y a pas moyen de résister au digne Esculape. On met la Princesse au lit ; on envoie remercier les Gens d'Eglise. Le deuil est substitué au brillant de la fête. Chacun se retire doucement, en témoignant la plus grande consternation. Spinacuta frémissoit, grinçoit des dents, se jetoit à genoux auprès du lit, protestoit qu'il ne quitteroit pas sa chère Amante, dût-il mourir à ses pieds. Il me lançoit de temps en temps des regards indécis, mais foudroyans. Il se mordit la langue de manière à se mettre la bouche en sang. Enfin, l'infaillible Docteur décida que Madame avoit besoin de repos. Il nous fit tous sortir. Spinacuta feignit de s'évanouir, & se laissa emporter. Nous rentrâmes Chéri & moi, nous congédiâmes l'Esculape, & nous restâmes avec l'adorable Princesse.

« Je suis fort embarrassée, nous dit-» elle ; j'ai fait là une cruelle sottise. » Et comment puis-je reprocher aux » autres les leurs, quand j'en commets » une si palpable ? Cependant je vous » en dois, à vous, Monsieur le Roi » des infidèles ; je sais de vos fredai-» nes ». Je l'interrompis : » Ma noble » amie, lui dis-je, je suis coupable sans

» doute ; mais qu'est devenue ma chère » Adélaïde ? ... — Je la crois en route, » répondit-elle, pour venir nous rejoin- » dre ».

Je regardai le jeune Chéri ; il paroissoit vivement affecté de notre conversation. Je ne pouvois revenir de ma surprise. Je lui trouvois exactement les mêmes traits que la vue de mon Adélaïde m'avoit offerts dernièrement. Il est vrai que je n'avois apperçu cette chère personne que dans ma lanterne magique. D'ailleurs mon Adélaïde étoit à Paris, ou du moins en route ; & le jeune Chéri se trouvoit à Milan ; mais il paroissoit fatigué ; & n'étoit-il point arrivant comme moi ?

» Quoi qu'il en soit, reprit la Prin- » cesse, il faut tâcher d'employer tous » les moyens possibles pour prévenir le » malhonnête homme. Il va sans doute » chercher à vous perdre. Nous parle- » rons de cela demain plus amplement ; » le plus pressé pour vous, à présent, » est de souper & de vous coucher. » Vous devez avoir besoin de repos. » J'en ai autant besoin que vous, quoi- » que je ne sois pas aussi malade que » j'ai affecté de l'être. Bon soir, mon » cher Chevalier ; nous sommes tous

» bien embarrassés : mais la nuit porte
» conseil. Je vous recommande au jeune
» Chéri ».

Cet aimable enfant eut soin de me faire souper ; mais il me parla peu. Je le voyois plongé dans une profonde rêverie. Il me conduisit dans ma chambre à coucher, & prit congé de moi en soupirant. Je fus attendri, & glacé en même temps, d'un si froid accueil de la part d'un ami comme Chéri. Je remarquai aussi que la Princesse ne m'avoit point demandé comment j'étois sorti de la Bastille ; ce qui me faisoit soupçonner qu'elle en étoit instruite : mais par qui ?

Je me couchai seul, & je n'en rêvai pas moins ; mais mon songe fut tout autre que ceux des nuits précédentes. Je n'avois pas d'objet auprès de moi pour m'enflammer. Je vis, pendant toute la nuit, Adélaïde ; mais Adélaïde irritée, Adélaïde s'enfermant dans un cloître pour punir un infidèle.

Je me levai le lendemain de grand matin ; mais j'appris que Chéri étoit déjà parti pour je ne sais quel voyage. Je fus mortifié de me voir ainsi négligé. J'attendois des consolations de la part de ce jeune-homme.

Madame d'Amainville vint saluer la Princesse, qui la reçut à bras ouverts. Je n'avois pas encore jugé à propos d'arborer l'habit d'homme ; je continuai de jouer, auprès de ma compagne de voyage, le rôle de femme. Ma noble amie lui promit de s'employer sans réserve, pour lui faire obtenir une grâce qu'elle sollicitoit auprès du Gouvernement.

Spinacuta vint. Ma chère bienfaitrice feignit devant lui d'être plus malade que la veille. Il parut désespéré ; il me prit à part, m'examina du regard le plus perçant, chercha à découvrir si je n'étois pas l'objet de sa haine, déguisé en femme. Je déconcertai sa pénétration. Il finit par me traiter galamment comme une jeune beauté. Il me fit les plus grands complimens. Des desirs odieux parurent s'allumer chez lui, & l'infame sembla projeter en secret de me sacrifier à ses déréglemens, & de me déshonorer, si j'étois réellement du sexe dont je portois le costume. Du reste, il me témoigna le plus tendre attachement, & la plus vive reconnoissance pour mon frère. Je le laissai dire tout ce qu'il voulut.

L'après-midi, je le rencontrai sur les boulevards. Il voulut absolument me

ramasser dans sa voiture. Il étoit avec une très-belle femme qui me parut sa Maîtresse, & qui me fit, comme lui, des amitiés excessives, m'invitant beaucoup à regarder sa maison comme la mienne, & me témoignant le plus grand desir de se lier intimement avec moi. Le méchant Comte me faisoit les plus tendres instances pour que je daignasse accepter les invitations de sa belle Dame. J'entrevis son dessein; il pensoit que je me trahirois auprès de cette Dalila, & qu'elle découvriroit aisément le secret de mon sexe. « Tu mériterois bien, me » disois-je en moi-même, que je dé» couvrisse mon sexe à ta Maîtresse, en » lui faisant commettre avec moi une » infidélité, dont nous ririons ensemble » à tes dépens ». Je me débarrassai, le plus promptement que je pus, du couple imposteur. Je n'avois pas eu lieu d'estimer la Maîtresse de Spinacuta; mais à mon âge, sa beauté ne pouvoit manquer de parler à mes sens.

Le lendemain matin j'apperçus, dans notre cour, une espèce de porte-faix qui faisoit sa toilette; c'est-à-dire, qui arrangeoit son ajustement de crocheteur. Je le reconnus pour l'indigne Spinacuta. Il posa sur sa tête une fausse chevelure

qui le rendit méconnoissable ; mais je l'avois vu à découvert avant qu'il ne s'en affublât. Je compris qu'il se déguisoit ainsi pour venir nous espionner tous. Je l'avois observé, d'une petite fenêtre dérobée où personne ne m'avoit apperçu. Je descendis sur le champ, je dis que j'avois besoin d'un crocheteur ; on me présenta ce polisson-là. Je lui dis : « Suis-moi ». Il me suivit, fort content sans doute de son déguisement, sous lequel il croyoit n'être pas reconnu. Je le menai à la douane, où la Princesse m'avoit chargé d'aller retirer une balle de marchandises qui arrivoit pour elle. Je parlai aux Commis, & je m'arrangeai de manière qu'il n'y avoit qu'à emporter la balle. Je chargeai Spinacuta de l'enlever ; mais auparavant j'avois payé deux autres crocheteurs, pour le rosser comme un intrus ou comme un voleur, dès qu'il y toucheroit. Ils ne manquèrent pas de lui fondre sur le corps & de s'escrimer sur lui de toutes leurs forces. Oh ! ils gagnèrent bien l'écu romain que je leur avois donné.

Après avoir laissé bien rosser mon traître, j'approchai, je le reconnus pour mon crocheteur. Je parlai haut ; je dis :

« Qu'est-ce donc que ces animaux-
» là ? » En un mot, je le fis lâcher, & j'ordonnai qu'on lui appliquât le fardeau sur son dos meurtri. Il suoit à grosses gouttes, & vacilloit sous le faix, comme un homme qui n'étoit pas accoutumé à ce dur métier. Je marchai parfaitement à mon aise, tandis que le malheureux se traînoit péniblement sur mes pas. Je passai devant la porte de sa Maîtresse. Elle sortoit justement à pied dans ce moment-là ; elle sut me reconnoître, & n'eut pas la même adresse à l'égard de son entreteneur. Elle me sauta au cou, m'arrêta long-temps dans la rue, & m'engagea enfin, non sans peine, à entrer chez elle. J'ordonnai à mon crocheteur, qui n'en pouvoit plus, de mettre bas son fardeau dans la cour ; & je restai quelque temps au pied de l'escalier avec la Dame, qui me dit des horreurs de Spinacuta, qu'elle appeloit toujours le plus vil des hommes, ou plutôt des animaux. Il étoit à portée d'entendre son panégyrique. La pluie commença bientôt à tomber ; ce qui fit que Madame redoubla ses instances auprès de moi, pour me faire monter chez elle. Je cédai. Le crocheteur fut laissé dans la cour ; il essuya l'orage dans toute son

étendue, par la raison que tous les endroits, où l'on pouvoit se mettre à l'abri, étoient occupés par des jeunes gens qui ne vouloient pas souffrir auprès d'eux un malotru comme lui. Au contraire, ces jeunes laquais, pour le punir d'avoir voulu faire le hargneux, s'amusoient à le jeter sous les gouttières, & se le renvoyer les uns aux autres à coups de pied. Le seul moment, où l'on voulut bien le laisser tranquille, lui devint encore plus funeste; car, quelqu'un ayant profité de l'orage pour vider, par la fenêtre, un vase dont on ne peut présenter le nom ni même l'idée, il en reçut toute la profusion sur sa tête; ce qui le rendit le plus hideux personnage qu'on put imaginer.

Il étoit trop sale pour qu'il fût possible de lui remettre le fardeau sur ses épaules. Sa Maîtresse me prêta sa voiture, dans laquelle j'emportai ma marchandise. J'ordonnai au dégoûtant personnage de me rejoindre à l'hôtel de la Princesse Gémelli. J'y arrivai bientôt; je prévins toute la maison de recevoir, comme il le méritoit, le vil garnement qui venoit à pas lents. Il ne tarda pas à paroître. Jamais gueux n'offrit un aspect si *soulevant*. La valetaille lui jeta

sur le corps des sceaux d'eau fangeuse, puisée dans le ruisseau, & se mit en devoir de lui nettoyer le visage avec des balais. Ensuite on lança sur lui plusieurs dogues, qui le roulèrent encore dans la boue. Enfin sa fausse crinière, arrachée de dessus sa tête, laissa la facilité de le reconnoître: alors chacun lui fit un million d'excuses, sans que personne pût retenir les ris immodérés qu'il avoit excités. Il grinçoit des dents; il parut aussi noir & aussi atroce que dégoûtant. Cependant il se contint, & se retira gravement sans dire un mot, en méditant sans doute une insigne vengeance: mais on craint toujours moins des complots sur lesquels on est prévenu. La Princesse me dit: « Vous êtes un mé-» chant; mais cependant le scélérat mé-» rite un traitement cent fois plus mé-» chant encore ».

Soit que je fusse homme ou femme, il n'étoit pas douteux que le monstre me détestoit, après la mortification qu'il venoit d'essuyer. Cependant il reçut des nouvelles de France, qui lui apprirent que son prisonnier s'étoit échappé de la Bastille, qu'on n'épargnoit aucun soin pour le retrouver, qu'on croyoit qu'il s'étoit sauvé du côté de l'Italie, & qu'on

le prioit, s'il découvroit ce fugitif, de faire ſés efforts pour qu'il fût arreté. Le ſcélérat ſe hâta de montrer cette lettre au Gouverneur de Milan, qui crut que les égards dus à la Cour de France l'obligeoient à voler au devant de ſes deſirs, en s'aſſurant de ma perſonne. L'ordre fut expédié pour m'arrêter, & un ami de la Princeſſe nous en donna l'avis, qui nous jeta dans le plus grand trouble. La Princeſſe ne ſe trouvoit pas moins embarraſſée que moi; elle étoit perſécutée pour terminer le mariage différé par ſon accident imprévu. L'indigne Spinacuta vint nous voir dans cette circonſtance. Il me dit qu'il me connoiſſoit, que j'étois un homme, & que je lui ferois raiſon de ma conduite à ſon égard. A ces mots, l'inſolent, enhardi par l'habit de femme que je portois, leva la main comme pour me donner un ſoufflet. Je le prévins, & lui en appliquai un terrible. « Viens, malheureux, lui dis-je, me » rendre raiſon de tes inſultes ». Nous deſcendons enſemble. Je reçois dans le moment une lettre que je n'ai pas le temps de lire. Nous vîmes à la porte une eſcouade de Sbirres. « Meſſieurs, » leur dit Spinacuta, ſaiſiſſez ce co- » quin ». J'étois en déshabillé de mouſ-

ſeline, avec un léger ſoupçon de rouge. Les Sbirres paroiſſoient embarraſſés ; je me crus arrêté dans ce moment, & un violent accès de douleur ſerra mon cœur effrayé. Mais le chef de l'eſcouade, mettant au malheureux Spinacuta la main ſur le collet : « C'eſt vous même, » dit-il, que j'arrête de la part de l'Em- » pereur ». Spinacuta pâlit : on ſe ſaiſit de ſa perſonne, on l'enleve, & je reſte immobile.

Cependant je lis ma lettre, qui étoit du Miniſtre d'Etat de France ; elle m'apprend qu'on a reconnu mon innocence ; que l'ordre de mon élargiſſement eſt donné ; que mon accuſateur, ayant mis en jeu, par ſes calomnies, diverſes Puiſſances reſpectables, méritoit un châtiment exemplaire ; & que je ne tarderois pas à être vengé. Je vis alors la cauſe de l'empriſonnement du déteſtable Comte ; & j'appris qu'il étoit envoyé garrotté à Naples, ſa Patrie. La Princeſſe ſe vit tirée d'embarras, auſſi bien que moi, par cette heureuſe aventure. Elle ſe leva ſur le champ ; car elle avoit gardé le lit depuis mon arrivée, pour jouer la malade. Son Médecin paroiſſoit déſeſpéré de ce qu'elle ne l'étoit pas réellement. Nous célébrâmes dès le ſoir

même une petite fête, en réjouissance de notre délivrance. Mais hélas ! un nouvel embarras m'attendoit.

La Princesse tomba réellement & dangereusement malade. Dut-elle ce malheur aux efforts de son Esculape ? Je lui rendis, dans cette circonstance, tous les soins que je lui devois. Je la veillois jour & nuit. Elle paroissoit extrêmement sensible aux peines que je me donnois, avec tant de courage & de bonne volonté. Je la vis deux fois aux portes de la mort. Sa reconnoissance & son amitié pour moi sembloient rallumer, dans ses yeux, le flambeau de la vie, prêt à s'éteindre. Pour comble de malheur, j'appris qu'Adélaïde venoit d'être attaquée de son côté d'une maladie grave. J'étois à tout moment tenté de voler auprès d'elle ; mais je ne pouvois le faire qu'en abandonnant la Princesse. D'ailleurs on me cachoit obstinément où languissoit mon Amante infortunée. Je la supposois malade en route, dans une auberge, & j'en ressentois une double inquiétude. On me cachoit aussi ce qu'étoit devenu Chéri, dont l'absence ajoutoit aux tourmens de mon esprit.

Enfin, la nature triompha, chez la Princesse, d'une maladie très opiniâtre.

Cette noble amie se trouva beaucoup mieux ; mais sa convalescence fut longue. Je la conjurai à genoux de m'apprendre où étoit mon Amante, & de me permettre de voler à son secours. « Il n'en est pas besoin, dit-elle ; cette » chère Adélaïde arrive demain ; elle » est beaucoup mieux ». En effet, elle arriva foible & pâle, mais plus touchante peut-être, dans cet état, par une tendre langueur. Je voulus me jeter à ses pieds. Elle parut vouloir m'éviter ; une rougeur presque imperceptible colora cependant ses joues quand elle m'apperçut. Elle reçut mon compliment avec politesse ; mais elle se déroba sans pitié à mes embrassemens. Je fus affligé, jusqu'au fond du cœur, d'une si cruelle réception.

Pendant plusieurs jours Adélaïde ne parut point à la table de la Princesse, ni même dans ses appartemens, au moins tandis que j'y étois. Quand je l'appercevois quelquefois de loin, elle me paroissoit plongée dans une sombre rêverie. Ma bienfaitrice aussi, de son côté, devenoit rêveuse, & soupiroit sans cesse. Je ne comprenois rien à cette mélancolie répandue autour de moi. Je craignois qu'elle ne me gagnât. Ma douleur

étoit violente ; mais elle ne me prenoit que par accès.

Cependant un soir je surpris Adélaïde plongée dans ses rêveries mélancoliques, sous un berceau de verdure. Elle voulut s'enfuir, mais je la retins. « Non, cruelle, lui dis-je, vous ne con» damnerez pas à la mort un malheu» reux sans l'avoir entendu ». Je parlai beaucoup ; je fis sur l'inhumaine une impression visible ; je me justifiai plainement à ses yeux. J'avois pour moi son cœur ; je saisis sa main qu'elle laissa entre les miennes. Elle trembloit & soupiroit. Des larmes coulèrent de ses beaux yeux. Je me jetai à ses genoux ; je baisai mille fois ses mains tremblantes. La lune sembloit se complaire à faire parvenir jusqu'à nous sa lumière argentine, en traversant les feuillages. Que mon Adélaïde me parut céleste dans ce moment touchant ! Elle laissa tomber sur mes épaules ses bras, qui embrassèrent presque mon cou. Elle m'avoua que la Princesse la pressoit aussi d'oublier le passé, & de terminer un hymen si longtemps différé. « Mais, ô Dieu ! ajouta» t-elle, quel nouvel obstacle s'élève ! » — O Ciel ! m'écriai-je, & quel est » donc cet obstacle » ? Elle ne voulut

jamais me le découvrir ; & je recueillis, dans ses bras, de nouvelles alarmes : mais je vis qu'elle me plaignoit, je vis qu'elle m'aimoit. « Ah ! chère Adélaïde, » lui dis-je, si j'ai votre cœur, je triom» pherai de tous les obstacles ». J'apperçus dans ses regards l'aurore de mon bonheur. Nous restâmes les bras entrelacés. La Princesse nous surprit dans cette douce étreinte. Elle nous serra tous deux contre son cœur. « Ah ! dit-elle, soyez » heureux, tendres Amans ; &, puisque je » ne puis l'être moi-même, que je jouisse » au moins, par contre-coup, de votre » félicité » ! J'embrassai avec transport ma noble amie, dont les yeux versoient aussi une pluie de larmes qui couloient jusqu'à mon cœur. Nous sortîmes tous trois du berceau, les bras entrelacés ; nous tombâmes à genoux devant la lune paisible & radieuse, devant le ciel étoilé, que nous prîmes à témoins de nos sermens mutuels. O moment délicieux ! Il me sembla qu'un rayon de bonheur s'échappa du sein de l'Eternel, & passa dans mon ame. Je quittai ma charmante Adélaïde & ma chère Princesse, que j'aimois presque autant qu'elle. Je ne pus leur dire qu'*à demain*, & je comptai fermement que le lendemain devoit être

le jour, où mon bonheur seroit pour jamais assuré au pied des Autels. Je m'enfuis précipitamment chez moi ; je me mis au lit, & je m'endormis dans les songes les plus rians.

Le lendemain matin, je crus qu'il ne me convenoit plus de me dénaturer & de m'avilir sous les sots vêtemens de femme. Pour rendre heureuse mon Adélaïde, je devois être un homme, & j'en pris l'habit. Je descendis chez la Princesse ; une de ses Femmes me dit qu'elle n'avoit pu se refuser aux instances d'une Dame de la plus haute considération, qui étoit venue, de grand matin, l'enlever à la campagne avec Adélaïde. J'appris, en frémissant, qu'elles devoient y passer quelques jours. Mon bonheur m'en parut différé pour des siècles. Je traînai mon ennui dans toute la ville pendant trois jours mortels, désespéré d'ignorer le lieu fortuné qu'honoroient de leur présence les deux amies de mon cœur, & furieux de ne pouvoir, pour cette raison, les y aller rejoindre.

Enfin, j'appris le troisième soir qu'elles étoient de retour. Je volai à l'appartement de la Princesse pour voir les deux Beautés ; mais, au lieu de m'ouvrir la porte à deux battans ; on me fit des

excuses, & l'on me pria de laisser reposer ces Dames. Je restai confondu. « Est-ce bien à moi que l'on parle, » m'écriai-je ? Regardez-moi, me re» connoissez-vous bien ? — Oui, Mon» sieur le Chevalier, me répondit-on, » nous vous reconnoissons parfaite» ment ; mais nous avons les ordres » les plus précis de ne pas vous laisser » entrer ».

Je me retirai furieux ; je pestai hautement contre les caprices du sexe ; je me couchai la rage dans le cœur, & ne pus dormir. Je me levai de très-grand matin ; j'allai dans la campagne soulager mon cœur au grand jour, & pleurer avec l'aurore. Je rentrai plus calme ; j'allai chez la Princesse ; on me laissa entrer. Elle étoit en compagnie. Elle me reçut avec politesse & froideur ; ce qui m'inquiéta. Je vis Adélaïde traverser l'antichambre ; elle m'apperçut & se sauva sur le champ. Je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Ah ! cruelle, tu me » donnes la mort » ! Je me retirai le cœur serré ; je ne pouvois entrer en explication avec la Princesse ; je maudissois la compagnie, qui me privoit de l'avantage de lui demander la raison d'un changement si étrange ; & je sortis fu-

rieux, pour chercher des lumières qui pussent éclaircir à mes yeux ce funeste mystère.

A peine posé-je le pied sur le seuil de la porte, qu'une espèce d'Exempt m'aborde & me prie de le suivre, pour venir parler à Son Excellence M. le Gouverneur. Je suis fort étonné de ce message. Je demande à l'Exempt s'il ne se trompe point ; il me répond si cathégoriquement, qu'il est clair que c'est moi qu'il est chargé de conduire chez le Gouverneur. Je le suis avec inquiétude ; nous arrivons. Ce Seigneur me reçoit d'abord assez mal. « Qu'est-ce » donc que j'apprends, Monsieur, me » dit-il ? comment ! quatre plaintes à » la fois contre vous » ! Je demeure ébahi. « Et quelles plaintes, m'écriai» je ? — Vraiment, répondit Son Excel» lence, vous n'en manquez pas une. » Voilà quatre femmes grosses, & c'est » Monsieur qui a fait tous ces chefs» d'œuvre ». Ce langage étoit de l'hébreu pour moi. J'en fis humblement l'aveu au Gouverneur, le priant de s'expliquer mieux. Il reprit sur le champ : « La Maî» tresse, la Femme de chambre, tout » est bon pour ce Monsieur ; &, ce qui » doit paroître plus révoltant encore,

» c'eſt qu'il y a deux Religieuſes. — Deux
» Religieuſes, bon Dieu! m'écriai-je,
» effrayé de cette profanation! — Oui,
» ajouta Son Excellence; & travailler
» ainſi en route! quatre enfans en quatre
» nuits »! Ici je commençai à comprendre quelque choſe; je me rappelai mes deux Religieuſes avec leſquelles j'avois voyagé, & dont j'avois même partagé la couche, & Madame d'Amainville avec ſa Soubrette. « Et ſe déguiſer en femme,
» reprit le Gouverneur, pour coucher
» avec des femmes honnêtes & les désho-
» norer »!

Ce langage me parut clair; mais je ne méritois pas ce reproche. « Il eſt sûr,
» ajouta Son Excellence, que vous
» avez couché avec quatre femmes,
» qu'elles ſont déclarées groſſes toutes
» les quatre, & qu'elles jurent, d'une
» manière uniforme & d'une voix una-
» nime, ne pouvoir accuſer que vous ».
Je ſuppliai ce Seigneur de m'écouter; je lui racontai en détail l'hiſtoire telle qu'elle étoit; je jurai que je n'avois fait que dormir à côté de ces femmes, que j'avois rêvé comme elles, que je ne pouvois ſavoir ce que j'avois pu faire pendant mon ſommeil; mais que j'étois sûr d'avoir reſpecté ces Dames, tant que

j'avois été éveillé. « Voilà, Monsieur, » ajoutai-je, l'aventure telle qu'elle » est ; voyez s'il est possible qu'en dor- » mant j'aye pu opérer avec tant de » justesse, & mettre, sans le savoir, » dans un si grand embarras, des in- » fortunées qui devoient être sacrées » pour moi ».

Le Gouverneur parut frappé de ma candeur : il ne savoit quoi me répondre. « Je n'y comprends rien, me dit-il ; » voilà une chose bien absurde & bien » invraisemblable ». Je n'y comprenois pas plus que lui ; & vous, Lecteurs, vous y attendiez-vous ? Pouvois-je être coupable de cette manière ? Étoit-il possible que j'eusse fait, en dormant, tant d'ouvrage sans m'en être apperçu ? Car enfin, j'ai dit la pure vérité. Y a-t-il exemple d'une pareille aventure ? On a bien entendu parler d'un père qui fut enivré par ses deux filles, & qui les féconda en dormant ; mais ce fait est puisé dans une source sacrée que je ne puis citer ici ; c'est une matière de foi étrangère à notre discussion. Pour moi je n'étois pas ivre, & l'on m'accusoit d'avoir fait le double du travail de ce père endormi. Comment cela pouvoit-il être ? Ces Dames n'avoient-elles pas

d'autres agens qu'elles vouloient cacher, en rejetant sur moi toute la faute? Quoi qu'il en soit, je me trouvois plus embarrassé que le Gouverneur. « Il faut » pourtant, dit-il, tirer d'embarras, » sur-tout ces pauvres Religieuses; car » enfin on veut les punir sévèrement ». Je répondis que je ne connoissois pas d'autre expédient de ma part, que de raconter à leur Supérieure le fait tel qu'il étoit; que mon récit s'accorderoit sans doute avec le leur, & que ce récit devoit suffire pour constater leur innocence & la mienne. Le Gouverneur me congédia, avec injonction de me présenter toutes les fois que j'en serois requis.

Je me retirai l'amertume dans le cœur. « Quoi! me disois-je, les malheureuses » bonnes fortunes me persécutent à ce » point! Elles me rendent coupable en » dormant, sans aucune participation » de la part de ma volonté! C'est-là sans » doute le motif de la nouvelle colère » dont m'accablent la Princesse Gémelli » & mon Adélaïde ».

J'espérois pouvoir me justifier; mais je ne voyois point ces deux Dames. D'un autre côté Madame d'Amainville, lasse de son veuvage, & charmée du

poids que je lui faiſois porter, ſollicitoit vivement, auprès du Gouvernement, pour qu'il me forçât de réparer ſon honneur en l'épouſant. La maligne Adélaïde, ſa Femme de chambre, avoit le front d'exiger la même réparation. Je fus ſommé juridiquement, en un même jour, d'épouſer la Maîtreſſe & la Suivante. Je fis ma dépoſition en forme, pour la juſtification des deux Religieuſes. Il réſultoit toujours, de cette malheureuſe hiſtoire, que j'étois jugé puniſſable, pour m'être déguiſé en femme, & avoir peut-être abuſé volontairement de ce dangereux déguiſement; mais la néceſſité de me cacher, pour aſſurer mon évaſion, faiſoit mon excuſe.

Enfin je parvins à la Princeſſe. « Eh » bien, me dit-elle, vous voilà dans de » beaux draps ! Quatre femmes engroſ» ſées à la fois ! Deux infortunées Re» ligieuſes expoſées au ſort le plus af» freux ! Deux femmes qui réclament » votre main avec des droits ! Malheu» reux ! vous alliez épouſer Adélaïde; » car enfin il n'y avoit plus de pré» texte pour reculer; & voilà une mau» dite affaire qui nous replonge tous » dans le malheur. Cette Madame d'A» mainville a de forts appuis dans ce

» pays-ci,

» pays-ci ; & , dans le fond , que vou-
» lez-vous lui opposer ? Comment Adé-
» laïde pourroit-elle vous ravir à une
» femme qui , dans la situation où elle
» se trouve , a sur vous des droits si
» sacrés ? — Ecoutez moi , répondis-je ,
» ma noble amie ; je vous en conjure à
» genoux». Alors , la main sur le cœur ,
je lui racontai , avec la plus rigoureuse vérité ,
l'histoire de mes quatre nuits , de
mon sommeil , & de mes rêves.

» Voilà , ma chere & noble amie ,
» ajoutai-je , voilà exactement le fait.
» Jugez si je suis coupable , si j'ai l'ombre
» de part à cet accident ; & si je n'ai pas
» droit de refuser , sans scrupule , une
» femme qui veut s'armer du glaive des
» Lois , pour m'arracher à mon Amante.
» Daignez donc , ô ma bienfaitrice !
» me mettre en présence de mon Adé-
» laïde , & obtenir d'elle mon pardon.
» — Hélas ! mon cher ami , répondit la
» Princesse , que voulez vous que je
» fasse ? Votre Adélaïde s'est sauvée ,
» pour ne vous plus revoir : elle est ren-
» trée dans un couvent ; & je ne sais
» plus par quel moyen la tirer de ce
» malheureux asile. — O ciel ! m'é-
» criai-je avec amertume , je suis bien
» malheureux ! je me vois aussi rigou-

» reusement puni, quand je suis parfai-
» tement innocent, que lorsque j'étois
» coupable. Ah ! Madame, dites-moi,
» je vous prie, où est cette chere &
» cruelle personne, pour que je vole à
» ses pieds, & que je m'y justifie. — Je
» ne puis absolument vous le dire, re-
» prit la Princesse d'un ton décidé, qui
» me plongea dans le désespoir ». Elle
vit mes souffrances. Elle me plaignit.
L'intérêt le plus doux se peignit dans ses
yeux. Je ne l'avois jamais vue si tendre
à mon égard. Ses regards annonçoient,
j'oserois presque dire, de l'amour. Ce-
pendant elle me perçoit le cœur. « Je
» ne comprends plus votre Adélaïde, me
» disoit-elle ; je suis sûre qu'elle n'a pas
» donné son cœur à aucun autre homme ;
» cependant, elle me paroît changée à
» votre égard. Je serois tentée de croire
» qu'elle cherche des prétextes pour
» vous fuir & renoncer à vous. — O
» Dieu ! m'écriai-je douloureusement,
» Adélaïde ne m'aime plus ! voilà le der-
» nier coup. Sa colere étoit affreuse,
» mais son indifférence est mortelle. Que
» dis-je son indifférence ? Elle me hait
» peut-être ». La Princesse pleura long-
temps avec moi ; & cette douce amie
versa un baume consolateur sur les bles-
sures de mon cœur.

Cependant le jeune Chéri revint. Je ne savois pas où il étoit allé passer plus d'un mois. Ce jeune homme affecta, non-seulement de ne pas me le dire; mais je le vis froid & réservé pour moi. Il étoit d'ailleurs plongé dans une mélancolie continuelle. « Ah ! disois-je en soupirant, j'ai perdu ma Maîtresse & mon » ami ».

Je fus conduit en forme, par un Juge & par mon Avocat, au couvent des deux Religieuses qui étoient les victimes de nos songes mutuels. Je renouvellai de vive voix, devant la Prieure, le Directeur, & les Administrateurs, la déposition que j'avois faite par écrit. Je racontai, dans le plus grand détail, tout ce qui s'étoit passé entre les deux sœurs & moi. « Nous n'avons pu nous donner le » mot, ajoutai-je; &, si elles ont dit la » vérité, leur récit doit s'accorder avec » le mien ». On fit venir les deux cheres personnes, pour les confronter avec moi. Le petit accident dont on se plaignoit étoit assez visible dans l'une & l'autre. Je les vis s'avancer avec une douce confusion, qui les rendoit encore plus touchantes. Elles oserent enfin lever les yeux sur moi. Elles me reconnurent avec un air de plaisir, d'enchantement, que je

ne puis décrire. Ma figure, sous l'habit d'homme, sembloit leur causer une extase voluptueuse, que je n'avois pas ci-devant apperçue dans leurs yeux. Elles s'entre-regardoient, & tomboient, en soupirant, dans les bras l'une de l'autre, comme n'ayant rien à se reprocher mutuellement. Elles firent leur déposition parfaitement conforme à la mienne. Tout annonçoit l'indubitable innocence de ces deux Nones, aussi bien que la mienne, & sollicitoit leur grace. Il est vrai qu'on voyoit, par leurs ayeux, que la jeune Professe aimoit un Chevalier, & que la mere Directrice aimoit le Pere Samuel. A cette partie de la déposition, ce Pere fut un peu déconcerté. C'étoit le Directeur lui-même. « Comme les songes, » dit-il, sont extravagans & bizarres, » comme on a bien raison de dire qu'il » faut les interpréter en sens contraire »! La Prieure vouloit faire des difficultés, en regardant les coupables comme d'un œil d'envie; mais mon Avocat lui dit: « Madame, je sais comment on a extorqué des vœux à cette jeune Professe. Je » sais tous les tours qu'on lui a joués » pour parvenir à ce malheureux but. » Je saurai prouver la nullité de ces » vœux abusifs, & les faire casser ». A

ces mots, les deux Religieuses furent comme frappées d'un doux transport. La jeune parut se croire déjà sortie du couvent, & liée avec moi du nœud de l'hymen. La Prieure la regarda d'un œil envieux, qui sembloit vouloir la priver du bonheur que cette jeune personne se promettoit déjà si visiblement.

Le Directeur & les Administrateurs dirent : « Allons, Madame, il faut ensevelir cette malheureuse affaire dans » le secret. Nous voyons ici une innocence mutuelle ; mais le Public n'y » croiroit pas. Nous saurons trouver le » moyen de délivrer les deux Sœurs, » sans que la honte qu'elles ont encourue, & non méritée, transpire hors » de ces murs. Il faut leur pardonner, » & oublier totalement ce qu'on ne devoit pas savoir. N'y consentez-vous pas, » Madame ? — Mes vénérables Chefs, » répondit elle, je vous ai appelés pour » m'éclairer : vos avis sont des ordres » sacrés auxquels j'obéis aveuglément ».

A ces mots, elle monta sur son Tribunal, & dit aux deux Sœurs, que leur innocence ayant paru présumable aux yeux des Vénérables, quelles que pussent être leurs fautes, elle leur pardonnoit.

Elles vinrent toutes deux se prosterner-

ner aux pieds de l'indulgente Prieure, pour la remercier & lui baiser la main. Elle daigna leur donner le baiser de paix, & d'un signe absolu les congédia bénignement. Les deux Nones justifiées se retirerent, en me lançant un regard qui annonçoit le désir qu'elles auroient eu de rester avec moi, & le regret de me perdre. La Prieure me regarda aussi d'un œil assez particulier, qui sembloit dire; « Le benêt! voyez, que ne s'adressoit-il » à la Prieure » ? Je pris congé de l'auguste compagnie ; & je me vis, avec plaisir, séparé de deux femmes qui m'avoient fait cependant une douce impression.

Ce n'étoit pas tout. J'avois encore deux Beautés sur les bras. L'une des deux m'embarrassoit par son crédit. On conçoit que c'étoit la Maîtresse. La Soubrette Adélaïde se vantoit aussi d'avoir de fortes protections, & de me forcer de l'épouser. Elle se donna, en effet, beaucoup de mouvement ; mais tout l'effet de ses démarches & de ses hautes protections, fut d'obtenir que je lui donnerois quatre sequins, environ 45 livres de notre monnoie, pour l'aider à faire ses couches. Telle fut la somme à laquelle on estima l'honneur de cette digne Beauté.

Je souscrivis de bon cœur à cet arrêt. La fiere Déesse me jetta un regard qui annonçoit qu'elle me plaignoit, d'être privé d'une si rare acquisition, que celle de ses charmes; & je m'applaudis d'être débarrassé de cet honneur: mais il n'étoit pas si aisé de me délivrer de la Maîtresse.

Le Gouverneur nous avoit renvoyés en justice réglée. Je n'avois pas le moyen de plaider; & j'étois violemment tenté de m'enfuir à Paris, auprès de mon pere; mais l'espoir de recouvrer le cœur de mon Adélaïde, & la nécessité de consoler ma chere Princesse Gémelli, que je voyois tomber dans la langueur, me retenoient à Milan. Chéri lui même, tout changé qu'il me paroissoit à mon égard, m'attachoit à ce pays, par le plaisir de l'y voir quelquefois, & de contribuer à essuyer ses larmes. L'infortuné en versoit continuellement. Il me fuyoit pour pleurer, & jamais il ne vouloit m'ouvrir son cœur. Il falloit donc, puisque je restois à Milan, trouver quelque moyen de satisfaire Madame d'Amainville, sans l'épouser, afin d'éviter un procès que je ne voulois ni ne pouvois soutenir. Je crus devoir prendre les voies de la conciliation, & je me flattai

de pouvoir lui inspirer, par le langage de la persuasion, une résignation douce à mes volontés. Je pris le parti de lui rendre ma visite. Il me sembloit qu'une femme qui poursuivoit un homme en justice pour s'en faire épouser, devoit le recevoir à bras ouverts quand il se présenteroit. Je comptois d'ailleurs sur l'impression favorable que ma vue avoit toujours produite sur elle pendant le peu de temps que j'avois passé avec elle, & je m'attendois à me voir reçu avec ce sourire que ma présence faisoit ci-devant épanouir sur ses lèvres vermeilles. J'entre : à mon abord, elle pâlit, frissonne, tombe renversée. Je veux la secourir : « Ah! malheureux! dit-elle avec » horreur, ne m'approche pas. — Sor» tez, Monsieur, sortez, me crie toute » la compagnie ». Il n'y a pas moyen de m'en dispenser. Je sors fort humilié; je vais me promener dans un grand cimetiere public qui est fort beau. La tristesse du lieu s'accordoit avec la mélancolie de mon ame : « Fort bien, me » disois-je, voilà mon affaire en bon » train; Madame d'Amainville paroît » d'une humeur accommodante, & dans » des dispositions tout-à-fait favora» bles ».

Moi, qui avois toujours eu le bonheur d'inspirer autour de moi un tendre intérêt, je me trouvois dans une situation bien mortifiante. J'avois perdu le cœur d'Adélaïde, j'inspirois l'horreur à Madame d'Amainville, je voyois même Chéri, mon ami, me dédaigner & me fuir. Il n'y avoit que la Princesse Gémelli qui me restoit fidele. Ses yeux continuoient de me témoigner de l'attachement; mais elle ne m'admettoit que rarement en sa présence, & me forçoit, par-là, de chercher ailleurs de la dissipation. Tant de mélancolie, entassée autour de moi, pénétroit insensiblement dans mon cœur, étouffoit ma gaîté, & me menaçoit de la consomption; je devenois malade, ou réel ou imaginaire; ce qui est aussi dangereux.

J'appris bientôt que Madame d'Amainville étoit malade aussi de son côté. Ma vue lui avoit causé tant d'horreur, qu'elle en avoit fait une fausse couche. Je gémis de son accident; mais j'eus lieu de croire qu'elle auroit dorénavant moins de raisons de me persécuter, pour me faire accepter sa main. Il est vrai que son horreur pour moi devoit redoubler. Elle voyoit dans moi un monstre

échappé des prisons, qui avoit profité d'un honteux déguisement pour assouvir sa brutalité, qui ne distinguoit ni le rang ni l'état, qui confondoit la Maîtresse avec la domestique, & couvroit du même opprobre le sang le plus noble & le plus abject; qui sacrifioit à ses désirs effrénés les objets mêmes consacrés au Seigneur, & ne craignoit pas de les livrer, pour se procurer un moment de plaisir, aux remords éternels & au sort affreux dont une pareille faute est punie dans les Monasteres. C'est ainsi qu'on parloit de moi dans cette maison. La Dame, qui avoit de la naissance, de la fortune, de la jeunesse, & de la beauté, étoit trop offensée, trop humiliée de voir refuser sa main, pour admettre, sur mon compte, des sentimens raisonnables. Plusieurs ames charitables daignerent me rapporter ces propos. J'en étois affligé. Je ne pouvois supporter l'idée de passer pour un homme sans honneur, & je voulus absolument me laver d'une pareille imputation.

J'écrivis à la Dame offensée une lettre qui, ayant l'éloquence du cœur, étoit touchante & persuasive. J'appris que cette missive fit sur elle une impression

assez favorable. J'y joignis les sollicitations de plusieurs personnes qui avoient du crédit sur son esprit, & la recommandation de la Princesse Gémelli, qui lui répondit de mes sentimens & de mon honneur. Enfin, elle consentit à me voir. Elle étoit convalescente, & plongée dans une douce langueur. En entrant, elle vit dans mes regards un tendre intérêt qui parut la flatter. Son courroux, presque dès l'abord, expira dans ses yeux. Elle me laissa asseoir auprès d'elle sur un sopha, & même prendre sa main, qu'elle ne songea point à retirer des miennes. Je plaidai ma cause avec chaleur. Je déduisis à ma belle ennemie les raisons les plus fortes, pour lui prouver mon innocence. J'y joignis des caresses innocentes & respectueuses. Je la serrai dans mes bras, je lui baisai les mains. Elle paroissoit ne pas vouloir se laisser persuader; elle résistoit à mes raisons: mais elle étoit sensible à mes caresses; je ne les épargnois pas. La compagnie qui survint nous obligea de nous séparer. J'obtins la permission de revenir le lendemain. Je n'y manquai pas. La chere Dame fut encore plus douce & plus traitable que la veille; mais tous mes argumens étoient sans force. Mon

ſilence produiſoit autant d'effet. Elle ne vouloit pas abſolument être perſuadée par le langage le plus perſuaſif ; il fallut y ajouter des manieres expreſſives, joindre, pour ainſi dire, le geſte à la déclamation, & jouer avec elle une pantomime très-animée, puiſque les paroles ne la contentoient pas.

Ce jeu, où nous nous trouvâmes engagés ſans deſſein prémédité de part ni d'autre, nous mena plus loin que nous ne penſions. Nous nous oubliâmes comme deux écervelés ; & pour réparer une faute commiſe en dormant, je dois laiſſer croire à peu près que nous en commîmes une en veillant.

Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή,

comme dit Homere.

Ainſi s'exécutoit l'arrêt de Jupiter.

Quoi qu'il en ſoit, cette chere Dame, qui m'avoit regardé comme un malheureux, pour un accident, fruit inopiné de nos ſonges mutuels, où ma volonté n'étoit point répréhenſible, me regarda comme un très-honnête homme, quand je lui eus manqué bien décidément & les yeux ouverts ; & je n'eus pas d'autre voie pour lui prouver mon

innocence, que de devenir bien coupable. Je fus très-honteux de cette nouvelle faute ; mais il en résulta un nouvel inconvénient. Ma complice, plus contente de moi, n'en désira que plus vivement de m'avoir pour époux. Je lui protestai que j'avois des engagemens antérieurs ; la Princesse le lui protesta de même, & une Médiatrice d'une si haute considération lui fit entendre raison. Cependant la petite Dame se plaignit à elle du nouveau grief qu'elle avoit contre moi, & d'une faute qu'elle auroit dû taire, parce qu'elle lui étoit commune avec moi. La Princesse vint à bout de lui faire comprendre, que, pour son honneur, elle devoit ensevelir tous ces petis scandales dans le silence & l'oubli.

La Princesse me parla de ma nouvelle caravane, dont je rougis beaucoup. Elle me promit bien de la cacher à mon Adélaïde, mais j'appris que cette chere personne en avoit été instruite, je ne sais comment ; & il fut décidé que je n'étois pas digne d'elle. Lecteurs, le croyez-vous ?

Je fis, à peu près dans le même temps, deux connoissances, qui chercherent à me procurer des dissipations ; & l'on va juger si ces deux nouveaux amis avoient

l'étiquette des miniſtres du plaiſir. L'un étoit un Médecin, l'autre un Abbé. Le premier avoit ſoigné la Princeſſe Gémelli dans ſa grande maladie; depuis quelque temps je me plaignois beaucoup à lui de ma ſanté. « Toute votre maladie n'eſt » que de l'ennui, me diſoit-il; je vous » en procurerai la guériſon. Il vous faut » une diſſipation honnête, & des objets » nouveaux qui parlent à votre imagi- » nation, & vous retirent de l'eſpèce » de croupiſſement où je vous vois plon- » gé. J'entreprends cette cure ».

L'autre ami de fraîche date étoit un ſoi-diſant Eccléſiaſtique, qui n'en avoit pas, je crois, l'état, mais qui en portoit la décoration. C'étoit un de ces hommes ſerviables, qui, ſous le petit manteau, s'adonnent dans les maiſons, & vous diſent toujours : « Laiſſez-vous ſervir ». Enfin, c'étoit un de ces inutiles qui cherchent à ſe rendre néceſſaires, dont on devroit ſe défaire à tous momens, & dont on croit toujours ne pouvoir ſe paſſer. Cet honnête homme, Eſpagnol d'origine, venoit, dit-on, de Naples. Il ne l'avouoit cependant pas bien ouvertement. Nous fîmes connoiſſance dans un café. Il parut me prendre en amitié. Le drôle n'étoit embarraſſé de rien. Toutes

mes peines étoient des vétilles ; il devoit m'en tirer en se jouant. Il sut se faire introduire, par moi, chez la Princesse Gémelli, & je lui accordois quelque confiance. Je me plaignois aussi quelquefois à lui de ma santé. « Vous ne savez pas, » me disoit-il, remonter les poids quand » ils sont en bas. Vous n'avez pas le se» cret de tirer parti de tout, & de vous » faire servir par des gens auxquels il » faudroit inspirer l'envie de vous être » utile ». Je lui parlois un jour de la répugnance que j'avois pour me droguer. « Il ne vous faut pas de drogues, me « dit-il. Vous ne savez pas ce qu'il y a de » nouveau dans l'Empire d'Esculape. Sa » Cour est à présent à Cythere. C'est une » partie de plaisir aujourd'hui que d'être » malade ; & l'on vous fait trouver la » santé au milieu des plaisirs. Laissez » vous servir ; je vous conduirai quelque » part où vous trouverez cette bienheu» reuse santé que vous croyez avoir per» due. Vous verrez du nouveau ; c'est » l'Abbé Basile qui vous le promet ».

J'eus la bonté de me fier à cette parole, quoiqu'elle me fût donnée si lestement. Je dis à l'Abbé que le Docteur Buonafede, le Médecin de la Princesse, m'avoit fait à-peu-près la même promesse.

« Il vous parloit de la même chose, me
» répondit Basile. Il est aussi des nôtres.
» Vous verrez le Temple de la Santé.
» C'est bien autre chose qu'en France
» & en Angleterre ; ce sont bien d'au-
» tres merveilles. C'est votre imagina-
» tion qui est malade, c'est elle qu'il
» faut guérir ». Nous prîmes jour pour
mon introduction dans ce Temple de la
Santé dont on me parloit ; & j'attendis
avec impatience ce bienheureux jour.

Fin du Livre troisième.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE QUATRIEME.

Le jour venu pour l'exécution de notre projet, mon Médecin, auquel j'en avois rendu compte, n'eut pas le temps de m'accompagner, & me remit au seul Basile, ce qui ne me plut pas beaucoup, parce que je commençois déjà à ne plus avoir grande confiance dans ce petit Collet. Il me fit attendre, si long-temps, que, ne comptant plus sur lui, je me couchai, & même je m'endormis. Il vint m'éveiller, me fit lever. La nuit étant fort obscure, il me conduisit dans une voiture bien fermée, avec un air de mystere, qui me donnoit quelqu'inquiétude. Nous arrivons enfin dans un quartier que je ne reconnois pas au milieu de l'ombre. mon guide ouvre une petite porte,

me fait entrer, & referme sur le champ la petite porte, sans entrer avec moi; de sorte que je me trouve seul, dans une nuit profonde, au milieu d'un édifice que je ne connois pas.

Ici je commençai à pester. « Je suis » un grand sot, me dis-je à moi-même, » de me mettre à la merci d'un homme » qui m'est suspect, pour me guérir d'une » maladie que je n'ai peut-être pas ». Je regarde autour de moi. La nuit étoit des plus sombres; cependant j'entrevois un ciel très-voilé, à peine visible. Je m'étois cru d'abord enfermé dans quelque vestibule obscur, & l'aspect du ciel m'indiquoit au contraire que je devois être en plein air. J'avance à tâtons, je me casse le nez contre une colonne qui, au toucher, me paroît de marbre. Je tourne à droite; autre colonne qui me casse le nez; à quelque pas de là, troisieme colonne aussi dure que les précédentes. « Oh! oh! me disois je, que veut » dire ceci? Suis-je au milieu des ruines » de Palmyre? » Cependant plus j'examinois, plus il me paroissoit que j'étois dans un vaste enclos entouré de portiques soutenus par des colonnes de marbre. Le grand cimetiere, ou *campo santo* de Mi-

lan, dont j'ai déjà parlé, avoit cette forme. J'étois donc dans ce cimetiere : mais quel rapport ce triste asile avoit-il avec le plaisir ; avec la Cour de Cythere, où l'on m'avoit promis de me conduire ?

Tout-à-coup j'entends percer dans les airs d'affreux gémissemens ; je vois de longs fantômes qui semblent sortir de la terre, & qui s'égarent de tous côtés. Ils sont couverts de linceuls mortuaires. Ce jeu, fait pour inspirer de la terreur à des femmes, ne me paroissoit qu'une comédie ; mais des voleurs pouvoient être cachés sous ces voiles funéraires, & le dénouement pouvoit être désagréable. Je n'avois, pour toute arme, que mon épée. Je la tire du fourreau, & la fais étinceler. Sa lueur semble effrayer les ombres errantes éparses autour de moi.

Bientôt je vois paroître, sur un Trône, qui s'avance de lui-même, un grand squelete couronné, orné du manteau royal, tenant pour sceptre une faulx redoutable. La lumiere lui sort par les orbites des yeux. Les fantômes errans s'assemblent autour de ce singulier Souverain, & lui rendent hommage. Je cours, l'épée à la main, au-devant du spectre nocturne. A mesure que j'avan-

ce, il recule sur son Trône. Je suis entouré de fantômes blancs. Je leurs fais, avec mon épée, dessiner un cercle, & je les tiens à une certaine distance de moi.

Nous avançons toujours vers le milieu du cimetiere, les fantômes & moi. Tout-à-coup, au moment où je m'y attendois le moins, je sens le terrein manquer sous mes pieds. J'enfonce, je suis renversé, & je me trouve seul dans un cachot creusé sous la terre, dans une espece de tombeau où regne l'ombre la plus épaisse. Je reste confondu. D'autres auroient été pétrifiés. « Que veut dire » ceci, me disois-je ? pour guérir les » maladies de l'imagination, il paroît » qu'on veut allumer l'imagination ; mais » avec ces belles inventions, il y a une » infinité de gens qu'on fera mourir de » peur, au lieu de les guérir ». Cependant je me trouvois enterré tout vivant ; & j'en frémissois de colere. Je frappois vainement de tous côtés autour de moi ; j'étois enfermé bien hermétiquement.

Alors j'entendis chanter les Prieres des morts, à-peu-près comme dans nos Temples. Je soupçonnois d'abord que c'étoit pour moi ; mais je n'eus plus

lieu d'en douter, quand j'entendis prier *pro Gregorio* (pour Grégoire). Je ne comprenois rien à cette farce scandaleuse, où je voyois même de l'impiété. On vouloit apparemment me faire accroire que j'étois mort, & me traiter comme tel. Aux chants funéraires succéda un silence très-long, & pendant lequel je m'ennuyai horriblement. Enfin, j'entends ouvrir des trapes. Je sens sortir de terre des hommes qui s'élevent à tâtons dans ma sépulture & se pressent autour de moi.

Stupéfait, anéanti, je sentis de grandes mains velues qui s'emparerent de ma tête. J'eus lieu de craindre qu'on ne voulût m'étrangler. Je résistai de toutes mes forces; mais, malgré mes vains efforts, on me boucha la bouche; nouveau motif de croire qu'on vouloit se défaire de moi en m'étouffant. On vint à bout de me tenir sous le nez un flacon, dont j'étois forcé de respirer l'odeur enivrante. Je sentois que cette odeur indéfinissable m'étourdissoit, & je craignois qu'elle ne finît par m'empoisonner. Quand mes bourreaux crurent sans doute que j'en avois assez respiré, ils s'enfoncerent sous la terre, & je me retrouvai seul; mais troublé,

mais étourdi, défaillant, luttant contre l'anéantissement, ou bientôt je tombai jusqu'à nouvel ordre.

Après un sommeil profond & léthargique, dont je ne puis savoir la durée, éveillé par le son des trompettes, j'ouvre enfin les yeux. Je me vois dans un Palais magique, imitant ceux de l'Opéra, merveilleusement illuminé, qui sembloit bâti dans les airs, au milieu des nuages. Un vieillard vénérable, tenant dans sa main droite la boule du monde, &, par un mélange profane, ayant à ses pieds l'Aigle qui portoit la foudre, siégeoit sur le Trône des nues. Quatre beaux jeunes gens, à-peu-près costumés comme nos Peintres représentent les Anges, sonnoient de la trompette vers les quatre points cardinaux du Ciel. De jolis petits enfans, dont je ne voyois que la tête, ayant de petites aîles sous le menton, dont ils sembloient se cacher les yeux, éblouis de l'éclat du rayonnant vieillard, représentoient assez bien ce qu'on nous peint sous le nom de Chérubins & de Séraphins. Un cortége rayonnant d'hommes & de femmes vêtus de blanc étoit prosterné sur les nues, devant le Trône du Souverain. Des éclairs étinceloient

par intervalles, & doroient les nuages; & la foudre grondoit sous ses pieds.

Tout cet appareil étoit fort bien imaginé, fort bien exécuté, capable de faire illusion; mais je ne me croyois point mort, ni aux pieds de l'Etre suprême. Les quatres jeunes gens, parés chacun d'une paire d'aîles, appelerent les morts des quatre parties du monde. Alors quatre autres personnages aîlés vinrent m'enlever, & me forcerent de me prosterner aux pieds du Trône. Un nouveau vieillard, qui n'étoit pas celui qu'on paroissoit adorer, ouvrit un grand livre, & lut un abrégé de ma vie, qui, à mon grand étonnement, se trouva assez exact. Alors l'homme siégeant sur le Trône, auquel on osoit donner le nom sacré de la Divinité, me dit: « Accusé de tant » de déréglemens, qu'as-tu à répondre » aux pieds de ton Juge? — Eh! Messieurs, répondis-je, cessez de vous jouer » d'un homme qui n'est ni crédule ni » tout-à-fait ignorant ». A ces mots, la foudre gronda; une profonde & subite obscurité fit disparoître tous les objets; je fus enlevé rapidement, & replongé dans mon premier cachot, ou dans un pareil.

Cet accident imprévu me mortifia singulierement. J'étois beaucoup plus à mon aise au milieu du Palais magique, que dans le silence & l'ombre d'un tombeau. J'appelai long-temps, sans qu'on daignât me répondre. J'avois beau demander en grace qu'on me tirât de cette prison, promettant de me soumettre à tout ce qu'on voudroit, le plus profond silence régnoit toujours autour de moi. Pour comble de disgrâce, je n'avois ni à boire ni à manger, & je commençois à sentir le besoin de l'un & de l'autre. Enfin, le sommeil, qui a toujours été propice à mon pere, me le fut pareillement. Il m'amena les songes les plus heureux, &, pour la seconde fois, éveillé par les trompettes, je me retrouvai au pied du Trône.

Plusieurs autres infortunés s'y trouvoient prosternés comme moi, pour être jugés. Ils répondirent tous humblement aux questions qu'on leur fit; & leur sentence leur fut prononcée. Quand mon tour fut venu, malgré toute l'envie que j'avois de me comporter avec une apparence de respect, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Soudain la foudre éclata comme la pré-

cédente

cédente fois, une nouvelle obscurité fit tout disparoître ; je fus encore enlevé invisiblement, & replongé dans mon cachot. Cette seconde leçon me corrigea totalement de l'envie de rire ; d'autant plus que je sentois le besoin de réparer la nature affoiblie. Je restai encore très-long-temps dans ce triste état. J'avois beau crier, on ne me répondoit pas. Pour comble de malheur, le sommeil ne venoit point me soulager, précisément parce que j'en avois besoin. « Les malheureux ! » me disois-je ; belle façon de me guérir ! Ils jouent un jeu à me tuer. Peut-être est-ce leur dessein ».

Enfin, je ne sais si ce fut sommeil ou défaillance, je perdis connoissance ; & j'eus le bonheur, à mon réveil, de me retrouver encore, au son des trompettes, au pied du Trône des nues. Une voix imposante prononça ces paroles : « Pour » la troisieme & derniere fois ». Frappé de cet avertissement laconique, je me gardai bien de laisser échapper la moindre imprudence, qui pût annoncer que je n'étois pas la dupe de cette comédie. On me demanda ce que j'avois à répondre devant mon Jugé. Je répondis qu'on avoit lu un précis de ma vie, qui m'avoit paru très-exact ; que je n'a-

vois jamais commis aucune faute qu'à mon corps défendant ; mais qu'enfin je n'en avois pas été exempt : j'ajoutai même, en faisant un grand effort pour conserver mon sérieux, que j'en étois très-repentant, & que j'en demandois humblement pardon.

Alors les harpes d'or sonnerent pour célébrer la gloire du pécheur repentant. Une obscurité vénérable se répandit dans le Temple des nues. Le tonnerre gronda aux pieds du Trône. Une voix éclatante se fit entendre, & prononça ces mots : « Il s'est repenti ; » qu'il soit placé auprès du séjour de » la félicité ; qu'il jouisse, du moins, » de la vue du bonheur ». Soudain je fus enlevé de nouveau & placé dans une espece de petit boudoir, sous un berceau de treillage, mêlé de verdure & de fleurs, d'où, par une assez grande fenêtre, je jouis de la perspective la plus riante.

La vue de l'Élysée, où j'avois séjourné dans les montagnes de la Sierra Morena, n'avoit rien de supérieur à celle de ce beau paysage. J'y vis des Bergers & des Bergeres, ornés à l'envi de fleurs & de guirlandes, se livrant aux

doux ébats qu'un amour innocent leur permettoit. Il falloit que la scene fût bien riante, puisque, malgré le besoin qui me tourmentoit, je m'oubliai quelques momens dans la contemplation de ce beau spectacle, sans faire attention à une petite table qui étoit servie auprès de moi. Enfin, l'aspect d'une autre bien plus appétissante qu'on apporta presque sous mes yeux, hors de mon berceau, me fit penser à la nécessité de soulager mes besoins. Je regardai dans ma petite niche, j'apperçus ma petite table servie avec frugalité; mais assez honnêtement. Je me jetai sur un bouillon qui me fit beaucoup de bien; j'avalai un verre de vin très-passable, qui ne m'en fit pas moins. Ensuite je mangeai plus posément l'ordinaire assez copieux qui étoit en mon pouvoir; mais je regardois, par ma fenêtre, l'autre table. Je la voyois entourée de la plus agréable compagnie, de la plus brillante jeunesse des deux sexes. La joie y régnoit avec l'amour décent. La chere la plus exquise, la conversation la plus gracieuse, les propos les plus flatteurs, quelquefois des chansons charmantes, secondées d'une musique délicieuse, animoient ce repas

enchanteur. Je pouvois tout voir & tout entendre ; mais ce mince bonheur ne me suffisoit pas. J'avois toujours joué le rôle d'acteur ; celui de simple spectateur ne m'amusoit nullement. Comme on ne paroissoit pas faire à moi la moindre attention, je voulus parler, afin de prendre part à la fête. Soudain un abat-jour ferma hermétiquement ma fenêtre ; & je me retrouvai plongé dans une profonde obscurité.

Je frappai du pied sur la terre, & je priai instamment qu'on rouvrît ma fenètre, promettant solemnellement de ne plus parler. On me fit attendre, ou plutôt languir fort long-temps. J'entendois cependant la musique enchanteresse, les éclats de rire, & jusqu'au bruit des baisers, sans doute innocens, que les Bergers imprimoient sur les levres de leurs Bergeres. Quelquefois ils parloient aussi des sots témoins de leurs plaisirs, & ces propos me regardoient. On s'exprimoit avec ironie & pitié sur ces benêts ; & je ne sais si quelques mots échappés à un jeune homme ne me firent pas entrevoir qu'on ne tarderoit pas à faire, à ces malheureux témoins, une opération qui les priveroit de leur sexe, afin de les

rendre plus traitables & plus faciles à conduire.

On sent qu'il n'y avoit là aucune circonstance qui pût m'égayer. Je frémissois dans l'ombre ; mais il ne falloit pas témoigner mon ressentiment si je voulois qu'on me rendît du moins la clarté. Elle me fut enfin restituée, & je me vis, par grace, rétabli au rang de ces témoins qu'on appeloit des benêts. Mais les cruels n'avoient pas assez excité dans moi la jalousie & l'indignation ; il leur manquoit de goûter sous mes yeux des plaisirs portés à un excès scandaleux, pour faire naître en mon cœur le comble du désespoir.

Je vis deux couples charmans entrer dans un berceau voisin du mien, où je pouvois les observer à souhait. L'un de ces deux couples étoit blond, l'autre brun. Je vis donc régner, d'un côté, la douce mollesse, la tendresse languissante, & tout ce qu'il y a de plus touchant ; de l'autre, j'apperçus la pétulance, le plaisir, le transport, & tout ce qu'il y a de plus agaçant. Que ne se dirent-ils pas ! quels propos enchanteurs ! qu'elles délicieuses & perfides caresses ! Ah ! Cataudin, étois-tu fait pour n'être

que spectateur ? « Si je reste ici encore » quelques jours, me disois-je, il y » a de quoi me faire tomber dans l'é» tisie & dans la consomption. Les bar» bares veulent, je le vois, me rendre » réellement malade, pour avoir le plai» sir de me guérir ». Puis excité, malgré mes intentions honnêtes, par les scenes d'intimité dont on avoit la cruauté de me rendre témoin : « Encore si j'avois » pour ma part, ajoutois-je, le moindre » individu de ce sexe enchanteur, afin » de n'être pas là tout seul à me mor» fondre, tandis que je vois les autres » s'amuser... Ne fût-ce qu'une simple » servante !... Ah ! Chevalier de Rosa» mene, quel propos ! Je ne me recon» nois plus ».

Tout à coup je vois paroître dans mon boudoir une grosse servante, une joufflue assez appétissante, qui me tombe des nues. Je demeure ébahi. Bientôt un feu séditieux s'allume dans mes veines ; j'en suis honteux & désespéré. J'oublie toute la délicatesse que l'honneur & le sentiment m'inspiroient. Je ne suis plus qu'une machine mue par des passions aveugles. Les cruels ! par quelles combinaisons ils m'avoient amené à une situation si peu digne de moi ! Je serre

dans mes bras, puisqu'il faut le dire, cette grosse réjouie; & je rougis trop de cette scene pour la raconter. Qu'on ne me croie pas cependant si coupable que je puis le paroître. Je fus bientôt puni d'un égarement involontaire. Je vis entrer dans le bosquet de la jouissance (c'est ainsi que j'entendois nommer le lieu de plaisir que j'avois sous les yeux), je vis entrer, dis-je, dans le bosquet une grande personne voilée, mais très-bien faite. Elle avoit la taille & l'encolure de mon Adélaïde. Un jeune-homme s'empara d'elle, en disant, « Ma chere Adélaïde! » O Ciel! Je voulois tout briser. Cependant je me contenois, de peur d'être puni par un enlevement soudain, du moindre éclat que je ferois: mais voir mon Adélaïde entre les bras d'un autre, tandis que j'étois réduit à une servante! J'étois dévoré des serpens de la jalousie. Mon imagination s'allumoit; je croyois entendre précisément la voix de mon Amante; je croyois la reconnoître, quoiqu'elle eût le dos tourné de mon côté. Cependant mon odieux rival poursuivoit ses instances auprès d'elle. On l'écoutoit, on lui rendoit caresses pour caresses; que sais-je? il

alloit être heureux sans doute. Je n'y puis plus tenir ; je m'écrie : « Ah ! per-» fide ! » J'enfonce tout à coup ; & je me retrouve sous la terre.

Cette épreuve fut peut-être une des plus cruelles de ma vie. O Dieu ! celle que j'aimois étoit dans les bras d'un rival, d'un ravisseur, & je frémissois sous la terre, dans l'ombre & dans le tombeau ! « Mais est-il vrai, me disois-je ? Adé-» laïde peut-elle se prêter à un jeu si » indigne d'elle ?.. Ah ! la perfide ! En » toute autre circonstance je ne l'aurois » pas cru ; mais depuis quelque temps » elle me fuit ; mais la Princesse avoue » qu'elle est changée à mon égard. C'est » ici qu'elle vient chercher des plaisirs » odieux ! O ! Adélaïde, Adélaïde !.. » Cependant il faut absolument songer » à sortir de cet affreux état, & n'être » plus le jouet de ces malheureux, qui, » avec leurs trappes maudites & toutes » leurs autres machines, me font mon-» ter & descendre à leur gré, tantôt » sur la terre, tantôt dessous. Oh ! im-» bécille ! & c'est moi qui, de gaîté de » cœur, me suis remis au scélérat qui » m'a précipité dans cette ridicule de-» meure, où l'on se joue de moi comme » d'un enfant » !

Je faisois tout bas ces réflexions ; car on m'en eût puni, en me laissant plus long-temps dans l'ombre, si on les eût entendues. Enfin, l'on m'enleva encore de ce noir cachot, & je fus jeté, pour ainsi dire, sur la terre. Je me trouvai à la porte d'une grande salle, où j'apperçus beaucoup de monde qui se pressoit d'entrer ; j'entrai comme les autres. Je vis un tribunal de Médecins en hermine & en robes rouges, siéger gravement, comme la Cour de Pluton, avec tous les ornemens de la dignité médicale. Parmi ces Docteurs empesés, je reconnus mon Médecin Buonafede. Je fus tenté de lui sauter au collet, & de lui reprocher, avec des gestes expressifs & démonstratifs, de m'avoir fait faire une démarche qui m'attiroit tant de disgraces : mais je sentis qu'il falloit me contenir, si je ne voulois être replongé dans l'ombre. On me fit placer à mon rang. Tous les malades imaginaires, qui cherchoient la santé, approchoient l'un après l'autre. Ils demandoient d'être régénérés, & renvoyés sains & bien portans aux régions de la lumiere. On leur tâtoit le pouls ; & l'on prononçoit : « Soit fait ainsi qu'il est requis ». Alors on les faisoit sortir par une porte op-

posée à celle par où ils étoient entrés. La curiosité de voir le lieu où on les conduisoit, & la crainte d'être reconduit dans l'ombre, plutôt que dans les régions de la lumiere, me forcerent de faire comme les autres, quand mon tour fut venu. Après avoir fait la même supplique que mes compagnons les malades, j'obtins les mêmes paroles : « Soit fait ainsi qu'il est requis ». Alors on me fit passer, comme les autres, dans de grands appartemens où nous attendîmes la fin de la séance doctorale. Ce moment arrivé, nos Esculapes quitterent leurs simarres, & le mien vint à moi les bras ouverts. Loin de répondre à ses amitiés, je l'accablai de reproches, maudissant le moment où je m'étois engagé dans une démarche si funeste. « Après l'attachement » que vous m'avez témoigné, lui dis- » je, devois-je m'attendre, de votre » part, à un tour si perfide ? Barbare, » en promettant de me rendre la santé, » vous avez risqué mille fois de me » donner la mort ; & moi sur-tout né » pour jouir, moi réduit à être té- » moin ! » Oh ! ce rôle de témoin me tenoit au cœur.

Mon Docteur parut surpris de ce

que je lui disois. « Expliquez-moi » donc, reprit-il, ce que vous avez » éprouvé, afin que je voye si l'on » vous a soumis à de plus rudes épreu- » ves que les autres ». Je lui racontai de point en point tout ce que j'avois souffert, depuis que le maudit Abbé Basile m'avoit conduit dans le cimetiere. Quand j'eus finis mon récit: « On » a passé de beaucoup les bornes » avec vous, me dit le Médecin. Il » faut que vous ayez quelque enne- » mi qui vous ait recommandé pour » qu'on vous tourmentât. — Ah! m'é- » criai-je, si je croyois que ce fût ce » détestable Abbé!... Mais quel in- » térêt peut-il avoir à me faire souf- » frir? Au reste, que signifient ce ci- » metiere, ces fantômes, ce tombeau, » ces funérailles, ce jugement, cet ap- » pareil religieux & profane, par un » mélange sacrilége? Quel rapport tout » cela peut-il avoir avec ce qu'on a » promis? Il est question de me guérir, » pourquoi me rendre malade, à demi- » mort? — C'est assez l'usage des Mé- » decins, me répondit le Docteur. » Quand les gens ne sont pas malades, » & veulent être guéris, il faut bien » leur donner une maladie; &, plus

» on la rend grave, plus il y a de
» gloire à les en délivrer. — Mais
» enfin, repris-je, pourquoi ces céré-
» monies mystiques, qui tendent à
» faire accroire aux gens qu'ils sont
» morts ? — Mon cher ami, me répon-
» dit l'Esculape, c'est pour avoir plus
» de mérite à leurs yeux ; car il est
» encore plus beau de ressusciter les
» gens, que de les guérir. Au reste,
» il faut considérer nos desseins &
» notre position. Il est ici question de
» travailler sur l'imagination des hom-
» mes, de la frapper fortement, pour
» leur faire croire que nous avons un
» pouvoir surnaturel, que nous som-
» mes des especes de Dieux. Il faut
» observer que nous avons affaire à des
» peuples très-superstitieux, cousus de
» préjugés, & sur l'imagination des-
» quels tout ce qui est relatif aux ob-
» jets religieux a le plus de pouvoir.
» C'est donc parmi ces objets que
» nous avons cherché les illusions les
» plus capables de leur faire impres-
» sion. Nous ne leur persuadons pas
» précisément qu'ils sont morts, que
» nous allons les ressusciter ; mais nous
» leur faisons accroire du moins qu'ils
» sont hors du monde, dans un nouvel

» Univers ; que nous allons les régé-
» nérer, les renvoyer à la lumiere, &
» leur donner, pour ainsi dire, un
» corps tout nouveau. Nous sommes
» au commencement de notre établis-
» sement ; nous allons en tâtonnant.
» Nous n'avons encore rien de bien
» arrêté sur la maniere d'initier les
» croyans dans nos mysteres & de leur
» faire illusion. Notre but, comme je
» vous le dis, est de frapper l'imagina-
» tion. Nous perfectionnerons nos res-
» sorts & notre plan ; mais il faut, dans
» ce pays-ci, employer des moyens re-
» latifs aux objets religieux. Au reste,
» mon cher ami, je vais tâcher de vous
» dédommager de ce que vous avez
» souffert ».

A ces mots, le Docteur me conduisit dans une salle magnifique, où je vis une foule de jeunes Beautés réunies, & dans la parure la plus séduisante ; ce coup-d'œil étoit l'un des plus beaux que j'eusse encore vus. Toutes ces belles personnes annonçoient la complaisance la plus obligeante ; & leurs regards sembloient solliciter les cœurs de se rendre à leurs charmes. J'en vis une, entr'autres, qui me frappa singulierement par un air de candeur & d'innocence, nuancé dans

ses yeux avec le feu d'un timide amour. Je ne pus m'empêcher de lui rendre les armes pour le moment. « Parmi toutes » ces belles, me dit mon Docteur, vou- » drez-vous bien choisir celle qui vous » plaira le plus, pour devenir son pé- » dadogue ? Vous allez entrer tout à » l'heure, avec les hommes, dans une » salle contiguë, où un Docteur va vous » faire une belle oraison, pour vous ex- » poser le systême du Magnétisme ani- » mal, par lequel vous allez tous être » guéris. Or, comme ces matieres sont » trop abstraites pour les femmes, » comme ces cheres personnes conçoi- » vent plus par sentiment que par rai- » sonnement, chaque homme choisit » celle qui lui sourit le plus, pour lui » expliquer, ou plutôt lui faire sentir, » en particulier, dans un charmant tête- » à-tête, tout ce qu'elle pourra conce- » voir de nos mysteres. Choisissez donc, » mon cher ami, celle que votre cœur » vous inspire d'éclairer, & qui vous » paroît la plus susceptible de vous » écouter. — Mon choix est fait, m'é- » criai-je avec transport, en regar- » dant la belle innocente qui m'a- » voit d'abord frappé ». Cette jeune Beauté rougit & parut enchantée ; ce

qui la rendit plus charmante. Mon guide sourit, & me dit : « Vous êtes de bon » goût, elle est très-jolie ; venez donc re- » cevoir des lumieres, pour avoir le plai- » sir de les lui communiquer ».

Nous entrâmes, à ces mots, dans une espece d'amphithéâtre, au milieu duquel siégeoit un Aréopage de graves Docteurs en simarre, dont le chef élevé sur la tribune aux harangues, quand tout le monde fut placé, quand le silence fut établi, entonna ainsi son discours emphatique, avec toute la pompe doctorale.

« Mes chers malades, vous êtes des » bêtes ; la chose est palpable, oui, vous » êtes des bêtes, en comparaison des » êtres célestes supérieurs à votre na- » ture ; mais vous êtes des Anges par » rapport aux êtres animés uniquement » par le brute instinct. Vous êtes des » ignorans, mes chers disciples, oui, » vous l'êtes positivement & relative- » ment. Vous l'êtes positivement, parce » que vous ignorez ce qu'il y a de plus » nécessaire aux hommes, ce ressort par » lequel l'homme malade se rétablit, » comme il le desire, dans un état de » santé. Vous l'êtes relativement aux » faux savans, parce que vous n'avez

» point, comme eux, corrompu votre
» esprit par la fausse science dont se
» parent ces dangereux Docteurs, qui
» vous assassinent journellement. Vous
» êtes donc des ignorans, mes chers
» malades, & je vous en félicite, parce
» que vous êtes mieux disposés, par
» cette heureuse ignorance, à vous im-
» biber, pour ainsi dire, de la subli-
» me doctrine que nous allons vous
» prêcher, & plus aptes à en ressentir
» les heureux effets : car enfin c'est sur
» l'imagination qu'ils operent ; & si l'on
» n'a pas foi en notre doctrine, l'imagi-
» nation n'étant pas prévenue en sa fa-
» veur, ne peut en recueillir les fruits.
» C'est cette faculté seule qui est ma-
» lade chez vous, c'est elle seule qu'il
» faut guérir. Les brutes sont bornées
» au physique ; leur vie est dans leur
» sang, leurs maladies sont donc pure-
» ment physiques ; mais l'homme est
» doué d'une ame. Quand cette substance
» céleste est malade, le corps est en
» mauvais état ; c'est donc cette ame
» qui souffre, & c'est elle qu'il faut
» rendre à la santé. Or des Docteurs
» purement automates prétendent vous
» guérir, comme les bêtes, par quel-
» ques simples ou autres remedes ma-

» tériels, & ne considerent dans vous
» que le physique. Vous êtes des machines d'un ordre supérieur, qui a des
» rapports avec tout l'Univers ; il est
» donc indispensable, pour vous guérir,
» de connoître le grand ressort du monde.
» Il y a dans l'Univers une vertu magnétique, qui étoit, pour les anciens,
» une qualité occulte, & qui est à présent connue de quelques mortels favorisés de la nature & supérieurement
» organisés. Cette vertu magnétique est
» comme un courant de vie qui anime
» tous les êtres ; mais ces différens êtres
» y participent plus ou moins. Il est des
» infortunés qui s'abreuvent moins que
» les autres au courant de la vie, &
» qui, privés de cette sève heureuse,
» languissent & dépérissent : tel est votre
» état, mes chers malades. Mais il est
» aussi des favoris que la nature a organisés d'une maniere céleste, qui savent
» se rendre maîtres de ce courant de vie,
» & en faire passer l'heureuse influence
» dans le sein des malades qu'ils en voient
» privés. C'est à ces mortels supérieurs
» qu'il vous faut recourir. Tandis que
» les gens passés Docteurs de la Faculté
» vous traiteront comme de stupides

» animaux : & croiront vous guérir par
» des simples, des potions sans effet,
» & autres remedes puérils, nous vous
» traitons ici selon le rapport que vous
» avez, mes amis, avec le systême du
» monde. Nous voyons les choses dans
» le grand, nous les administrons de
» même. Nous faisons couler dans vo-
» tre sein ce fleuve *animateur*, qui forme
» la vie de tout ce qui respire. Des hom-
» mes supérieurs ont, dans tous les sie-
» cles, entrevu cette doctrine. Les Egyp-
» tiens en faisoient usage ; les Mages,
» d'où vient encore le nom de Magi-
» ciens, connoissoient l'influence des
» astres sur nous, & savoient se rendre
» maîtres de cette influence, pour opé-
» rer, par ce moyen, le bonheur de
» leurs semblables. Des hommes, qu'on
» a cherché à ridiculiser sous le nom
» d'Astrologues, ont eu le même secret,
» que la nature leur révéloit par l'apti-
» tude qu'elle leur donnoit de diriger à
» leur gré cette influence. Telle est, chers
» malades, la doctrine que nous profes-
» sons, tel est le secret par lequel nous
» saurons vous guérir. Vous avez vu les
» grandes choses que nous avons déjà opé-
» rées en votre faveur. Nous vous avons

» fait sortir du monde terrestre, où vous
» végétiez ; nous vous avons transpor-
» tés dans un monde idéal, où nous
» saurons vous régénérer. Félicitez-vous
» donc d'être des ignorans, de n'être
» pas bridés par les préjugés des faux
» savans, puisque cette heureuse igno-
» rance nous donne la facilité de vous
» plonger dans une illusion qui vous
» procurera la santé. Sachez concevoir
» le degré que vous tenez dans la chaî-
» ne des êtres. Sentez que vous êtes
» des bêtes, en comparaison des intel-
» ligences supérieures ; que nous vous
» traitons comme d'heureuses machi-
» nes soumises à notre ascendant ; &
» dont nous mettrons à profit l'imbécil-
» lité fortunée, pour leur bonheur &
» notre gloire ».

Il est clair que ces Messieurs nous regardoient comme des stupides, dont ils se jouoient évidemment. Ils nous le disoient ; & tous leurs auditeurs, traités de bêtes, prouvoient qu'ils méritoient ce nom par l'air d'admiration que la plupart offroient visiblement ; & qu'on ne pouvoit méconnoître à leur bouche béante. Ensuite ces heureux ignorans, qui ne comprenoient pas toutes les belles choses qu'ils avoient admirées, allerent,

comme moi, dans la salle voisine, pour les communiquer & les expliquer à leurs belles. Ils dirent à ces jeunes personnes, qu'il y avoit un courant de vie qu'on feroit couler chez elles; qu'ils étoient des bêtes; qu'elles en étoient aussi; mais que c'étoit tant mieux, parce que leur maladie étoit imaginaire, & qu'en ne comprenant rien au traitement, elles seroient bien mieux guéries. Toutes les belles admirerent de si rares merveilles, & regarderent comme de grands Docteurs les ignorans qui les leur exposoient d'une maniere si savante.

Pour moi, j'approchai de ma nouvelle Maîtresse, la petite Anguillette: je lui exposai les choses aussi savamment qu'aucun autre: je la fis rire comme une petite folle; mes caresses lui en apprirent autant que mes raisons.

Bientôt on nous fit passer dans la salle des crises. On nous banda, à tous, les yeux pour nous y conduire. Nous restâmes long-temps privés de la lumiere. Je sentois, pour mon compte, des mains délicates qui me chatouilloient. J'éclatois de rire, comme il est d'usage dans cette circonstance. J'entendois rire les autres ignares; d'où je concluois que nous étions tous chatouillés. « Voilà, me di-

» ſois-je, une guériſon qui commence » fort gaîment ». Nous étions preſſés dans les bras de perſonnes du ſexe, & l'imagination s'allumoit par l'efferveſcence qu'on faiſoit naître dans le ſang des prétendus malades.

Enfin, l'on nous débanda les yeux. Nous nous vîmes tous aſſis dans une ſalle décorée avec une volupté enchantereſſe. Chacun de nous portoit ſur ſes genoux le doux fardeau d'une très-aimable nymphe, qui avoit ſans doute rempli à ſon égard le rôle de chatouilleuſe. Il y avoit, au milieu de la ſalle, deux ſtatues qui paroiſſoient de marbre blanc : je dis qui paroiſſoient; car, à les bien conſidérer, on appercevoit que ce n'étoit qu'une imitation. Elles avoient bien le luiſant, la couleur, & la veine du marbre poli; mais il ſembloit qu'on leur entrevoyoit une certaine molleſſe. L'une repréſentoit un homme, l'autre une femme, tous deux nus, mais de la forme la plus belle. Les hommes ſe rangerent autour de la ſtatue de femme, les femmes autour de celle d'homme.

Après différentes cérémonies myſtiques opérées par les Docteurs pour magnétiſer les ſtatues, on vit ces figures s'animer au grand étonnement de l'aſſem-

plaisirs artistement variés remplissoient tous nos instans, & ne nous laissoient point de vuide.

Le lendemain de ma premiere jouissance, on m'envoya une statue de bronze pour me palper. Cette figure, très-bien imitée de l'antique, représentoit une femme de la plus rare beauté. Je fus étonné de la voir entrer majestueusement dans ma chambre. Elle me tendit les bras, je m'y précipitai. Elle me toucha d'abord, comme eût pu faire un Médecin *Magnétiseur*. Peu à peu elle mit plus de mollesse, & de volupté dans ses manieres. Enfin, quand elle s'apperçut qu'elle faisoit impression sur moi, elle se débarrassa, je ne sais comment, d'une enveloppe bronzée qui la couvroit; & je vis, avec autant d'enchantement que de scandale, une très-belle femme, dans un état que je ne puis décrire. Elle étoit d'une blancheur éblouissante, & le parut doublement, quand elle sortit de cette enveloppe sombre & triste. Je sentis que j'étois tombé dans une maison fort peu décente; & j'en voulus de nouveau à l'Abbé qui m'y avoit conduit. Je concevois qu'il falloit que les Docteurs prissent une voie plus honnête

pour

pour guérir leurs malades. Il y avoit trop à réformer dans leurs procédés; & un établissement de cette sorte ne pouvoit subsister. Je ne pus m'empêcher de faire quelques représentations à ma statue dépouillée, sur l'indécence d'une pareille conduite. Elle courut se cacher dans un de mes deux lits, pour dérober à mes yeux des appas dont la prostitution me scandalisoit. Elle parut pénétrée de mes remontrances; je vis couler ses larmes, & j'en fus attendri. Alors il m'arriva ce qu'on voit tous les jours arriver à des femmes honnêtes, dévotes même, qui veulent se mêler de convertir des hommes. Le vice scélérat triompha de l'innocente vertu. Je fus donc la dupe de cette femme, ses pleurs me toucherent, j'eus la foiblesse de chercher à la consoler; & ce soin, si honnête dans son principe, me mena plus loin que je ne voulois.

Je vis que toutes les prétendues statues de ce beau séjour étoient des hommes & des femmes, qui avoient un fourreau de peau bien hermétiquement collée sur la leur. Cette enveloppe étoit peinte en marbre ou en bronze, d'une maniere à tromper. Les yeux de ces figures étoient couverts avec un art qui

ne les laissoit pas appercevoir, quoiqu'elles ne fussent pas privées de la vue. Il n'étoit pas surprenant que de pareilles statues fissent impression, & l'on voit trop en quoi consistoit leur vertu magnétique.

Je remarquai, de plus, que toutes les Beautés, statues ou non statues, que je voyois dans ce dangereux séjour, étoient à peu près à la disposition de ceux qui se montroient jaloux d'en faire la conquête; ce qui m'inspiroit une répugnance secrete. Je n'ai jamais goûté le libertinage. Mes divertissemens cependant devenoient de plus en plus agaçans. Les statues se familiarisoient avec nous. D'abord elles faisoient leurs rôles de statues; ensuite elles nous palpoient à la maniere des Docteurs *magnétiseurs*; mais leurs gestes paroissoient ceux de machines qui tiroient par ressorts & par le jeu d'une manivelle; bientôt après elles devenoient tout-à-fait vivantes. Alors le mélange des bronzées & des marbrées étoit piquant. On voyoit d'abord danser des contre-danses formées de figures des deux couleurs. Ensuite, nous autres malades, nous entrions en danse, mêlés avec ces effigies. Il étoit amusant de voir, là une

ſtatue qui ſe mettoit en mouvement, plus loin une autre qui danſoit, & plus loin enfin, une autre qui ſortoit de ſon enveloppe. Tout ce que je raconte ici ſe paſſoit pourtant avec une eſpéce de décence. On ne pouvoit nier qu'il y eût des graces, de l'enchantement; mais on y déſiroit plus d'honnêteté. D'ailleurs il s'y trouvoit, ſelon l'idée des entrepreneurs, tout ce qui pouvoit guérir des gens qui n'étoient point malades.

Le plaiſir eſt comme ce monſtre dont parle Horace, qui a la tête d'une belle femme & la queue d'un poiſſon.

Deſinit in piſcem mulier formoſa supernè?

Si l'aſpect en eſt riant, les ſuites rendent ſérieux. Mon Docteur me conduiſit d'abord dans un endroit où l'on recueilloit toutes les Beautés qui portoient des marques viſibles de ces plaiſirs, par leſquels on avoit prétendu les guérir. Elles reſtoient là juſqu'à ce qu'elles ſe fuſſent débarraſſées de ces indices d'une conduite peu ſage. On prétendoit que leur honneur étoit bien à couvert dans cet aſyle. Elles y entroient par une Maiſon où elles étoient cenſées miſes en penſion, & qui communiquoit, ſans que perſonne en ſût rien,

avec ce secret asyle. Elles en sortoient par la même Maison, quand elles étoient débarrassées de leur fardeau; de sorte que le public ne pouvoit se douter ni du plaisir goûté, ni des suites qu'il avoit eues.

Je causai avec une de ces petites femmes, qui étoit déjà rondelette. Malgré l'épreuve à laquelle on l'avoit soumise, elle paroissoit avoir conservé une innocence comique & intéressante. « Cela est singulier, me disoit-elle; je » me croyois bien guérie, & voilà que » l'incommodité me reprend, & per» sonne ne veut plus me *magnétiser*. » J'avois eu, ci-devant, des obstruc» tions, dureté, enflure même dans le » bas ventre, suppressions enfin très» inquiétantes : pardonnez-moi de » vous tenir ce langage d'une malade. » Le régime de cette maison m'avoit » guérie, mais je vois renaître à pré» sent les embarras, l'enflure, les sup» pressions (je vous le dis tous bas), » enfin tout ce dont je me plaignois». L'innocente me laissa entrevoir qu'elle consentiroit encore à être *magnétisée* par moi. Je ne crus pas devoir profiter de sa bonne volonté. Elle me raconta la maniere dont elle avoit été introduite

dans cete maiſon. Je reconnus qu'on l'avoit éprouvée beaucoup moins rigoureuſement que moi. La petite perſonne étoit fort crédule. « Cela eſt plai-
» ſant, diſoit-elle, d'être comme cela
» tranſportée dans un autre monde.
» Moi, je m'y trouverois aſſez bien.
» Sans le nouvel embarras dont je me
» plains, qui me force à garder la re-
» traite, je ne demanderois pas à re-
» tourner dans l'autre monde; mais je
» voudrois bien, puiſqu'on doit me
» régénérer & me faire un nouveau
» corps, qu'on effaçât tous les petits
» défauts qui déparent le mien, &
» qu'on me rendît parfaitement belle.
» On ne peut jamais l'être trop. Savez-
» vous quelque moyen pour cela? Je
» vous croirois très-capable de me
» rendre auſſi jolie que je le deſire ».
Je fus très-flatté de la bonne opinion que me témoignoit cette petite beſtiole; mais je ne cherchai point à lui montrer mon ſavoir-faire. Je vis qu'avec l'aptitude à tout croire, elle n'avoit que des idées très-vagues de tout ce qu'on avoit voulu lui perſuader.

Mon Médecin me conduiſit dans un autre aſyle, qui pouvoit être nommé *le*

pressé de partir, je regarde autour de moi; & je me vois dans mon lit, dans mon propre lit, chez la Princesse Gémelli.

Fin du Livre quatrieme.

SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIEME.

JE fus très-surpris, comme on peut se l'imaginer, de me retrouver ainsi dans mon lit. Je me rappelai l'endroit où j'avois passé plusieurs jours, & où j'aurois juré que j'étois encore. Je fus tenté de croire que mon séjour dans cette singuliere habitation n'étoit qu'un rêve; mais, en dépit des apparences, les circonstances en étoient trop présentes à mon imagination, pour que je pusse douter de leur réalité.

Tout-à-coup mon domestique entra dans ma chambre, &, me voyant éveillé, il parut fou de joie. « Ah! » triomphe! victoire! s'écria-t-il; vous » êtes enfin éveillé! — Comment, » éveillé, lui dis-je! — Oui, mon cher

» Maître, reprit-il, comment vous sen-
» tez-vous, après un sommeil de près
» d'un mois?.. Oh! voilà une singu-
» liere maladie! On n'a jamais rien
» vu de pareil... Mais vous voilà frais
» comme une rose ». Je restois stupé-
fait, & ne pouvois articuler une parole.
Le frippon alla chercher le portier &
deux autres domestiques. « Voyez, leur
» dit-il, le voilà réveillé. N'est-il pas
» plus frais & plus vermeil qu'il n'a
» jamais été?.. Après avoir dormi si
» long-temps... C'est un vrai pro-
» dige ». Tous les domestiques s'é-
crioient : » C'est un vrai prodige ».
Tous me félicitoient d'être si bien por-
tant, après avoir dormi si long-temps.
Chacun s'extasioit à l'envi sur une si
rare aventure. Je restois muet & stu-
péfait.

Mon Médecin entra. « Monsieur, lui
» cria-t-on, il est éveillé. — Ah! tant
» mieux, dit-il en m'embrassant; j'en
» suis ravi. Il y a long-temps que je
» fréquente les malades; j'en ai vu de
» bien désespérés; mais jamais je n'ai
» rien vu de si extraordinaire qu'un
» sommeil d'un mois; au reste, cela
» n'est pas sans exemple. Tous nos
» Auteurs font mention d'accidens sem-

» blables ; mais le cas eſt très-rare, &
» peut paſſer pour merveilleux. — Com-
» ment, Docteur, lui dis-je, vous oſez
» être complice d'un pareil jeu, vous
» qui m'avez vu ſi ſouvent dans la re-
» traite indécente où l'on m'avoit con-
» duit ! — Mon cher ami, me répondit
» le Docteur Buonafede, je crains que
» vous ne ſoyez pas encore bien
» éveillé ». Pour lui prouver que je
l'étois, je lui détaillai pluſieurs circonſ-
tances qu'il devoit ſavoir auſſi bien
que moi ; je lui rappelai ſur-tout ce
qu'il m'avoit dit pluſieurs fois, pour juſ-
tifier les abſurdités que je reprochois à
ſon entrepriſe, qu'elle n'étoit pas per-
fectionnée, qu'on n'alloit encore qu'à
tâtons, qu'on ſe propoſoit de réformer.
« Mon bon ami, me dit il, prenez
» bien garde à tous ces propos ſans
» ſuite qui vous échappent. Savez-
» vous que, ſi des gens qui vous con-
» noîtroient moins, vous entendoient
» parler ainſi, ils croiroient qu'un grain
» de folie a ſuccédé à votre ſommeil
» extraordinaire. Cela n'eſt pas ſans
» exemple dans de pareilles circonſ-
» tances ». Je ne pus entendre parler
ainſi le maudit Docteur, ſans impa-
tience, ou plutôt ſans colere. Il témoi-

gna, sur mon état, une inquiétude qui m'offensa vivement.

L'Abbé, mon introducteur, ne tarda pas à paroître. Je voulus lui sauter au collet. On me retint. Il affecta beaucoup d'étonnement. « Monsieur l'Abbé, » lui dit le Docteur, ne craignez rien, » ce ne sera rien; c'est une suite assez » naturelle d'un sommeil si extraordi- » naire; mais cela ne durera pas. L'es- » sentiel c'est qu'il est éveillé. — Oh! » j'en suis enchanté, répondit l'Abbé, & » de plus, il est en bonne santé, ce me » semble. Vous voilà en bon train, » mon cher chevalier, nous ne tarde- » rons pas à vous guérir radicalement. » Quand voulez-vous que nous allions » dans l'endroit dont je vous ai parlé? » — Comment, malheureux, lui répon- » dis-je, ne m'y avez-vous pas mené? » Ne vous souvenez-vous pas des plai- » sirs scandaleux que vous m'y avez » procurés, d'un mois presque entier » que vous m'y avez fait passer? Ne » vous rappelez-vous pas le cimetiere » où vous m'avez conduit? — Mon » cher ami, répliqua l'Abbé, vous » m'affligez de parler ainsi. Je ne sais » ce que vous voulez dire. Je n'ai pas » mis le pied dans aucun endroit scan-

» daleux. — Comment, repris-je, vous
» n'étiez pas l'une des ſtatues qui dan-
» ſoient? » A ces mots, tout le monde
éclata de rire: « Mais, mon cher ami,
» reprit le Docteur, daignez donc ré-
» fléchir ſur ce que vous dites. On
» vous a mené goûter des plaiſirs dans
» un cimetiere, & Monſieur l'Abbé
» étoit une ſtatue danſante. Peut-on
» s'empêcher de prendre ces propos
» ſans ſuite, pour les écarts d'une ima-
» gination déréglée? » Je regardai au-
tour de moi. Je vis que tous ceux qui
m'entouroient paroiſſoient me croire
dans le délire. J'en fus tout-à-fait hon-
teux, & je n'oſai preſque plus inſiſter
ſur ce que j'avois vu. Non que je dou-
taſſe de ce que j'avançois, & que j'ad-
héraſſe à ce qu'on vouloit me perſua-
der que j'avois dormi ſi long-temps;
mais je n'oſois plus ſoutenir ce qui me
faiſoit paſſer pour un fou.

Je voulus ſavoir ſi la Princeſſe étoit,
à mon égard, dans la même idée que
toute ſa maiſon: je deſcendis chez elle.
Cette noble amie me reçut avec ſa ten-
dreſſe ordinaire: « Mais, mon cher
» ami, ajouta-t-elle après les compli-
» mens ordinaires, qu'eſt-ce donc que
» l'on dit? Eſt-il vrai que vous ayez

» dormi pendant un mois? — Quoi! ma
» chere Princesse, répondis-je, vous
» donnez aussi dans l'erreur générale!
» Si j'avois dormi depuis un mois,
» ne le sauriez-vous pas depuis long-
» temps? n'auriez-vous pas eu la bonté
» d'envoyer chaque jour savoir de mes
» nouvelles, & n'auriez-vous pas ap-
» pris que j'étois absent? — Hé mais,
» mon enfant, reprit-elle, j'arrive, &
» j'apprends cela dans le moment. J'ai
» été aussi un mois absente; mais, puis-
» que vous avez été je ne sais où,
» racontez-moi donc cela. Où vous
» a-t-on mené? Que vous est-il ar-
» rivé»?....

Alors je fis à la Princesse un récit abrégé de ce qui m'étoit arrivé depuis un mois, & je lui racontai toute l'histoire du *Magnétisme*, omettant seulement certaines foiblesses dont j'étois honteux. Tandis que je parlois, elle m'examinoit d'un œil perçant, où se peignoit la compassion; elle branloit la tête, en disant: « Il n'est que trop vrai.
» — Quoi! ma Princesse, m'écriai-je,
» est-ce que vous vous joindriez à mes
» ennemis pour me croire dans le dé-
» lire? — Mais, mon enfant, me
» répondit-elle, que voulez-vous que

» je dise? Là, de bonne foi, jugez-vous
» vous-même, & avouez que tout ce
» que vous avez raconté là est bien
» extraordinaire, bien peu croyable. —
» Cela peut être extraordinaire, repris-
» je, mais je vous jure que rien n'est plus
» vrai »; & j'ajoutai tout ce que je pus
imaginer de plus convaincant pour
prouver à la Princesse que j'avois du
bon sens. Dans ce moment, le fourbe
de Médecin entra. Il affecta un air dé-
sespéré. « Hé bien, lui dit ma Bien-
» faitrice, il paroît que vous avez rai-
» son. Le pauvre malheureux »! Je
voyois que ma rhétorique avoit joli-
ment réussi. J'étois cru décidement fou.
Je n'avois plus qu'à me présenter à mon
Adélaïde avec cette belle réputation
là.

J'osai cependant demander des nou-
velles de cette rigoureuse Beauté. « Je
» ne sais que vous dire, me répondit
» la Princesse; je n'y comprends rien:
» j'ai beau plaider en votre faveur, je
» ne puis plus rien gagner sur elle;
» j'ai perdu sa confiance. — Et moi j'ai
» perdu son amour, m'écriai-je dou-
» loureusement. Me sera-t-il permis,
» du moins, de la voir, d'aller me Jus-
» tifier à ses yeux? — Mon bon ami,

» répondit ma noble amie, je ne vous
» conseille pas de le faire à présent dans
» l'état où vous êtes. — Dans l'état où
» je suis, repris-je avec douleur!....
» Je suis bien malheureux. J'ai perdu
» le cœur de mon amante; & pour com-
» ble de disgrace, on veut me faire
» passer pour fou. Il y a de quoi me le
» faire devenir ».

Je quittai la Princesse profondément affligé. Je cherchai dans ma tête à bien examiner les choses. « Mais suis je donc
» fou, me disois-je? ai-je dormi? ai-je
» rêvé, comme on me le soutient? A
» propos, j'ai un moyen de m'assurer
» du fait. J'avois cent sequins sur moi;
» il me semble que je les ai donnés
» chez ces charlatans. Voyons s'ils sont
» encore dans ma bourse. J'y mets la
» main; point de sequins. Ah! les frip-
» pons, m'écriai-je! Cela est indubi-
» table; on veut me faire passer pour
» fou; c'est un complot formé par mes
» ennemis. Mais j'ai été chez les *Ma-*
» *gnétiseurs*; je le prouverai: j'y ai dé-
» pensé mon argent ».

Je remontai chez moi. Mon valet me parla toujours sur le même ton. « Tiens, malheureux, lui dis-je, vois
» si je n'ai pas été réellement conduit

» dans l'endroit dont je t'ai parlé. Tu
» ſais que j'avois cent ſequins; je les
» ai dépenſés; je ne les ai plus à préſent:
» qu'as-tu à répondre à cela? — Non
» Monſieur, me répondit le coquin,
» vous ne les avez point dépenſés;
» c'eſt moi, mon cher Maître, qui ai
» été obligé, pendant votre ſommeil,
» de les employer pour votre ſoulage-
» ment. Oh! je vous préſenterai mon
» mémoire; vous verrez ſi je ſuis fidele
» à mon Maître ». Je reſtai confondu.

Cependant je commençois à ſentir un certain mal-aiſe. Toutes les nuits je ſouffrois des douleurs ſourdes, & je rêvois toujours Anguillette, la prétendue innocente à laquelle je les devois. De même que quand on couve une indigeſtion, on a des rapports empreints du goût de quelque mets qu'on a mangé, & l'on juge que c'eſt ce mets mal digéré qui cauſe l'indigeſtion; de même je ſentois les avant-coureurs d'une maladie à laquelle je m'étois expoſé; & je jugeois que j'en étois redevable à cette perfide ſainte-Nitouche.

Enfin, la ſecrette incommodité, que je craignois, ſe déclara décidément. J'en fus d'autant plus humilié, qu'il m'étoit impoſſible de nier que je l'avois

méritée. Ce fut alors que je me jugeai indigne, non-seulement d'Adélaïde, mais même de tout son sexe. Souillé d'une contagion impure, mes embrassemens devenoient, en quelque sorte, pestiférés. On devoit me fuir comme un être immonde, indigne de posséder une chaste épouse, qui respireroit peut-être la mort entre mes bras; indigne de donner le jour à des enfans qui, puisant la vie dans une source infectée, pourroient me reprocher, par la suite, leur existence déplorable, & languiroient sous mes yeux, victimes innocentes de mes égaremens. Accablé de honte, j'allai confesser ma faute & dévoiler mon état à un Chirurgien. Il me soumit à une visite aussi humiliante que l'aveu que je lui avois fait. Mais, à mon grand contentement & à ma grande surprise, il ne fit que rire de mon indisposition, & m'assura que je n'avois qu'une bagatelle, dont il me débarrasseroit fort aisément & sans me soumettre à aucun régime particulier. « Vous » avez, me dit-il, ce petit inconvénient » de commun avec les Héros & les Rois » mêmes. En cueillant des roses, devez- » vous être surpris d'avoir été effleuré » par une légere épine? » Ce secourable

mortel me consola beaucoup, me releva même un peu à mes yeux. Je recommençai à soulever mes regards vers le Ciel, & à ne plus rougir de moi-même. J'osai regarder mes semblables ; mais je n'en fus pas moins piqué contre l'indigne Abbé qui m'avoit conduit dans ce bourbier. Il vint, pour son malheur, dans un moment orageux, où j'étois au comble de mon indignation. Je l'accablai de justes reproches ; &, joignant le geste aux paroles, je lui donnai une correction très-marquée, & dont je ne le vis pas aussi révolté que je l'aurois cru. Il me parut fait à de pareils présens ; & la rupture seule de mon bâton put me faire penser à mettre fin à cet acte de justice.

Satisfait de cette petite vengeance ; j'en ris moi-même après ; &, tout occupé des moyens de rétablir ma santé, je ne pensai plus à cette misere : j'avois dans la tête d'autres inquiétudes. Je ne pouvois me procurer des nouvelles de mon Adélaïde. Chéri, dans le sein duquel je voulois épancher ma douleur, Chéri paroissoit me fuir : il étoit entré au service de l'Empereur. Il se voyoit idolâtré de tous les jeunes Officiers qui me l'enlevoient tous les jours. La Princesse

ſeule continuoit de m'honorer du plus tendre intérêt ; mais je la voyois mélancolique & languiſſante. Pour comble de diſgrace, j'appris, par une de ſes femmes de chambre, qu'elle n'ignoroit pas la petite maladie que je cherchois à cacher ; que Chéri en paroiſſoit inſtruit comme elle, & que le bruit en étoit parvenu même juſqu'aux oreilles d'Adélaïde. L'excès de ma confuſion me fit rentrer ſous terre à cette nouvelle, & je me retrouvai de nouveau le dernier des hommes.

Tandis que je m'occupois à me guérir de cette infirmité, on ſongeoit à me faire traiter d'une autre, dont le ſiége eſt tout différent. Un beau matin, je fus cité, pour la ſeconde fois, devant le Gouverneur, qui me demanda s'il étoit vrai que j'euſſe eu querelle avec un Eccléſiaſtique, qui ſe plaignoit d'avoir été bleſſé par moi. Je lui répondis qu'il n'avoit point été queſtion de querelle ; que ce n'étoit qu'un acte de juſtice, par lequel j'avois puni un poliſſon qui le méritoit ; que la maniere dont je l'avois traité ne faiſoit point de bleſſures, mais ſimplement des contuſions. » Fort bien, reprit ſon Excel-» lence ; & c'eſt avec cet air leſte &

» dégagé que vous avouez une vio-
» lence qui mériteroit punition, si vous
» n'étiez pas dans l'état dont on m'a
» parlé » !... A ces mots, M. le Comte me renvoya devant un Magistrat chargé de m'interroger & de recueillir les dépositions qui seroient faites pour ou contre moi.

Je comparus devant le vénérable Robin, qui me demanda, d'un ton magistral, de quel droit j'avois porté la main sur un homme d'un état respectable; & pourquoi je l'avois traité de la maniere la plus outrageante. Je répondis qu'il avoit abusé de ma confiance, en me conduisant dans un lieu scandaleux, où j'étois très-fâché d'avoir mis le pied, & où ma bourse & ma santé avoient été endommagées. Le Magistrat exigea que je lui expliquasse quel étoit ce lieu scandaleux; &, de questions en questions, je me trouvai engagé dans le récit de ce qui m'étoit arrivé d'extraordinaire pendant près d'un mois; récit qui m'avoit déjà fait passer pour fou dans la maison de la Princesse Gémelli, & qui produisit le même effet dans cet interrogatoire. Je ne pus m'empêcher de déclamer contre les Médecins, que je traitai de charlatans. Il y avoit là deux

Esculapes chargés de m'examiner; ils avoient ricané pendant tout mon récit; & mes yeux les avoient, plus d'une fois, menacés d'une juste punition. Ils dirent au Juge: « Cela est clair », & voulurent me tâter le pouls. Je retirai ma main avec indignation. » Vous le voyez, dirent-ils » au Magistrat; il suffit d'observer ses » yeux égarés & furieux. D'ailleurs, » c'est une maladie de famille ».... Il y avoit là sur le bureau un tome des Mémoires de mon pere: on y voit qu'il a été mis à Bicêtre, comme fou. « C'est » parce qu'il l'étoit sûrement, dirent » ces Messieurs ». Le Juge parut convaincu. Il me sembla que les deux indignes Médecins, aussi bien que le Magistrat, étoient payés pour me déclarer insensé. Ils me dirent gravement. « Cela » suffit », & me renvoyerent. Le Juge parla cependant à l'oreille à quelqu'un qui sortit sur le champ, & courut d'un air affairé. Je témoignai aux trois personnages tout le mépris qu'ils m'inspiroient; ce qui ne fit qu'empirer ma cause.

Cependant, comme on ne m'avoit point prononcé de jugement, je comptois retourner tranquillement chez moi; mais, à ma sortie du Palais de ce Tribunal

inique, je fus arrêté par des Sbirres. Je me défendis vaillamment avec ma seule canne; car j'étois sans épée. J'en jetai plusieurs dans la boue; mais je fus accablé par le grand nombre. On me lia; on me garotta. J'entendois le Peuple dire autour de moi: « C'est un fou; c'est » dommage ». On me plaignoit; mais tout le monde paroissoit intimement persuadé que j'étois fou.

Je frémissois: « Je vais donc, me » disois-je, être enfermé, enchaîné, » comme mon pere, aux Petites-Mai» sons, dans une loge de fou »: ce qui est un véritable supplice pour quelqu'un qui ne l'est pas réellement. Je fus agréablement surpris de me voir transporter à l'Hôtel-Dieu. Je ne pouvois comprendre pour quel but on m'y entraînoit. « Hé bien, me disois-je, puis» que je suis malade, on m'y guérira ». Je fus conduit, en effet, dans une salle assez propre; on me mit dans un lit; mais on m'y garrotta. « A propos de quoi, » m'écriai-je »? On ne se pressa pas de me répondre. Je m'apperçus que les autres malades étoient garottés de même. On commença par me saigner du pied; on m'appliqua ensuite les sang-sues. Je demandai pour quelle

raison. Un malade, mon voisin, me répondit : « C'est pour vous donner » les hémorrhoïdes. — A propos de » quoi, lui dis-je? — C'est, reprit-il, » pour vous dégager la tête. — Hé, je » n'ai pas la tête malade, repartis-je. » — Et vous ne voyez donc pas, répliqua-t-il, que, vous & moi, l'on prétend que nous sommes insensés? Nous » voilà ici dans la salle des fous; & vous » voyez de quelle maladie on nous » traite ». Je me sentis excessivement humilié d'un pareil traitement. J'en devins furieux; mais c'étoit donner des armes contre moi que de laisser éclater ma fureur. « Ah! m'écriai-je avec amer- » tume, dans sa loge de Bicêtre, mon » pere fut moins malheureux que » moi ».

Les Médecins vinrent me visiter. On m'examina beaucoup la tête; on me la frappa comme un tonneau que sonde un Rat-de-cave. Quelqu'un parla de me trépaner. » Malheureux, m'écriai-je, » voulez-vous me rendre fou? ai-je » eu la tête fracassée, pour être soumis » au trépan »? Un Docteur moins pressé dit : « *Adagio*. Commençons par la » douche; si elle ne produit rien, nous » en viendrons au trépan. » En conséquence

quence, on me mit sous une fontaine, & l'on fit tomber l'eau, avec violence, sur mon malheureux chef, dont on avoit préalablement coupé les cheveux. Oh! j'eus la tête cruellement lavée! On sent combien je devois frémir & rougir en même temps d'un pareil traitement. Après cette trop longue épreuve, on me reporta dans mon lit, la tête ébranlée & toute étourdie. Les cruels avoient juré que j'étois fou, ou que je le deviendrois. Je voulois écrire à la Princesse Gémelli; mais garrotté, comme je l'étois, comment pouvoir écrire?

Le second jour de ma détention, une très-aimable compagnie vint voir mon voisin le malade, avec lequel j'avois déjà lié connoissance, & qui paroissoit m'avoir pris en amitié. Il se trouvoit, dans la compagnie, quelques Dames très-aimables. J'y voyois, entre autres, une jeune Demoiselle, à peu près de l'âge de mon Amante, presque aussi belle qu'elle: il me sembloit que je reconnoissois, dans les traits de cette charmante personne, un mélange de ceux d'Adélaïde & de Scintilla. Elle m'émut vivement dès le premier coup-d'œil: je croyois entrevoir dans ses regards une impression réciproque d'intérêt. Mon compagnon

le malade me présenta gravement à ces Dames, en leur disant : « Mesdames, » j'ai l'honneur de vous présenter ce » Monsieur garrotté, qui est fou comme moi. » Il vouloit faire entendre sans doute par-là que je n'étois pas fou; car apparemment il se supposoit parfaitement dans son bon sens. M. le garrotté, Chevalier de Rosamene, salua ces Dames aussi galamment qu'il pouvoit le faire dans cette circonstance. La compagnie me répondit, en souriant, par une légere inclination de tête, & par quelques signes de complaisance & de bonté. Mais Mademoiselle Artémise, c'est le nom de la jeune personne dont je viens de parler, me rendit très-sérieusement une révérence bien profonde, qu'elle accompagna d'un regard plein d'un si tendre intérêt, que j'en fus pénétré jusqu'au fond du cœur. On se mit à causer de matieres au-dessus du langage ordinaire. Mon camarade soutint la conversation comme un homme d'un bon sens consommé. Tout ce que je dis parut aussi me faire honneur; & je vis toutes les Dames, entre autres, me regarder avec un intérêt mêlé, je dirois presque d'admiration. Personne ne se seroit douté, au ton de noblesse & de décence qui ré-

gnoit dans la conversation, qu'il y avoit là deux prétendus fous. Je racontai quelques-unes de mes aventures, qu'on parut écouter avec une sorte d'enchantement, dont je fus justement flatté.

Tandis que je jouissois du plaisir que je paroissois inspirer, au milieu de l'enivrement que j'éprouvois à faire une impression si favorable sur une compagnie dont j'étois si charmé, on vint m'enlever pour me conduire au lieu où l'on administre les douches. On proposa aux Dames de leur procurer le plaisir de ce spectacle. Elles me suivirent toutes, surprises & affligées de la maniere leste & cavaliere dont on me traitoit. On me posa & l'on m'assujettit la tête sous la fontaine, & l'on me lava le crâne aussi impitoyablement que la veille. Ce traitement devoit me paroître humiliant; mais le souffrir devant ces Dames, devant la touchante Artémise! ô Dieu! voir succéder la pitié, oui, la simple pitié, à l'admiration que j'avois vue, pendant notre conversation, se peindre dans leurs yeux! Je frémissois, &, malgré les efforts que je faisois pour me contenir, l'indignation devoit éclater sur mon visage: « Allons, mon ami, me disoient ces » Dames, prenez patience, c'est pour

» votre bien ». J'en prends à témoins toutes les Puissances du Ciel ; c'est-là ce qui me dépitoit le plus. « Quoi ! me » disois-je, les monstres triomphent ! » Malgré tout ce que ma conduite & » mon langage offrent de bon sens, » on me croit fou, sur leur décision, » sur leur traitement » ! La petite Artémise, je dois le dire pour ma consolation, n'offroit pourtant rien qui me désobligeât dans ses regards. Je n'y voyois qu'une pitié noble & tendre, où il n'y avoit rien d'humiliant pour celui qui en étoit l'objet. La compagnie eut la constance d'assister à toute l'opération, & de me voir reporter dans mon lit. Ensuite on prit congé de mon camarade & de moi. M. le Chevalier de Rosamene, malgré sa tête lavée, fut honoré d'un sourire flatteur & d'un soupçon de révérence de la part de ces Dames ; mais la révérence de la fidele Artémise fut encore sérieuse, profonde, & accompagnée d'un regard qui me pénétra jusqu'au cœur. On promit de revenir me voir dès le lendemain. On me témoigna qu'on étoit enchanté de ma conversation ; mais on ajouta, sans doute pour modérer ma vanité, qu'on desiroit que les douches opérassent un bon effet, & qu'on se

flattoit de me voir bientôt parfaitement rétabli : compliment révoltant , qui me déclaroit fou. Artémise ne parut point adopter une façon de penser si offensante à mon égard.

Le lendemain , ma généreuse Princesse vint me voir , avec une grande Demoiselle faite au tour , qui avoit la tête ensevelie dans une grande caleche ; mais que je reconnus pour mon Adélaïde , quoique je ne fisse que l'entrevoir. Mon cœur vola au devant de ce couple chéri. « Ah ! » mon cher ami, me dit la Princesse, » que vous devez nous en vouloir de » n'être pas venues plutôt vous ren» dre visite ! Je vous jure que nous igno» rions parfaitement le lieu de votre re» traite, malgré toutes les diligences que » nous faisions pour le découvrir : nous » ne l'apprenons que dans la minute ». Adélaïde tomba à genoux auprès de mon lit. « Mon cher ami, me dit-elle, par» donnez-moi votre malheur : j'y ai peut» être contribué. Ah ! si je le croyois, » je me détesterois ». Je vis, avec douleur, que ces deux Beautés aussi me croyoient réellement fou , & que mon Amante craignoit d'avoir contribué, par ses rigueurs, à me mettre dans cet état. « Ah ! qu'osez-vous penser, lui répon-

» dis-je, ma chere Adélaïde ? Pouvez-
» vous donc vous résoudre à croire que
» j'ai perdu l'usage de la raison ? Ne
» seroit-ce pas me juger indigne de
» vous, & par conséquent me condam-
» ner à ne vous posséder jamais ? Ah !
» mes cheres amies, je prouverai que
» ma raison n'est point aliénée ». Mes deux anges tutélaires commençoient à le croire, & me regardoient avec une sorte d'extase.

Tout à coup on vient m'enlever comme la veille, malgré ma résistance, pour m'administrer les douches. Les deux tendres amies m'y suivirent. J'eus encore la tête lavée, cruellement lavée devant elles. Il falloit que je subîsse une si humiliante épreuve devant toutes les personnes dont l'estime pouvoit me flatter. Mes deux Beautés parurent me plaindre ; mais elle me disoient aussi : « C'est pour votre bien » ; & ce compliment devoit me mettre en colere, même contre elles. On me reporta dans mon lit. La Princesse fit ses générosités, en me recommandant fortement. On promit que je serois bien traité, & l'on tint parole. Ma chere bienfaitrice & mon Adélaïde me quitterent, après m'avoir embrassé tendrement. Elles me pro-

testèrent qu'elles alloient faire tous leurs efforts, pour me tirer bientôt de cette rigoureuse captivité. Je les vis partir avec le plus grand regret. J'avois eu soin de leur présenter réciproquement le fou, mon voisin, qui avoit des intervalles très-lucides, mais qui étoit pourtant réellement fou.

A peine ces Dames étoient-elles parties, que celles de la veille revinrent. Elles m'abordèrent de l'air le plus amical: mais la jeune Artémise, à un sourire céleste, à une rougeur enchanteresse, joignoit un respect égal à sa tendresse, qui étoit doublement flatteur pour moi dans cette circonstance. La conversation se lia comme la veille, & fut aussi intéressante. On me fit détailler tout au long l'histoire qui m'avoit fait passer pour fou. Je la racontai avec tous les détails susceptibles d'être racontés devant des Dames, & je mis dans mon récit une suite & une liaison qui annonçoient du bon sens. Les Dames parurent enchantées de ma narration. Artémise étoit comme suspendue au fil de ma voix. « Mais en effet, dit sa mere, » j'ai entendu parler de quelque chose » comme cela. Ce n'est point une chi» mere; j'en suis certaine. Oh! me

» voilà convaincue de votre bon sens.
» Ce jeune homme a des ennemis ».
Elle appela le premier Médecin. « Monsieur, lui dit-elle, voilà un homme
» qui n'est pas fou. — Cela se peut
» bien, Madame, répondit-il. Vous
» voyez l'efficacité de nos remedes; le
» voilà déjà guéri. — Je n'ai jamais été
» fou, m'écriai-je; vous m'avez traité
» d'une maladie que je n'avois pas. —
» Vous l'entendez, Madame, reprit le
» Médecin; nous avons trop tôt chanté
» victoire; il n'est pas encore tout à-fait
» guéri; mais il est beaucoup mieux.
» — Monsieur, reprit la Dame, il a été
» conduit chez des Charlatans qui se
» vantent de guérir par le magnétisme
» animal : connoissez-vous cela? —
» Chimere que tout cela! reprit l'Esculape. Fou, archi-fou qui va là
» chercher la santé! — Mais, reprit la
» Dame, vous devez du moins délier
» ce jeune homme. — Voyons, répliqua le Docteur, voyons du moins
» s'il en est temps ». A ces mots, il mit ses lunettes, me tâta le pouls & la tête, approcha son oreille de la mienne, pour entendre si mes arteres ne battoient point trop fortement. « Hem, il seroit,
» dit-il, peut-être encore opportun de

» le laisser quelque temps garrotté ;
» mais pour complaire à Madame, il
» n'y a rien qu'on ne fasse. Garçons,
» déliez ce malade, & qu'il n'ait plus
» que les mains attachées. — Non,
» Monsieur, reprit la Dame, j'exige
» absolument qu'il soit parfaitement
» libre ». Le Docteur m'examina encore de plus près, & dit : « Qu'il soit
» donc fait ainsi que l'ordonne Madame,
» quelque danger qu'il y ait à cela. On
» en sera quitte pour le veiller de plus
» près ».

Dès que je fus libre, je baisai respectueusement la main de ma chere bienfaitrice, & j'osai en faire autant à celle de la jeune Artémise, dont le visage se couvrit d'une rougeur charmante. « Sur-
» tout, ajouta la Dame, qu'on le traite
» avec douceur, & qu'on ne le laisse
» manquer de rien. — Maman, insi-
» nua la timide Artémise, laissera-t-on
» toujours Monsieur exposé à recevoir
» la cruelle douche ? — Non, sans
» doute, reprit sa mere. M. le Docteur,
» j'exige absolument que vous le dis-
» pensiez de cette indigne ablution ».
Le Docteur y consentit. Mon camarade le fou disoit : « C'est fort bien fait !
» A mon tour à présent ». Son tour

ne venoit point, & il en étoit tout surpris. La mere d'Artémise reprit : « Je vous laisse un témoin qui m'instruira » de votre conduite. Ma fille reste ici. » Il y avoit long-temps qu'elle se croyoit » appelée par le Ciel au service des ma- » lades. Je combattois toujours sa pré- » tendue vocation ; & j'avois l'espérance » de la faire revenir d'une si étrange ré- » solution ; mais depuis qu'elle a vu ce » jeune homme, sa vocation l'a reprise » avec tant de force, qu'il n'y a plus » moyen d'y résister. Heureusement elle » n'a pas encore prononcé ses vœux. Elle » entre donc dès aujourd'hui postulante, » à mon grand regret, je l'avoue ; & » je vais la remettre à Madame la Su- » périeure ».

A ces mots, Artémise me lança un regard qui sembloit me dire : « C'est » pour vous que je fais ce sacrifice ». Le Docteur la lorgna, en souriant, avec ses lunettes. « Oh ! le petit Ange, dit- » il, sa vue seule guérira nos malades ; » & nous envierons leur sort ». Je me félicitai tout haut du bonheur que j'allois avoir d'être soigné peut-être par de si belles mains, & je dis que je ne desirois plus de sortir de l'Hôtel-Dieu. « Il n'est pas » besoin de me garrotter, dis-je au Doc-

» teur ; ce bel objet a plus de force
» que tous les liens pour me retenir. —
» Hem, dit l'Esculape, en riant, il n'est
» pas si fou ; nos remedes ont opéré ».
Le déteſtable Docteur ! il avoit la rage d'attribuer tout à ses remedes.

Je quittai Madame Buonamici, mere d'Artémise, avec les plus tendres remercîmens. Elle alla présenter sa fille à la Prieure, & cette jeune personne fut sur le champ reçue postulante. J'eus le bonheur que, dès le jour même, elle vint m'apporter un bouillon. Je vis bien que je devois cette faveur à la bonne volonté du Médecin, payé pour être honnête à mon égard. La tendre Artémise, devenue ma bienfaitrice, me parut encore plus intéressante. Je voyois en elle un Ange secourable, envoyé vers moi des palais éternels. La pudique tendresse qui caractérisoit sa physionomie, le tendre embarras, & la rougeur timide que je voyois s'y peindre, tout la rendoit céleste à mes yeux. Je ne lui avois pas fait un compliment, quand je lui avois dit que je n'étois plus pressé de guérir ; c'étoit la pure vérité. Ma justification, ou plutôt la preuve de la saine raison dont je jouissois traînoit en longueur, malgré les efforts réunis de la Princesse & de Madame Buonamici ;

& je n'étois pas impatienté de ces délais. Je pouvois me plaire dans une salle de fous. J'y voyois tous les jours mon Adélaïde & ma noble amie, j'y étois servi par ma petite Artémise ; pouvois-je m'y déplaire? Il est vrai que je n'y avois plus la tête lavée. Je présentai ces Dames les unes aux autres. La plus tendre amitié s'établit sur le champ entre Adélaïde & la jeune Artémise. Ces deux ames, d'une trempe supérieure, étoient parfaitement sympathiques ; & les vœux de leur amitié venoient tous se réunir sur moi.

Bientôt la belle Artémise prit l'habit de Religieuse. Elle étoit adorable sous la guimpe & le voile. Je lui trouvois quelque chose d'angélique. J'en avois plus de plaisir à me voir servi par elle ; & il sembloit qu'elle s'en acquittoit avec un redoublement de complaisance & d'ardeur.

Enfin, le Gouverneur entendit parler bien positivement des Docteurs du Magnétisme. Il se rappela mon histoire, & vit que je n'avois pas tant de tort qu'on l'avoit cru ; que par conséquent je pouvois bien n'être pas si excessivement fou. Il pensa qu'il pourroit tirer de moi des lumieres pour la découverte

de ces honnêtes gens. il me fit venir. « Hé bien, me dit-il, on prétend que » vous êtes guéri ? — M. le Comte, » lui répondis-je, je n'ai jamais été ma- » lade de la maladie dont on m'a sup- » posé atteint. — Racontez-moi donc, » reprit-il, ce que vous avez vu chez ces » gens au Magnétisme. On dit que cela » est singulier ».

Je fis alors à S. E. un récit très-circonstancié. « Cela est plaisant, me dit ce » Seigneur; je ne m'étonne pas qu'on » vous ait pris pour un fou. Si ce que » vous dites n'étoit pas prouvé, cela » pourroit paroître absurde. C'est mon » affaire à présent de veiller sur ces » mysteres. Quant à vous, mon cher, » guéri ou non, il paroît que vous n'êtes » pas fou; & que, par conséquent, on » peut vous rendre votre liberté. Vous » êtes donc parfaitement libre dès ce » moment. Je fais plus. Il faut bien vous » accorder quelque petit dédommage- » ment. Nous avons reçu dernierement, » au service de l'Empereur, un jeune » Officier, votre intime ami, nommé » Chéri. Il est bien foible, bien déli- » cat; mais je sais qu'il a de la bra- » voure. D'ailleurs il a la conduite la » plus réguliere de tout le Régiment.

» Je crois lui faire un cadeau, aussi bien
» qu'à mon Souverain, de vous enga-
» ger dans le même service. Je sais le
» grade que vous occupez dans celui
» d'Angleterre ; il faut vous en donner
» ici l'équivalent. Recevez donc, mon
» cher ami, ce brevet de Colonel, que
» j'ai eu soin de faire dresser & signer
» pendant votre détention. Je compte
» que j'aurai toujours à m'applaudir de
» l'acquisition que je fais aujour-
» d'hui ».

Je reçus, avec la plus vive reconnoissance, le brevet que me présenta S. E., & je lui peignis mes sentimens, d'une maniere qui lui prouva démonstrativement que je jouissois de toute la plénitude de mon bon sens.

Je m'étois levé fou, me voilà Colonel. Il falloit changer de logement comme de situation. J'allai à l'Hôtel-Dieu prendre congé des Médecins, des malades, des Religieuses, & sur-tout de ma petite Artémise. Quand elle me vit habillé, ma figure parut lui causer la plus douce impression. Il fallut me résoudre à lui dire que je venois lui faire mes adieux. Je lui racontai le changement arrivé subitement dans ma situation. Je lui dis, du fond de mon cœur, que je regrettois

l'état de malade, qui, du moins, me faiſait jouir de ſa ſociété & de ſes ſoins. Je la vis abattue, & quelque temps muette. Comme un tendre regret tranſpiroit auſſi dans ſes beaux yeux ! J'exhortai cette fille angélique à en faire autant que moi, à quitter cette retraite, & à retourner dans le monde, pour en faire l'ornement. Elle parut fâchée d'avoir pris l'habit; mais elle me dit qu'elle ne pouvoit le quitter, au moins ſi-tôt. « Ah ! » que vais-je faire ici ſans vous ? ajouta- » t-elle d'un ton pénétré ». Je lui fis les promeſſes les plus ſolemnelles de ne l'oublier jamais, & de venir la voir le plus ſouvent qu'il me feroit poſſible. Je l'embraſſai tendrement, je la quittai baignée de pleurs; & je m'enfuis le cœur ſerré.

Fin du Livre cinquieme.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SIXIEME.

LA Princeſſe me reçut avec raviſſement. Adélaïde parut avoir les mêmes ſentimens ; mais les pleurs s'y joignoient, & un fond de mélancolie perçoit dans ſes yeux, à travers les rayons de la joie. Je fus reçu à bras ouverts par tout le monde ; mais chacun me félicitoit ſur ma guériſon parfaite. Il paſſoit donc pour conſtant que j'avois été fou. J'avois beau le nier. « Rien de plus naturel, diſoit-» on, que cette négation formelle ; mais » rien de moins croyable ». Je ne pouvois digérer une opinion ſi peu flatteuſe pour moi, & ſi bien répandue dans le public.

Le plaiſir d'être libre, & de vivre chez la Princeſſe avec mon Adélaïde, me con-

soloit de cette petite disgrace ; mais dès le lendemain, je ne vis plus mon Amante. La Princesse me dit que l'inhumaine avoit absolument voulu retourner à son couvent, qu'elle refusa de me faire connoître. « Ah ! c'en est fait, me dis-je » avec amertume, j'ai perdu le cœur » d'Adélaïde. Je l'ai trop mérité : mais, » Dieu ! si quelque rival me l'enlevoit !... » Quelque rival ! ô Ciel !... Je punirois » le traître ».

Chéri entra, tandis que je prononçois ces mots. Il voulut d'abord se retirer ; mais je le retins. « Eh quoi, Chéri ; » lui dis-je, vous, mon unique ami ; » vous me fuyez, vous refusez de par» tager, avec un second vous-même ; » les peines & les consolations qu'il peut » avoir !... Après une amitié si tendre, » & qui paroissoit devoir être inviola» ble !... Vous étiez mon ami, vous » êtes à présent mon confrere, vous ne » pouvez vous dispenser de me voir... » Ah ! Chéri, tout le monde m'aban» donne, & vous m'enfonçez le poignard » dans le cœur ». Chéri ne put retenir ses larmes. « Mon bon ami, me dit-il » d'une voix entrecoupée, si vous sa» viez tout, loin de me faire des repro» ches, vous me plaindriez.—Vous n'êtes

» pas le seul repris-je, qui s'éloigne de
» moi, la cruelle Adélaïde me fuit. Quand
» tous les obstacles sont levés pour notre
» union, quand nous pourrions aller au
» pied des Autels prononcer les sermens
» qui nous rendroient heureux, elle
» s'ensevelit dans un cloître, & m'envie
» jusqu'au plaisir de connoître sa retrai-
» te ! — Ah ! mon cher Cataudin, re-
» prit Chéri, les larmes aux yeux, il y
» a de grands obstacles que vous ne
» connoissez pas ; ils sont insurmonta-
» bles. — Ils sont insurmontables ! re-
» pris-je ; ah ! cruel ! — Oui, répliqua-
» t-il, il est trop vrai ; Adélaïde ne peut
» jamais être à vous ; il faut que vous
» y renonciez. — Ah ! barbare, m'écriai-
» je, vous me jetez dans la consternation.
» Moi, renoncer à mon Adélaïde !...
» Ah ! jamais... Non, Chéri, ne me
» faites jamais une pareille proposition ;
» je la prendrois pour une injure. Et
» que ferois-je, grand Dieu, dans l'U-
» nivers sans mon Adélaïde ? — Et,
» reprit Chéri, n'y a-t-il donc qu'elle au
» monde, qui puisse être quelque chose
» pour vous ? Et ne pouvez-vous trouver
» aucune femme qui vous dédommage de
» sa perte ? — Et qui voulez-vous, m'é-

» criai-je, qui puisse remplacer, à mes
» yeux, mon Adélaïde ? est-il une fem-
» me dans le monde que je puisse lui
» comparer ? — Ah ! mon ami, repartit
» le jeune homme, vous vous exagérez
» son mérite. La Princesse Gémelli, no-
» tre constante bienfaitrice, quoique l'a-
» mour ne vous parle pas en sa faveur,
» n'est-elle pas digne d'être comparée à
» votre Adélaïde ? Que lui manque-t-il ?
» Beauté, fortune, naissance, les dons
» réunis de l'esprit & du cœur !... Un
» amour pour vous... — Un amour ! ar-
» rêtez, répliquai-je vivement, la Prin-
» cesse est au-dessus de cette foiblesse.
» C'est une Divinité tutélaire, que je
» révere avec tendresse, comme un être
» céleste. Penser à l'amour vis-à-vis d'elle,
» ce seroit, à mes yeux, une espece de
» profanation. Je suis fier des sentimens
» d'intérêt & de bonté dont elle m'ho-
» nore ; mais je croirois l'outrager, si j'o-
» sois penser que l'amour pût lui parler
» en ma faveur. Rappelez-vous toute sa
» conduite avec nous, & respectez notre
» auguste bienfaitrice. — Ah ! mon cher
» ami, reprit Chéri, depuis sa derniere
» maladie, depuis les tendres soins que
» vous lui avez si justement prodigués,

» elle est bien changée. Voyez la langueur
» qui couvre son visage, & sa santé qui
» s'altere chaque jour. Oh ! mon cher
» Cataudin, c'est à vous à lui sauver une
» seconde fois la vie. — Et que faut-il
» faire ? demandai-je tout ému. — Il faut
» l'épouser, répondit Chéri. — Vous n'y
» pensez pas, repris-je. La Princesse ne
» songe point à commettre, avec moi,
» une si haute sottise. Si je me proposois,
» je serois sûrement très-dédaigneuse-
» ment refusé ; elle mépriseroit un mal-
» heureux transfuge qui voudroit lui pré-
» senter le rebut d'Adélaïde. La Prin-
» cesse est noble & pure dans ses géné-
» rosités ; la soupçonner du motif dont
» vous parlez, la croire capable de dé-
» pouiller celle qu'elle a comblée de ses
» bienfaits, ce seroit l'outrager. Pouvez-
» vous, Monsieur, vous vanter d'avoir
» son aveu, pour me faire une pareille
» proposition ? — Non sûrement, répon-
» dit Chéri. — Avez-vous du moins,
» repris-je, celui d'Adélaïde ? — Je ne
» puis, répliqua-t-il, vous rien dire là-
» dessus. Je parle selon mon cœur. Je
» dis les choses comme je les sens.
» Vous ferez ce que vous voudrez ».
A ces mots, Chéri me quitta, un peu

courroucé en apparence, mais cependant avec je ne sais quoi de tendre encore & de touchant dans ses regards.

Cette conversation m'avoit beaucoup affecté. J'allai me promener sur le bord du canal, en réfléchissant à ce que venoit de me dire Chéri. « Quoi! me di-
» sois-je, la Princesse pourroit-elle son-
» ger à m'épouser? Elle y a pensé autre-
» fois; mais c'étoit avant de connoître
» Adélaïde. Depuis ce temps, elle nous
» a toujours témoigné, à tous deux,
» l'amitié la plus pure, la plus noble,
» & la plus désintéressée. Elle a fait ce
» qu'elle a pu pour m'unir à mon Aman-
» te; elle n'est point capable de vouloir
» m'enlever à sa protégée. Il est vrai que,
» depuis sa maladie, elle paroît me re-
» garder plus particulierement & plus
» tendrement que ci-devant; il est vrai
» qu'elle tombe dans une langueur alar-
» mante, & que je surprends souvent
» son œil fixé sur moi avec un touchant
» intérêt; mais les hommes sont toujours
» portés à se flatter, à interpréter en leur
» faveur les choses les plus indifférentes...
» Ah! j'ai de grandes obligations à
» cette Princesse; mais me condamner

» roit-elle à la payer aux dépens d'Adé-
» laïde, aux dépens de tous mes vœux?
» Mon Amante consentiroit-elle à être
» sa victime? » Je restai long-temps absorbé dans mes réflexions, flottant dans une mer d'incertitudes; mais toujours décidé à ne pas sacrifier mon unique Amante.

Chéri lui ressembloit plus que jamais, à cette Amante adorée. J'avois eu le bonheur de la voir plusieurs fois depuis quelque temps. Il est vrai qu'elle avoit soin de se cacher le visage le plus qu'elle pouvoit; mais j'en avois assez vu pour reconnoître qu'elle étoit le vrai portrait de Chéri. Depuis que ce jeune homme étoit au service de l'Empereur, il portoit, comme moi, de petites moustaches qui le déguisoient un peu. J'ai tout lieu de croire qu'elles étoient postiches; car il ne paroissoit pas encore avoir l'ombre d'un poil follet. Mais il avoit le teint brillant. On disoit, tant pour la beauté de ses traits, que pour la douceur de son caractere & la régularité de sa conduite: « C'est une vierge ». On n'en étoit pas moins persuadé de sa valeur. Plusieurs Officiers même avoient cherché à le tâter l'épée à la main, & il s'étoit toujours si bien montré, qu'il leur

en avoit fait passer l'envie : mais j'appris une chose singuliere sur le compte de ce jeune homme si sage. Le bruit se répandit qu'il avoit fait un enfant à une fille ; (car c'est ainsi qu'on s'exprimoit grossierement), & qu'il alloit être forcé de l'épouser.

Je fus justement surpris de cette nouvelle qu'on me débita de tous les côtés. Je restai quelques jours dans le silence, vis-à-vis de Chéri, qui paroissoit inquiet, afin de voir s'il m'en parleroit le premier. Il s'en garda bien. Je fus donc obligé de commencer, & de le questionner. Il ne nia point, & me dit, d'un ton assez décidé : « Qu'y auroit-il » de surprenant là-dedans ? Si je répare » ma faute, qu'aura-t-on à me repro- » cher ? — Mon bon ami, lui répon- » dis-je ; vous parlez en homme d'hon- » neur ; mais, au nom de l'amitié qui » nous unit, pourrois-je me flatter de » voir cette Beauté ? — Cela est impos- » sible, me répondit-il ». Et il me quitta assez brusquement. Je me sentis enfin offensé de cette conduite. « Je suis » bien bon, me dis-je un peu dépité, » de conserver de l'amitié pour ce » jeune écolier ; cela n'est pas capable

» d'attachement. Qu'il ait fait un enfant, » qu'il épouse sa Déesse, qu'elle soit ce » qu'elle voudra, que m'importe ? »

Cependant je m'informois de tous côtés sur le compte de Chéri & de son enfant. Tout le monde m'assuroit que l'histoire étoit très-vraie ; mais personne ne me paroissoit connoître la Beauté qu'il avoit fécondée ; ou du moins on vouloit paroître l'ignorer, pour ne pas me donner la satisfaction de me la faire connoître.

Un malheureux me fournit enfin de tristes lumieres. Ce maudit Abbé Basile, que j'avois puni pour avoir abusé de ma confiance, eut l'adresse de s'y insinuer de nouveau. Ce fut la Princesse elle-même qui me le recommanda. J'avois eu le malheur de l'introduire chez elle ; & je ne pouvois refuser de communiquer avec un homme qui étoit honoré des bontés de ma bienfaitrice. Je demandai à ce fourbe, s'il savoit quel étoit l'objet des amours du jeune Chéri. Il me dit d'abord qu'il l'ignoroit ; mais de maniere à me faire croire qu'il vouloit me le cacher. Je le pressai ; il résista quelque temps, & voulut s'envelopper du manteau du mystere. « Enfin, me » dit-il, pourquoi voulez-vous que je » cherche

« cherche à mettre la dissention entre
» deux amis comme Chéri & vous ? on
» dit, du moins, qu'il a été votre ami. —
» Ah ! sans doute, m'écriai-je en soupi-
» rant. — Mais tout le monde, ajouta-t-il,
» y voit du changement. — Le change-
» ment est visible, répondis-je ; mais
» j'en ignore la cause. Achevez ; vous
» allez peut-être me la découvrir.
» — Vous voyez aussi, reprit-il, du chan-
» gement dans votre Adélaïde ? — Ah !
» m'écriai-je, c'est ce qui me déchire
» le cœur. J'en ignore aussi la raison.
» Poursuivez ; je tremble. Voici le grand
» jour des révélations. — Si je vous ap-
» prends, poursuivit l'Abbé, quelle est
» la Maîtresse de Chéri, le double myf-
» tere vous est découvert ». A ces mots,
il me sembla que le cruel me lança un
serpent qui pénétra dans mon sein. « Ah !
» barbare, m'écriai-je, que dites-vous ?
» Mais achevez de me percer le cœur.
» Dites ; quelle est cette Maîtresse ? —
» Puisque vous le voulez, reprit le per-
» fide, cette Amante aimée de Chéri,
» qui va l'épouser, selon le bruit public,
» c'est votre Adélaïde ». A ces mots, je
pousse un cri, & je reste muet, im-
mobile, comme frappé de la foudre.
Il me semble qu'une Furie, sortie des

enfers, me frappe les yeux, de sa torche ardente, & me fait voir un million de lumieres.

Ce changement d'Adélaïde, celui de Chéri, le conseil qu'il m'a donné d'épouser la Princesse, l'assurance barbare qu'il m'a répétée, qu'Adélaïde ne seroit jamais à moi, le bruit qui s'est répandu de son mariage prochain, bruit dont il est convenu lui-même; toutes ces circonstances désespérantes, réunies, semblent m'offrir le flambeau de l'évidence. « Quoi! me disois-je, Adélaïde, la pureté même, auroit pu trahir son honneur, se seroit exposée à concevoir, dans son sein, un fruit illégitime, auroit consenti à trahir le premier choix de son cœur, l'ami de sa tendre enfance! & Chéri, ce jeune homme si vertueux, dont tout le monde admire la sagesse, la douceur, & la bonne conduite, Chéri, lié avec moi par l'amitié la plus noble & la plus sacrée, auroit pu jouer le rôle d'un vil suborneur, s'exposer au mépris du Public, à celui de la Princesse sa bienfaitrice, & trahir son ami! Non, cela n'est pas possible. — Je veux bien le croire, répondit Basile, avec la plus insigne malignité. Supposez que je n'ai rien dit;

» j'ai pu me tromper. Vous avez raison, tout cela n'est pas possible. Je me rétracte solemnellement. — Non, cruel, repartis-je, non, je vois votre odieuse finesse. Vous avez lancé le trait dans mon cœur, & vous voulez le laisser faire son effet, sûr de m'avoir empoisonné. Mais il ne sera pas dit que vous aurez avancé des propos si odieux sur le compte de deux infortunés honorés de l'estime publique, que vous les aurez couverts d'opprobre & d'infamie, sans vous soucier de me donner aucune preuve. Je vous somme de me prouver ce que vous avez avancé, sinon vous m'en répondrez. La vengeance sera terrible... — Ah ! reprit l'abbé, voilà ce que je craignois. Je ne voulois pas m'engager dans ces délations qui répugnoient à mon cœur ; mais, puisque vous voulez des preuves, il faut bien, pour mon honneur, que je vous en fournisse. Parlez donc ; quelles preuves exigez-vous ? quelle force doivent-elles avoir ? Si Adélaïde a donné son portrait à Chéri, si elle lui a sacrifié vos lettres, croyez-vous que cela prouve quelque chose ? — Et comment pouvez-vous savoir, répon-

» dis-je, qu'il a ces lettres ? On n'affi-
» che pas ordinairement ces sortes de
» faveurs. — Mon bon ami, reprit Ba-
» sile, je suis fâché d'appuyer sur vos
» blessures, en vous faisant toucher mes
» preuves au doigt & à l'œil ; mais je
» vous jure que j'ai vu ces lettres entre
» les mains de Chéri. — Il ne suffit pas
» de les avoir vues, répondis-je précipi-
» tamment, il ne suffit pas même de les
» avoir lues, il faut les produire sous
» mes yeux... Barbare, je t'en punirai ;
» mais achève de me donner une affreuse
» lumière, & une certitude désespérante.
» Je veux ignorer, & je brûle d'ap-
» prendre ».

Basile me donna rendez-vous pour minuit. La Princesse devoit aller à la campagne avec Chéri. L'indigne délateur, qui avoit la bassesse de suborner les domestiques, devoit me faire entrer avec lui dans la chambre du jeune-homme, par l'entremise d'une Femme de chambre ; & nous devions y voir, à notre aise, tout ce que m'avoit annoncé le traître. Je le trouvai au rendez vous. Il m'y avoit devancé. Il y étoit avec la perfide Suivante toute prête à nous faire entrer. J'avoue que je sentis des remords d'une conduite si basse. Je

ne pouvois me résoudre à entrer furtivement dans un appartement, à violer l'asile d'un honnête homme, & à lui ravir ses secrets par cette odieuse voie : mais une fatale curiosité m'entraînoit. Je suivis mes lâches guides. Nous trouvâmes, dans un secrétaire, le portrait d'Adélaïde, que j'avois fait faire moi-même, dont je lui avois fait présent; le mien, que la Princesse lui avoit donné; une bague tressée de mes cheveux, don sacré de l'amour honnête, qui me paroissoit indignement trahi; une infinité d'autres petits cadeaux que j'avois faits à la cruelle; & enfin, toutes les lettres que je lui avois écrites. A cette vue, je tombai tout-à-coup à la renverse sur le lit du barbare Chéri. Mes yeux se voilerent un moment des ombres de la mort. Je les rouvris bientôt. L'Abbé voulut m'administrer des secours; je le repoussai avec horreur, &, sans lui dire un mot, je m'enfuis précipitamment chez moi. Je tremblois de tous mes membres. J'eus cependant la force de me mettre seul au lit, mon domestique étant au bal. Je me couvris beaucoup, pour transpirer & me guérir d'un frisson universel qui me tourmentoit. Je restai long-temps immobile, insensible, dans

la ſtupeur, preſque privé de tout ſentiment. Un ſommeil de fer me ſurprit enfin ; mais il fut troublé par des ſonges cruels, ſans ſuite, ſans liaiſon, de vrais rêves d'un malade. Je voyois Adélaïde, Chéri, qui m'aſſailloient au fond d'un bois, le poignard à la main ; qui me perçoient & me déchiroient à l'envi la poitrine ; qui m'enterroient encore tout vivant, & qui, après avoir danſé ſur ma tombe, s'y joignoient enſemble par des nœuds abhorrés.

Je me levai de grand matin ; mais, pour comble de malheur, j'appris que la Princeſſe ne reviendroit pas de plusieurs jours. Je me trouvois ſeul, ſans conſolation. Ma ſituation ne pouvoit être plus affreuſe. J'allois me promener dans le fatal cimetiere dont j'ai parlé, qui n'étoit plus au pouvoir des charlatans. J'errois le ſoir, dans l'ombre, au milieu des tombeaux. J'y méditois ſur mon état déplorable ; j'y formois le projet de quitter Milan, de m'enfuir aux extrémités du monde. Au bout de quelques jours, mon déſeſpoir s'adouciſſant, & ſe changeant par degrés en une mélancolie plus douce, comme un froid glacial qui ſe deſſerre & devient humide, j'eus la force de compoſer, ſur

mon infortune, une Romance, dont je fis les paroles & la musique. Je la chantois le soir, dans mon cimetiere, sous les rayons paisibles de la lune, en m'accompagnant d'un luth amoureux; & je versois de douces larmes. Sans doute cet air étoit touchant, puisque j'ai vu plusieurs fois des gens indifférens fondre en pleurs, en me l'entendant simplement chanter.

Pour mon malheur, je ne voyois que l'indigne Abbé. Je le questionnois sur ce qui se passoit dans le monde. Il me disoit ce qu'il vouloit. Je lui demandai si la trahison de Chéri n'avoit point transpiré. Il parut d'abord vouloir faire encore le mystérieux; mais, pressé par moi, il me dit enfin que cette nouvelle étoit très-répandue, qu'elle faisoit l'entretien public, qu'on en parloit diversement; mais, qu'on s'attendoit à un combat singulier entre le Chevalier de Rosamene & Chéri. Je frissonnai de cette idée, & je ne répondis pas. Je sentois, en frémissant, qu'en qualité de militaire, je ne pouvois me dispenser d'en venir à cette horrible extrémité. Quelques jours après, l'Abbé me dit que les Officiers étoient surpris & scandalisés de ce que je ne m'étois pas encore comporté en homme

d'honneur ; qu'on faisoit des paris dans la Ville, pour ou contre ma conduite brave ou lâche ; que mon honneur ne pouvoit être plus compromis. Il m'apprit, de plus, que le mariage de mon rival devoit se faire le lendemain. Cette nouvelle me rendit ma fureur, & me décida. Je sortis pour chercher mon ennemi. Je le trouvai sur la place du Dôme avec plusieurs Officiers. Je vis qu'on s'attendoit à une explication de ma part avec l'infortuné Chéri. J'abordai ce jeune-homme ; il parut embarrassé devant moi ; mais cependant il s'avança pour m'embrasser. Je le repoussai avec horreur. « Perfide, lui dis-je, quel est ton pro» jet ? Serpent que j'ai réchauffé dans » mon sein, tu veux m'embrasser ! » Fuis. Je rougis de l'uniforme que » je porte, quand je vois qu'il m'est » commun avec toi, & que tu le désho» nores ».

Chéri voulut se justifier. Les Officiers scandalisés lui dirent : « Monsieur, vous » êtes Militaire, vous savez où les gens » de notre état portent leur justification. » Après ce que M. le Chevalier vous » a dit, il n'y a pas deux partis ». A ces mots, on nous tourna le dos. Nous restâmes seuls vis-à-vis l'un de l'autre.

Je quittai aussi le malheureux Chéri, qui me tendoit les bras, & qui paroissoit foudroyé. Je lui dis en partant : « Monsieur, je vous donnerai de mes nouvelles ». Un ami survenu le soutint & l'entraîna, & je partis furieux.

Je rentrai chez moi, encore tourmenté des accès orageux de la plus violente colere. « C'en est donc fait, me disois-je, le parti en est pris. L'indigne Chéri mourra de ma main, ou moi de la sienne ». Mais bientôt le remords vint succéder à ma colere, & me présenta ses couleuvres. J'étois comme un homme égaré dans une forêt, qui, après la foudre & la tempête, entendroit siffler les serpens, rugir les monstres sauvages, & se verroit exposé à en être dévoré. « Malheureux ! me disois-je, que vas-tu faire ? Plonger la mort dans le sein de ton ami, assassiner celui qui te fut cher, qui combattit à tes côtés pour ta vie, que tout Milan admire comme un être angélique, que le Ciel sembloit voir, avec complaisance, uni avec toi ! Et que dira la Princesse ?... Ah ! fût-il, à mon égard, l'homme du monde le plus coupable, il doit être sacré pour moi, puis qu'il est sous la protection de mon adorable bienfaitrice. Et la

» cruelle Adélaïde !.. Ne lui porterai-
» je pas aussi la mort dans le sein , en
» immolant son nouvel Amant ? Elle le
» mérite sans doute aussi, la perfide ; mais
» puis-je tourmenter Adélaïde , quoi-
» qu'elle soit coupable » ?

Le maudit Abbé vint. Il me plaignit beaucoup de la dure nécessité où il me voyoit de me battre contre mon ami. Je lui peignis mes remords. Il n'osa les combattre de front. Il affecta même d'y applaudir : « Mais, ô fatal honneur ! s'é-
» crioit-il , idole des braves guerriers,
» faut il que des remords si vertueux se
» taisent devant toi , & paroissent une
» lâcheté révoltante , qu'on doit repous-
» ser avec horreur ? — Mais pourquoi,
» interrompis-je , immoler un ami ? Suis-
» je si sûr de son crime ? Il a mes
» lettres ; qui sait s'il ne les a pas vo-
» lées ? Du moins je n'ai pas vu les
» siennes. Il faut , pour le croire cou-
» pable , que je voye des preuves de
» sa main , ou que j'en entende de sa
» bouche ».

L'odieux Abbé parut assez mécontent de mes réflexions. Il fronçoit le sourcil & ruminoit en lui-même. Enfin , je le vis sortir sans me dire un mot ; mais paroissant couver quelque dessein.

Une heure après, je me promenai dans le Jardin de la Princesse. J'entrai sous un berceau, pour rêver à ma triste aventure. J'étois aussi immobile qu'un homme qui seroit plongé dans un profond sommeil.

Bientôt je fus tiré de ma rêverie par la voix de Chéri même, que j'entendis parler près de moi. Je regardai doucement entre les feuillages, je l'apperçus, & je fus tenté de voler dans ses bras, pour lui fournir les moyens de se justifier : mais je le vis tout entier à la conversation qu'il avoit avec Basile. Le scélérat l'avoit amené là, par une perfidie, pour me mettre à portée d'entendre tout ce qu'il diroit. Ce malheureux s'étoit aussi insinué dans la confiance de l'infortuné jeune-homme. Ils s'assirent sur un banc auprès de mon berceau. Je me disposai à les écouter, je pouvois les entendre.

« Mais, disoit l'Abbé, ne pourriez-» vous pas chercher à le voir, pour » vous justifier à ses yeux, pour le sa-» tisfaire ? — Et, répondit Chéri, quelle » justification voulez-vous que je pro-» duise devant lui ? Quelle satisfaction » puis-je lui donner ? Il veut épouser » Adélaïde ; & moi je ne veux pas qu'il

» l'épouse. — Mais enfin, reprit l'Abbé, » il va donc se trouver seul dans le » monde, privé de ce qu'il aime. Ah! » vous êtes cruel à son égard. — Moi » cruel ! répliqua vivement Chéri : je » veux qu'il épouse une Princesse ado- » rable, qui est la réunion de toutes » les vertus & de toutes les perfections, » à qui il doit tout. — Mais enfin, dit » Basile, que ne le menez-vous voir » son Adélaïde ? Peut-être la voix de » cette personne, qu'on dit si belle, » auroit quelque poids sur son cœur, » & l'engageroit à faire ce que vous » désirez. — Moi, répondit Chéri, que » je le mene voir Adélaïde, pour que » tout son feu renaisse auprès d'elle, » & qu'il devienne plus incorrigible » que jamais ! Je sais combien il devient » fou en présence de cette fille; je » veux qu'il ignore ce qu'elle est de- » venue, afin que je sois obéi; car » enfin cela est fixé dans mon cœur. » Jamais Cataudin n'épousera Adé- » laïde; & je m'y opposerai de tout mon » pouvoir ».

« Ah! perfide, m'écriai-je, en sor- » tant du berceau; j'en suis donc sûr » enfin, c'est donc toi qui es le véritable » artisan de mes maux! je l'ai entendu

» de ta propre bouche. C'eſt toi qui ne
» veux pas que j'épouſe Adélaïde ! Rends
» grace à la Princeſſe, que je révere &
» dont je reſpecte la demeure, ſi je ne
» te punis pas ſur le champ ». En diſant ces mots, je lui appuyois brutalement le poing ſur le viſage. Il étoit muet & immobile, & me regardoit d'un œil douloureux, mais tendre.

Dans ce moment, nous ſommes abordés par quatre Officiers qui venoient pour voir Chéri. « Allons, mes amis,
» dirent-ils, il n'y a pas moyen de vous
» en défendre. Nous venions pour ten-
» ter un dernier effort, malgré les lois
» de l'honneur, que vous auriez déjà
» dû ſuivre ; nous voulions voir s'il n'y
» auroit pas quelque biais pour récon-
» cilier deux amis ſi étranges que vous,
» ſans en venir à l'extrémité honorable
» que vous ſemblez craindre tous les
» deux ; nous en rougiſſons pour vous ;
» mais enfin il n'y a plus moyen de
» reculer. Nous voulons régler cela. Il
» ne faut pas que deux aimables jeunes-
» gens, comme vous, périſſent. Au pre-
» mier ſang, morbleu ! cela ſuffit ; après
» cela, vous vous retrouverez les meil-
» leurs amis du monde ».

Je voulois me retirer sans rien dire; mais deux de ces écervelés me suivirent, deux autres resterent auprès de Chéri. Je tâchois de me défaire d'eux ; mais je n'en pus venir à bout. Ils vouloient absolument diriger notre combat, s'en rendre maîtres. « Nous vous servirons de » témoins, me dirent-ils. Les deux au» tres rempliront le même office auprès » de Chéri. Nous arrangerons tout pour » vous faire soigner tous deux, en cas » de blessures, & pour vous mettre en » lieu de sûreté ». Il fallut absolument prendre l'heure & le lieu. Le moment fut fixé au lendemain, à six heures du matin. Le lieu fut un endroit écarté dans la campagne, caché par des arbres, mais proche du grand chemin. Il fut réglé que je laisserois à mon adversaire le choix des armes ; & mes extravagans témoins partirent, pour lui faire part de nos arrangement, & lui donner l'heure & le lieu du rendez-vous.

Je passai la nuit la plus terrible, dans des songes orageux. Je me voyois, comme Oreste, tourmenté par les Furies, qui m'offroient la tête de l'infortuné Chéri, me reprochant de l'avoir massacré. J'entendois une voix qui planoit sur

les vents, la pluie & le tonnerre, & me crioit : « Arrête. — Ah ! me disois-je, » sa ressemblance seule avec mon Adé» laïde ne devroit-elle pas me le rendre » sacré ? » Je m'éveillai tout transi, couvert d'une sueur froide, maudissant les malheureux témoins qui m'entraînoient à un combat funeste que je me reprochois ; & il est certain que, sans eux, je n'aurois pas poursuivi cette déplorable vengeance. J'aurois cédé à la voix des remords. Ces barbares entrerent chez moi dès cinq heures du matin. Il fallut me lever. Mes genoux trembloient, quand je fus debout. Je fis mes efforts pour déguiser à mes témoins ce secret inconvénient. Je m'habillai avec peine, & je les suivis avec mon épée & deux pistolets. Je marchois péniblement. J'avois, à mes yeux, l'air d'un patient qu'on mene à la mort. Un vent très-violent nous souffloit au visage, & paroissoit me repousser. Je cédois presque à sa violence ; & mes deux barbares me tiroient, pour me faire surmonter cet obstacle. Il me sembloit que j'étois entraîné par les Euménides. « Malheureux ! » me disois-je, la nature même t'arrête ; » l'Etre suprême fait souffler l'Aquilon

» fougueux contre toi, pour empêcher
» le crime ».

Nous arrivons sur la place fatale. Je crois sentir que la terre tremble sous mes pas. Je vois déjà, sur la grande route; une chaise de poste pour le vainqueur, une litiere & un Chirurgien pour le vaincu. Chéri ne tarda pas à paroître avec ses conducteurs. Ils étoient exactement obligés de le soutenir pardessous les bras. Il étoit pâle & mourant; oh! c'étoit bien lui qui avoit l'air d'être conduit au supplice. En le voyant, je sentis un frisson qui parcourut toutes mes veines. Il ne m'avoit jamais paru ressembler, d'une maniere si frappante, à mon Adélaïde. Il me sembloit que c'étoit elle-même que j'allois immoler. Toute ma tendresse se réveilla dans mon cœur. Je fus tenté de voler dans les bras de mon ami. Il se précipita tout-à-coup dans les miens. Il inonda mon visage de ses douces larmes. Oh! comme je le plaignois, comme je devenois un monstre à mes yeux!

Cependant j'entendois les Officiers dire, en parlant de Chéri: « Ce n'est
» pas un homme que cela; il a la figure
» d'une jeune fille, il en a l'ame & la
» foiblesse. — Arrêtez, m'écriai-je, il

» a su se montrer mieux qu'aucun de
» vous. Si vous l'aviez vu sur mer, dans
» les combats, vous auriez admiré sa
» valeur. Il va vous en donner des preu-
» ves. — Qu'il se hâte donc un peu,
» aussi bien que vous, répondirent ces
» extravagans ; car enfin nous ne savons
» que penser. Nous ignorons si vous êtes
» parfaitement guéri de la maladie dont
» on vous a traité à l'Hôtel-Dieu, &
» si cette maladie n'a point remplacé
» la valeur qu'on vous prêtoit aupara-
» vant ». Les insolens osoient me trai-
ter de lâche ou de fou. « S'il ne faut
» que vous prouver, leur dis-je, que
» cette valeur n'est pas remplacée, je le
» prouverai sans peine à celui d'entre
» vous qui osera se présenter, à tous
» les quatre l'un après l'autre, si vous
» voulez. Je serai plus empressé quand
» il sera question de me montrer con-
» tre vous, que contre mon ami. —
» Fort bien, dit avec dédain l'un de
» ces Messieurs, voilà ce que l'on ga-
» gne à servir de pareilles gens. — Mon-
» sieur, reprit un autre, commencez
» toujours par terminer l'affaire dont il
» est question, & nous verrons après,
» qui de nous daignera se charger de
» vous apprendre à vivre ».

« Allons, Chéri, mon ami, m'écriai-
» je, il faut en découdre ; il faut prou-
» ver à ces Messieurs que nous avons du
» cœur, afin de les punir d'en avoir
» douté. Tiens, mon ami, je te donne
» le choix des armes, prends ton épée
» ou ce pistolet ». Chéri, détournant
les yeux, prend le pistolet. « Cruel ! tu
» veux donc ma mort ? lui dis-je d'un
» ton pénétré ». Je croyois qu'il se con-
tenteroit de l'épée, au premier sang.
Nous tirons au sort, & son arrêt me con-
damne à risquer, le premier, d'immoler
mon ami. A travers la pâleur mortelle
qui couvroit son visage, je crus y voir
percer quelque signe de joie, de ce que
je devois tirer le premier. Il se tint
immobile, en position de recevoir la mort.
O Ciel ! j'avois là mon ami devant les
yeux, un des plus beaux ouvrages du
Créateur, qui se présentoit à mes coups ;
& il falloit, de sang froid, lui brûler la
cervelle ! Je n'en avois pas la force. L'a-
mitié, les remords, les vertus, les Fu-
ries, tout me retenoit. Je voyois mille
éclairs battre sur mes yeux. La terre s'en-
fuyoit sous mes pieds. Trois fois je sou-
levai mon bras pour commettre le crime,
trois fois mon bras tremblant retomba. En-
fin : « Je ne serai point barbare à cet excès,

» m'écriai je, tirons ». J'éleve mon bras, le coup part... Non ce n'est pas moi qui ai frappé mon ami. J'élevois la main pour tirer en l'air. Un malheureux me tire le bras tandis que je lâche le coup, en change la direction, & la balle sacrilége va se plonger dans le sein de l'infortuné Chéri. Ses deux témoins le soutiennent, & lui crient : « Venge-toi ». Les deux miens furieux jettent dans un fossé le malheureux qui m'a voulu arrêter le bras. « Ah ! mon ami, m'écriai-je, je n'ai pas » voulu te frapper ; mais je suis un mons- » tre, punis moi ». Je me tiens fixe, dans l'attitude nécessaire pour recevoir la mort que j'implore. Chéri me peint, dans ses yeux, le plus tendre intérêt. Il a la force de faire ce que je n'ai pas eu le bonheur d'éxecuter ; il tire en l'air son pistolet, me donne la vie, & tombe.

Tout à coup nous entendons crier : « Arrête, arrête ». C'est la Princesse qui arrive à six chevaux, qui se précipite de la portiere. C'étoit son Coureur qui avoit eu la force d'arriver avant elle, qui n'a- pas eu celle de parler, qui, voulant me retenir le bras, pour empêcher le coup, lui avoit donné la plus affreuse direction. « Ah ! malheureux, s'écrie la Princesse, » épargne ton Adélaïde » Mon Adélaïde,

ô Ciel ! il n'eſt plus temps. Chéri étoit Adélaïde. Elle mouroit par mes mains; je vis ſon beau ſein qu'on découvrit, je vis le ſang qui en couloit, je crus voir la foudre tomber ſur moi, le Ciel s'écrouler ſur ma tête. Oh ! que n'avois-je un gouffre ouvert à mes pieds ! que n'avois je un bûcher allumé ! je m'y ſerois jeté. Je ſaute, comme un éclair, ſur l'épée d'un témoin, je me la paſſe au travers du corps, & je me précipite ſur l'herbe, dans les bras de mon Amante. Mon ſang ſe confond avec le ſien. Elle ſouleve ſes yeux appeſantis : quel tendre amour s'y peint à travers les ombres de la mort ! « O mon ami ! dit elle, qu'as-tu fait ? » O ma noble amie, quelle affreuſe lu- » miere vous avez offerte à cet infor- » tuné ! Vous lui donnez la mort la plus » cruelle, ou des remords éternels. — » Ah ! malheur à moi ! s'écrioit la Prin- » ceſſe. Pourquoi ai-je été ſi fidelle à » votre funeſte myſtere ? C'eſt moi qui » ſuis la cauſe de votre mort à tous » deux. Chere & cruelle Adélaïde, c'eſt » à mon fol amour que tu voulois t'im- » moler, malgré moi » !

Cependant, au lieu de perdre le temps à nous écouter, on nous ſoignoit. J'entrevois que pluſieurs perſonnes arrivent.

Déjà je ne voyois plus qu'au travers d'un nuage. Il me sembloit pourtant que, parmi les nouveaux venus, je distinguois le Médecin de l'Hôtel-Dieu, qui se vantoit de m'avoir guéri. Je crus entendre qu'il crioit : « Je l'avois bien dit que cet homme-là n'étoit pas guéri. Je réclame ce malade ». Je sens qu'on me tiraille en divers sens, qu'on paroît se disputer mon individu agonisant. Je sens mon cœur defaillir. L'ombre s'étend sur mes paupieres ; l'Univers disparoît...

Fin du Livre sixieme.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SEPTIEME.

Je rouvre enfin les yeux. Je me vois ſur un lit, entre les bras d'une Religieuſe qui fixe ſur moi ſes doux regards, & qui me baigne de ſes larmes. C'étoit la tendre Artémiſe. « Ah ! mon bien aimé, » me dit-elle, vous vivez, je reſpire. — » O ! ma chere Artémiſe, lui répondis-» je, c'eſt vous qui me ſauvez la vie : » elle me ſeroit odieuſe de la part de » tout autre ; elle m'eſt précieuſe de » votre main ſeule. Mais où ſuis-je ? Où » eſt mon Adélaïde ? — Tout va bien, » mon ami, reprit Artémiſe, vous êtes » à l'Hôtel-Dieu. Notre premier Méde» cin vous a réclamé, comme un ma» lade dont il n'avoit point terminé » la guériſon. La Princeſſe Gémelli vou-

» loit vous faire transporter chez elle,
» pour vous soigner avec Adélaïde ; mais
» le barbare l'a emporté. — Et mon Adé-
» laïde ? m'écriai-je. — Elle est aussi bien
» qu'elle peut être, répondit Artémise ;
» on ne juge pas sa plaie mortelle ;
» ni la vôtre, mon bon ami. Soyez sans
» inquiétude sur cette chere personne ;
» vous savez qu'elle est entre bonnes
» mains. La Princesse n'épargnera rien
» pour la sauver ; & quant à vous,
» mon cher ami, tant qu'il me restera
» un souffle, je l'employerai pour vous ».
Je baisai tendrement la main de cet
Ange tutélaire. « O Vierge pure & cé-
» leste, lui dis-je, vous perdez vos
» soins pour un scélérat. Ah ! qu'Adé-
» laïde vive ; & que je sois rayé du
» nombre des vivans ! Quoi ! vous,
» ame chaste, innocente, vous daignez
» vous intéresser en faveur d'un mons-
» tre que l'Univers doit abhorrer ! Ah !
» quel baume sur les plaies affreuses de
» mon cœur, que l'intérêt d'une ame si
» belle » !

Je commençai alors à sentir ma bles-
sure ; elle étoit très-douloureuse ; mais
Artémise m'assuroit qu'on ne la jugeoit
pas mortelle. Quel tendre intérêt se
peignit dans ses yeux, quand elle vit

dans les miens l'impression de la douleur ! Il falloit tous les soins d'une si charmante personne, pour me faire supporter la vie, pour m'empêcher de repousser avec horreur tout ce qui tendoit à me la conserver : que dis-je? Artémise me la rendoit presque douce, malgré l'horreur de ma situation. Cette jeune bienfaitrice me faisoit une si douce impression, que je goûtois presque une sorte de plaisir à être malade, pour avoir l'avantage d'être soigné par elle. Il est vrai que le zele & le tendre amour, qui assaisonnoient ses soins, les rendoient délicieux.

Cependant j'étois justement surpris de ne point voir la Princesse. Cette noble amie me savoit blessé dangereusement, & elle ne daignoit, ni visiter son protégé, ni lui donner de ses nouvelles. « Malheureux Cataudin, en étois-tu » digne? Après tant d'imprudences ou » plutôt de forfaits, n'as-tu pas dû » lasser sa patience & ses bontés?... Et » mon Adélaïde, qu'est-elle devenue? » On m'assure qu'elle va très-bien; » mais tant que je ne l'apprends pas » de sa bouche, ou du moins de sa » main, je n'ose me fier aux rapports » les plus favorables ».

Pour comble de malheur je m'appercevois que l'indigne Médecin ne m'avoit réclamé que comme un fou, puisqu'il faut le dire ; & s'il réussissoit à me guérir de ma blessure, ne voudroit-il point me faire enfermer aux Petites-Maisons ? Et ne le méritois-je pas ? N'avois-je pas fait l'acte de folie le plus complet & le plus cruel ? Et la Justice d'ailleurs ne voudroit-elle pas se mêler des suites de cette affaire ? Assassin, suicide, ou fou, quelles alternatives !

Mon inquiétude empiroit mon état, & ne permettoit pas aux remedes d'opérer leur effet. Artémise me représentoit tendrement cette influence dangereuse de mon esprit malade ; elle m'invitoit à être plus tranquille, par les motifs les plus touchans, par les soins les plus complaisans : mais, hélas ! mon inquiétude augmentoit tous les jours. Je ne recevois point de nouvelles de la Princesse. Etoit-elle malade elle-même ? Etoit-elle assez irritée contre moi, pour ne plus vouloir entendre parler du malheureux Rosamene, pour me rejeter loin d'elle, malgré ma situation douloureuse, qui sollicitoit, du moins, sa pitié ? L'une & l'autre idée étoit aussi désespérante. Je n'apprenois

dans l[illegible] ...VENTURIER
leur ! [illegible] de mon Adélaïde. On
charm[illegible] qu'elle alloit bien,
port[illegible] elle étoit ; mais je
po[illegible] de sa part, per-
d[illegible] vue. Pas une ame ne me
[illegible] horrible conveni-
[illegible], & me menaçoit d'une
[illegible]

[illegible] d'horreur ! Le détesta-
[illegible] me visiter. Le regar-
[illegible] scélerat qui avoit beau-
[illegible] mes malheurs, par les
[illegible] qu'il m'avoit faits, je
[illegible] voir. « Ah ! fuis, m'é-
[illegible] heureux, contente-toi de
[illegible] la mort, aussi bien qu'à
[illegible]. Le lâche se mit à
[illegible] hypocrite, auprès de
[illegible] cher Chevalier, me
[illegible] m'écouter ; je viens de
[illegible] le Gémelli. — De la
[illegible] ? est-il vrai, lui
[illegible] preuve en offres-tu ? Don-
[illegible]. — Je n'en ai point,
[illegible] donc, scélérat, ré-
[illegible] le Chevalier,
[illegible], encore un coup,
[illegible]. Je n'ai point de
[illegible], parce qu'elle n'a

vous écrire ; & je vais vous en dire la raison, en vous apprenant ce qu'est devenue cette protectrice chérie. — » Qu'est-ce donc qu'elle est devenue, » m'écriai-je? — Monsieur le Chevalier, » reprit-il, vous savez qu'elle avoit fait » transporter Mademoiselle Adélaïde » chez elle. Elle lui a prodigué les plus » tendres soins. Elle a passé la nuit au- » près d'elle ; & l'on commençoit à bien » augurer de cette chere personne. — » Ciel ! m'écriai-je, auroit-elle changé, » auroit-elle empiré? — Pour Dieu ! dai- » gnez m'écouter, répliqua le fourbe. » Le lendemain matin, la Princesse, qui » vous aime, alloit sortir pour venir vous » voir. Tout-à-coup des envoyés secrets » l'ont arrêtée par ordre du Gouverne- » ment ». A ces mots, je pousse un cri, & je reste quelque temps immobile & muet, regardant le malheureux qui m'avoit fait ces cruels rapports.

« Qu'a-t-elle donc fait, dis-je enfin » au scélérat? — On l'ignore, répon- » dit-il. On ne lui a pas donné le temps » de regarder autour d'elle, de dire un » mot à qui que ce soit, d'écrire une » syllabe. — Et mon Adélaïde, repris-je » en frémissant, qu'est-elle devenue ?

» — Vous jugez bien, dit-il, qu'un pa-
» reil coup de foudre... dans une pa-
» reille circonstance... Je ne sais que
» vous dire... au moins, si elle y suc-
» comboit, ce ne seroit pas vous qui
» l'auriez immolée. C'est le Gouverne-
» ment, c'est cette nouvelle affreuse de
» la détention de la Princesse. — Elle
» respire donc encore ? lui répliquai-je ;
» — Mais, reprit-il, j'ai tout lieu de le
» croire. — Malheureux ; interrompis-je,
» tu ne fais que le croire ; & où est-
» elle ? — C'est ce que j'ignore, répon-
» dit-il ; mais soyez sûr que je la décou-
» vrirai, si elle existe encore. — Si elle
» existe encore, m'écriai-je ! Son existence
» est douteuse, & la Princesse est partie,
» & l'on ignore sans doute où elle est
» renfermée. O Ciel !.. »

✠ ✠ ✠

Dans un instant de calme, où la maladie me laisse quelque ombre de repos, je reprends ma narration. Je me crois menacé d'une fin prochaine, & je veux consigner sur le papier la suite de mes aventures, aussi loin que je pourrai la conduire. Je prie la tendre Artémise, qui daigne me soigner, & dont le style est aussi pur que son cœur ; elle qui aura vu mes derniers momens, de ter-

miner mon récit, quand je ne serai plus.

On sent que tout ce que m'avoit dit le cruel Basile avoit porté de nouveaux coups de poignard dans mon cœur, & rendu ma situation plus déplorable, comme un orage empire l'état d'un malade & le fait tourner à la mort. Je fus tourmenté de la fievre la plus violente, j'eus le transport, je fus garrotté dans mon lit; & à mon réveil, je sentis que ce transport ayant confirmé l'idée qu'on avoit de ma folie, si je n'avois pas le bonheur de mourir, je serois condamné à une éternelle captivité.

Ma plaie se rouvrit vingt fois, & mon lit fut baigné de mon sang. Enfin le monstrueux Abbé vint me porter le dernier coup. A son aspect abhorré : « Qu'est devenue mon Adélaïde, lui criai-je d'une » voix forte »? Le barbare étoit en grand deuil, un mouchoir blanc à la main, comme un personnage théâtral. Il n'épargna ni les sanglots, ni les larmes, ni les mots entrecoupés. Il me présenta une lettre d'Adélaïde, contenant, disoit-il, ses dernieres volontés. Je voulus la lire, je n'en eus pas la force. J'avois un voile répandu sur les yeux. « Mais, barbare, » lui dis je, parle donc, vit-elle encore ? »

Enfin, en paroissant se déchirer la poitrine, en se frappant le sein, le scélérat prononça ces mots terribles: « Elle nous contemple à présent du haut des Cieux. — » Ah! barbare, lui dis-je en défaillant, » tu as consommé ton ouvrage. Fuis, » tu m'as donné la mort ». A ces mots, je tombai dans le plus profond évanouissement.

Je ne revins à moi qu'au bout de plusieurs jours; & je me trouvai toujours sous les regards touchans de la tendre Artémise. Je repensai à la lettre de ma chere Adélaïde. Je me sentis la vue moins nébuleuse, & j'eus la force de lire cette lettre chérie; je la mets, arrosée de mes larmes, sous les yeux du Lecteur.

Lettre d'Adélaïde à Cataudin.

« O mon cher Cataudin, le premier choix de mon enfance, l'éternel objet de mes vœux & de mes soupirs, pourquoi l'amour le plus tendre, pourquoi ce sentiment qui doit faire le bonheur des Amans, quand il est réciproque comme le nôtre, a-t-il fait toujours notre malheur, & va-t-il nous conduire tous

deux peut-être à une mort que je n'ose envisager sans horreur ? C'est ma cruelle jalousie ; c'est cette suite fatale de l'amour porté à son comble, qui a peut-être causé tous nos maux. Je ne pouvois forcer tout mon sexe à fermer les yeux sur toi. Des circonstances, sans doute irrésistibles, t'ont entraîné dans des infidélités passageres, pendant lesquelles ton cœur m'est toujours resté. J'ai osé m'irriter contre ces effets naturels & indispensables de la présence du plus chéri des hommes. J'ai osé aspirer à t'éprouver ... Epreuves cruelles, qui ne l'ont été que pour moi ! Enfin j'ai senti les tristes effets de ces résolutions indiscretes & de ces erreurs fatales. J'ai voulu les réparer. Je me suis apperçu que notre auguste bienfaitrice avoit toujours senti pour toi un noble attachement, qu'elle prenoit pour de l'amitié, & qui étoit quelque chose de plus tendre. J'ai vu qu'elle avoit toujours eu la force de soumettre aux loix de sa générosité ce sentiment caché ; qu'elle avoit toujours travaillé sincérement pour notre bonheur réciproque, & je me suis pressé à recueillir les fruits de ses nobles sacrifices : mais j'ai cru m'appercevoir enfin que sa der-

derniere maladie, & les soins que tu lui avois prodigués dans cette crise, avoient brisé cette force qui la faisoit s'oublier continuellement pour ne s'occuper que de nos intérêts. J'ai cru que je devois, à mon tour, me sacrifier à une femme adorable, qui avoit tout fait pour nous, & au tendre Amant que j'aimais avec le plus pur désintéressement. J'ai pensé qu'en travaillant pour le bonheur de la Princesse, & pour ta fortune & ta gloire, je ferois une chose digne de moi; qu'en rendant heureuse ma bienfaitrice, ainsi que mon Amant, je le serois moi-même par une sorte de retentissement. O fatale erreur! Par ce malheureux projet, j'ai creusé l'abîme où nous nous voyons plongés.

Mon bon ami, armez-vous de courage pour recevoir cet aveu; je vais peut-être paroître devant le tribunal du grand Juge. Oserois-je vous dire que je le desire? Ma vie a été jusqu'ici empoisonnée d'amertume. Je viens de causer les plus grands malheurs, par l'erreur la plus déplorable. La mort est un asile qui me dérobe à la plus affreuse existence.

J'ai causé peut-être votre mort, & vous êtes innocent de la mienne. Je

fais qu'on vous a tiré le bras, & qu'on a changé la direction du coup que vous ne vouliez pas m'adresser. C'est le hasard seul qui a fait mon malheur; ou plutôt c'est le Ciel qui m'a punie.

La Princesse, notre chere bienfaitrice, se trouve aussi enveloppée dans notre infortune. Il lui est survenu tout à-coup une disgrace qui lui a été suscitée par des ennemis. Comment une ame si aimante peut-elle avoir des ennemis? Mais cette disgrace ne peut durer : la vérité percera. Tâchez de vivre, mon bon ami, pour la consoler, pour faire son bonheur, & pour vous entretenir quelquefois avec elle, de l'infortunée Adélaïde.

Vous pouvez avoir encore de beaux jours. Vous avez été élevé à l'école du malheur; il y a là de quoi être sage & heureux. Les infortunes, qui ont déchiré votre cœur, y entretiendront une douce sensibilité, un attendrissement perpétuel, qui a ses charmes.

Ah! mon bon ami, je me berce du doux espoir que vous allez me survivre; mais qui sait si ce ne sera pas moi plutôt qui aurai le malheur de recueillir vos cendres? Cette idée me fait frémir. La plume me tombe des mains... Mon

bon ami, comment paroîtriez-vous devant le souverain Juge, coupable de votre mort, vous présentant devant lui, sans avoir été appelé? Ce Juge est notre pere. Si je paroissois avec vous en sa présence! Si nous étions deux à lui demander grace!.. Puisque je n'ai pu vivre avec vous, s'il m'étoit permis, du moins, d'y mourir!.. Mais non, vivez, rendez heureuse notre chere Princesse.

Mon bon ami, ne vous alarmez pas plus qu'il ne faut. Je ne suis pas encore condamnée par les Médecins. J'aurai peut-être le malheur de vivre. Si je suis la premiere rétablie, je volerai dans vos bras. Je tâcherai d'accélérer votre guérison par mes soins. Je vous servirai. Je suis jalouse de la belle Artémise; elle vous rend des services bien méritoires. Ce n'est pas l'amour qui l'entraîne, c'est la piété seule qui l'inspire. Ame pure, objet des regards complaisans du Ciel! Son innocence est encore sans tache. Elle n'a point brûlé de feux profanes. C'est une chaste Vierge; c'est un Ange sur la terre.

Avec quel doux plaisir je m'entretiens avec vous, mon cher ami! Tâchez de répondre, de votre côté, à votre Adé-

laide. Mon cher Cataudin, je ſens une petite défaillance. Je me hâte de vous dire que je n'ai jamais ceſſé de vous aimer. J'ai affecté quelquefois de l'indifférence; mais combien elle coûtoit à mon cœur! Ah! mon bon ami... Je n'en puis plus.... Mon bon ami... Pardon... Adieu... Peut-être.... »....

La lettre n'eſt point finie... O Ciel! peut-être Adélaïde étoit-elle tombée en défaillance dans ce moment. Peut-être étoit-ce là le dernier mot qu'elle avoit écrit. Le ſcélérat me diſoit qu'elle n'étoit plus; mais je ne pouvois le croire ſur ſa parole. Il me ſembloit que mon cœur me diſoit le contraire.

Je donnai cet écrit précieux à lire à ma chere Artémiſe. Elle verſa en ſilence de douces larmes. Qu'elle étoit belle dans ce moment! Elle remplaçoit preſque, à mes yeux, la tendre Adélaïde. Elle me dit que Baſile étoit revenu; que n'ayant pu obtenir de me parler, il lui avoit remis deux lettres qu'on avoit trouvées dans les papiers d'Adélaïde. Je les joins ici en ſoupirant. C'étoit une lettre d'Adélaïde à la Princeſſe Gémelli, & une réponſe de cette chere bienfaitrice. Comme ces deux pieces jettent de lumieres ſur les myſteres concernant mon

existence est enveloppée, je crois devoir les communiquer à mes Lecteurs. O chere Adélaïde, que tu nous as fait de mal à tous deux, en voulant travailler à mon bonheur! Je ne pouvois le trouver que dans tes bras.

Lettre d'Adélaïde à la Princesse Gémelli.

« Ma bonne Princesse, ma noble amie, vous m'avez toujours permis de vous ouvrir mon cœur. Je vous l'ai ouvert sans réserve. Vous y avez lu comme dans le vôtre. Vous y avez reconnu tous les sentimens heureux ou malheureux qui ont varié sa destinée. Vous y avez toujours vu notre chere Infidele régnant comme un Monarque inébranlable sur son Trône. Vous m'avez honorée d'une confiance réciproque. Vous m'avez raconté tous vos secrets, ou du moins vous m'avez promis de me les révéler tous. Vous l'avez fait jusqu'ici; mais il en est un de réserve, ce me semble, qui vous tourmente, & que vous voulez cacher, même à la confiante Adélaïde. Expliquons nous.

Vous avez jadis aimé le Chevalier de Rosamene. Vous me l'avez avoué

mille fois. Vous preniez plaisir à le dire. Vous avez même pensé à l'élever jusqu'à votre personne; c'étoit votre projet chéri. Vous avez daigné sacrifier ce vœu secret de votre cœur au bonheur de l'infortunée Adélaïde. Une grande Princesse s'est immolée à une petite particuliere, sa protégée. Le trait étoit digne de vous, & vos bienfaits continuels ont, depuis, égalé un si généreux sacrifice. Vous avez conquis, par ce procédé, la personne à laquelle vous vouliez vous sacrifier. Elle est à vous sans réserve; & vous pouvez en disposer comme de vos propres facultés; mais c'est à cette heureuse favorite à faire à présent son devoir. Vous aimez, ma belle Princesse, & vous ne me le direz plus. Vous aviez d'abord donné votre cœur au Chevalier, parce qu'il vous avoit sauvé la vie au milieu de l'onde écumante. Il vient de vous la sauver peut-être une seconde fois, par les justes soins qu'il vous a rendus dans une maladie mortelle. Votre ame aimante & reconnoissante s'est attachée, avec une nouvelle force, à celui par qui vous respiriez. Vous n'êtes plus maîtresse à présent d'un sentiment si impérieux. Il faut que vous viviez avec le

Chevalier, ou que vous renonciez à la vie.

Mon tour est à présent venu, ma chere Princesse, & je vais remplir mon devoir d'aussi bonne grace que vous. La générosité est bien moindre de ma part que de la vôtre. Vous ne me deviez rien, & je vous dois tout. Que dis-je? est-ce un sacrifice que je fais? Non, c'est une nouvelle grace que je vous demande. Je n'ai pas la bassesse d'aimer comme les ames vulgaires, que leur intérêt seul anime. J'aime Carandin pour lui-même, & non pour moi. N'est-il pas naturel, voulant son bonheur, que je cherche à lui procurer le sort le plus heureux & le plus glorieux qu'il puisse désirer? Quoi! je vois un moyen de lui faire la fortune la plus brillante, de lui obtenir le parti le plus cher, le plus beau qu'il puisse envisager! & je l'attacherois à un humble parti comme moi, à un sort obscur comme le mien! Je m'opposerois à sa fortune, à sa gloire, à son bonheur! Ne serois-je pas un monstre?

J'aime mon Carandin; lui seul est l'objet de mes vœux, de ma complaisance. C'est mon idole. Je veux le placer sur un Trône, sur un Autel, & l'y

adorer en silence, dans un respectueux éloignement. Je puiserai, de loin, mon bonheur dans ses yeux, en y lisant le sien. J'aurai rempli mon devoir à l'égard de ma noble bienfaitrice. Je verrai cette personne révérée, dont les bienfaits font ma vie, m'avoir enfin quelque obligation. Je serai ennoblie à mes yeux. Je me verrai la dépositaire du bonheur du couple chéri, qui le réfléchira dans mon cœur. Ah ! cette perspective m'enchante. Ma chere bienfaitrice, daignez agréer mon projet ; daignez vous y prêter. Faites le sort, la fortune d'un homme que vous aimez, que vous avez trouvé, jusqu'ici, seul digne de votre cœur. Ecoutez-le ce cœur qui vous parle, qui soupire en secret, que vous avez dompté si long-temps, mais qu'il est temps enfin de satisfaire. Adélaïde ne vous cede rien. Son Amant est plus à vous qu'à elle. Le respect dû à votre rang le contraint devant vous à présent ; mais quand vous l'aurez élevé jusqu'à vous, alors il s'épanouira ; il s'attachera à son égale ; & votre amour réciproque sera d'autant plus violent, qu'il aura été plus long-temps contraint.

Tels sont mes sentimens, ma respectable amie. Avouez que tels sont aussi

les vôtres. Daignez souscrire à mon projet. Souffrez que la tendre Adélaïde fasse aussi quelque chose pour vous ; & sentez qu'elle ne peut être heureuse, si elle ne voit heureuse sa chere Princesse. »

O noble Adélaïde ! c'est cette héroïne de l'amitié, c'est ce cœur animé des plus sublimes vertus que j'ai pu méconnoître ! Ah ! malheureux Cataudin ! tu l'aurois connu si tu avois été capable des mêmes sacrifices. Et cette chere personne n'est plus, dit-on, sur la terre, & c'est ma main cruelle qui l'a fait périr ! Affreuse idée ! Je ne puis m'y livrer, je ne puis y croire. Elle m'écrase comme un tonnerre. Lisons, pour reprendre haleine, la réponse de la chere Princesse.

Réponse de la Princesse Gemelli, à son amie Adélaïde.

« Tu ne veux donc pas m'avoir la moindre obligation, cruelle Adélaïde. Mes bienfaits pesent donc à ton cœur, aussi sensible, que généreux. Tu veux me rendre mille fois plus que je ne t'ai prêté. Pour récompense des générosités les plus ordinaires, tu veux me céder

ton Amant, celui qui est, à tes yeux, & peut-être aux miens, le premier des hommes; tu veux me donner la vie; car enfin, pourras-tu vivre, quand tu verras ce mortel chéri entre les bras d'une autre?

Vous êtes jalouse, Adélaïde; & qui ne le seroit pas d'un si intéressant jeune homme? Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimé; j'ai pensé à lui, tant que je n'ai pas su qu'il avoit le cœur prévenu pour une autre; mais quand j'ai appris qu'il t'aimoit, ma douce amie, j'ai senti qu'il falloit renoncer à un homme qui ne pouvoit me donner son cœur, en échange du mien. Bel effort, de vous céder ce qui vous appartenoit! Pourquoi ne seroit-ce pas autant de fierté que de générosité? Pourquoi voulez-vous que j'épouse un homme qui en aime une autre que moi? L'honnête garçon ne me l'a pas caché. C'est lui qui m'a refusée. Ma fortune, mon rang ne l'ont point tenté, non plus que ma personne. Il aimoit sa chere Adélaïde; qu'il la possède.

Il s'est toujours comporté avec moi d'une maniere qui lui a mérité mon estime. Vous voulez me faire accroire qu'il m'a de grandes obligations. Il a

été le premier à m'obliger sans m'avoir jamais vue ; il m'a rendu le plus signalé service ; il m'a donné la vie ; il a risqué la sienne pour sauver la mienne ; il m'a conquise au péril de ses jours. En voulant me donner à lui, je ne lui faisois présent que de son bien.

Dans ma derniere maladie, j'aurois péri, sans les soins assidus, inappréciables qu'il m'a rendus, encore au péril de sa vie ; car il n'a craint ni la fatigue ni la contagion. Il n'a pas quitté un moment le chevet de mon lit. Il a passé, auprès de moi, vingt-deux nuits de suite, sans qu'il m'ait été possible de lui voir fermer l'œil un moment, pendant un si long espace de temps. Cet effort étoit au-dessus des forces de la nature. Sa générosité le soutenoit & l'animoit ; & vous osez me vanter encore la mienne ; & vous voulez que je dispose de celui qui auroit tout droit de disposer de moi, s'il le vouloit ; que je le prive de tout ce qu'il aime ! Pour quelle récompense ? Pour ma fortune. Ne voilà-t-il pas une belle vétille auprès de son mérite, auprès de ce que je lui ferois perdre ?

Nous avons trop tourmenté cet excellent jeune-homme. Il a paru le mé-

riter par quelques infidélités : mais comment vouliez-vous qu'il s'en dispensât ? Est-ce lui qui a jamais cherché à porter ailleurs son hommage ? N'a-t-il pas fui, par une vertu peu commune, toutes les conquêtes que les plus fiers triomphateurs se font gloire de rechercher ? Les autres femmes ont des yeux comme nous, ma chere ; & ce mortel est ensorcelant! N'avons-nous pas vu des Beautés, fieres avec tous les autres hommes, lui offrir, jusques devant nous, un cœur qui n'étoit pas accepté ? Il eût fallu, pour résister à tant d'attaques & à l'ascendant des circonstances, qu'il eût été d'une nature supérieure à la nature humaine ; & nous avons osé le vexer, & nous donner les airs de le punir !

Mademoiselle, je me suis trop longtemps prêtée à vos caprices romanesques. Je vous ai permis d'abord d'endosser l'habit d'homme vis-à-vis de votre Amant. En vérité, il faut que la nature vous ait douée d'un charme inexplicable. Comment donc, ma belle ? ce jeune homme ne vous a bien vue que dans votre enfance. Depuis que vous êtes avec moi, vous avez toujours su vous voiler & vous déguiser devant lui. Il vous con-

noit si peu, que vous avez vécu auprès de lui, travestie en homme, sans qu'il vous ait reconnue. Il a dans la tête, une Beauté idéale, une Divinité supérieure à tous les objets que lui offre ce bas monde, & qu'il appelle Adélaïde. Tout ce qu'il voit n'est que dans l'ordre de la nature, & ne peut être son Adélaïde... Je vous jure que vous avez eu tort de poursuivre si long-temps ce déguisement. Vous voyez ce qui en résulte. Ce brave garçon, par sa confiance & sa bonne foi, méritoit de n'être pas trompé.

Il a trop expié ses fautes, ma chere Adélaïde; il est temps de vous montrer sans voile à ses yeux; il est temps de couronner sa flamme; elle le mérite. Un homme qui peut vous aimer si constamment, si ardemment, quand il vous connoît à peine, est peut-être l'Amant le plus méritant qu'on ait jamais vu. Il vous a fait des infidélités; mais ne vous a-t-il pas fait des sacrifices? Finissez; je l'exige, ma chere Adélaïde. Je ne sais ce que je crains; mais je crains quelque chose. J'ai des pressentimens. Renoncez à votre projet. J'y suis très-sensible; mais fiez-vous un peu plus à la vertu de vos amies. Les Grands ne sont pas faits pour être

heureux, mais pour faire des heureux. Laissez-moi remplir à votre égard, & à celui de votre ami, une si haute destination, &c... ».

Grand Dieu ! quelle impression me fit la lecture de ces deux lettres ! mais quelle impression tardive ! Je les lus cent fois, je les baisai mille, en les arrosant de mes pleurs. O femmes nobles, sublimes, que je me sentois petit devant vous ! Mais combien j'avois été imbécille ! Quoi ! j'avois pu vivre si long-temps avec mon Adélaïde sans la reconnoître ; & j'avois poussé la méprise jusqu'à la résolution cruelle d'immoler celle que j'aimois, tandis que je devois songer à l'épouser.

Je m'étois laissé abuser, je ne sais comment ni pourquoi, pour un malheureux, payé sans doute pour me trahir. N'étoit-ce point un secret émissaire de l'indigne Spinacuta ? Il m'a fait voir que Chéri avoit mes lettres, mon portrait, celui d'Adélaïde. Rien de plus simple. Chéri n'étoit autre qu'Adélaïde.

O Dieu ! j'étois si aimé, & en même temps si malheureux ! Et celles qui m'aimoient, que sont-elles devenues ? La chere Princesse Gémelli languit dans les

horreurs de la captivité. Pour qui ? Pour moi seul. Ce sera encore le noir Spinacuta qui aura semé des calomnies sur son compte, pour la punir de la préférence dont elle sembloit m'honorer. Et pour Adélaïde, ô Ciel ! un monstre ose assurer qu'elle n'est plus. Nouvelle affreuse ! coup terrible de la main du sort, qui me frappe sur la poitrine, en me jetant hors de la terre des vivans ! Non, je ne puis croire, sur la foi d'un scélérat, cette effrayante nouvelle ! « Non, mon ami, ne » le croyez pas, me dit la tendre Artémise ; mais en attendant que vous re» trouviez vos deux cheres amies, qui » les remplacera pour vous ? car vous » voilà seul à présent dans les déserts » du monde. Permettez-vous à la timide » Artémise de chercher, par ses soins, » à vous tenir lieu, tant qu'il sera pos» sible, des objets célestes que vous avez » perdus ? »

« — Oui, mon Artémise, lui répon» dis-je ; vous seule me restez dans l'uni» vers. Il n'y avoit que vous sous le Ciel » qui fussiez digne de remplacer de si » chères personnes, & sa bonté a daigné » vous amener dans mes bras. Il pro» portionne ses faveurs aux coups qu'il me » porte ».

Cette chere Artémise paroissoit prendre, dans mes bras, la figure même de mon Adélaide. Un amour du plus grand caractere se peignoit dans son œil virginal. En la voyant, un doux rayon de plaisir pénétroit dans mon cœur, comme un beau jour sourit dans les rigueurs de la saison glaciale. Mais, hélas! je voyois s'altérer la santé de cette belle personne. Il lui survenoit quelquefois des défaillances qui faisoient craindre pour sa vie. C'étoit moi sans doute qui étois la cause de sa triste situation. Elle la devoit à trop de fatigue qu'elle avoit prise pour me soigner. J'étois l'assassin d'Adélaide, de la Princesse, & même d'Artémise....

Quelle défaillance affreuse vient m'assaillir moi-même? Je n'ai jamais rien senti de pareil. Ah! la mort, de sa main de glace, vient presser mon cœur. C'en est fait.... O mon Adélaide!.... ô mon Artémise!... Je me meurs. L'Univers s'efface. Mon Dieu, pardonne-moi; reçois-moi dans tes bras....



Lettre de Grégoire Merveil, Marquis d'Erbeuil, pere du Chevalier, à Julie son épouse.

Milan, 16 Février.

Ma chere Julie, je suis désespéré. Je suis arrivé trop tard. Tu sais pourtant, ma bonne amie, que je n'ai pas perdu de temps; que dès que j'ai appris le malheur de mon fils, j'ai pris la poste sur le champ. Je l'ai trouvé sur son lit, sans mouvement. On me soutient qu'il est mort; mais moi, qui sais que je suis tombé en léthargie à Casalmaggiore, moi, qui sais que la léthargie ressemble à la mort, je me flatte qu'on se trompe, & que je ramenerai mon fils des portes du trépas.

On lui a suscité des chagrins de toute espece. C'est ce damnable Spinacuta qui le persécute éternellement. Le malheureux est enfermé à Naples; mais, du fond de sa prison, il lui suscite des tracasseries diaboliques. Il a envoyé un Agent secret, que j'ai découvert. Ci-devant il s'étoit servi d'un certain Figaro, mauvais sujet qu'on a produit, avec avantage, sur nos théâtres. Ce fripon ne l'a

l'a pas été assez au gré de l'odieux persécuteur. Il en a choisi un plus méchant, de la même Société, un scélérat décidé, un organiste hypocrite, nommé Basile. Ce vil polisson est venu s'établir à Milan, pour remplacer le Comte & devenir la Furie persécutrice de mon fils. Il a pris le costume d'un petit Abbé pimpant. Il a conduit Cataudin, d'abord chez des Médecins *Magnétiques*, pour le faire assassiner à la sourdine; ensuite il l'a fait passer pour fou. Il l'a précipité dans le combat malheureux qui occasionne sa mort. Enfin, il lui a appris, pour lui donner le coup de grace, que sa maîtresse étoit morte. Je ne sais pas si cela est vrai. Je ne puis déterrer cette infortunée Adélaïde. Quoi qu'il en soit, j'ai fait mourir sous le bâton le détestable Basile; & que n'ais-je pu rendre le même service à son indigne maître! On a trouvé, dans la poche du coquin subalterne, une lettre qu'il écrivoit au coquin titré qui le soudoyoit. Heureusement, il n'avoit pas eu le temps de la faire partir. Je t'en envoie copie. Pour moi, je prodigue mes soins au cadavre de mon fils; car on jure que c'est un cadavre. Soins superflus! Je ne perds cependant pas l'espoir. Je t'écrirai bientôt plus au long.

Réponds-moi, ma chere amie; soutiens-moi dans cet horrible malheur ».

Lettre de Basile au Comte Spinaccutta, incluse dans la précédente.

« Mon très cher & très honoré Maître, à qui je donne bien plus volontiers ce nom qu'à ce pauvre Comte Almaviva, ruiné depuis qu'il a pris, pour son Intendant, ce coquin de Figaro, la prudence ma forcé de quitter ce Maître pour un meilleur. Vous allez voir que je saurai mieux répondre à votre confiance, que le malheureux Barbier de Séville. J'ai su, je crois, vous défaire de l'éternel Chevalier de Rosamene; mais il faut vous donner des détails qui puissent satisfaire votre cœur noble, & vous faire goûter le plaisir, plus que noble, de la vengeance.

Je n'ai pas eu de peine à m'insinuer dans la confiance de ce jeune indiscret. D'abord, je lui ai persuadé qu'il étoit malade, afin qu'il n'eût pas l'insolence de se parer d'une santé florissante, tandis que mon très-honoré Maître, son ennemi, ne jouissoit pas de la sienne. Ensuite, pour lui procurer une maladie réelle, & peut-être mortelle, je l'ai mis entre les mains des Médecins. Je l'ai conduit dans

un singulier asile, où des Docteurs prétendent guérir toutes les maladies, par une vertu *magnétique* qu'ils disent répandue dans l'Univers. C'est une comédie ; mais on vient à bout d'y faire tourner la tête aux malades, & ordinairement ils en sortent avec une suite funeste des plaisirs qu'on leur a fait goûter. J'ai voulu que le Chevalier ne manquât aucun de ces inconvéniens. Au sortir du *magnétisme*, il est devenu fou, ou du moins j'ai su le faire passer pour tel. Il a été enfermé & traité d'une maniere qui décrédite un homme pour toute sa vie. Après la maladie de la partie supérieure, il en a éprouvé une autre dans la moyenne région ; & j'ai su l'engager à s'adresser, pour s'en faire guérir, à un Charlatan qui a beaucoup augmenté le mal.

Tout cela n'étoit encore rien. Votre ennemi avoit souffert ; mais il falloit qu'il mourût. J'ai su le brouiller avec un jeune-homme que je soupçonnois être son amante déguisée. J'ai obtenu la confiance de ces deux jeunes écervelés ; & je les ai amenés à se battre l'un contre l'autre. Vous sentez mon but. Je me suis dit : « Le jeune ami tuera le Chevalier, & nous en serons ainsi débarrassés ; ou bien

le Chevalier le tuera, & il mourra de douleur, ou se brûlera la cervelle de désespoir d'avoir tué son amante, ou du moins il sera obligé de se sauver. De cette maniere nous l'écarterons, & je saurai bien le retrouver tôt ou tard, pour lui procurer l'honneur d'être immolé à la satisfaction de mon très-honoré Maître».

Ce que j'avois imaginé n'a pas manqué d'arriver. Les deux Adversaires se sont trouvés à un rendez-vous. Le prétendu jeune-homme a choisi le pistolet: le Chevalier a tiré si heureusement, quoiqu'il voulût épargner son ami, qu'il lui a fait passer deux balles dans le sein. Alors s'est fait la reconnoissance. Le malheureux avoit blessé son Amante. Figurez-vous son désespoir. Il n'a pas manqué, sur le champ, de se passer une épée au travers du corps. On a emporté les deux moribonds chacun de leur côté. Il falloit envenimer les plaies du Chevalier; car, sans cette précaution, avec un tempérament de fer, il auroit pu en revenir. J'ai déterré une lettre de sa Maîtresse, par laquelle cette imbécille déceloit que son déguisement & la fausse nouvelle qu'elle semoit de la prétendue résolution où étoit Adélaïde d'entrer dans le Cloître, n'avoit pour but que d'amener le

sieur Cataudin à épouser la Princesse Gémelli. C'étoit un de ces beaux sacrifices d'héroïne de Roman, un de ces efforts de vertu, faits pour nous amuser, nous autres gens sans préjugés. Elle protestoit qu'elle aimoit toujours son Chevalier. Vous sentez bien que celui-ci a été doublement désespéré de l'avoir immolée. Je n'ai pas manqué de lui apprendre, avec le cœur bien serré, qu'elle n'étoit plus. Je n'en sais rien, dans le fond, parce que j'ignore ce qu'elle est devenue; mais je présume qu'elle est morte.

Vous sentez qu'un redoublement de désespoir a repris le Chevalier; qu'il s'est jugé indigne de vivre; qu'il n'a plus voulu souffrir aucun remede. D'ailleurs son sang un peu infecté, puisqu'il faut le dire, par la secrete incommodité dont je vous ai parlé, a envenimé la plaie; de sorte que jamais Médecin n'a si bien opéré que moi, pour expédier les malades; & l'on m'assure en effet que le sieur Cataudin, avec tout son mérite, a rendu son dernier soupir.

Pour comble de bonheur, la Princesse Gémelli a été arrêtée à cette époque, par un effet de nos sages mesures; de sorte qu'elle n'a pu ni voir ni secourir le Chevalier, qui s'est trouvé seul & abandon-

né. Elle est à présent avec vous ; c'est-à-dire, au moins, dans la même prison. Vous voilà au comble de vos vœux. Vous êtes débarrassé de votre ennemi ; vous n'avez plus qu'à sortir de prison, en faire sortir votre Amante, & l'engager à vous épouser.

Il y a un revers à cette médaille si riante. Le Marquis d'Erbeuil, pere du Chevalier, est arrivé pour voir mourir son fils. On dit que sa figure enchante toutes les femmes. Pour moi, elle me glace & me pétrifie. Quel homme ! il veut m'exterminer ; & ce ne sera pour lui qu'un jeu. Il vous en prépare autant qu'à moi, mon très-honoré Maître. Vous êtes bien heureux d'être enfermé ; votre prison vous met du moins en sûreté contre ses coups. Je tremble. J'ai un pressentiment. Je veux partir incessamment de Milan. Vous croyez peut-être que c'est pour la peur ; Non. C'est pour aller le braver jusques dans Paris même. La fortune m'y attend, je crois. Vous y avez envoyé Figaro ; il y a fait une sensation singuliere. Je me flatte d'en faire autant. J'ai lieu de le croire ; car enfin j'ai un mérite qu'on doit accueillir. Je suis nécessaire à Paris. Les François sont méchans comme d'autres, soit. Ils ont un

talent tel quel pour perdre ceux qui les offusquent : mais en général, ils sont trop étourdis, trop inconsidérés. Ils n'ont que de la superficie ; il leur manque de la profondeur. Ils sons bons pour une boutade : mais machiner une intrigue combinée par une haine réfléchie ; faire périr lentement un ennemi, sans qu'il se doute que vous lui en voulez ; l'amener, sans qu'il s'en apperçoive, au bord de l'abîme & l'y pousser ; rester les bras croisés, & lui faire faire à lui-même toutes les démarches pour sa perte ; c'est-là un art encore fort au-dessus des François ; & j'espere qu'en le leur enseignant, je ferai une immense fortune. Déjà un Auteur m'a introduit, avec Figaro, dans une Comédie ; il apprend aux François, par mon canal, ce que c'est que la calomnie, & le parti qu'on en peut tirer. Vous voyez qu'il rend par-là un grand service à sa Nation. Je veux enseigner à cette Nation légere tous les secrets de la scélératesse. On s'y occupe de misérables tracasseries qui méritent tout au plus, à leurs auteurs, le titre mesquin de *méchant*. Il faut des noirceurs, morbleu ! pour prétendre au noble titre de *scélérat*. Je vois cependant des dispositions. Déjà ce nom a perdu de son horreur. On s'est même ac-

coutumé à un autre, qui sembleroit devoir encore plus répugner, parce qu'il désigne un patient puni du supplice affreux de la roue. On prodigue à Paris de tous côtés, & l'on répete à l'envi l'élégante épithete de *roué*. Vous sentez que quand l'horreur du supplice a disparu, celle du crime ne doit pas durer long-temps.

Je voudrois voir cet Auteur, pour l'inspirer. J'espere que j'en ferois quelque chose. Son éloge de la calomnie m'a prévenu en sa faveur. Je lui apprendrois à me peindre à fond dans la nouvelle piece qu'il médite. On dit qu'elle est de mauvaises mœurs. *Bravo*! L'Auteur fera son chemin; il a des dispositions. Ce n'est pas que je prétende vous le donner pour un *scélérat*, ni pour un *roué*: il en est sûrement bien loin. Il connoît même si peu le mérite de ces noms, qu'il s'offenseroit si on les lui donnoit. Cela écrit inconsidérément tout ce qui lui vient sous sa plume. N'a-t-il pas fait des Drames où il a peint la vertu? Ne veut il pas se mêler aussi de bienfaisance? Ce n'est pas là encore un homme. Je crois appercevoir dans lui de la suffisance, de la vanité, si commune à sa Nation, du vent, en un mot. C'est un ballon rempli d'air, si vous voulez, une bulle d'eau de savon, brillante &

formée d'un souffle, qu'un autre souffle fait évanouir. (Je dis tout cela au hasard; car je ne le connois pas personnellement.) Mais il a du moins eu la gloire de mettre dans sa Piece, contre la coutume générale, un scélérat impuni.

Ah! Monsieur le Comte, on ne sent pas tout le mérite d'un scélérat. On s'obstine à faire cas d'un honnête homme. On ne veut pas sentir qu'un bourru de cette espece est roide & ne sait jamais plier; que le vicieux au contraire est souple & se prête à tout; qu'on sera sûr de lui, qu'on lui fera faire tout ce qu'on voudra, tant qu'on aura de l'argent. Chassez le vice, vous ôtez le liant de la Société; plus de brillant, plus de plaisir. Sous le sceptre de fer que porte la vertu, tout est austere, triste, uniforme; & le monde assoupi rentre dans le néant »....

Suite de la lettre du Marquis d'Erbeuil.

« L'indignation ne me permet pas d'en copier plus long. O ma Julie! quel odieux scélérat! Comment peut-il exister sur la terre un homme aussi abominable? J'ai pourtant entendu parler sur ce ton plusieurs grands Seigneurs & des gens en place. Ma tendre amie, le monstre a été

puni, & M. de Beaumarchais n'aura pas le désagrément de le peindre aussi noir qu'il étoit. Je t'ai dit que j'avois fait mourir sous le bâton cet indigne Basile. Mes gens viennent de m'apprendre que, s'étant apperçus qu'il respiroit encore, ils l'avoient étouffé dans un bourbier, comme on en usoit anciennement à l'égard des lâches. Je n'aurois osé mettre sous tes yeux son abominable langage, si je ne t'avois appris, en même-temps, son châtiment. Cependant je vais être obligé de partir sur-le-champ, pour éviter les poursuites qu'on va faire au sujet de cette équitable vengeance. On sent que l'homme étoit un scélérat, qu'il est justement puni; mais ce n'étoit pas à moi à le faire exécuter. On m'a fait prévenir, sous main, de me soustraire aux recherches de la Justice. Ainsi, je pars sur-le-champ. Je ne pourrai rendre à mon fils les derniers devoirs, ni m'assurer s'il ne reste pas un souffle de vie caché dans son sein. Je recommande qu'on l'examine aussi scrupuleusement que j'aurois pu le faire, avant de le déposer dans la sépulture. O mon cher fils! en quelles mains étois-tu tombé? O que n'as-tu vu la lettre abominable où ce scélérat se peint avec tant d'impudence! Quels malheurs tu aurois

évité ! Mais où soupçonner des ames si diaboliques ? C'est le ton du siecle. Il y a des gens qui adorent le Dieu du mal, c'est-à-dire, le Diable, puisqu'il faut le nommer par son nom, qui se dévouent à son service. Aussi voit-on ces gens-là renverser les notions du juste & de l'injuste, confondre & détruire toute morale, & prêcher la méchanceté par principes. Il en est d'autres qui mettent ces abominables principes en pratique. On vit la même chose en Italie, du temps de Machiavel : mais détournons les yeux de cet affreux tableau. Nous avons tant de malheurs particuliers à déplorer ! Mon fils, doué par la nature de tant de brillantes qualités, va être mis au tombeau. Son persécuteur, ame infernale du même limon que celle de Basile, est, heureusement pour lui, à l'abri de ma vengeance, dans une prison ; mais je ne le perdrai pas de vue. Tout est prêt pour mon départ, ô chere Julie ! & je monte en chaise, pour te rejoindre sous peu de jours ».

Fin de la troisième Partie.

SECONDE SUITE
DE L'AVENTURIER FRANÇOIS,
CONTENANT LES MÉMOIRES DE CATAUDIN, CHEVALIER DE ROSAMENE, FILS DE GRÉGOIRE MERVEIL.

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

NOUVELLE ÉDITION.

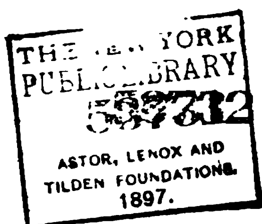
TOME QUATRIEME,

Faisant le septième de l'Ouvrage.



A BRUXELLES,
Chez DUJARDIN, Libraire de la Cour.
ET A PARIS,
Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire,
rue du Foin-Saint-Jacques.

1789.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
58732
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.



SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

QUATRIEME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Mes chers amis, je ne suis pas mort. Voilà déjà deux fois que je l'ai échappé belle; mais enfin, je respire;

Et l'avare Achéron vient de lâcher sa proie.

J'étois tombé dans l'anéantissement. Combien ce triste état a-t-il duré? Qu'est-ce qui s'est passé pendant ce temps-là? Je l'ignore. J'ai appris que mon pere, par un excès de tendresse, étoit venu de France

pour me secourir. O tendre pere ! Il m'a trouvé mort. Il a été obligé de partir, sans avoir la douceur de savoir que je ressusciterois. Je n'ai point vu son arrivée, je n'ai point vu son départ. Je me suis éveillé. On va croire que c'est dans un tombeau. Non. D'abord, c'étoit au sein de la nuit. J'étois nu, exactement nu, fort durement couché En tâtonnant, je reconnus que j'étois sur une grande table, fort éloignée de valoir un lit de plume. En promenant mes mains autour de moi, je sentis que la droite se reposa machinalement sur quelque chose qui ressembloit au sein très-ferme & très-froid d'une femme. Je tressaillis, non d'horreur; mais simplement de surprise; & en égarant plus loin ma main timide, je reconnus toutes les dépendances qui m'assurerent que j'étois auprès d'une femme nue comme moi : « Que signifie une telle » situation, me disois je aussi scandalisé » que surpris. Apropos de quoi coucher » un homme nu sur une table, auprès » d'une femme aussi indécemment dé» pouillée ? Pourquoi choisir le temps de » ma prétendue mort, pour un arrange» ment si peu honnête ? »

Je compris cependant qu'on avoit dû me croire effectivement mort; qu'en cette qualité on m'avoit porté dans la chambre

où l'on ensevelit les morts ; qu'au jour naissant, je devois être probablement enveloppé dans le linceul ; que ma voisine, au sein froid & ferme, devoit être une morte posée sur la même table, pour le même objet.

Cette morte m'intéressoit. Je désirois qu'elle pût, comme moi, revenir à la lumiere. Mes mains, je l'avoue, s'égaroient ; non pour satisfaire aucun désir malhonnête, mais dans l'intention d'examiner s'il n'y avoit pas espérance de la rappeler à la vie. Puisqu'on voit la légitimité de mon but, qu'on me permette de dire que je touchois une peau de satin, & que je sentois, dans les formes de ce corps, tout ce qui pouvoit annoncer la jeunesse. Autant qu'il m'étoit possible de juger des traits par le tact, en passant la main sur le visage, il me sembloit que ce devoit être celui d'une très-jolie personne. Toutes ces circonstances m'intéressoient nécessairement, quoique l'humanité dût suffire pour m'émouvoir en faveur de cette femme, quelle que fût sa figure : & comme Artémise étoit la derniere personne de son sexe que j'avois vue, & qui m'avoit interressé, je prêtois à la morte les traits de cette belle personne. Je me rappelois même les défaillances que je lui avois vu

éprouver récemment; & je concevois une espece de soupçon lointain, qui me la faisoit entrevoir dans cette dépouille immobile.

J'appuyois, avec crainte & respectueusement, ma main sur la poitrine. Il me sembla que le cadavre s'échauffoit singulierement sous ma main fortunée. Je sentis battre le cœur, d'abord foiblement & d'une maniere douteuse, ensuite très-décidément. La beauté, que je supposois à cette infortunée, me fit vaincre la répugnance que tout mort ou vivant doit inspirer en pareille circonstance. Désirant de la ranimer, je la serrai dans mes bras. Je sentis sa poitrine s'échauffer de plus en plus sous la mienne, & son cœur battre contre mon cœur. Je poussai l'humanité jusqu'à presser sa bouche de la mienne. Enfin, j'entendis exhaler un grand soupir. Je redoublai mes tendres & salutaires carresses. La personne s'écria : *Stelle! dove son'io?* (Ciel! où suis-je?) Je reçus ces mots avec les plus vifs transports de joie. Cette voix, d'ailleurs, ne m'étoit pas inconnue; elle avoit même je ne sais quoi de tendre qui pénétroit jusques dans mon cœur. « Ma » chere amie, dis-je à la nouvelle ressus- » citée, ne craignez rien, vous êtes dans

» les bras d'un ami. On nous a pris
» pour morts, sans doute, vous & moi.
» On nous a mis sur cette table, pour
» nous ensevelir dans la matinée; mais
» nous y mettrons bon ordre. Rendons
» grace au Ciel; nous ne pouvions
» nous éveiller plus à propos. —
» Qu'entends-je, reprit la morte rendue
» à la vie? Est-ce vous, mon cher Che-
» valier?» Alors, je reconnus la per-
sonne. « Est-ce vous, lui répondis-je,
» ma chere Artémise? Comment vous
» trouvez-vous ici? Vous étiez donc aussi
» tombée en léthargie? — Hélas! reprit
» elle, sans doute il y a de la sympathie
» entre nous deux. Quand je vous ai vu
» rendre ce que je croyois le dernier
» soupir, j'ai été si saisie, que je suis
» tombée évanouie. On m'a fait reve-
» nir à force de soins; mais la maison
» où vous veniez de mourir m'a paru,
» dès-lors, insupportable, & j'ai voulu en
» sortir. Mais, ô Dieu! comme j'ai
» trouvé ma mere indisposée contre moi!
» Un scélérat, un hypocrite, qui veut
» s'emparer de mon bien, m'a ravi le
» cœur de cette mere, auparavant si
» tendre. Elle s'est emportée contre moi,
» elle m'a dit qu'elle avoit fait tout ce
» qu'elle avoit pu pour m'empêcher

» d'entrer dans cette maison ; mais
» que, puisque, sans égard pour elle,
» j'y étois entrée, elle vouloit absolu-
» ment m'y faire rester ; que si je pré-
» tendois en sortir, elle m'abandonne-
» roit, me renieroit pour sa fille, &
» me donneroit sa malédiction. J'ai vu
» que j'avois perdu le cœur de ma mere.
» A la suite d'une perte récente, qui
» m'étoit déjà si sensible, j'en fesois une
» nouvelle, à laquelle on ne peut rien
» comparer. J'ai vu d'ailleurs toute la
» maison s'armer contre moi. J'ai été
» renfermée très-étroitement. Je me
» suis senti le cœur si serré, que j'ai
» été attaquée d'une fievre des plus
» violentes. J'ai eu le transport. J'ai
» perdu la connoissance, qui m'étoit si
» pénible. Enfin, sans doute, on m'a
» prise aussi pour morte, puisque me
» voilà dans ce cruel état. Je reconnois
» très-bien que nous sommes dans la
» chambre où l'on ensevelit les morts.
» On n'aura pas eu le temps, hier au
» soir, de nous coudre dans le funeste
» linceul, on a réservé ce triste office
» pour ce matin. Ah ! que le réveil
» nous est venu à propos ! Que je le
» bénis ce réveil, puisqu'il me rend le
» mortel chéri dont la perte m'étoit si

» sensible ! Je reprends la vie ; je re-
» trouve l'homme qui m'est cher, sans
» doute aussi je recouvrerai ma liberté
» & le cœur de ma mere ».

Je pressai dans mes bras cette jeune personne, avec un attendrissement inexprimable. O ma douce Artémise ! lui dis-
» je enfin, mon Ange tutélaire, le seul
» bien qui me reste sur la terre, faut-il
» que je vous cause tant de malheurs,
» en récompense de tant de bienfaits
» dont vous m'avez comblé, & que le
» Ciel me condamne à paroître ingrat,
» même quand je suis privé du senti-
» ment ? Non, ma chere amie, il ne
» faut pas nous endormir dans la cir-
» constance où nous sommes ; nous de-
» vons profiter de la vie qui nous est
» rendue, & nous soustraire aux tyrans
» qui nous persécutent. — Hélas ! reprit
» Artémise, il est trop vrai ; si l'on
» nous retrouve ainsi échappés à la mort,
» on nous enfermera chacun de notre
» côté, vous comme fou, puisqu'il faut
» le dire, moi peut-être en la même
» qualité ».

Tandis que nous parlions ainsi, le jour commençoit à poindre, &, par degrés, nous appercevions les objets

répandus autour de nous. Nous vîmes très-clairement que nous étions en effet dans la chambre où l'on ensevelit les morts. Il s'en trouvoit plusieurs, autour de nous, qu'on avoit déjà enveloppés dans le drap mortuaire; deux ou trois autres étoient encore nus; entre autres un Negre qui, dans ce triste état, avoit la figure du Diable, & fit pousser un cri à la timide Artémise. Je craignis que ce cri fatal ne nous attirât la visite soudaine de quelque surveillant. Il ne vint heureusement personne: mais le chant du coq nous annonçoit que nous ne tarderions pas à voir paroître quelqu'un; & c'est ce qu'il étoit à propos d'éviter.

Il falloit sortir de ce triste asile; mais le pouvions nous étant nus? Nous eûmes beau regarder autour de nous, nous n'apperçûmes que le triste uniforme des morts, que des linceuls funéraires, qui ne pouvoient former, pour des vivans, un habillement décent; car enfin, si nous paroissions sous ce bizarre accoutrement, il est certain que nous devions être remarqués & arrêtés. Il nous falloit un vêtement qui pût au contraire nous dérober aux regards les plus clairvoyans.

N'ayant rien autre chose, nous nous

servîmes de ce que nous avions. Nous entortillâmes les draps les plus fins autour de notre corps & de tous nos membres ; il ne nous resta de nus que les pieds, les mains, & la tête ; ce qui nous donnoit une figure assez plaisante. Nous prîmes chacun un second drap sur nous, pour nous servir de draperie ou de manteau. D'autres linceuls furent employés à nous faciliter notre descente par la fenêtre ; car, étant enfermés sous la clef, nous ne pouvions sortir que par cette voie. Artémise auroit eu bien de la peine à en venir à bout sans mon secours. Nous attachâmes nos draps à la fenêtre, qui heureusement n'étoit pas bien haute. Je me glissai le premier en dehors, & quand je fus descendu seulement d'une brasse, je dis à la chere Artémise d'appuyer ses deux pieds sur mes épaules, & de bien empoigner le drap ; ce qu'elle fit assez adroitement. Dans cet état, je me glissai le long du linceul, en soutenant mon doux fardeau. Quand nous fûmes en bas, nous nous trouvâmes dans un jardin. Heureusement il n'y avoit point de chien qui pût réveiller le monde par ses aboyemens ; mais en récompense nous vîmes un mur assez élevé, qu'il falloit escalader, pour sortir entierement

de prison. Je vins à bout de grimper jusqu'au haut. Là, j'attachai le bout de mon drap à une barre électrique plantée sur le sommet. Je redescendis ensuite pour chercher Artémise. Je la fis monter sur mes épaules, & j'eus la force de m'élever le long du drap, en soulevant cette chere personne. Parvenus en haut, il nous fut aisé de descendre du côté de la rue; par le même procédé que nous avions employé pour descendre de la fenêtre, & nous nous trouvâmes ainsi en liberté: mais pour combien de temps? Nous tremblions à tous momens d'être arrêtés; & quand nous appercevions de loin quelqu'un, nous enfilions un autre chemin.

Cependant nous rencontrâmes la patrouille au détour d'une rue; & nous en étions si près, qu'en paroissant fuir, nous aurions excité à nous poursuivre. Nous passâmes donc fierement de l'autre côté de la rue. A notre grand étonnement, les Soldats ne nous dirent rien; seulement, nous crûmes en voir quelques-uns sourire. Cette heureuse circonstance nous rendit plus hardis; & quand nous rencontrions quelques Bourgeois, nous passions avec dignité

en les regardant. Ils nous appeloient *Signore maschere* (Mesdames Masques), comme on diroit en France, *Beaux Masques*, & ils sourioient. Cela me fit conjecturer que nous étions en carnaval; & quoique j'ignorasse parfaitement, depuis l'époque de mon malheureux combat, en quel temps je vivois, je reconnus, par un calcul fort aisé, que nous devions être au Mardi Gras; ce qui étoit réel & fort heureux pour nous.

Chacun revenoit paisiblement du bal, & s'en retournoit chez soi. Nous revenions d'une autre fête; & quoique les passans ne nous gênassent pas beaucoup, nous entrâmes dans une petite rue écartée, pour en éviter l'affluence. Nous vîmes qu'on avoit attaché une malheureuse éclanche à la chaîne d'une sonnette. Un gros chien, en sautant, morsilloit cette proie, & faisoit sonner la clochette. Le portier venoit, ouvroit la porte; le chien, à son approche, s'écartoit, & le contemploit flegmatiquement à une respectueuse distance. le portier regardoit de tous côtés, ne voyoit personne, juroit contre les polissons, & se retiroit en fermant sa porte. Un moment après qu'il étoit parti, le chien recommençoit son jeu sonnant; le portier

revenoit avec un fouet qu'il cachoit sous sa veste, de maniere qu'on le voyoit pendre. Le dogue reculoit avec le même respect; l'homme n'appercevoit encore personne, & se retiroit en redoublant ses juremens. – Nous observions cette farce, d'un angle obscur où nous étions cachés. Nous ne savions où nous retirer. Il ne nous étoit pas possible de rester, de jour, au milieu de la rue, dans un état si comique. Nous souhaitions de bon cœur, que le Janus de cette porte, en courant après le chien, nous fournît l'occasion d'entrer chez lui. Enfin le bon homme revint ouvrir; il sortit pour voir, si, en rodant quelques pas, il ne découvriroit point le sonneur. Il ne vit aucun homme; mais il apperçut la piteuse éclanche pendue à la chaîne de sa sonnette. Alors il eut assez d'imaginative pour deviner la cause de la sonnerie; il courut, avec son fouet, après le chien, qui gambada devant lui, & finit par se jeter si à propos dans ses jambes, qu'il le fit tomber le nez dans la boue, ou dans ce qu'on voudra. Pendant ce bel exploit, il avoit laissé sa porte ouverte, & nous eûmes le temps d'y entrer, avant qu'il pût voir clair & rentrer lui-même.

Nous crûmes devoir éviter ses regards. Nous nous enfonçâmes dans un long corridor très-obscur, où nous ne rencontrâmes personne. Que faire? nous ne pouvions obtenir des secours, sans être vus, & nous ne pouvions être apperçus sans risquer d'être pris pour des voleurs. Nous rodâmes long-temps sans but déterminé, fort embarrassés de nos personnes. Enfin, nous crûmes entendre un bruit souterrain, qui s'élevoit de dessous nos pieds, & qui ressembloit à de la musique. Nous écoutâmes, & nous nous confirmâmes dans l'opinion que c'étoit en effet un son musical. Nous distinguâmes, de plus, un bruit sourd & cadencé comme celui des sauts réglés; ce qui nous annonçoit qu'on dansoit au son des instrumens, comme il est d'usage. Nous cherchâmes les moyens de parvenir à la salle du bal. Nous trouvâmes, à force de tâtonner, un escalier obscur, par lequel nous descendîmes. Nous découvrîmes enfin la porte de la salle, ou plutôt de la cave. Nous remarquâmes, à quelques toises de-là, un grand trou creusé dans le mur, avec les pierres dérangées & enlevées de ce trou; ce qui nous fit conjecturer qu'on passoit d'un bâtiment voisin dans celui

ci, par cette breche, où l'on pouvoit ensuite remettre les pierres, pour la reboucher à volonté. Nous étions à la porte des plaisirs; nous entendions, comme on dit, les joies du Paradis; elles ne nous tentoient point; mais il nous falloit un asile & des secours. « Que risquons-nous, dis-je, à ma » chere amie, de frapper à cette porte? » Ces gens se divertissent, ils sont gais » & contens. Les gens de bonne hu- » meur sont ordinairement assez ac- » commodans ». Artémise trembloit; mais elle ne pouvoit s'opposer à mon dessein. Je lui donne un baiser, & je frappe à la porte. On ne nous entendit pas d'abord, parce qu'on étoit tout occupé de la danse bruyante. Nous fûmes obligés de redoubler, tant qu'à la fin on nous ouvrit. Nous apperçûmes un assez nombreuse assemblée, composée de Capucins & de Capucines. Nous entrâmes gravement, couverts de nos linceuls. A notre aspect, les Capucins effrayés pousserent des cris, & les Capucines, au contraire, firent de grands éclats de rire. Nous aurions été surpris de voir que le sexe le plus foible témoignoit le plus d'assurance, si nous n'avions pas apperçu que les Re-

ligieuses avoient de grandes barbes qui, sous leurs guimpes, ne les rendoient pas fort agréables; tandis que les Religieux étoient de jeunes imberbes efféminés: d'où nous conclûmes que les deux sexes avoient troqué d'habits pour un déguisement mutuel.

Les jolis petits Capucins continuoient d'avoir peur; & les grosses Capucines barbues poursuivoient leurs bruyans éclats de rire. Enfin ces prétendues meres nous dirent, d'une voix mâle: « Messieurs les revenans, soyez » les bien venus; sans doute vous venez prendre part à nos plaisirs, & » nous y consentons de bon cœur; mais » commencez par le buffet ». Nous en avions besoin. Nous nous restaurâmes volontiers. Ensuite il n'y eut pas moyen de nous dispenser de danser, quelque peu d'envie que nous en eussions. On doit se rappeler que nous avions chacun, pour tout habillement, un drap entortillé autour de nos membres, & un second par dessus, qui nous servoit de draperie ou de manteau. D'abord on jeta à l'écart le drap qui formoit notre manteau; & nous nous trouvâmes réduits, Artémise & moi, à celui qui étoit roulé autour de nos membres. Dans

cet état, il n'étoit pas, ce me semble, fort aisé de danser. On nous tiroit les mains, & l'on nous faisoit tourner malgré nous. Les linceuls se dérouloient nécessairement dans un pareil exercice; nous nous trouvions insensiblement dépouillés, au grand étonnement de l'assemblée, & à notre grande confusion. Des malheureux aiderent le déroulement, nous débarrasserent trop parfaitement de notre enveloppe; & l'on sent dans quel état ils nous mirent. « Oh! la » plaisante mascarade, s'écrioient les » hommes déguisés, toujours en éclatant de rire ». Il paroît que ces jeunes-gens croyoient de bonne foi que nous étions venus là, par un bénéfice du carnaval, sous ce singulier déguisement, pour prendre notre part de la fête. Figurez-vous la confusion de la pudique Artémise, de se voir en cet état devant une assemblée où il y avoit des hommes. Jamais un Praxitele ne pourra représenter la pudeur virginale avec des traits si caractéristiques & si naïfs, que ceux qu'offroit en cet instant ma compagne. Tout le monde immobile, frappé d'une surprise muette, paroissoit la contempler avec enchantement. Il sembloit que l'impression de

cette pudeur enchaînoit les transports du désir qu'on voyoit éclore ; mais enfin ils éclaterent. Une des plus ardentes Capucines barbues se précipita sur elle, & la serrant dans ses bras : « Femme ou Ange, » qui que tu sois, dit-il, je t'adore ». Tous les autres se précipiterent à l'envi, pour suivre ce malheureux exemple. Me sera-t-il permis de dire que les Religieuses, de leur côté, paroissoient me lorgner aussi amoureusement du coin de l'œil ? Jaloux de mon Artémise, j'arrachai à un Musicien sa contre base, & je sautai à grand coups d'instrument sur le corps des effrontés. Je les empoignois par la barbe, je les jetois sur le carreau à dix pas de moi, & je les foulois aux pieds. J'étois déjà triomphant sur un trophée formé des corps des vaincus ; mais pendant que je terrassois les uns, d'autres s'emparoient de mon Artémise. Il en survint un si grand nombre, qu'ils eurent la force de m'enchaîner à un pilier. Ah ! les coquins, si je n'avois pas été affoibli par une longue maladie...

Alors le plus grave de la bande me dit : « Mon ami, soyez sans inquiétude. » Pour soustraire cette innocente Beauté » à la pétulance de ces jeunes poursui-

» vans, je m'en empare, moi. — Grande » obligation que nous t'aurons là! m'é» criai-je. Elle saura bien te résister ». Tous les autres crierent, en chorus : « Nous saurons bien la lui disputer ». Grande consolation pour Artémise & pour moi! Enfin le barbare l'enleva malgré ses cris; & tous les Capucins disparurent. Nous restâmes seuls, les Capucines déguisées & moi. Alors la principale me dit : Mon ami, ne crai» gnez rien. Votre compagne sera res» pectée; elle est entre les mains du » Gardien. Quant à vous, personne » n'est ici capable de vous faire vio» lence; &, pour vous dérober même » aux importunités de cette jeunesse, » je m'empare moi-même de votre » personne. Venez, mon fils, trouver » votre salut sous l'aîle d'une mere ». Celle qui me parloit si dignement avoit à peine vingt-six ans, & me paroissoit fort appétissante. Elle me détacha du pilier; mais elle me laissoit les mains enchaînées. Ses compagnes disoient entre leurs dents, assez intelligiblement : « Fi, la » vilaine goulue, qui veut tout pour » elle »! Ces Déesses, pour rentrer dans leur couvent, passerent toutes par la breche dont j'ai parlé. La Religieuse

ma Minerve, me couvrit, comme elle put, de ses habillemens. Elle me donna même une guimpe, pour me servir de ceinture. Elle parvint ainsi à me conduire jusqu'à sa cellule, qu'elle ferma exactement sur nous. Quand nous fûmes seuls : « O mon ami! me dit-elle en » m'embrassant, vous êtes sans doute » un Ange que le Ciel nous envoie; » car je ne puis croire que vous soyez » un simple mortel. Un homme n'au- » roit pu pénétrer jusqu'à nous; un » homme n'auroit pas vos graces inef- » fables : mais je me reproche de vous » laisser ainsi enchaîné ». Alors elle me délia les mains en me disant : « Vous » voyez combien je me fie à vous ». Je témoignai à la grave mere la reconnoissance que m'inspiroient ses sentimens & ses manieres si favorables pour moi. « Mais, mon cher fils, ajouta-t elle » enfin, qui êtes vous? Comment se » fait-il que vous vous trouviez au mi- » lieu de nous? — Madame, répondis- » je à la Béate, vous paroissez trop » honnête pour vouloir me trahir, d'au- » tant plus que je n'ai rien a me repro- » cher. Je suis un mort ressuscité; mais, » pour vous parler plus clairement, voici » mon histoire ».

Alors je lui racontai de point en point mon combat, ma blessure, ma maladie, ma léthargie, mon réveil, & mon introduction dans cette maison. « Jesus, mon Dieu ! disoit la Reli-» gieuse en faisant, à chaque instant, » des signes de croix, tout ceci est » conduit par le Ciel, mon cher en-» fant ; oui, c'est le Ciel qui vous » envoie ». Elle m'ajouta cent autre pro. pos de cette espece, en me laissant toujours habillé comme la Vérité, selon une expression vulgaire ; en me regardant même, je crois, d'une façon particuliere, avec une distraction affectée. Elle s'apperçut enfin que je grelotois. « O mon bon » ami ! me dit-elle, mille fois pardon » de ma distraction. Fourrez-vous bien » vîte dans mon lit, pour ne pas ga-» gner un rhume. Je monterai la garde » auprès de vous ». Je me glissai, en effet, dans le lit comme un trait ; mais je lui dis : « Madame, j'y entre unique-» ment pour me réchauffer ; car je suis » transi ; mais je vais vous le restituer » sur-le-champ. Je n'abuserai pas de » votre complaisance, jusqu'à vous » laisser veiller auprès de moi hors du » lit. — Mon bon ami, reprit-elle, si » l'on me soupçonnoit avec vous,

» vous sentez toutes les conséquences » qui en résulteroient, & l'idée qu'on » auroit de moi. J'aurois eu beau res» ter innocente auprès de vous, com» me je le dois, des gens diaboliques » auroient la noirceur de n'en rien » croire ; & telle est même l'opinion » publique, pardonnez-moi de le dire, » ou du moins de le penser, que ce se» roit.... ». Ici je vis ma Religieuse embarrassée, & je repris, « que ce se» roit de la vertu perdue, n'est-ce pas ? » — Que vous êtes méchant ! reprit» elle ». Enfin la personne mitonnée me parut une franche hypocrite. Je ne veux point scandaliser les ames honnêtes, en leur offrant tous les détails qui me donnerent cette opinion de ma Capucine, ni leur rendre un compte exact de la nuit qu'il fallut passer dans sa compagnie. Il est vrai que les circonstances étoient contre elle ; & malgré mes bonnes intentions, elles étoient aussi contre moi.

Le Chapitre féminin avoit décidé qu'on laisseroit cette matinée entiere aux jeunes Religieuses, pour qu'elles pussent se rétablir des fatigues de la nuit du Mardi Gras. Il paroît qu'on avoit daigné fermer les yeux, afin de les laisser

jouir du bal dont j'ai parlé. Nos Prieures de France ne feroient probablement pas si complaisantes.

Après une nuit passée, dirai-je en bonne fortune, avec la Capucine, qui me parut plus contente de moi que je ne l'étois moi-même, je dis à cette belle : « Il faut que je vous quitte un » instant, ma chere amie ; car enfin, » vous sentez que je suis obligé d'aller » délivrer ma compagne ». En effet, la chere Artémise ne m'étoit point sortie de la tête pendant toute la nuit. Je me la représentois entre les bras des audacieux Capucins, & je frémissois de jalousie & d'indignation. « Ah ! cruel, » me dit la None, vous brûlez de me » fuir & de rejoindre votre complice. » Pourquoi ne pas la laisser où elle est? » Je vous jure qu'elle ne manquera de » rien. — Je le crois bien, répondis je ; » mais je ne veux pas, moi, que tout lui » soit fourni par des Capucins, & que » son honneur soit exposé... — Qu'ap- » pelez-vous, son honneur ! s'écria la » Religieuse : ô Ciel ! qu'osez-vous » penser sur le compte des Séraphi- » ques ? Ah ! mon cher ami, son hon- » neur est en sûreté chez les Capucins » autant que chez nous-mêmes. Ils

» sont

» sont aussi sages, aussi vertueux que » nous pouvons l'être. Ce sont les mê» mes principes ». En effet, je m'appercevois beaucoup de cette sagesse : s'ils étoient aussi vertueux que ma compagne de lit, la jeune Artémise étoit en de bonnes mains.

Nous nous levâmes. Comme il falloit me donner de quoi me couvrir, la Religieuse, nommée Sainte-Monique, me fit endosser l'habit de Capucin sous lequel elle avoit paru au bal; &, pour elle, je la vis se revêtir de sa guimpe & de son uniforme féminin, sous lequel je la trouvai très-appétissante. Elle me fit jurer de revenir dans ses bras dès que j'aurois délivré Artémise. Je passai par la brêche dont j'ai parlé; avec le capuchon sur la tête, je fus pris pour un Capucin; & je rodai dans toute la maison, sans qu'on fît attention à moi. D'ailleurs les Moines étoient au chœur. J'avois beau chercher, je ne découvrois aucune trace de mon Artémise. Enfin, elle m'apperçoit d'une fenêtre, & je l'entends crier en françois : « Ah! le voilà ». Je la reconnus, quoiqu'elle fût habillée en petit Capucin. Elle me dit qu'elle étoit enfermée sous la clef; que je ne pouvois monter chez elle que par la fe-

nêtre. Je profitai du moment où il n'y avoit pas de témoins, & je grimpai, à l'aide d'une vigne ſauvage qui tapiſſoit la muraille. Je me précipitai dans les bras de cette charmante perſonne ». O » ma chere Artémiſe! lui dis-je, avez» vous été reſpectée? — Oui, heureu» ſement, me répondit-elle; mais pour » combien de temps? C'eſt ce que j'i» gnore. Hier, je me ſuis jetée à leurs » pieds, pour implorer leur pitié. Ils » ont été touchés de mes larmes, parce » qu'ils étoient tous fatigués, & qu'ils » avoient plus beſoin de repos que de » toute autre choſe; mais aujourd'hui, » mais à tous momens, je tremble. O » Dieu! ſauve mon honneur. — Il ne » faut pas perdre de temps, repris-je, » ma chere Artémiſe; je vais vous ai» der à deſcendre par cette fenêtre ». Elle y conſentit; mais malheureuſement il vint quelqu'un dans la cour ſur laquelle donnoit cette fenêtre. Il fallut attendre le départ de cet importun.

Pendant ce temps fatal, je reſtois devant ma compagne, dans une oiſiveté qui me peſoit. Je la voyois grande, belle, enchantereſſe. Je me diſois : « Quoi! cette charmante perſonne ſe-

» roit-elle la proie de ces indignes pe-
» naillons? Je ne le souffrirai pas. Si
» une fleur si belle doit être cueillie,
» qui peut y avoir plus de droits que
» moi?...». On frémit déjà de loin ;
on craint de me voir coupable & scélérat. Ames honnêtes, je tâcherai de ne point vous scandaliser ; & vous me plaindrez peut-être. Il y a des momens, dans la vie, où la tentation est au-dessus de nos forces. Nous nous sentions malheureusement tous deux dans cet embarras réciproque, par une funeste sympathie. Je me disois cependant :
« Dois-je outrager une fille si honnête,
» si sage, ma bienfaitrice? » Ces bonnes pensées opéroient en sa faveur ; mais j'avois eu le malheur de lire, depuis peu, un certain livre plein de mérite, où l'auteur avoit inséré, sans s'en appercevoir, un trait dangereux. J'avois présent à l'esprit un jeune Don Alonzo, qu'il donne pour un personnage vertueux. Il survient une érupption d'un volcan. Le vertueux Don Alonzo a le bonheur de sauver une jeune Vierge consacrée à la garde du feu sacré. Il la conduit dans la campagne, il y passe, tout au plus, deux heures avec elle ; & là, sans respecter une jeune

Beauté qui doit lui être sacrée, parce qu'il l'a sauvée, parce qu'elle se confie à lui, parce qu'elle est jeune & innocente, parce qu'elle est d'un état révéré dans ce pays-là, parce qu'enfin elle doit être enterrée vive si elle perd sa virginité, le cruel lui ravit sans pitié, dans si peu de temps, cette fleur précieuse; & l'on donne cela pour un Sage! Cet exemple me fut bien dangereux. Je trouvai que la circonstance où j'étois me rendoit bien moins condamnable que Don Alonzo. L'Auteur n'a pas, sans doute, prévu ce mauvais effet que pouvoit produire son Ouvrage. Son Héros commet là une faute dont je n'aurois pas été capable; & il ne se la reproche point! & il va chicaner les Péruviens sur leurs préjugés, tandis qu'il a manqué aux principes de la morale, communs à toutes les Nations! Moins coupable que lui, j'avois de cuisans remords.

La chere Artémise, qui portoit ci-devant, dans ses beaux yeux, le calme de la vertu, se trouvoit alors confuse & humiliée. Les importuns étant sortis de dessous nos fenêtres, je vins à bout de faire descendre ma compagnie par la fenêtre, & je la conduisis chez les Capucines. La Mere Sainte-Monique, que

je devois rejoindre, la revêtit d'une guimpe & de l'uniforme d'une Capucine, & la conduisit dans une cellule, pour qu'elle y prît du repos, dont elle avoit grand besoin. Je n'en avois pas moins besoin, qu'elle. Après quelques restaurans pris à la hâte, ma Religieuse me conduisit dans une autre cellule, où, sur un lit solitaire, je me livrai au plus profond sommeil.

Je restai plongé pendant long-temps dans le plus doux anéantissement. Je m'éveillai enfin, je ne me souviens plus comment; & je fus quelque-temps sans pouvoir reconnoître où j'étois. Enfin, je me rappelai avec peine tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma résurrection. Je ne vis plus, auprès de moi, l'habit de Capucin, dont j'avois été revêtu avant de me coucher; mais je trouvai, en sa place, celui d'une Capucine. Il fallut m'en revêtir comme je pus; mais je le fis très-mal adroitement; de sorte que quand je parus devant la Mere Sainte-Monique, elle ne put retenir de grands éclats de rire, qu'elle accompagna des embrassemens les plus passionnés. Je lui demandai ce qu'étoit devenue mon Artémise. « Vous allez tout savoir, me » dit-elle, venez dans ma cellule ». La

chere Dame voulut m'y faire des amitiés qui m'impatienterent. Je lui répétois sans cesse : « Qu'est devenue mon Arté- » mise » ? Elle sembloit vouloir éluder ma question, que je lui renouvelois impitoyablement ». Mon cher ami, me » disoit-elle, modérez vous, elle n'est » pas perdue ». Pendant ces délais, elle rajustoit ma guimpe & mon habillement de None, que j'avois très-mal arrangés. J'avois l'habit d'une Religieuse ; & la fureur qui éclatoit dans mes yeux, & la colere qui rendoit encore ma voix plus forte, juroient avec ce modeste uniforme. « Que voulez- » vous, me dit Sainte-Monique ? ... Je » ne sais pas... Il se pourroit que les » jeunes Capucins, sachant que la bre- » che de notre mur souterrain étoit en- » core ouverte, fussent venus, & qu'ils » eussent emmené, avec eux, cette » jeune personne... — Ah ! les scélé- » rats m'écriai-je en me saisissant d'une » grosse bûche, je les assommerai ». Je descends les montées quatre à quatre. Je rencontre une vieille Mere, qui me crie : « Ecoutez donc, ma Sœur ». Je poursuis mon chemin sans faire attention à elle, & je l'entends dire de moi, en se signant : « Ah ! bon Dieu ;

» la dévergondée! » J'arrive au lieu où étoit la breche, mais je la trouve rebouchée. O Ciel! je frappe à coups redoublés de ma bûche. J'entends des éclats de rire de l'autre côté; & je distingue qu'on prend des mesures pour empêcher que mes coups ne dérangent les pierres replacées. Furieux, j'éclate en reproches. Je traite les ravisseurs de scélérats; & à chaque injure que je prononce, j'entends redoubler les éclats de rire. Enfin je distingue la voix de ma chere Artémise, qui crie & semble m'implorer. On l'enleve, & sa voix gémissante se perd dans le lointain. Il n'y avoit pas moyen de passer par ce trou rebouché. Il falloit sortir par la porte du Couvent femelle, pour entrer dans le Couvent mâle, & réclamer hautement mon Artémise: mais, revêtu de l'uniforme d'une Religieuse, comment pouvoir mettre le pied dans la rue?

Cependant il arrive un courier tout essoufflé. « Il s'est échappé, dit-il, deux » morts de l'Hôtel-Dieu. On prie ceux » qui les trouveront de les ramener sains » & saufs, s'il est possible. Il y aura » bonne récompense. On défend de les » tuer, ni de leur faire aucun mal ».

La Mere Prieure fit chercher dans

tout le Couvent, pour voir s'il ne s'y trouveroit point de morts, recommandant beaucoup qu'on ne les effarouchât pas. Il ne s'y trouva qu'un bon vivant; mais on ne lui en rendit pas compte. On forgea, au contraire, une fausse lettre d'obédience, où j'étois qualifié de Mere Sainte-Hélene, envoyée dans ce Convent par les Supérieures. Je fus reçu à bras ouverts par la Prieure, en cette qualité. On me fit donner une cellule. Je participai, dès ce moment, à tous les avantages de la Communauté; &, dès le soir même, j'eus l'honneur d'assister à l'exercice de la discipline, qui m'amusa singulierement, parce que des hommes ne sont pas dans le cas d'y assister. J'ai promis solemnellement de ne jamais faire la description de cette cérémonie; je tiendrai parole. On sent que je me ménageai, & que je ne me fis pas saigner.

Toutes les jeunes Religieuses avoient connivé dans l'arrangement qui me faisoit passer pour une Capucine. Chacune prétendoit avoir les mêmes droits sur ma personne. On avoit cédé les honneurs du premier pas à la Mere Sainte Monique; mais toutes les autres comptoient

bien jouir de ma compagnie, chacune à son tour, selon l'âge ou l'époque de la profession.

Je ne goûtois point du tout ces arrangemens. C'étoit jouer, dans ce Couvent, le rôle de la prétendue Sœur Besogne, dont il est parlé dans la *Pucelle*. Il en devoit résulter les mêmes inconvéniens; ce qui étoit fort contraire à ma santé, & répugnoit à mes principes: car enfin un homme qui pensoit ne pouvoit consentir à vivre dans un travestissement si scandaleux, à porter le libertinage & une malheureuse fécondité dans l'asyle de la chasteté & de la virginité. Je sentois tout le danger auquel je serois exposé, si j'étois découvert. Il y avoit, dans ce bercail, plusieurs, tant Novices que jeunes Professes, très-jolies. Je me trouvois comme un Sultan dans un charmant sérail. Tous les jeunes gens envieront mon sort: mais je frémissois de me trouver là, & je sentois que la prudence & l'honnêteté me défendoient d'y rester.

Ce qui m'inquiétoit le plus, c'étoit le séjour de mon Artémise chez les Capucins. Je vins à bout de la faire réclamer. Les Novices furent contraints de la rendre. Avoient-ils abusé de la

circonstance ? Lui avoient-ils fait violence ? C'est ce que j'ignore & n'ai jamais pu pénétrer à fond. J'aime à croire qu'elle sut résister à cette pétulente jeunesse. Du moins elle s'en vantoit ; &, ingénue comme elle étoit, j'eusse commis un crime, en refusant de la croire. Elle étoit, comme moi, vêtue en Capucine. On lui forgea aussi une lettre d'obédience qu'elle présenta à la Prieure ; & nous nous trouvâmes ensemble dans le même Couvent.

A peine eus-je recouvré mon Artémise, que je voulus à toute force quitter ce Monastere avec elle ; car, en effet, qu'avois-je à faire dans cette prison mystique ? Les Capucines me conjuroient en grace de rester, pour ne pas les trahir. « Car enfin, si vous partez, me » disoient-elles, on verra que nous » avons usé d'imposture, afin de vous » faire passer pour une Professe. Attendez une circonstance favorable ». Je risquois & je m'ennuyois ; je ne voulois donc pas les écouter : mais je n'avois ni argent, ni habits pour m'échapper. Je sus vaincre cette difficulté.

Nous découvrîmes qu'il y avoit un petit hôpital de quelques lits, fondé

pour de vieilles femmes infirmes, attaché à notre Couvent. Artémise témoigna le goût qu'elle avoit pour servir des malades, & fit voir les talens qu'elle possédoit dans cette partie. Je prétendis avoir les mêmes talens & le même goût qu'elle. On jugea donc à propos de nous attacher au service des malades; &, comme il n'y avoit plus là ni tour, ni grille, quoique les Nones, qui se méfioient de nous, nous surveillassent de près, nous trouvâmes le moyen de nous échapper, & nous courûmes à toutes jambes dans la rue, de peur d'être rattrapées. Heureusement, nous étions dans un quartier fort écarté, où il y avoit très-peu de monde; car notre course précipitée, avec une mise comme la nôtre, devoit nous faire remarquer.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer une voiture, où il y avoit deux jeunes gens qui paroissoient tout émerveillés de nous voir. Nous allâmes vers eux, en leur criant : « Ah ! sauvez nous ». Ils nous ouvrirent de grand cœur la portiere, nous reçurent avec eux, & fouette, cocher.

Les deux jeunes gens paroissoient enchantés de nous posséder. Presque toutes les politesses furent d'abord pour

Artémise. Cela étoit naturel; car enfin elle étoit femme, elle avoit les graces de son sexe. Pour moi, je devois à ma grande jeunesse d'être pris pour un individu de ce sexe; mais l'extrême délicatesse ne devoit pas se trouver dans mes traits. Cependant l'un des deux nous dit: « Pour moi, j'aime cette grande » Virago »; & il sembla prendre le parti de tourner ses affections de mon côté. L'autre, dès le commencement, avoit paru décidément s'attacher à ma compagne. On nous demanda fort poliment nos ordres, protestant qu'on alloit nous conduire où nous voudrions, & faire ce que nous ordonnerions. « Messieurs, » dis-je aux jeunes gens, je débute par » vous dire, pour vous inspirer de la » confiance, que nous n'avons ni feu » ni lieu. Nous venons de nous échap» per, par un miracle, d'un Couvent » où il ne nous étoit pas possible de » rester. Nous avons besoin d'un asyle » où nous puissions éviter d'abord les re» cherches qu'on va sans doute faire sur » notre compte; ensuite il faut nous aider » à trouver les moyens de nous évader » de ce pays. Nous tenons toutes deux » à des familles honnêtes, riches même, » qui nous mettront à portée de satis-

» faire aux obligations que nous pourrions contracter. Au reste, nous n'allons pas tarder à faire ensemble une connoissance plus particuliere. Nous vous raconterons quelques circonstances essentielles de notre histoire. Nous vous peindrons au juste notre situation. Vous verrez si vous pourrez nous obliger ; & nous verrons, de notre côté, si nous pourrons consentir à être obligées par vous. A en juger par l'accueil honnête que vous nous faites, & par tout ce que nous voyons de vous, nous jugeons d'avance que nous ne pouvions tomber en de meilleures mains ». Ce discours, qui eût été tout simple de la part d'un homme, parut surnaturel & divin de la part d'une femme. Nos jeunes gens assurerent qu'ils étoient prêts à suivre toutes nos volontés, sûrs qu'une personne, qui s'exprimoit si bien, devoit être aussi recommandable par les qualités de son cœur, que par celles de son esprit.

Nos jeunes éveillés nous dirent qu'ils alloient dîner tête-à-tête dans une maison de campagne, & nous offrirent de nous y conduire. « Volontiers,

» répondis-je, nous ferons partie car-
» rée ».

Nous arrivâmes dans un château qui étoit un vrai palais. Nous y fûmes servis avec une magnificence singuliere, & l'on eut, pour ma compagne & pour moi, tous les égards dus à notre sexe. Je racontai notre mort, notre arrivée dans le Couvent, & notre évasion. Je n'omis que les passe-temps secrets que je me reprochois, & tout ce qui pouvoit me faire reconnoître pour ce que j'étois. Je dis que je serois charmée qu'on pût nous procurer à chacune un habit d'homme pour nous déguiser, & quelque argent, sur notre billet, pour nous procurer la subsistance dans notre évasion. Les jeunes gens ne parurent pas pressés de nous laisser partir. Ils nous inviterent beaucoup, au contraire, à rester; & nous promirent d'ailleurs, de la meilleure grace du monde, tous les habits & l'argent que nous pourrions désirer.

Vers la fin du repas, j'eus besoin de sortir un moment. Je pris un peu le frais dans le jardin. Il y avoit une grille ouverte qui donnoit sur le grand chemin. Je passai le seuil de la porte, pour regarder cette grande route, qui me parut

belle. Un équipage à ſix chevaux venoit à toutes brides : je m'arrêtai un moment pour le voir paſſer ; ce qui étoit imprudent, pour un homme qui avoit intérêt de ſe cacher.

Une figure de Prêtre m'aborda poliment, & me parla de choſes indifférentes. J'eus la patience de reſter là quelques minutes pour l'écouter. Tout-à-coup je me vois aſſailli par une foule de gens armés, qui ſortent des haies & de je ne ſais où. Je voulus crier ; on me boucha le paſſage de la voix. Ils étoient en ſi grand nombre, qu'ils m'entraînerent, malgré ma réſiſtance. Bientôt d'autres ſpadaſſins vinrent me diſputer aux premiers. Je fus tiraillé d'un côté & de l'autre. L'on finit par s'accorder & me faire monter dans une voiture bien eſcortée, pour me conduire, à quelques milles de là, chez un Juge ou Podeſta. Nous comparûmes devant l'Illuſtriſſime. Les premiers qui m'avoient arrêté dirent que j'étois un mort décédé à l'Hôtel-Dieu, qui devoit être enterré dans le cimetiere commun, & qui précédemment avoit été enfermé comme fou. Ils me réclamoient donc gravement, dans la double qualité de fou & de mort. Les autres ſoutenoient que j'étois une Religieuſe

échappée du Couvent des Capucines ; ce que prouvoit l'habillement dont j'étois revêtu ; & ils prétendoient m'avoir, comme Professe fugitive.

Le Podesta me demanda ce que j'avois à répondre. Je lui dis que je n'étois ni mort, ni fou, ni Religieuse ; & que je me sentois en état de prouver ces trois assertions. Il me demanda pourquoi j'étois habillé en Religieuse. « C'est, » lui répondis-je, parce que je n'ai pas » d'autre habit pour le présent, & que » j'ai pensé qu'il étoit moins indécent » d'être habillé en Religieuse, que » tout à fait nu —. Pourquoi donc, » reprit-il, & comment n'avez-vous » pas d'autre habillement que celui-là? » — C'est, répliquai-je, une histoire » qui seroit un peu trop longue à vous » raconter. J'en ferai le récit à M. le » Gouverneur de Milan, devant lequel » j'ai déjà eu l'honneur de paroître plusieurs fois, qui en fait le commencement, & dont je réclame le jugement » & la protection ». Ma demande fut octroyée. On me conduisit à Milan ; on prévint le Gouverneur, & je comparus devant lui.

Il me reconnut du premier coup-d'œil. « Mais comment donc, me dit-

» il ! quelle eſt cette nouvelle farce ?
» Vous croyez donc toujours être en
» carnaval ? » Pour ma juſtification,
je lui racontai l'hiſtoire de ma mort,
de ma réſurrection, de mon introduction
chez les Capucines, de mon évaſion,
& du malheur que j'avois eu
d'être arrêté comme mort & comme
Religieuſe. « Je ſuis inquiet, ajoutai-
» je, de ma compagne Artémiſe, que
» j'ai laiſſée chez deux jeunes gens
» qui la trouvent appétiſſante, &
» contre leſquels elle aura peut-être
» peine à ſe défendre ». Je lui nommai
les deux jeunes Seigneurs ». Si elle eſt
» ſage, me répondit S. E. elle ſe dé-
» fendra. Ce ſont deux jeunes gens
» pleins d'honneur, qui ne ſont pas
» capables de lui faire violence. Vous
» êtes plus heureux que ſage ; mais en
» vérité la fortune s'amuſe à farcer avec
» vous. Je ne ſais comment arranger
» cela. Vous avez, ſur le corps, une
» affaire d'honneur ; de plus, vous avez
» été deux fois enfermé comme fou ;
» après cela, vous voilà mort. On ſe
» croyoit débarraſſé de vous. Point du
» tout : voilà que vous vous échappez
» en enlevant une autre morte ; & vous
» vous introduiſez dans un Couvent

» de Capucines. Vous vous donnez » pour une Religieuse, & vous travail» lez sans doute à faire des petits Reli» gieux; car nous savons comme vous » besognez; & sans doute, dans quel» ques mois, nous entendrons parler » des suites de ces belles opérations. Je » vous avoue qu'une conduite ou une » destinée si bisarres me paoissent fort » embarrassantes, & qu'on ne sait pas » trop comment laisser la liberté à un » jeune homme aussi ingambe & aussi » dispos que vous. Quittez cette masca» rade; je vais vous faire donner d'au» tres habits, & je verrai ce que je » pourrai faire pour vous ».

Madame la gouvernante entra quand son mari finissoit ces mots. Elle me reconnut. « Ah! il est charmant, s'écria» t-elle. Monsieur le Comte, il faut ab» solument nous laisser le temps de » jouir de son déguisement. Nous som» mes encore en carnaval ». (Notez que le carnaval dure à Milan jusqu'au premier Dimanche de Carême, & l'on voit, par-là, que je n'avois été que quelques jours chez les Capucines.) Sans attendre la réponse de son mari, la belle Dame m'emmena avec elle, & me présenta galamment à une nombreuse as-

ſemblée qu'elle avoit chez elle, comme une jeune Religieuſe ſa parente, à laquelle on avoit accordé une petite vacance. Tout le monde, par politeſſe, témoigna être enchanté de ma figure & de mes graces. Toutes les Dames, parmi leſquelles il s'en trouvoit de jolies, m'embraſſerent avec tranſport. Tous les Cavaliers s'empreſſerent de me baiſer la main reſpectueuſement. La Gouvernante rioit comme une folle. Son mari vint, & ne put s'empêcher de ſourire lui-même. On dîna gaiement. Tous les honneurs furent pour moi. Après le repas on danſa, & je ne pus me diſpenſer de prendre part à la danſe. On ne tariſſoit point ſur mes louanges. On me trouvoit des graces juſques au bout des doigts. Un Poëte improviſateur chanta mes louanges; &, avant la ſoirée, il y avoit déjà des ſonnets à ma gloire, imprimés ſur du ſatin blanc.

Tous ces honneurs m'ennuyoient beaucoup. Je me repréſentois Artémiſe en proie à la pétulance des deux jeunes Militaires; &, d'ailleurs, l'image de ma chere Adélaïde, morte par mes coups, me perſécutoit ſans ceſſe. Je ſentois, enfin, que je ne tarderois pas à être reconnu, & que les hommes furieux

changeroient, en outrages inévitables; les hommages inconsidérés qu'ils me rendoient pour le moment.

Ce que je prévoyois ne manqua pas d'arriver. Il vint, dans le cours de l'après-midi, plusieurs visites d'Officiers aussi empressés que les autres de m'honorer de leur courtoisie; mais qui, peu à peu, me reconnurent, & me le firent savoir en me marchant sur le pied. Ils étoient piqués d'avoir été pris pour dupes; &, plus ils m'avoient rendu d'hommages quand ils me croyoient femme, plus ils vouloient m'en punir, en me reconnoissant pour un homme.

Je me hâtai d'aller prendre les habits de mon sexe. Je rejoignis les fier-à-bras. Nous sortîmes ensemble. Dans la soirée même, au clair de la lune, je donnai, avec mon épée, une leçon à deux des plus suffisans, qui en ont été plus de six mois au lit; ce qui fit passer aux autres l'envie qu'ils témoignoient de me tâter. Ce nouvel exploit vint encore aux oreilles du Gouverneur, qui me dit: « Monsieur le Chevalier, quelqu'attachement que j'aye pour vous, je ne » puis absolument vous permettre de » rester sur les terres de mon Gouvernement. Ni les hommes, ni les fem-

» mes, rien n'eſt ſacré pour vous, mon
» cher. Vous allez prendre les Beautés
» juſques dans les Cloîtres ; vous les
» prendriez ſur l'autel. Vous enlevez les
» vivans & les morts. Vous êtes à crain-
» dre, reſpirant, comme ne reſpirant
» pas. Je n'abuſerai pas de la confiance
» que vous m'avez témoignée, en de-
» mandant d'être conduit devant moi ;
» mais il faut partir abſolument ; il faut
» partir, vous dis-je, ou je vous fais
» arrêter ſans rémiſſion. — Mais Arté-
» miſe, lui dis-je d'une voix tremblante ?..
» — J'aurai ſoin de la faire chercher,
» me répondit-il, & de vous faire paſſer
» de ſes nouvelles, quand je ſaurai où
» vous ſerez réfugié. Je me charge, de-
» plus, d'employer tous les moyens
» imaginables pour la réconcilier avec
» ſa mere, & lui faire un ſort auſſi heu-
» reux que vous pourriez le déſirer :
» mais partez ſur le champ. Voilà ma
» bourſe. Ecrivez-moi, ſi vous avez
» beſoin de quelque choſe ; mais par-
» tez »....

Je n'avois rien à répondre à des inſtances ſi preſſantes ; il falloit recevoir les bienfaits de S. E. & ſuivre ſes volontés. Il m'en coûta ; mais je partis. Je me rendis d'abord au lieu où j'avois laiſſé Ar-

remise. Les deux jeunes Seigneurs n'y étoient plus. On m'assura que la jeune Religieuse, ma compagne, s'étoit échappée. (Car je déclarai qui j'étois, sans quoi l'on ne m'auroit pas reconnu.) Je rodai dans touts les environs, pour apprendre de ses nouvelles : je ne pus en recevoir. Quelqu'un me dit cependant qu'elle avoit pris une route qu'il me montra. Je la suivis pendant long-temps. Je reçus quelques renseignemens sur le chemin, qui m'indiquoient sa trace. Je poursuivois ainsi cette chere Amante à la piste : elle m'entraîna, de cette maniere, jusques en France. La chere personne, selon les lumieres que je recueillois, s'étoit engagée dans les montagnes du Dauphiné; mais elle s'y étoit perdue. J'eus beau m'informer de tous les côtés, je ne recueillis plus de nouvelles sur son compte.

J'arrivai, en la cherchant, jusqu'à la grande Chartreuse. J'allai y demander l'hospitalité, qui me fut accordée. On sent combien le lieu & tout ce que j'y voyois, secondoit la mélancolie dont j'étois abreuvé. Je me promenois, avec une sombre volupté, dans ces lieux consacrés au silence, à la solitude, & à la pénitence. Je me voyois seul dans

l'Univers. J'avois perdu mon Amante par ma propre main ; mes vaines expiations pouvoient-elles effacer ce crime ? La Princesse, ma bienfaitrice, étoit enfermée, soustraite aux regards des mortels, & je ne pouvois rien faire pour elle. Enfin, je venois de perdre tout récemment la tendre Artémise. Que de fautes, d'ailleurs, n'avois-je pas à me reprocher ! Quels passe-temps criminels ! N'avois-je pas porté la débauche dans le sanctuaire de la pudeur ? Le lit conjugal m'avoit-il été sacré ? Dans les asyles les plus saints, sur les grandes routes, en veillant, en dormant même, sous la terre, au milieu du feu, dans les airs, dans notre Religion, dans celle des Payens renouvelée ; par-tout ma funeste destinée ne m'avoit-elle pas précipité dans des fautes que toutes mes larmes ne pouvoient effacer ? Quoique jeune, bon Dieu ! n'avois-je pas eu assez d'aventures ? Adélaïde n'existoit plus sans doute. Je me devois au Dieu qui m'avoit ravi mon idole. La mélancolie conduit à la dévotion : tout, d'ailleurs, m'y portoit dans cette maison. Les chants religieux, que j'entendois répéter dans le Temple du Seigneur, me sembloient des accens de voix célestes, qui

m'appeloient à Dieu. Ma vocation me parut constatée par le flambeau de l'évidence. Je demandai, avec larmes, le saint habit. Il me fut accordé les bras ouverts; & me voilà Chartreux.

Fin du Livre premier.

SECONDE

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

JE fais grace à mes Lecteurs du temps où je fus postulant, & des cérémonies de la prise d'habit. Me voilà Chartreux, comme je l'ai dit. On est toujours vis-à-vis de soi dans cette solitude ; & si quelqu'un va là pour se guérir de quelque passion, il me paroît prendre la voie la plus détournée. La solitude remet sous ses yeux l'image de la personne qu'il chérit ; & cette image s'agrandit à sa vue & le poursuit sans cesse ; de même que quand on sort d'une ville, les tours, les clochers, & tous les objets les plus frappans s'élevent & s'alongent dans les airs, à mesure qu'on s'éloigne. Ma chere Adélaïde se présenta donc à mes yeux, plus belle que jamais. J'avois su conserver un portrait de cette chere per-

ſonne, où elle étoit repréſentée en pied dans un très-petit médaillon. C'étoit le Gouverneur de Milan, dans les mains duquel je ne ſais quel haſard l'avoit amené, auquel j'en étois redevable. On a vu ce que je ſavois faire avec des verres dans ma priſon de la Baſtille. Je fis uſage du même talent dans ma cellule. J'obtins quelques verres, avec leſquels je trouvai le moyen de faire paroître ſur le mur, de grandeur naturelle, l'image de mon Amante, exprimée avec une netteté qui la rendoit vivante à mes yeux. C'étoit tout ce que je pouvois faire dans une cellule; car les Chartreux n'auroient pas ſouffert que j'y conſervaſſe un tableau ou une ſtatue repréſentant une jeune fille. L'image que j'enfantois ſur le mur, n'étoit que paſſagere & fugitive comme une ombre; & quand je partois, elle diſparoiſſoit tellement, que D. Prieur avoit beau faire ſa viſite chez moi, il n'étoit pas poſſible qu'il y trouvât l'idole de mon cœur. Cependant elle étoit ſous mes yeux, tant que je reſtois dans ma retraite. Je lui dreſſois un petit autel; & ma chere Adélaïde étoit la Divinité qui obtenoit mes adorations. Je fis ſecretement en miniature les portraits de Scintilla, d'Artémiſe, de la Princeſſe Gé-

melli, de toutes les personnes qui m'étoient les plus cheres. Je faisois, à l'aide de mes verres, paroître leurs images autour de celle de mon Adélaïde, comme un cortége auguste qui rendoit hommage à la Reine de mon cœur. O quelles satisfactions voluptueuses j'éprouvois dans la compagnie de ces ombres chéries, qui devoient l'existence à mon amour & à mon industrie !

J'avouai à Don Prieur que j'étois tourmenté d'une passion malheureuse, qui exigeoit que j'eusse quelques occupations qui pussent me distraire. Il me permit, puisque j'étois versé dans la peinture & dans la sculpture, de cultiver ces talens, pourvu que je ne cherchasse à rendre que des objets relatifs à la Religion. Je lui dis que, s'il me le permettoit, j'entreprendrois la statue de la Vierge, objet de nos plus saints hommages. Il y consentit, & je fis une statue qui représentoit parfaitement mon Amante, avec les attributs & le costume que nos Artistes donnent à la Mere du Sauveur. Je ne comptois pas en cela commettre une profanation. Les Apeles & les Phidias, quand ils représentent les personnages célestes, sont obligés toujours de prendre pour modeles des

Beautés terrestres. Je comptois qu'on me laisseroit mon ouvrage pour ma satisfaction; mais Don Prieur en fut si content, qu'il voulut absolument en décorer l'autel d'une Chapelle où nous allions tous les jours rendre hommage à la Vierge sacrée, dont ma statue passoit pour être l'image. J'avois un plaisir sensible à pouvoir aller chaque jour adorer à genoux la Divinité de mon cœur. « Non, ma » chere Adélaïde, me disois-je en moi-» même, ce n'est point un sacrilege de te » rendre une espece de culte. Si la mort » t'a ravie à la terre, tu dois être, dans » les Cieux, sur un des trônes qui en-» tourent celui de l'Eternel. Je ne fais » que prévenir ta canonisation ». Je sourriois secretement en voyant tous les Chartreux à genoux, comme moi, devant la statue de mon Amante. Toutes ces occupations nourrissoient, dans mon cœur, le feu sacré de l'amour.

Je vivois ainsi avec des ombres que je faisois paroître sur ma muraille; & cette vie avoit ses agrémens, parce que ces ombres m'étoient chéres. Mais j'étois autre chose qu'une ombre. J'avois un corps aussi bien qu'une ame, & je sentois le besoin de conserver avec des êtres qui eussent l'un & l'autre. Je ne

voyois les révérends Peres, mes maîtres ou mes confreres, qu'une fois la semaine; mais, les eussé-je vus tous les jours, des Chartreux n'étoient pas tout-à-fait ce qu'il falloit pour me dédommager de la perte d'Adélaïde, & de tant de Beautés enchanteresses, dont j'avois été l'heureux possesseur. Un chat, un chien, quelques oiseaux, joints à ces vénérables Peres, ne me dédommageoient point encore. La culture de mon petit jardin avoit ses charmes. J'y voyois naître, sous mes yeux, les fruits & les fleurs. Les végétaux sembloient se disputer, avec les animaux, le soin de varier mes loisirs. Mais combien il me restoit de vuide! D'ailleurs, je l'avoue à ma confusion, les exercices monotônes du chœur me paroissoient bien longs. Quand on n'est pas conduit, dans de pareilles maisons, par la vraie dévotion, on y est bien malheureux. Mon pere a vécu dans une île déserte; mais il y respiroit en plein air, il y étoit libre, il y étoit Roi d'un pays charmant, il n'y avoit point de chœur. Moi, au contraire, j'étois chargé d'entraves. Son île étoit un Empire, & ma retraite une prison.

Chaque fois qu'on recevoit un nouveau Néophite, je plaignois le jeune

infortuné ; & , par une contradiction qui est dans la nature, j'étois charmé d'avoir un nouveau compagnon de mon infortune.

Un jour, on en reçut un que j'examinai moins que les autres, quoiqu'en général je ne fisse pas grande attention à la figure de ces nouveaux venus. J'avois la tête plus occupée ce jour-là que les autres jours. Enfin le moment vint de donner à celui-ci le baiser fraternel. Je me mis à genoux auprès de lui, sans le regarder ; je posai ma joue contre la sienne, & j'allois passer de l'autre côté sans le regarder davantage. Il me serre la main, me dit: « Ah ! cruel ! » Je le regarde, je le reconnois. Ciel ! ô Ciel! c'étoit mon Artémise.

Le prétendu Novice me dit tout bas : « Ne témoignez rien de votre surprise ; » ne nous trahissons pas ». Il fallut me contenir. Je laissai achever la cérémonie, & je brûlois de pouvoir converser avec la chere Artémise ; mais cette douceur me fut interdite. Il fallut attendre le seul jour de la semaine où nous pouvions nous promener dans le parc ; encore ne pus-je alors lui parler en particulier, ni par conséquent lui rien dire ni rien entendre de sa bouche. Seule-

ment elle vint à bout de me dire tout bas : « Je suis logée immédiatement » auprès de vous. Tâchons de nous » voir ». Cette nouvelle me donna beaucoup de courage & d'espérance. Dès le soir, quoique je n'eusse point d'échelle, & malgré les obstacles qui rendoient la communication presque impossible, je parvins à franchir le mur qui séparoit nos deux jardins. Je volai dans les bras de ma chere Artémise. O quels embrassemens ! quelle douce réunion ! Mais il fallut nous priver promptement de cette douceur. « A » tous momens me dit-elle, Don » Prieur peut entrer chez nous. Si l'on » nous trouvoit ensemble, ce seroit un » crime capital. Il ne faut pas nous » trahir dès les premiers jours. Il est » nécessaire que nous restions encore » ici quelque temps, parce que, selon » des rapports vrais ou faux, on m'a-» chine quelque chose contre nous. » On nous cherche tous deux, & vous » sur-tout, dans toute la France & l'I-» talie. Votre signalement est répandu » par-tout. On a intéressé les Gouver-» nemens, les Puissances. Personne ne » nous soupçonne ici. Retournez vîte » dans votre cellule ».

Il fallut obéir à mon Artémiſe, & la quitter après un baiſer auſſi tendre que chaſte. Que la ſolitude me peſa quand je fus rentré dans ma cellule ! Mais il étoit queſtion de me procurer les moyens de voir, quand je voudrois, mon Artémiſe. Je réfléchis à tout ce qu'elle m'avoit dit, au nouveau danger que je courois ; mais ſur-tout je ſongeai à ouvrir une communication entre elle & moi. On pouvoit à chaque moment entrer chez nous ; il falloit donc à chaque moment être prêt à paroître ſeuls, quoiqu'en compagnie. On pouvoit viſiter nos cellules pendant notre abſence ; il falloit donc que la communication fût inviſible.

En ne travaillant que la nuit, je vins à bout de faire une ouverture au mur qui nous ſéparoit. Un double panneau de boiſerie la couvroit & la rempliſſoit de chaque côté. Nous n'avions fait que tailler ce panneau, qui exiſtoit précédemment. En pouſſant un bouton, nous le faiſions deſcendre, & nous nous trouvions à découvert vis-à-vis l'un de l'autre. La converſation finie, à l'aide du même bouton, notre panneau remontoit & fermoit hermétiquement l'ouverture, en joignant de maniere à trom-

per les yeux les plus clairvoyans. Pour plus de sûreté, j'avois mis devant ma boiserie un tableau qu'on m'avoit permis de peindre, représentant mon Adélaïde en pied, sous le costume de la Reine des Cieux. Quand je voulois voir Artémise, j'avois ainsi l'indignité de faire descendre Adélaïde, mais Adélaïde seulement en peinture. De son côté ma compagne avoit une armoire qui couvroit l'ouverture. Elle n'avoit que les deux battans à ouvrir ou fermer; & la clôture ou jointure du panneau étoit imperceptible chez elle comme chez moi. Nous avions eu soin, d'ailleurs, d'arranger nos portes de maniere qu'elles fussent difficiles & très-bruyantes à ouvrir. De sorte que Don Prieur auroit eu beau venir pour nous surprendre, il auroit toujours trouvé notre panneau bien fermé; mais d'ailleurs il ne s'en doutoit pas, le bon homme. Il étoit venu plusieurs fois chez Artémise ou chez moi, tandis que nous étions en conversation, & l'ouverture avoit été si promptement fermée, qu'il n'avoit pu se douter de rien.

A la faveur de cette communication, nous vivions ensemble aussi parfaitement & presque aussi sûrement que

dans le monde ; & c'étoit un double agrément pour nous, de jouir de cette liberté, au milieu de la captivité austere d'un Couvent de Chartreux. Cette vie devint par-là très-agréable. Nous mangions ensemble, & nous vivions presque comme mari & femme. Les heures du chœur étoient longues ; mais, pendant ce temps au moins, nous jouissions de la vue l'un de l'autre ; & nous avions, par signes imperceptibles, des entretiens muets, qui avoient leurs charmes. On me demandera si la communication étoit ouverte la nuit. Je répondrai qu'Artémise ne le vouloit pas ; que, sans aucune mauvaise intention, je la pressai beaucoup pour y consentir, & qu'enfin j'obtins son aveu tacite. Nous avions assurément les vues les plus innocentes ; mais les passions ont plus d'ardeur & font plus de ravage dans ces asyles, où elles ont, pour s'évaporer, moins de distractions & de dissipations. Elles nous tyranniserent impérieusement, & confondirent tous les projets que nous avions faits d'être parfaitement sages. Je ne donnerai pas ici des aveux plus détaillés ; mais j'inviterai tous les Lecteurs qui voudront être chastes, à ne jamais se mettre dans un pareil dan-

ger. O plaiſirs criminels ! pourquoi faut-il que la contrainte & la gêne ſurmontées vous donnent tant d'attraits, & qu'en vous condamnant, je me plaiſe encore, malgré moi, à me rappeler votre perfide mémoire ?

On ſent bien que, dès que nous fûmes libres vis-à-vis l'un de l'autre, nous commençames par nous raconter mutuellement comment nous nous trouvions dans cette retraite. Les Lecteurs ſavent déjà comment j'y étois venu. Les petits événemens qui venoient d'y conduire Artémiſe étoient auſſi ſimples. Elle me les raconta, avec des graces que je ne puis rendre, dont je n'eſſaye pas même de donner l'idée.

« Vous ſavez, me dit-elle, mon cher » Chevalier, que vous nous quittâtes » ſubitement, les deux jeunes gens & » moi. Vous me laiſſâtes ſeule à la » merci de ces étourdis. Votre préſence » leur en impoſoit ſans doute. Dès que » vous fûtes parti, de polis & galans » qu'ils étoient, ils devinrent des ban» dits, je dirois preſque des ſcélérats. » Au lieu d'un aſſaillant, j'en eus deux. » Ils ſe montrerent inſolens & railleurs. » J'avois beau pleurer, me jeter à leurs » pieds, réclamer leur honnêteté, ils

» ricanoient de ma douleur. A peine
» les novices Capucins étoient-ils aussi
» indécens. Ce fut apparemment la
» chaleur du combat; car j'appelle
» ainsi leur opiniâtreté à m'attaquer,
» & mon courage à me défendre; ce
» fut, dis-je, la chaleur du combat qui
» dut nous empêcher de remarquer le
» vacarme que dut exciter la prise de
» mon cher Chevalier. J'étois dans le
» plus horrible embarras; malgré mon
» trouble, je m'apperçus que vous ne
» reveniez pas, & ce fut sur-tout le be-
» soin que j'avois de vos secours, qui
» m'y fit penser. Qu'étiez-vous devenu?
» Je me vis enfin pressée avec tant d'a-
» charnement par les deux scélérats,
» que je me trouvai réduite à la seule
» ressource de me jeter par la fenêtre.
» Elle étoit ouverte, très-peu haute;
» & du fumier, que le hasard avoit
» ramassé au-dessous, adoucit ma
» chûte. Je me fis très-peu de mal; je
» me relevai lestement, & je volai hors
» du château. Un Pélerin, qui m'avoit
» vu sauter, vint au devant de moi. Il
» me prit dans ses bras. — Ma belle
» Demoiselle, dit-il, ne vous êtes-vous
» point fait mal? — Non, Monsieur,
» lui répondis-je; mais, de grace, sau-

» vez-moi. — Ne craignez rien, reprit-
» il, ma belle enfant; les deux inso-
» lens, qui vous poursuivent, ne vous
» feront pas violence en public. En
» effet, ils accouroient; mais le Péle-
» rin, avec un pistolet à chaque main,
» leur cria : « Si vous avancez, je vous
» brûle la cervelle. » Ils firent semblant
» de rire, me dirent que je n'entendois
» point la plaisanterie, & rentrerent
» chez eux. Je remerciai mon libéra-
» teur. — Mais, Monsieur, lui dis-je,
» votre ouvrage n'est fait qu'à moitié.
» Vous voyez l'habit que je porte; il
» va m'être funeste, si vous ne me se-
» condez. On me poursuit, & si je pa-
» roîs sur le grand chemin sous cet
» habit, à coup sûr je serai arrêtée.
» J'avois une compagne qui pourroit bien
» être tombée dans les mains des Sbir-
» res. (C'étoit de moi qu'elle parloit.)
» Je tremble, je ne sais ce qu'elle est
» devenue. Ne l'auriez-vous point rencon-
» trée? — Et oui, vraiment, répondit
» le Pélerin; je l'ai vue très-clairement
» au milieu d'un régiment de Sbirres
» qui s'étoient emparés de sa personne.
» — O bon Dieu! m'écriai-je en pleu-
» rant. — Ma belle enfant, reprit ce
» brave homme, il ne faut pas vous

» désespérer ; il ne faut pas sur-tout
» que vous vous exposiez à être arrêtée
» comme elle. Je n'ai point d'habits à
» vous donner pour vous déguiser ;
» mais prenez ma souguenille de Pé-
» lerin, elle couvrira du moins votre
» uniforme de Religieuse. Je passai le
» surtout du bienheureux voyageur. J'en-
» dossai le grand chapeau & le collier
» de coquillages ; je pris en main le
» bourdon, & me voilà Pélerin. Mon
» conducteur, qui resta lestement vêtu,
» me donna le bras.

» J'appris qu'on vous avoit mené
» d'abord chez le Podestat du village
» le plus prochain. Nous nous achemi-
» nâmes vers cet endroit ; mais nous
» apprîmes, sur la route, qu'on vous
» conduisoit à Milan, mon cher Ca-
» taudin. Nous nous y rendîmes le
» plus secretement qu'il nous fut pos-
» sible. Là, mon guide me proposa un
» habit d'homme pour me déguiser
» mieux. Nous perdîmes bientôt vos
» traces dans cette grande Ville. Quel-
» qu'un me dit pourtant que vous
» aviez pris la route de France. On
» vous représentoit comme habillé en
» homme ; ce qui étoit naturel. On spé-
» cifioit même à-peu-près quel habit

» vous portiez ; & je crois qu'il y avoit
» beaucoup d'imaginaire dans le por-
» trait du fugitif qu'on me donnoit pour
» vous. Je suivis le fantôme qu'on avoit
» tracé à mes yeux. Je demandois dans
» les auberges un homme semblable à
» ce fantôme. Selon la maniere dont je
» m'y prenois pour questionner, avec la
» manie de ne mettre fin à mes questions,
» que quand on m'avoit dit ce que je
» voulois, je venois à bout de me faire
» dire par-tout : « Oui, nous avons vu
» cet homme ; il a pris telle route » ;
» & je croyois vous suivre, quand il
» paroît au contraire que je vous pré-
» cédois.

» Enfin, un jour je rencontrai un hom-
» me assez vieux, qui me parut fort dé-
» vot, auquel je demandai, comme aux
» autres, s'il ne vous avoit point vu. Je
» vous dépeignis. Il me répondit :
« Je crois avoir chez moi le jeune-
» homme dont vous me parlez ; venez,
» vous en jugerez ». Je le suivis. Il s'é-
» carta de la grande route, & me con-
» duisit dans sa maison, qui étoit jolie.
» J'y trouvai, en arrivant, un très-vieil
» homme & une très-vieille femme,
» qui étoient son pere & sa mere, &

» qui toussoient & crachoient sur leurs
» tisons : je vis, de plus, une vieille
» servante aussi infirme qu'eux ; mais je
» n'apperçus pas l'ombre d'un jeune-
» homme.

« Embrassez, me dit le béat, ce bon
» vieillard & cette chere vieille ; re-
» gardez-les comme votre pere & votre
» mere. — Mais mon Amant, lui dis-je,
» où est-il ? — Mon bon ami, reprit
» l'hypocrite, fiez-vous à moi, vous ne
» vous en repentirez pas. — Moi, plus
» sotte que lui, je m'y fiai ; & j'appris
» à connoître l'homme austere en pa-
» roles, qui avoit eu l'art de m'atti-
» rer chez lui. Sans vous offrir à mes
» yeux, il vint à bout de m'y retenir
» long-temps. On me demandera pour
» quel but; car mon habit d'homme devoit
» empêcher ses desirs de naître à mon
» égard : mais, à ses regards passionnés
» d'une maniere odieuse, je voyois qu'il
» devinoit mon véritable sexe. Les pre-
» miers jours, il me disoit que vous l'a-
» viez quitté sans qu'il sût pourquoi ;
» mais que sûrement vous ne tarderiez
» pas à revenir. Il s'étonnoit de ce que
» vous aviez pu fuir un homme comme
» lui. Il m'assuroit ensuite qu'il vous

» avoir vû dans tel endroit ; & « si vous
» voulez, disoit-il, je vous y menerai
» le plutôt que je pourrai ».
» Que vous dirai-je enfin, mon cher
» Chevalier ? Le vieux fourbe cherchoit,
» par tous ces délais, à me retenir, pour
» vous effacer de mon cœur, & pren-
» dre votre place. Bientôt il me ma-
» nifesta ses mauvais desseins, auxquels
» je n'eus pas de peine à résister. Enfin,
» un jour que j'étois à la Messe aux Char-
» treux, je vous reconnus pour un des No-
» vices. Le desir me prit sur-le-champ
» de vous rejoindre. Je me promenai
» dans votre maison, dans ce clos solitaire
» où vous ne pouvez vous promener vous-
» même qu'une fois la semaine. Le char-
» me de la solitude, la douce mélanco-
» lie enpreinte sur tout ce qu'on voit
» ici, saisirent mon ame, & m'inspire-
» rent le desir singulier de partager avec
» vous un sort qui avoit ses douceurs.
» Déguisée en homme, je fus reçue sur
» un très-léger examen, & j'ai le bon-
» heur de mener, avec mon cher Ché-
» valier, une vie que je souhaiterois de
» ne voir jamais finir ».

J'embrassai tendrement ma chere Ar-
témise, après son récit. Je l'aimois, sans
transport cependant ; & je goûtois avec

elle du moins un sort tranquille: Oh! si mon Adélaïde avoit été à sa place, je n'aurois plus eu rien à desirer.

Je n'avois point de livres de littérature; mais la solitude, ma situation, mes malheurs, mes jouissances, tout me rendit Poëte. Il me falloit des objets pour occuper la sphere active de mon esprit, qui fermentoit depuis que j'étois si tranquille dans mon petit ménage de Chartreux. La Poésie vint m'offrir ses idées, tantôt sombres, tantôt riantes. J'entrepris un grand Ouvrage en vers, que je composai au chœur, pour m'abréger la durée de ce long exercice. Je prétextai un gros rhume & une extinction de voix, afin d'être dispensé de chanter. Mon corps étoit donc seul présent au chœur; mon ame s'égaroit dans les enchantemens & dans les pays célestes. Si l'aveu que je fais ici peut scandaliser les gens pieux, si une semblable occupation leur paroît profane, dans le lieu & dans la circonstance, ils seront peut-être édifiés, quand ils verront le fruit de ce travail; car enfin je ne me suis permis, dans ce Poëme, que de chanter la vertu. Artémise avoit un goût excellent, un tact merveilleux. Je la consultois, & j'en recevois d'excellens avis.

Ces occupations ne me suffisoient pas encore. On doit se rappeler que j'ai voyagé chez des peuples que j'ai nommés Sylphes, dans une Ville aérienne, où l'on avoit l'usage de s'élever dans l'air, à l'aide de globes vuides, ou remplis de fumée ou d'air inflammable. La captivité, où je me trouvois, m'inspira l'envie de monter dans les airs. Je voulus pour cet effet composer un globe & une nacelle. Je ne pus y travailler sans la permission de Don Prieur, qui, par curiosité, me le permit d'abord. Il me donna du taffetas. Artémise m'aida à le coudre, sans qu'on en sût rien. J'en formai mon globe. Je le remplis d'air chaud, & j'y attachai une petite lampe, dont la lumiere, entrant par une étroite ouverture, entretenoit la chaleur & la raréfaction de l'air. Cet air raréfié devenoit plus léger que l'air atmosphérique, & le globe s'élevoit naturellement dans les Cieux. Le mien fut composé de taffetas azuré, pour qu'on l'apperçût moins aisément dans l'air. J'y suspendis une nacelle pareillement de couleur d'azur; & je m'élançai dans l'Empyrée, d'abord aux yeux du seul Don Prieur. Artémise, qui étoit prévenue, me regarda d'une petite fenêtre. Pour les autres

Chartreux, ils étoient chacun dans leur cellule, & ne se doutoient de rien. Par hasard, personne du canton n'apperçut le globe, parce que nul n'étoit prévenu. Je m'élevai à plus de mille toises. Je restai quelque temps stationnaire dans l'air, jouissant du plus beau spectacle qu'il fût possible de concevoir. Je redescendis ensuite à plomb dans mon jardin, où D. Prieur m'embrassa avec transport. « Mon cher enfant, me dit-il, vous avez » fait là une découverte des plus belles » qu'il soit possible d'imaginer. Mais il » faut voir le parti qu'on en peut tirer; » car ce n'est rien d'être merveilleux, » on doit être utile. Je réfléchirai là-» dessus, mon bon ami. Amusez vous » toujours à perfectionner votre inven-» tion; nous reparlerons de cela dans » une quinzaine ». Il faut noter que, dans ce temps là, on n'avoit point encore entendu parler de la découverte des globes aërostatiques. Au moment où j'écris, il commence à en être question; mais j'étois un précurseur ignoré. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de M. Mongolfier. Je ne me suis pas apperçu qu'il ait entendu parler de mes expériences. Sa gloire lui appartient donc entiérement.

Je continuai ſecretement mes expériences. Nous étions dans le temps de la pleine lune. Je m'élevois le ſoir à la clarté de cet aſtre nocturne, afin de n'être pas obſervé. Je voyageois dans l'air, je deſcendois ſur les châteaux, j'attachois mon globe aux girouettes, & je pénétrois dans l'intérieur des maiſons, où je paroiſſois un Etre deſcendu du Ciel. Quoique j'évitaſſe, le plus qu'il m'étoit poſſible, d'être apperçu, j'eus pluſieurs aventures ſingulieres, que je me ferois un plaiſir de raconter, ſi je ne craignois de trop alonger ces Mémoires. Je ne puis cependant me refuſer à la tentation d'en écrire une qui m'amuſa beaucoup. J'ignore ſi le Lecteur en ſera auſſi content que moi.

Un beau ſoir, je m'abattis ſur un Couvent de Génovéfines, qui étoit à quelques lieues du mien. Je penſai que c'étoit là un lieu où je pourrois voir des choſes plaiſantes. On n'étoit point encore couché. Je vis, à travers des fenêtres de pluſieurs cellules, pluſieurs Religieuſes qui ſe déshabilloient pour ſe mettre au lit. J'apperçus alors des charmes que des yeux mortels ne devoient pas contempler, & que les regards ſeuls du céleſte époux étoient en droit

d'observer du Trône des Cieux. J'en remarquai une très-jolie, qui cherchoit ses puces, puisqu'il faut le dire familierement. Je m'amusai quelques momens à jouir de cette vue, quoique je me reprochasse intérieurement cette espèce de trahison; car enfin la jeune Sœur ne soupçonnoit pas qu'elle eût un témoin. Je fus puni, un instant après, de mon indiscrete curiosité; car j'apperçus, à travers les vitres d'une autre cellule, une vieille Mere dans la même recherche que la jeune; ce qui me présenta le plus hideux coup-d'œil, & me fit reculer d'horreur. Je retournai vers la jolie chercheuse; j'étois même tenté de la surprendre, car je voyois sa fenêtre ouverte; mais je ne pus me résoudre à lui donner tant de confusion.

En rodant autour des fenêtres, à leur niveau, dans le cloître, j'apperçus sur un balcon deux jeunes Pensionnaires qui prenoient le frais, & qui parurent m'avoir apperçu. Je le jugeai aux propos que je leur entendis tenir. « Ah! » vois-tu, s'écria l'une des deux, cette » grand boule bleuâtre? On diroit que » c'est la Lune qui est descendue du » Ciel. — Oui, sûrement, répondit l'au» tre, ce ne peut être que la Lune, ou

» peut-être la Planete de Vénus ; je
» tremble, Mademoiselle, sauvons-
» nous. N'appercevez-vous pas quel-
» que chose suspendue à la Planette ?
» — Mon dieu, oui ; ma chere amie,
» reprit la première ; je tremble ; sau-
» vons-nous : elle approche. Mon Je-
» sus ! ayez pitié de nous ». Voyant
que j'étois apperçu, je voulus profiter
de la circonstance ; & , pour rassurer mes
deux craintives colombes : « Ne crai-
» gnez rien, leur dis-je, mes cheres en-
» fans ; je ne viens point du Ciel pour
» vous faire aucun mal. — O mon
» Dieu ! s'écrierent les deux belles, il
» vient du Ciel ! » Elles tomberent sur
leurs genoux. J'approchai de leur bal-
con, j'y attachai mon globe ; & j'entrai,
par la fenêtre, chez ces deux jeunes
personnes. Elles se prosternerent la face
contre terre. « Relevez-vous, leur dis-
» je du ton le plus amical ; mes cheres
» Vierges, votre innocence vous rend
» cheres au Ciel, & dignes des regards
» des esprits célestes. Vous pouvez
» avoir quelques fautes à vous repro-
» cher ; car qui est parfait sur la terre ?
» Je vous les dirai peut-être par la suite,
» & ce ne sera que pour vous en an-
» noncer le pardon ; mais pour le mo-

» ment, je ne veux que vous féliciter, » & vous apprendre combien j'ai de » plaisir à vous voir. Daignez donc lever » les yeux & me regarder. Ce n'est pas » un ennemi qui est devant vous ». Les deux belles s'enhardirent par dégrés, leverent un peu la tête, m'apperçurent; & reconnoissant mon habit de Chartreux: « Ah! c'est S. Bruno, s'écria l'une des » deux ». Il pourra se faire que quelques Lecteurs de Romans ignorent que S. Bruno étoit le Fondateur des Chartreux: il faut donc que je le dise, afin que ces gens ignares & non lettrés sachent pourquoi mon habit me faisoit prendre pour ce Saint.

J'étois venu sûrement sans aucun dessein de tromper ame qui vive; mais ces jeunes personnes s'enferroient d'elles-mêmes. Je les trouvois fort jolies, sur-tout l'une des deux, qui paroissoit la Maitresse; car l'autre, quoique gentille, n'avoit l'air que d'une Femme de chambre. Il me parut que ma figure fit une douce impression sur l'une & l'autre, principalement sur la Maîtresse. Une étincelle d'amour, qu'elle dut voir dans mes yeux, la flatta sans doute. Je l'entendis dire tout bas à sa Femme de chambre: « Qu'il a l'air

» doux

» doux & honnête pour un Saint » ! Je crus, pour m'amuser, devoir entrer dans leur idée. Ce qui me mortifioit beaucoup, c'est que je ne pouvois rester avec elles qu'un moment, parce que, ne voulant pas qu'on s'apperçût au Couvent de mes promenades aériennes, je ne pouvois m'absenter long-temps.

« Mes cheres enfans, leur dis-je, j'ai
» voulu vous voir, je vous ai vues. Le
» cours des lois éternelles me rappelle à
» présent au séjour céleste. Je reviendrai
» vous voir demain, à peu près à la
» même heure. Qu'aucun indiscret té-
» moin ne trouble l'auguste faveur que
» vous recevez des Cieux. Sur-tout ren-
» fermez dans votre cœur le secret de
» cette faveur unique. Le moindre mot
» échappé vous la feroit perdre. Vous
» m'êtes cheres, jeunes Beautés. Je vous
» quitte à regret, & vous me reverrez,
» si vous êtes discretes. Rentrez, pour le
» moment, dans votre appartement, &
» ne paroissez plus sur le balcon ». A ces mots, les deux innocentes baiserent humblement le bas de ma robe ; je remontai dans ma nacelle, & je m'élançai dans l'air.

Je m'apperçus que le joli couple, conformément à mes ordres, ne repa-

roissoit pas en effet sur le balcon, quoique la fenêtre restât ouverte. Je redescendis, & je m'arrêtai proche de cette fenêtre, pour entendre jaser les deux cheres femelles. « Il est sûr, Mademoiselle
» Laure, disoit la Femme de chambre,
» que vous recevez là, du Ciel, une
» faveur des plus signalées. Sacrifiée par
» vos parens, à un aîné qu'ils veulent
» enrichir, vous trouvez dans les
» Cieux un Protecteur qui va travailler
» à votre bonheur; car enfin, l'air de
» bonté & d'affection que nous avons
» vu transpirer dans ses regards célestes,
» annonce tout l'intérêt dont il vous
» honore. Et qui sait si, par sa faveur,
» vous ne pourrez pas épouser le jeune
» Chevalier de Foudras, que vos pa-
» rens vous refusent, & que vous avez
» paru trouver d'une figure assez reve-
» nante? — Ah! Barbe, que dis-tu,
» répondit Laure? à présent qu'est-ce
» que tous les hommes à mes yeux?
» Que sont-ils auprès de Saint Bruno?
» Quelle jeunesse rayonnante! quelle
» fraîcheur aérienne! Avoue que c'est
» là un personnage vraiment céleste; &
» qu'une jeune élue, qui a eu le privi-
» lége de le voir, ne peut plus goûter
» les ignobles mortels. — Mais enfin,

» ma chere Maîtresse, reprit la Femme
» de chambre, vous êtes terrestre, vous;
» & vous ne vous flattez pas sans doute
» d'épouser Saint Bruno ». A ces mots,
l'intéressante Laure soupira, & je fus
obligé de remonter dans les Cieux, pour
regagner mon Couvent, où je n'étois
plus qu'un des derniers serviteurs du
grand Saint pour lequel on me prenoit
ailleurs.

Je me rappelai l'histoire d'un Tisse-
rand, qu'on voit dans les Mille &
un Jours, qui se fit passer pour Maho-
met auprès de la Princesse de Gazna.
Je me souvins de plusieurs pieces de
Théâtre composées sur ce sujet, entre
autres, d'une Comédie manuscrite que
je connois depuis long-temps, intitulée
le Faux Mahomet, où c'est un Marquis
François qui joue le rôle de Prophête.
Je vis de la conformité entre cette aven-
ture & la mienne. Je souris du hasard
qui m'ouvroit les moyens de m'amuser,
en représentant un personnage céleste.
Ici je me peins avec toute ma scélé-
ratesse; car enfin ma conduite va bien-
tôt devenir peu susceptible d'apologie.
Aussi coupable que la plupart des autres
jeunes gens, je n'ai au-dessus d'eux que
l'avantage de reconnoître mes torts; &

» homme selon votre cœur. Je ne s[...]
» pas trop si le Chevalier de Foud[...]
» vous convient ; quoi qu'il en so[...]
» oubliez les relations que je puis av[...]
» avec un séjour supérieur ; &, enco[...]
» une fois, parlez-moi comme à [...]
» ami. Vous me prenez pour Sai[...]
» Bruno ; mon habit, & l'avantage q[...]
» je parois avoir de venir du Ciel, vo[...]
» donnent cette idée. Je ne nie point[...]
» je n'assure point la vérité de cet[...]
» conjecture ; mais pourquoi, mes e[...]
» fans, ne me prendriez-vous pas po[...]
» un mortel ? — Bienheureux habita[...]
» du Ciel, répondit Laure, eh ! co[...]
» ment pouvons-nous vous prend[...]
» pour un mortel, quand nous voy[...]
» que vous savez nos noms, nos d[...]
» nées, & tout ce qui nous regarde,
» sans que personne vous en ait instruit ?
» Quel mortel peut avoir le don de
» deviner si parfaitement ? — Quoi
» qu'il en soit, ma belle enfant, lui
» dis-je en lui serrant la main, regar-
» dez-moi comme votre ami. Pour que
» vous puissiez vous prêter mieux à l'il-
» lusion, je daignerai paroître à vos yeux
» sous un costume moins sacré. Je me
» permettrai même de vous faire d'in-
» nocentes caresses, comme un pere à

» sa fille, comme un ami à sa tendre » amie. Je vous recommande toujours » un secret inviolable. Adieu, ma chere » Laure, le temps me presse; je vous » reverrai peut-être demain ». A ces mots, je lui donnai un doux baiser, qu'elle reçut avec une expression si tendre de plaisir, de confusion, & de respect, que j'en fus enchanté.

J'y retournai le lendemain, après en avoir fait pareillement mystere à la fidelle Artémise. Il me restoit encore quelques habits dans mes malles: j'endossai l'uniforme de mon Régiment, parce que je sais que l'habit militaire plaît toujours singulierement aux femmes. J'avois su m'ajuster si bien une perruque, qu'il étoit impossible de ne pas la prendre pour mes cheveux naturels. Je m'habillai dans ma nacelle, tandis que je voguois dans l'air, afin de cacher cette expédition à la chere Artémise. Sans être dégoûté d'une si charmante personne, j'avois pour elle simplement cette tendre amitié qui nous laisse jouir, dans un calme heureux, du commerce de nos amis, & qui nous occupe, pendant leur absence, de leur doux souvenir; mais sa grossesse, puisqu'il faut le dire clairement, m'obligeoit de la respecter.

J'étois à son égard réservé comme j'aurois dû toujours l'être.

Quand j'arrivai, mes deux Beautés m'attendoient. Je ne puis exprimer la douce surprise qui se peignit dans les yeux de Laure, quand elle m'apperçut en Militaire. Elle me reconnut du premier coup-d'œil, & se jeta dans mes bras, avec un empressement qui m'annonçoit qu'elle ne voyoit plus dans moi le Saint, & que j'avois choisi le vrai moyen pour qu'elle me prît pour un homme. Cette enfant me faisoit, je l'avoue, la plus forte impression; &, sous mon habit de Cavalier, j'oubliois moi-même auprès d'elle que j'étois Chartreux.

J'invitai Laure à monter dans ma nacelle; je la vis d'abord trembler & frémir de la proposition; je la serrai dans mes bras: « Ma chere Laure, lui dis-je, » peux-tu craindre quelque chose auprès de moi »? J'achevai, par mes tendres caresses, de la rassurer. Je la posai doucement dans ma chaloupe aérienne. Barbe restoit à genoux sur le balcon. « O bienheureux Saint! me disoit» elle, ramenez ma Maîtresse; Made» moiselle Laure, recommandez moi à » Dieu, à sa sainte Mere, & à tous les » Saints; rapportez-moi une abso-

» lution générale & un pardon de tous
» mes péchés paſſés & à venir, d'ici à
» plus de cinquante ans : recomman-
» dez-moi ſur-tout à Sainte Barbe ma
» digne Patronne ».

Laure trembloit & ſe ſerroit contre moi, comme la vigne embraſſe l'ormeau. Nous laiſsâmes Barbe extaſiée, & nous nous élevâmes dans les airs.

Il faiſoit le plus beau clair de lune : nous montâmes à une hauteur prodigieuſe : le Ciel étoit parfaitement étoilé ; quelques nuages argentés s'y promenoient paiſiblement ; nous en appercevions pluſieurs ſous nos pieds, qui réfléchiſſoient les tranquilles rayons de la Lune. La terre étoit aſſez éclairée pour qu'on pût diſtinguer les plaines, les montagnes, & ſur-tout la mer, ſur laquelle jouoit une lumiere tremblotante. Sans être auſſi beau qu'on peut le voir de jour, le ſpectacle étoit admirable. Je tenois la petite Laure dans mes bras ; je la ſerrois contre mon cœur ; elle paroiſſoit raſſurée, parce qu'elle repoſoit dans mon ſein. Comme l'extaſe & le raviſſement ſe peignoient dans ſes beaux yeux, avec une innocence preſque enfantine ! Elle admiroit le grand ſpectacle dont elle jouiſſoit ; mais elle rapportoit tout à moi.

Après avoir contemplé le Ciel, elle me regardoit, & sembloit se plaire à voir, dans mes yeux, comme dans un miroir, la perspective de l'Univers.

Notre conversation fut délicieuse. Oiseaux qui veniez vous reposer sur notre char de triomphe, vous seul pûtes l'entendre ! Nous jouissions encore des plaisirs de la simple innocence, & nous ne desirions pas au-delà : pourquoi n'avons-nous pas su toujours nous tenir à un si doux partage ?

Il fallut enfin quitter les Cieux, en soupirant. Je redescendis Laure sur son balcon ; je la remis chez elle. Barbe se prosterna devant elle, & lui demanda des nouvelles du Paradis. Je fus obligé de la quitter. Que notre adieu fut tendre ! quels doux embrassemens ! Je retournai chez moi ; & j'embrassai mon Artémise avec crainte, & en rougissant comme un coupable.

Mes visites à Laure furent assidues, & quelque temps encore innocentes ; mais nous avions trop compté sur nos forces. Mes intentions étoient sûrement aussi pures & aussi chastes que les siennes : si l'on m'avoit proposé d'abuser une jeune personne, sur-tout par une voie si odieuse, l'idée seule m'auroit fait horreur ;

mais il résulta enfin de nos entretiens nocturnes, de nos voyages aériens, ce qu'on croira toujours, quand même je voudrois le nier. Je le confesse à ma confusion, ce fut à la face du Ciel, au milieu de son immensité, que je me rendis coupable envers une enfant innocente, dont je devins le séducteur par une coupable hypocrisie. O jeunes gens, après un pareil exemple, osez vous fier sur vos forces !

Ce qui me causoit le plus de remords, c'est que la jeune personne n'en éprouvoit aucun. Elle ne comptoit pas avoir commis l'ombre d'une faute, en se livrant à un Saint. Je pouvois la détromper ; mais c'étoit lui plonger le poignard dans le cœur. Effrayé de ma faute, je me trouvai dans un grand embarras à son égard. D'un côté, je sentois qu'il falloit la fuir, pour ne pas continuer une vie déréglée, qui pourroit être enfin dévoilée ; de l'autre, je me reprochois d'abandonner une jeune personne qui m'aimoit, après avoir assouvi ma passion criminelle.

Une preuve que son innocence existoit encore, après la perte de sa fleur virginale, c'est qu'elle me demandoit souvent à voir le séjour des Bienheu-

reux. Toutes ces filles veulent connoître les joies du Paradis. J'avois beau répéter à celle-ci, que pour jouir de ces avantages il falloit être mort : « Tuez-» moi, disoit-elle, mais faites-moi » voir les délices du Paradis ». Elle redoubla ses instances avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut enfin songer à la satisfaire. Je me rappelai le mystérieux asile du Magnétisme à Milan, où on m'avoit fait voir tant de belles choses, qui m'avoient ensuite procuré l'agrément de passer pour fou.

En conséquence, je prétextai une affaire indispensable, relativement à un service que je devois rendre à la Princesse Gémelli, ma bienfaitrice; & j'obtins un congé de quinze jours pour me rendre à Milan : je m'y rendis en effet; mais ce fut par la Diligence aérienne. Une belle nuit bien claire me suffit pour ce voyage. Je planai sur la Ville; en m'orientant, je sus trouver le *Campo santo* ou cimetiere. J'étois sûr que le Palais du Charlatanisme ou du Magnétisme ne devoit pas être bien loin de là. Mon regard perçant ne tarda pas à découvrir l'endroit où les Opérateurs rétablis, je ne sais comment, dans leur crédit, faisoient de nouveau voir à leurs

adeptes le Paradis, avec le trône & la gloire de l'Etre suprême. Je descendis justement au milieu des spectateurs, au pied de ce trône prétendu céleste ; & je confondis le Charlatan sacrilége qui prétendoit représenter la Divinité. Tous les Néophites furent émerveillés ; mais les imposteurs parurent déconcertés. Je dis à l'oreille au fourbe qui osoit jouer le rôle sacré de l'Etre suprême, que j'avois à lui parler. Il congédia soudain l'assemblée, & je restai seul avec lui. Alors je lui dis : « Ami, » je vous connois ; vous m'avez *magnétisé* comme les autres ; j'ai été votre » proie, & non pas votre dupe. Je ne » viens pas ici pour vous faire aucun » tort ; mais, puisque je me trouve aujourd'hui forcé de remplir le rôle d'imposteur, rôle qui pese à mon cœur, » j'ai recours à vous pour m'aider dans » cette circonstance à tromper une jeune » fille. Elle me prend pour Saint Bruno. » Je vous apprendrai par la suite, comment j'ai eu la fatale adresse d'amener » cette jeune fille à ce degré de crédulité, sans en avoir aucun dessein. Elle » exige à présent que je lui fasse voir » le Paradis ; & je ne connois que vous » qui puissiez me donner les moyens de

» lui procurer cette petite satisfaction.
» — Ah ! très-volontiers, me répondit,
» en m'embrassant, l'imposteur magnéti-
» que. Nous nous connoissons en effet.
» Je me rappelle très-bien de vous avoir
» vu dans notre Eden. Je sais bien que
» vous n'êtes pas taillé pour être dupe.
» Cette maison, & tout ce qui est ici.
» vous appartient ; disposez de votre
» bien ». Je pris jour & heure avec le
Docteur, & je convins de ce que nous
ferions voir à la chere petite Laure.

Ensuite, traversant les airs, je volai vers la belle innocente. « Ma chere en-
» fant, lui dis-je, vous voulez donc ab-
» solument voir le Paradis ? Je vous ai
» dit qu'on ne pouvoit avoir cet agrément
» sans être mort ; & vous m'avez prié de
» vous donner le trépas. Etes-vous tou-
» jours dans les mêmes dispositions, &
» consentez-vous que j'éteigne votre
» belle vie ? Je suis tout prêt ; si vous
» voulez, vous allez mourir ». Une mort
si prochaine parut effrayer la belle. « Sera-
» ce pour toujours, dit-elle ? — Mais,
» ma belle enfant, lui répondis-je, vous
» savez que quand on est mort, c'est
» ordinairement pour long temps. —
» Oui, reprit-elle ; mais un Saint com-
» me vous doit avoir le secret de me

» ressusciter. — Eh bien, ma charman-
» te, lui repartis-je, je ne suis pas ca-
» pable de rien refuser à ma chere Laure.
» Quand vous voudrez, je vous ferai
» jouir du sommeil des morts. Voilà un
» petit poison qu'il faudra prendre pour
» cet effet. Vous allez regarder cela comme
» une médecine; mais je vous jure que
» cette potion n'est point d'un goût
» désagréable. — Oh! me dit-elle, don-
» nez-moi quelque temps, je vous prie,
» pour me préparer à la mort. On ne
» va pas lestement dans l'autre monde
» comme au bal. Si je n'étois pas bien
» préparée, qu'en arriveroit-il, bon
» Dieu? Qui sait si, quand je serois
» morte, on ne me feroit pas voir l'En-
» fer, au lieu du Paradis; ou si du moins
» on ne voudroit pas me retenir, pour
» mes péchés, dans ce redoutable sé-
» jour? Je ne veux pas encore mourir
» pour toujours ».

Je promis à Laure que je lui accorderois volontiers tout le temps qu'elle desiroit; mais il me survint une réflexion. Je me dis en moi-même: « Cette
» jeune fille ne voudra pas mourir sans
» confession; & le moindre aveu, qu'elle
» fera à son Confesseur, découvrira
» tout le mystere. L'Ecclésiastique, ap-

» prenant cette histoire, voudra lui dé-
» voiler l'imposture. « Ma chere enfant,
» dis-je à l'innocente, vous voudrez
» sans doute voir votre Confesseur?
» — Vraiment, me répondit-elle, je ne
» veux pas mourir sans confession. Est-
» ce que vous vous y opposeriez, mon
» cher petit Saint? — Ma chere amie,
» repris-je, à Dieu ne plaise que je
» m'oppose à ce que votre conscience
» vous inspire; mais voilà notre secret
» découvert. — Le croyez-vous, répli-
» qua-t-elle? Mais qu'est-ce que cela
» feroit, quand j'avouerois quelque
» chose au tribunal secret de la Péni-
» tence? — Ma chere fille, lui répon-
» dis-je, vous ne savez pas mes raisons;
» & je ne dois pas vous les dire. Un ha-
» bitant des Cieux n'impose aucune loi
» sans sujet, & il doit être immuable
» dans ses arrêts. Il est donc toujours
» indispensable d'obéir à la loi du mys-
» tere, que je vous ai prescrite; & cepen-
» dant, si vous vous confessez, vous ne
» pourrez vous dispenser d'y manquer.
» — Oh! il me vient une idée, me dit-
» elle, qui va tout concilier: En qualité de
» Saint & de Fondateur d'Ordre, vous
» avez sûrement le pouvoir de confesser:
» confessez-moi. Mais, ajouta-t-elle,

» cet habit de Cavalier ne m'inſpire » pas de confiance; paroiſſez, comme » auparavant, ſous votre coſtume de St. » Bruno, & je me jette à vos pieds ». Charmante innocence ! combien elle m'inſpiroit de remords ! Comme une premiere impoſture nous conduit à une ſeconde ! Il fallut me permettre encore celle-là; mais je ne voulus pas abſolument me prêter à un plus grand ſacrilége. « Ma chere enfant, dis-je à Laure » en ſouriant malgré moi, j'approuve » votre idée; elle vous eſt inſpirée. — » Ah ! ſans doute par vous, s'écria-t-elle. » — Quoi qu'il en ſoit, repris-je, je » veux bien vous entendre; mais, pour » une mort paſſagere, la confeſſion doit » ſuffire; le ſurplus ſeroit une profa- » nation. Allez, ma fille, nous nous » verrons demain; tenez-vous prête ». Je l'embraſſai tendrement, & je partis. J'écrivis aux Charlatans de ſuſpendre, pour quelques jours, les préparatifs qu'ils devoient faire pour magnétiſer mon amante.

Barbe, qui étoit du ſecret, ne voulut pas que ſa Maîtreſſe s'en tînt à la ſimple confeſſion. Elle comprit bien ce que je lui avois voulu interdire, afin de ne pas

me rendre coupable de l'imposture la plus sacrilége ; mais elle fit faire, à la jeune personne, une foule d'exercices de dévotion qui reculoient notre voyage chez les Docteurs du Magnétisme, & me faisoient trembler pour la découverte de mon secret. J'étois aussi inquiet relativement à mon congé, un peu court pour tant d'opérations. L'on fit, ou l'on entama du moins des neuvaines ; on obtint la permission d'aller en pélerinage à je ne sais quelle Notre-Dame, qui heureusement n'étoit pas éloignée. On acheta des reliques, pour en couvrir Laure pendant sa prétendue mort.

Enfin le jour fut décidément fixé : j'en donnai avis aux Charlatans. Je présentai à Laurette le prétendu poison, qui n'étoit qu'un narcotique ; elle le reçut en tremblant, & l'avala dévotement à genoux, en faisant force prieres, chargée de ses Reliques. Barbe, à genoux pareillement, un gros chapelet à la main, disoit force patenôtres, & aspergeoit continuellement sa Maîtresse d'eau bénite. Je souffrois de toutes ces pieuses opérations, parce que, dans tous mes déréglemens, j'ai toujours respecté la Religion, & que je sentois, en gémissant, com-

bien j'y manquois dans cette circonstance.

Quand la potion eut produit son effet, & que je vis Laure bien endormie, je la posai dans ma nacelle, & je l'enlevai dans les airs. Tout étoit prêt chez les Opérateurs. L'imposteur, qui osoit représenter la Divinité, siégeoit sur son trône ; sa Cour céleste étoit rangée, autour de lui, sur des nuages imitant ceux de l'Opéra. Des rayons partoient, de tous côtés, de ces nuages. Le spectacle enfin, que je ne décris pas en détail, étoit vraiment enchanteur & imposant. Je descendis justement au pied du trône, avec le grave froc de Saint Bruno. A notre arrivée, une musique céleste se fit entendre. Laure fut promptement parée d'une robe blanche & couronnée de fleurs ; je fus revêtu moi-même d'habits analogues aux siens, pour la couleur & les fleurs. Je lui fis respirer une certaine essence ; & elle s'éveilla. Je ne puis décrire l'extase muette & le ravissement ineffable qui se peignirent dans ses yeux, à l'aspect de ce brillant spectacle. La musique parut faire sur elle une égale impression. Elle me regarda, & parut aussi enchantée que surprise, de me voir si brillant. Elle se

regarda elle-même avec un pareil étonnement. Le chœur chanta en italien : « Quelle est cette ame pure qui s'éleve » de la terre sous les auspices du Serviteur de Dieu ? Qu'elle ait l'avantage unique de jouir ici du bonheur destiné aux bienheureux, & de retourner sur la terre pour y publier, à jamais, les merveilles du Paradis ».

Heureusement Laure entendoit l'italien ; elle étoit originaire de la Lombardie. « Oh, oh, dit-elle, on parle italien » dans le Paradis ! »

Tout-à-coup la musique se tut. Un silence auguste régna un moment dans l'assemblée. Alors le Vénérable, assis sur le trône, prononça des mots qu'on peut traduire ainsi :

Soyez heureux, tendres Amans.

Soudain le chœur répéta, au son des fanfares :

Soyez heureux, tendres Amans.

Des Anges, ou plutôt des jeunes gens, revêtus d'un costume que nos Peintres donnent à ces esprits célestes, nous enleverent, & nous conduisirent dans un bosquet ravissant, en face d'un boudoir

rmant, répété dans un bassin d'eau e. La musique la plus douce & la plus odieuse venoit jusqu'à nous, en traçant les feuillages. L'air étoit embau- du parfum des fleurs. Je pressai dans bras ma chere Laure, dont l'habille- nt galant & voluptueux sembloit ajouter s charmes. Elle ne pouvoit revenir de urprise. Elle restoit pâmée dans l'ex- la plus douce. Enfin, elle me dit, mots entrecoupés : « Où suis-je ? Ah ! je le sens bien que je respire dans les régions du Paradis ! Jamais je ne pourrois, sur la terre, voir des choses aussi admirables, ni goûter de pareilles délices ! O Saint ! cher à mon cœur, me laisserez-vous retourner sur la terre ? » Je n'épargnai en pour mettre le comble aux plaisirs e la chere innocente. Je la plongeai dans ne ivresse qui lui causoit le plus touhant délire. « Voyez, disoit-elle, cela seroit pourtant un péché avec un homme sur la terre ».

Je suis obligé d'abréger ici mon récit, pour me conformer à l'état de précipitation où j'étois ; car il falloit me hâter de partir. Le terme de mon congé me pressoit. je conduisis la belle dans les jardins ; elle vit d'autres bosquets,

d'autres boudoirs ; par-tout des groupes de jeunes Amans, des danses, des festins, tout ce qui caractérise & perpétue la joie. Jamais aucun lieu de délices ne représenta si bien le brillant Elysée : « Qui se seroit » attendu à cela, disoit Laure enchan- » tée ? Comme le Paradis est différent de » la maniere dont on nous le peint sur » la terre ! Nos Docteurs n'en ont pa » la moindre idée ».

Enfin, je fis avaler de nouveau, à ma petite Laure, la potion soporifique. Elle l'avoit bue la premiere fois avec crainte ; elle la but cette fois-ci avec répugnance ; car elle avoit la plus grande envie de rester dans ce beau séjour. Bientôt le breuvage opéra. La belle s'endormit. Je la reconduisis chez elle, après lui avoir fait enlever précédemment ses habits galans. Elle se retrouva dans son appartement, dans le même ajustement qu'elle en étoit sortie. Je l'éveillai facilement ; elle se revit avec peine vivante, & me reconnut sous l'habit de Saint Bruno. Elle me témoigna ses regrets, & me fit ses remercîmens, en me disant qu'elle avoit goûté des plaisirs ineffables ; que le Paradis étoit cent mille fois plus charmant qu'elle ne se l'étoit figuré, & qu'elle soupiroit

après l'heureux instant où une mort durable l'y feroit retourner.

Barbe étoit émerveillée de tout ce qu'elle entendoit. Elle vouloit s'empoisonner pour aller voir de si belles choses. « Mais, hélas ! disoit-elle, il n'y a pas de » Saint Bruno pour moi ! » Elle avoit eu cependant la force de garder le secret, &, grace à sa discrétion, l'on ne s'étoit point apperçu de l'absence de Laure, qui avoit duré trois jours.

Cependant il résulta, de toute cette histoire surnaturelle, un effet très-naturel. Laure se trouvoit dans le même état que ma chere Artémise, & cet état paroissant tous les jours de plus en plus, il devenoit impossible de le cacher. On doit s'ennuyer de voir que jusqu'ici nous n'ayons pas été découverts, Laure dans son Couvent, & moi dans le mien, où je n'étois pas arrivé heureusement trop long-temps après le terme expiré de mon congé. On s'attend que nous avons dû être surpris par les Moines ou par les Religieuses ; point du tout, on n'eut pas l'esprit de rien deviner, & nous fûmes obligés de découvrir tout nous-mêmes.

Les parens de Laure connoissoient sa répugnance pour le cloître. Ils trouverent un homme fort riche, & assez ai-

mable qui voulut bien promettre d'épouser cette jeune personne sans dot. Ils vinrent à son Couvent, transportés de joie de trouver à se défaire si avantageusement de leur fille. Ils entrerent tout radieux : « Je suis enchanté, dit » M. de Fiervac, pere de Laure, de la » régularité de ce Couvent ; je ne pou» vois mieux placer ma fille, pour la » préserver de tout danger ». Ils embrasserent leur fille, &, croyant la combler de contentement : « Réjouis-toi, » Laure, lui dit sa mere, nous allons » te faire sortir du Couvent, & te ma» rier ». Laure, à cette nouvelle témoigna le dédain le plus marqué, & dit à ses parens qu'il étoit impossible qu'elle se mariât. « Hé bien, lui dit son » pere, vous prendrez le voile, mor» bleu. — Encore moins, reprit Laure ; » je suis pourvue ». Sa mere la regarde avec surprise, & s'apperçoit qu'elle est grosse ; elle s'écrie : « O Ciel ! » Le pere furieux regarde, & s'écrie pareillement : « O Ciel ! que dites-vous ? Je lui brû» lerois la cervelle sur le champ... Mais » cela n'est que trop vrai, de par tous » les diables ! ajouta-t-il en considérant » l'innocente pécheresse ; ma fille est » grosse. Ah ! détestables Religieuses,

» c'est

» c'est ainsi que vous avez su la garder !
» — Qu'appellez-vous ? dirent les Nones
» offensées. Vous nous outragez, Mon-
» sieur ; votre fille est chaste & pure
» comme nous-mêmes. — Morbleu ! ce
» n'est pas beaucoup dire, interrompit
» Fiervac.—Monsieur, reprirent les Véné-
» rables, nous ne répondons pas à l'in-
» dignité que vous venez de prononcer ;
» mais nous pouvons jurer que notre
» Pensionnaire n'a vu aucun homme; nous
» en répondons corps pour corps. —
» Oh ! cela est bien vrai, s'écria Barbe,
» je puis bien l'attester. — Cependant,
» malheureuse, dit le pere en prenant
» l'attestante au collet, tu vois qu'elle
» est grosse ? — Et quand cela seroit,
» reprit Barbe. — Comment, scélérate,
» s'écria le vieux Gentilhomme, tu con-
» viens qu'elle est grosse, & tu dis qu'elle
» n'a pas vu d'homme ? — Non, sans
» doute, répondit la Soubrette. — Et
» qui donc l'a mise dans cet état ? reprit
» le pere furieux. — Hé bien, répondit
» Barbe, puisqu'il faut le dire, c'est S.
» Bruno. — Que veut-elle chanter ? dit
» le vieillard stupéfait. — Oui, reprit-
» elle ; c'est Saint Bruno, le Fondateur
» des Chartreux. — Qu'entends-je ? s'é-
» cria Fiervac indigné ; c'est ainsi qu'on

» m'ose jouer? Malheureuse! & d'où est
» venu le scélérat? —Du Ciel, répondit
» Barbe. — Attendez donc, reprirent
» les Religieuses, s'il y a ici du miracle,
» nous n'en pouvons plus répondre. Dieu
» est tout-puissant, il communique son
» pouvoir à ses Saints. — Ah! les indi-
» gnes péronnelles! s'écrie à son tour
» Fiervac. Il y a ici du miracle; les Saints
» viennent du Ciel pour débaucher les
» filles. Et que dis-tu, toi, malheureuse,
» ajouta-t-il en s'adressant à Laure? —
» Que voulez-vous, mon pere? répon-
» dit-elle; croyez que les saints princi-
» pes d'honnêteté, que vous m'avez ins-
» pirés, sont toujours gravés dans mon
» cœur; que je ne suis point capable
» de rien faire qui puisse déshonorer
» ma famille, & que je ne serois pas
» dans la situation où vous me voyez,
» si Saint Bruno n'étoit pas descendu du
» Ciel, pour me traiter comme sa chaste
» épouse ». A ces mots, le pere furieux ne se connoît plus; il veut étrangler sa fille: elle tombe évanouie de peur; on la délasse, & l'on trouve un portrait dans son sein. Ce portrait étoit le mien, dont je lui avois fait présent. « Quel est ce
» portrait? dit le pere. — C'est juste-
» ment Saint Bruno, répondit Barbe ».

Malheureusement, j'étois représenté en Militaire. « Quel est ce jeune éventé ?
» s'écria le vieux Gentilhomme. Je n'ai
» jamais vu de Saint Bruno de cette es-
» pece ; & qui vous a dit que c'étoit
» Saint Bruno ? — C'est moi qui l'ai de-
» viné reprit Barbe ; car il ne nous l'a
» jamais dit: — Et comment l'as-tu de-
» viné, scélérate, répliqua le vieillard ?
» Saint Bruno est habillé en Chartreux.
» — Aussi étoit-il bien en Chartreux,
» répartit la Soubrette, la premiere fois
» qu'il parut ; & ensuite il a paru sous
» le même habit, quand il a confessé
» Mademoiselle, avant qu'elle mourût ;
» puis, quand il est venu la chercher
» pour la mener dans le Paradis. —
» Quelle complication de folies & d'im-
» postures ! s'écria le pere indigné. Com-
» ment, scélérate, as-tu pu croire que
» ce jeune-homme étoit Saint Bruno ?
» — Hé mais, répondit-elle, je l'ai vu
» descendre du Ciel ; il étoit vêtu en
» Chartreux : il nous a dit tout ce que
» nous pensions ; il a paru instruit de
» toutes nos affaires comme nous-mêmes.
» Enfin, il a empoisonné Mademoiselle ;
» il l'a conduite dans le Paradis, l'a ra-
» menée, & l'a ressuscitée ».

Sur ces entrefaites, Laure avoit re-

couvré l'usage de ses sens. On lui demanda ce que c'étoit que le Paradis. Elle raconta qu'elle avoit vu l'Etre suprême sur son trône, au milieu des nuages & des rayons; qu'elle avoit vu les Anges, les bosquets, les boudoirs, & les lits de roses; enfin, qu'elle avoit goûté les joies du Paradis. Le pere trépignoit de rage. « Mais, Monsieur, lui dit la Mere » Prieure, réfléchissez, je vous prie; » voilà du surnaturel dans toutes les » regles. D'abord, je puis vous protester » qu'aucun mortel ne peut entrer ici, » à moins qu'il ne vienne par le chemin » des airs; ce qui n'est point donné à » l'homme. Si le Ciel a permis qu'un » Bienheureux vînt visiter votre fille, ce » n'est pas une chose nouvelle. Nier » de pareilles aventures, c'est nier la » vie des Saints; c'est nier la Provi- » dence. Au reste, pour vous convain- » cre, Monsieur, nous allons mettre le » cas sous les yeux de notre Révérend » Pere spirituel ».

On fit venir le Directeur. On lui raconta l'histoire de point en point. « Or » voyez à présent, mon très-honoré » Pere, ajouta la Prieure, s'il n'est pas » visible que le Ciel a opéré dans cette » circonstance, & a voulu témoigner,

» d'une maniere ſpéciale, ſa faveur à
» cette jeune perſonne ». Le Directeur
écouta gravement, mais avec un ſourire
preſque imperceptible. A la fin il touſſa,
& dit : « L'hiſtoire eſt ſans doute extraor-
» dinaire ; mais il ne nous appartient
» pas de mettre des bornes à la faveur
» de Dieu. On doit éviter, il eſt vrai,
» de croire trop légerement des fables
» ſuperſtitieuſes ; mais il faut auſſi re-
» connoître le doigt de Dieu, quand il
» ſe montre, & ne pas affoiblir la con-
» fiance qu'ont en lui les fideles, en
» niant effrontément les graces qu'il leur
» accorde. Voilà un homme deſcendu
» des nues, qui ſait tout, qui fait voir
» le Paradis. Que voulez-vous ? D'abord,
» il eſt impoſſible à un mortel de deſ-
» cendre du Ciel. Monſieur, faites preuve
» de votre foi. Vous avez dû voir de
» pareils miracles dans la vie des Saints ».
Les Religieuſes levoient la tête, le vieux
Gentilhomme étoit confondu. « Com-
» ment, diſoit-il, on voudra me faire
» accroire que je ſuis un incrédule,
» un impie ? Il y a ſans doute, dans
» la vie des Saints, des viſites que
» des Bienheureux ont rendues à des
» filles ; mais on n'en a point encore
» vu qui leur aient fait des enfans ».

Cette saillie embarrassa les Religieuses, & ferma la bouche au Directeur. « Au » reste, ajouta le pere de Laure, c'est » le soir, dit-on, que ce malheureux » vient vous voir : je m'y trouverai de- » main au soir ; & nous verrons si le » scélérat saura aussi me séduire, moi ». A ces mots, il partit furieux, & tout le monde respira.

Heureusement, je fus instruit de sa résolution. Le bruit se répandit sur le champ que Saint Bruno étoit venu visiter une Demoiselle du Couvent de Sainte Pétronille. Le lendemain, le concours y fut prodigieux. Personne, au moins parmi le peuple, ne doutoit de la vérité de ce miracle. On sut qu'on attendoit, le soir, Saint Bruno, qui devoit descendre du Ciel, comme à l'ordinaire. Heureusement, c'étoit le jour de notre récréation, celui où nous parlions. C'est ce qui fit que j'appris ces nouvelles. Je me préparai en conséquence. J'eus le temps, en travaillant chez moi jusqu'au soir avec Artémise, de composer un artifice, & des especes de nuages qui devoient environner ma nacelle.

La nuit vint ; elle fut très-obscure, ce qui favorisoit mes desirs. J'arrivai dans l'air au-dessus du Couvent, & je m'ap-

perçus aisément qu'une foule innombrable entouroit, en dehors, ce Monastere. Je restai stationnaire au dessus de la cour, sur laquelle donnoient les fenêtres du parloir. J'entendis très-distinctement les voix de tout le monde, & je m'appercus, par conséquent, que la famille étoit rassemblée. Invisible par le bienfait de la nuit, j'écoutai tout ce qu'on disoit, & je me réglai en conséquence. Le pere éclatoit en menaces contre moi: « Qu'il vienne donc, disoit-il, ce » malheureux ». Soudain je m'écrie du » haut des airs : Fiervac, garde-toi » d'outrager le serviteur de Dieu. Bonacin, » ne crains pas de prendre Laure pour » ton épouse, & soumets-toi aux or- » dres du Ciel, sans prétendre expli- » quer ses desseins ». A ces mots, toute la vénérable assemblée resta muette. Bonacin (c'est le nom du riche épouseur qu'on avoit amené) s'écria : « je » ne veux point me faire de querelle » avec les Saints. Si la belle Laure n'a » eu affaire qu'avec un Saint Bruno, » je puis l'épouser sans compromettre » mon honneur ; il paroît qu'il y a là » réellement du surnaturel. — Et moi, » je n'y vois que de l'imposture, re- » prit Fiervac ; & je veux en punir

» l'auteur. Quel eſt donc cet ennemi » ſecret qui n'oſe paroître ? Qu'il ſe » montre, & nous verrons s'il mérite des » hommages ». J'allume tout-à-coup mon artifice, & je parois au milieu des airs. J'étois ſur une eſpece de trône formé en conque marine, entouré de nuages d'Opéra, dorés par des rayons qui s'échappoient de toute ma perſonne, ſuſpendu à un globe azuré qui me ſervoit de dais, & qu'on dut prendre pour la Lune. On apperçoit au milieu de ces rayons, Saint Bruno, c'eſt-à-dire, l'illuſtre Cataudin, revêtu de ſon habit de Chartreux, lançant d'abord la foudre, & paroiſſant enſuite vénérable & calme au ſein d'une pure lumiere. En cet état, je deſcends gravement aux yeux des mortels ſtupéfaits. Je dis alors d'un ton grave & paiſible : « Fiervac, oſe réſiſ» ter au ſerviteur de Dieu ! » Soudain toute l'aſſemblée tombe la face contre terre. « O grand Saint ! s'écrie Fiervac, » pardonnez, je tombe à vos pieds, & » je me ſoumets à vos ordres ſacrés ». Le Prétendu s'écrie à ſon tour : « O fa» vori du Ciel ! je me ſoumets avec » joie ; j'accepte avec reſpect & recon» noiſſance l'épouſe que vous me don» nez ; elle eſt chere & ſacrée pour moi.

» Je suis fier d'être votre successeur. Le
» fruit qu'elle porte aura tous mes soins
» & mes hommages. — O le plus chéri
» des Bienheureux ! s'écrie aussi Laure
» à genoux, abandonnez-vous l'infortu-
» née Laure ? — Favorite du Ciel, lui
» répondis-je, j'ai rempli ses desseins
» sur vous. Il faut que je retourne dans
» la région supérieure ; épousez Bona-
» cin ; tel est l'arrêt suprême. Il vous
» rendra heureuse ; & je veillerai sur
» vous du haut des Cieux ».

La chere Laure me dit en pleurant, « J'obéis ». Je l'honorai d'un sourire céleste, & je commençai à remonter dans l'air. Toutes les Religieuses crioient à l'envi : « Grand Saint, bénissez-nous ». Je m'arrêtai, & je leur donnai la plus gracieuse bénédiction. Alors je m'élançai dans les Cieux, au milieu des acclamations d'un peuple innombrable. Toutes les petites cloches du Couvent sonnoient en volée. Je m'élevai à une prodigieuse hauteur : là, je tirai encore de l'artifice pour saluer le peuple une derniere fois, & je dus alors disparoître à tous les yeux.

Glorieux & content d'un si grand succès, j'arrivai encore de nuit, à la grande Chartreuse, & je me préparois

à descendre, croyant n'être pas observé; mais j'apperçus des lumieres, & plusieurs hommes armés qui paroissoient apostés pour m'attendre. « Oh! oh! me » disois-je, les indignes Chartreux vou- » droient-ils maltraiter Saint Bruno »? J'entendis la voix d'Artémise qui me cria: « Prends garde, mon cher ami, on veut » t'arrêter ». Soudain je tire ce qui me restoit d'artifice, & ma foudre factice éclate avec fracas dans les airs. Les gens armés paroissent confondus. « Accours à » moi, m'écriai-je, ma chere Artémise ». Elle accourt, je descends & l'enleve sur mon char, & je m'élance de nouveau, avec elle, au plus haut des Cieux. Dieux! avec quel transport cette chere amie me revit, m'embrassa! « O mon cher ami! » me dit-elle, je tremble encore de ton » danger. On a tout appris, on vouloit » te perdre, t'enfermer dans un cachot » sous la terre, dans un cul de basse- » fosse. On commençoit aussi à soup- » çonner qui j'étois, & l'on m'auroit » probablement fait subir le même sort » qu'à toi. — O ma bonne amie! lui » répondis-je, quoi, trahie par moi, » tu t'occupois de mon salut »! Cependant nous entendions D. Prieur s'écrier sous nos pieds: « Ah! scélérat nous t'ex-

» communions, nous t'anathématisons.
» — Et moi, m'écriai-je à mon tour,
» je me ris des imbécilles Chartreux ».
A ces mots, je m'élance, & je me perds dans les Cieux.

Fin du Livre second.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE TROISIEME.

QUAND nous fûmes dans l'aîr, hors de la portée des hommes, au-dessus d'eux, & plus parfaitement libres qu'eux tous, si nous avions eu de quoi subsister, nous recommençâmes nos carresses mutuelles, & nous restâmes quelque temps entrelacés dans nos doux embrassemens. Nous prîmes conseil, pour savoir de quel côté nous tournerions notre course; & nous jetâmes un coup d'œil sur la terre, comme Jupiter du haut de l'Olympe.

La nuit commençoit à éclaircir ses sombres voiles. L'aurore transpiroit au bord de l'horizon; mais elle devoit être encore insensible sur la terre, où nous appercevions des lumieres, qui nous

annonçoient que les hommes se levoient pour leurs travaux journaliers, & n'étoient point encore éclairés par la clarté céleste. Cependant cette terre ombragée se débrouilloit, par degrés, comme le Chaos. Nous commencions à distinguer les montagnes, les mers, les fleuves mêmes, & les nuages pourprés qui se promenoient sous nos pieds, en portant leur ombre sur les campagnes. Nous entendions, de très-loin, un foible écho du gazouillement des oiseaux à l'aspect de l'aurore; les plus hardis s'élevoient jusqu'à nous, pour se reposer sur notre nacelle, & célébrer, autour de nous, la naissance du jour. Ce spectacle étoit ravissant. Nous en jouîmes avec transport; & nous élevâmes, de concert, nos deux cœurs vers l'Eternel, pour le remercier de ses bienfaits.

Cependant l'ignoble aiguillon de la faim nous tourmentoit dans les Cieux. Nous étions sans aucun moyen de subsistance. Je voulois tourner notre vol du côté de Paris, pour rejoindre mon pere; mais, quoique je possédasse parfaitement la direction des ballons, un vent insurmontable de nord-ouest déconcerta tous mes efforts, & nous poussa sur la Méditerranée, & bientôt sur l'Italie.

Nous étions, heureusement, dans la saison des fruits & des vendanges. Nous descendîmes dans un endroit écarté, où nous ne vîmes personne. Nous cueillîmes du raisin & des fruits, & nous enlevâmes notre capture dans les Cieux. Soulagés par ce foible restaurant, nous nous sentîmes en état de passer encore quelque temps sans autre nourriture : mais nous comprîmes qu'à la longue celle-ci ne seroit pas suffisante, & qu'il faudroit y joindre du pain. Nous n'étions pas sans espoir d'en trouver ; & l'admiration que nous devions causer aux mortels, nous répondoit que nous en obtiendrions tout ce qui nous seroit nécessaire.

Bientôt nous nous apperçûmes que nous étions observés. Nous entendions des acclamations s'élever de la terre. Nous ne savions si nous devions nous empresser de répondre à la curiosité publique. Tout-à-coup nous vîmes avancer vers nous des nuages énormes, comme de vastes îles ou montagnes qui auroient flotté dans l'air. Les éclairs en sortoient comme du sein du volcan. Les foudres serpentoient sur ces masses informes. Bientôt la terre se couvrit entiérement de nuages ; car comme nous

planions au-dessus de ce voile nébuleux, à nos yeux, c'étoit la terre qui se couvroit, & non le Ciel. Le tonnerre gronda sous nos pieds : à tous momens il éclatoit à notre vue ; il montoit dans les airs ; mais heureusement il ne pouvoit atteindre jusqu'à nous. Là, nous vîmes se former la grêle, & nous traversâmes un nuage composé de cette grêle nouvellement formée. Au-dessous de nos pieds, les vents souffloient, les nuages rouloient comme les flots de l'Océan furieux ; & bientôt un vaste murmure nous apprit que la mer n'étoit pas loin de nous. Artémise joignoit sa consternation à celle de la nature entiere. Des aigles & autres oiseaux de proie, qui s'étoient réfugiés sur les bords de notre nacelle, venoient tout tremblans se cacher à nos pieds. Ma compagne se pressoit contre mon sein ; je la serrois dans mes bras, & j'éprouvois une volupté douloureuse & touchante, au milieu des tempêtes qui sembloient bouleverser l'univers. Le bruit des vents, de la pluie, de la mer en furie, des tonnerres multipliés, formoit un murmure immense, qui retentissoit dans nos âmes. Notre voix étoit perdue dans ce fracas universel ; mais notre amour étoit supérieur

à la discorde qui tourmentoit les élémens, & le plaisir le plus sensible résultoit, pour nous, du désordre de la Nature.

Cependant les nuages commençoient à se dissiper. Par intervalles nous découvrions la terre & les mers ; & bientôt la sérénité, qui régnoit pour nous dans les Cieux, vint aussi, sous nos pieds, sourire aux malheureux mortels. Nous étions près des bords de la mer, & nous nous efforcions de résister au vent qui vouloit nous précipiter au-dessus de cette plaine salée. Nous avions besoin de vivres ; & c'étoit chez les hommes qu'il falloit descendre pour en avoir, plutôt que chez les poissons.

Nous descendîmes en effet sur Notre-Dame de Lorette. Tous les dévots & les pélerins étoient à genoux pour nous recevoir. L'histoire de Saint Bruno, qui avoit daigné descendre du Ciel, étoit déjà parvenue dans ce pays-là. « Oh ! voilà » Saint Bruno, s'écrioient les peuples » émerveillés. — Mais, disoient certaines gens, quel est ce jeune Novice qui est auprès de lui ? — Oh ! » répondit un Docteur, c'est sans doute » ce compagnon du Saint, qui se leva » dans son convoi, pour dire qu'il

» étoit condamné par le juste Jugement
» de Dieu. Apparemment Saint Bruno
» a obtenu sa grace »

On nous regardoit comme des Bienheureux qui n'avoient besoin de rien, & qu'on invoquoit à genoux. On se trompoit : nos besoins étoient réels & urgens. Je criai d'une voix imposante : « Amis, les habitans des Cieux reçoi-
» vent les présens de ceux de la terre,
» quand ces derniers se sont rendus di-
» gnes de cette complaisance ». C'étoit-là, comme on voit, une maniere céleste de demander la charité. On se hâta de nous offrir de l'encens. Cette fumée n'avoit pas assez de substance pour nous. « Enfans des hommes, repris-je, le Ciel
» reçoit l'offrande du pain & du vin ; il
» agrée même les autres alimens des
» hommes. Ils doivent offrir à ceux qui
» n'ont besoin de rien, tout ce qu'ils
» desireroient pour eux-mêmes ». Alors on nous offrit un morceau de pain bénit, & du vin dans une burette. Ce n'étoit pas là encore notre compte. « Amis, repris-
» je, le Ciel voit votre bonne intention
» dans vos modiques présens ; mais ils
» doivent être faits avec plus de profu-
» sion ; & les enfans du Ciel, qui n'en ont
» pas besoin, sauront bien trouver les

» indigens auxquels ils sont nécessaires,
» pour leur en faire des générosités, dont
» vous aurez le mérite ». Après ce petit avertissement, on nous apporta en foule, du pain, du vin, des volailles rôties, des fruits, des pâtisseries, & une abondante quantité de provisions de toute espece. Quand notre nacelle fut pleine, nous refusâmes le reste, qu'on nous apportoit avec prodigalité. « C'est assez, mes
» enfans, dis-je à ces donateurs bonaces;
» souvenez-vous de la faveur que le
» Ciel vous a faite ; il vous bénit par
» nos mains ». Alors je donnai, dans l'air, une grande bénédiction ; Artémise, de sa main féminine, en fit autant, non sans se mordre les levres, pour ne pas éclater de rire. Nous remontâmes dans les Cieux, & nous nous mîmes sur-le-champ à travailler nos provisions avec une ardeur proportionnée au besoin que nous en avions.

Nous planâmes quelque temps au-dessus de la terre, suivis des acclamations de tous les habitans des villes & des campagnes sur lesquelles nous passions. Par-tout on tiroit le canon ; par-tout on sonnoit les cloches. Enfin, nous nous laissâmes aller au-dessus de la mer. Nous vîmes des bâtimens François aux prises

avec des Anglois. Nous criâmes du haut des Cieux : « Malheureux, osez-vous » combattre sous les yeux du serviteur » de Dieu » ! Soudain les combattans regarderent en l'air. On nous apperçut; on braqua les lunettes, pour nous distinguer mieux. Les François se précipiterent à genoux, quelques-uns en riant, à la vérité. Les Anglois nous envoyoient des *Goddam* ; mais ils paroissoient indécis, ne sachant s'ils devoient nous obéir ou non. Nous commandâmes impérieusement qu'on se retirât chacun de son côté. Les François joyeux nous obéirent avec ardeur, & cinglerent vers la France. Les Anglois n'oserent les poursuivre ; & je sauvai ainsi mes compatriotes de la griffe des ennemis qui alloient s'emparer d'eux.

Jusqu'ici nous n'avions pas eu le temps, Artémise & moi, de nous expliquer. Je n'avois pu savoir ce qui s'étoit passé au Couvent pendant mon absence. Elle mouroit d'envie de me le raconter, & je jugeai à propos enfin de lui donner audience. J'étois, plus qu'elle, dans le cas de redouter une explication ; car enfin, elle n'avoit rien à se reprocher à mon égard ; & moi, j'étois coupable d'une infidélité marquée. Elle savoit mon hif-

toire avec la petite Laure, & elle ne m'en témoignoit jamais rien; elle sembloit au contraire redoubler de tendresse à mon égard, comme pour m'empêcher de soupçonner qu'elle fût instruite de rien, ou pour me prouver, par ses carresses, que son amour n'étoit point altéré, ou pour regagner, par des manieres si généreuses, un cœur qui avoit eu tort de se refroidir pour elle.

Son récit fut bien simple. Don Prieur avoit entendu parler d'un prétendu Saint Bruno qui descendoit du Ciel, suspendu à un globe. Il savoit le secret du ballon, puisque je n'avois pu l'entreprendre sans sa permission. Il vit clairement que je me donnois carriere, & que non seulement je vivois dans le désordre, mais que j'accompagnois la débauche, d'une imposture outrageante pour la religion. Il résolut de me faire porter la peine d'une pareille conduite.

Artémise avoit cru s'appercevoir qu'on l'examinoit beaucoup, depuis quelque temps. Sa taille, qui grossissoit à vue d'œil, indiquoit son sexe & sa faute; & quelques mots échappés lui avoient fait connoître qu'on formoit, sur cet article, de violens soupçons. On se doutoit aussi qu'elle avoit quelques liaisons particu-

lieres avec moi, & l'on se repentoit de nous avoir logés l'un à côté de l'autre. On l'avoit changée de logement; & celui qui lui avoit succédé dans sa cellule, d'accord avec une autre qu'on avoit mis dans la mienne, se doutant de quelque chose, chercherent si bien, qu'ils découvrirent notre communication. J'ai sû depuis, qu'on attendoit mon retour, pour punir, ainsi que moi, ma chere complice.

Je m'applaudis, avec Artémise, de ce que nous étions échappés à ces redoutables Juges. Soutenus dans l'air, & libres par la protection de l'Etre suprême, nous lui demandâmes pardon, à la face du Ciel, de ce qu'il y avoit d'irrégulier & de vraiment repréhensible dans notre conduite.

Cependant le terme de la grossesse étoit arrivé pour mon Amante: les douleurs survinrent. Il étoit difficile de se trouver plus embarrassés que nous. Au milieu de l'air, suspendus au-dessus de la mer; nous nous recommandâmes au Pere de la Nature. Sans doute il nous pardonnoit, puisqu'il daigna accorder à ma chere Artémise l'accouchement le plus heureux. Elle me fit pere d'un petit Chartreux, qui naquit dans l'empire des airs, apparemment pour en occuper le

trône. Ce cher enfant devoit être regardé comme libre, puisqu'il n'étoit venu au monde sur le territoire d'aucun Souverain. Le berceau des plus grands Princes n'avoit point eu l'avantage d'être élevé, comme le sien, dans la voûte céleste : mon fils pouvoit se vanter de la plus haute origine, & se dire descendu du Ciel. J'offris à l'Eternel ce gage de mon amour; je lui demandai pour cet enfant un sort aussi brillant que le lieu de sa naissance. « O mon Dieu! disois je, sois son pere, » puisque je ne puis rien dans ce mo- » ment pour lui ni pour moi-même ». Le vent emportoit la mere, l'enfant, & le pere, & ses prieres.

Nous arrangeâmes, le mieux que nous pûmes, notre chere progéniture. Bientôt nous nous trouvâmes au-dessus d'une grande ville, que nous reconnûmes, à sa situation, à son étendue, à ses minarets surmontés de croissans, pour Constantinople. Au canon que nous entendîmes tirer de toutes parts, nous jugeâmes que nous étions apperçus. Je crus devoir descendre dans cette Ville, & même dans le sérail, s'il étoit possible. Je savois que mon pere y avoit peint une Sultane, & que le grand Seigneur pouvoit s'en ressouvenir. Nous

prîmes donc le parti de gagner la terre. A mesure que nous en approchions, nous entendions les acclamations du peuple ; nous appercevions même la foule qui lèvoit les yeux & les mains vers nous, qui se prosternoit en criant : « *Allah*, *Allah*, *Rézul Allah* ». Je conclus, de ces mots, qu'ils nous prenoient pour Mahomet, qu'ils nomment *Rézul Allah* (Envoyé de Dieu.) Il me fut aisé de reconnoître le sérail, aux sept tours dont tous les canons tiroient sans intervalles. Le Sultan lui-même, au milieu de ses Sultannes, nous regardoit descendre, & paroissoit émerveillé comme les autres. J'arrivai au-dessus de sa tête. Je demandai en langue franque, si Sa Hautesse nous permettoit de descendre devant elle. Sa Hautesse répondit elle-même qu'elle l'agréoit de tout son cœur. Alors nous descendîmes sur le balcon même, où ce Prince nous lorgnoit avec ses femmes les plus intrépides ; les autres étoient prosternées la face contre terre, aussi bien que toute la Cour Musulmane. Le Sultan faisoit la meilleure contenance qu'il pouvoit. Nous le saluâmes profondément à la françoise. « Magnifique Sei-
» neur, lui dis-je en langue franque,
» nous venons mettre sous ta protection

» notre enfant & nous ». Le Grand Seigneur regarde avec ſurpriſe deux Chartreux & un enfant. « Qu'eſt ce que cela?
» dit-il dans la même langue, un en-
» fant de deux Derviches, qui deſcend
» du Ciel avec eux ! Venez-vous de la
» part de Dieu ou de ſon Prophète? —
» Nous venons, lui répondis-je, honorés
» de la protection de Dieu qui nous
» a accordé le ſecret merveilleux
» de planer dans les airs; nous venons
» chercher auprès de vous, en paſſant,
» les ſecours de l'hoſpitalité. — Mais
» qui êtes-vous? reprit le Sultan. —
» Magnifique Seigneur, lui répondis-je,
» Ta Hauteſſe a connu mon pere. C'eſt
» lui sûrement qui a peint ce portrait
» où je te vois, à travers cette fenê-
» tre, repréſenté d'une maniere ſi vraie,
» & ſervant de pendant à la Sultane
» Cadishé. — Ah ! oui, reprit Sa Hau-
» teſſe en éclatant de rire; c'eſt ce
» drôle de corps qu'on vouloit empa-
» ler, & qu'on m'a fait punir, en lui
» donnant pour eſclave la femme que
» j'aimois le mieux. En effet, je re-
» connois que vous lui reſſemblez:
» mais comment vois-je ici un enfant
» avec deux peres, ſans une mere?
» — C'eſt, répondis-je, parce que ma
» compagne,

» compagne, malgré ſon déguiſement, » eſt femme & mere de cet enfant. Il » vient de naître au milieu des airs. — » Fort bien, reprit S. H., il faut l'élever » dans notre ſérail ; c'eſt un enfant du » Ciel : c'eſt, ſans contredit, le premier » des bâtards. Nous en ferons, par la » ſuite, l'Aga des Janiſſaires. Hé mais, » brave Derviche, vous êtes d'une fa- » mille prodigieuſe pour les talens Vous » en avez là un qui ſurpaſſe celui de » votre pere, & même les reſſources » ordinaires de la Nature : car enfin, l'on » n'a jamais vu perſonne s'élever dans » les airs. Et ſavez-vous peindre auſſi ? » Je répondis que je m'étois exercé dans cet art. « A merveille, reprit le Monar- » que. Il faut donc que vous peigniez » auſſi ma nouvelle favorite ; pourvu » qu'elle ne s'amourache pas de vous, » & que vous ne me la ſouffliez pas en » me l'enlevant dans l'Empyrée. En tout » cas, je ne ferai pas la ſottiſe de vous » la donner pour eſclave. Arrêtez-vous » ici. Que votre femme s'y repoſe de » ſes couches, & vous ne manquerez » de rien. Hola ! vous autres, relevez- » vous donc, n'ayez pas peur ; ces deux » Derviches ſont deux mortels inca- » pables de vous faire du mal. Qu'on

» leur prépare un appartement dans
» mon Palais »

On nous installa, en effet, dans un appartement superbe. On mit Artémise dans un beau lit à la françoise. On arrangea notre fils, comme les enfans nouveaux nés des Turcs; & nous avions tout lieu, en apparence, d'être contens d'eux; mais ma compagne conçut de justes alarmes, parce que le Grand Seigneur, apprenant qu'elle étoit une femme, l'avoit lorgnée avec un air de convoitise, qui avoit paru violemment irriter la Sultane favorite. Artémise avoit lieu de craindre d'être arrêtée par le Sultan, ou peut-être empoisonnée par la Sultane.

Le lendemain, je fus introduit auprès de cette Sultane favorite, pour la peindre. C'étoit une Beauté fiere, peu attrayante, selon moi; mais je vis, auprès d'elle, une jeune Sultane subalterne, moins réguliere, il est vrai, que la favorite, mais plus jolie, & dont la physionomie douce gagnoit tous les cœurs. Celle-ci paroissoit la complaisante de l'autre. J'appris, depuis, que cette chere personne étoit la petite Isis, qui avoit appartenu à mon pere.

Le Grand Seigneur parut prendre

ses précautions en conscience, pour que je ne pusse lui souffler sa Maîtresse, comme avoit fait mon pere. Il ne cessoit de fixer les yeux alternativement sur elle & sur moi. La fiere Beauté, loin de me regarder avec complaisance, peignoit dans ses yeux le courroux & le dédain. En osant interpréter ses sentimens, je croyois voir qu'elle affichoit le dédain, pour convaincre son auguste Amant qu'elle n'étoit pas capable de descendre jusqu'à moi, & j'entrevoyois que son courroux, plus véritable, avoit pour objet Artémise, qu'elle sembloit me reprocher d'avoir amenée. Mais la douce confidente me dédommageoit bien des hauteurs de sa Maîtresse. Je n'ai jamais vu des yeux si pétillans, ni qui annonçassent, en même temps, autant de bonhomie. Elle étoit debout derriere le couple auguste, &, de là, elle me lançoit, à la dérobée, ses tendres regards, auxquels je ne pouvois répondre, & qui m'alarmoient justement.

Nous parlions très-peu, & l'ouvrage avançoit merveilleusement. Cependant le bruit se répandoit dans toute la Ville que le grand Prophête étoit descendu du Ciel avec une Houri déguisée. Chacun vouloit voir le Prophête & la Houri.

Le Grand Seigneur, pour s'amuser, ne demandoit pas mieux que de se prêter au prejugé public; mais on lui représenta qu'il falloit consulter le grand Mufti, pour savoir s'il étoit permis de contrefaire ainsi le Prophête sacré. On fit appeler ce Chef de la Religion Musulmane. Il parut bientôt. Le Grand Seigneur lui dit : « Voilà un homme » descendu du Ciel. Tout le monde » veut que ce soit le Saint Prophête ; » puis-je me prêter à cette erreur publique » ? Le grand Mufti demanda gravement qui j'étois; on le lui expliqua ; & comme il vit que j'étois Chrétien, il prononça son oracle en ces termes obligeans pour moi : » Il ne faut pas laisser » représenter le Saint Prophête par un » chien ». Ce fut la petite Isis qui m'expliqua, par la suite, ce beau compliment, dans un secret tête à tête.

Cependant il fut décidé qu'on me feroit voir au public. En conséquence, on m'éleva sur un trône au milieu du bazar ou marché public. Tout le monde se prosterna devant moi la face contre terre. Pour qu'il n'y eût pas de dispute sur ce que je pouvois être, on défendit à tout le monde, sous peine d'être empalé, de faire aucune question là-dessus,

& même de me regarder. Par ces sages mesures, la cérémonie fut bientôt finie.

Je brûlois de partir. Artémise étoit relevée de ses couches. Le portrait de la Sultane étoit fini. Le Grand Seigneur continuoit de m'alarmer, par les regards qu'il jetoit sur mon Amante. Sa favorite paroissoit toujours plus courroucée & plus redoutable. Le Sultan vouloit retenir Artémise; mais, comme il étoit honnête, il ne choisissoit que des moyens licites. Il avoit beaucoup insisté pour que nous voulussions bien lui laisser notre enfant; nous y avions consenti, non sans répugnance. Il se flattoit que le fils arrêteroit la mere; & en effet, ce motif paroissoit faire sur elle une grande impression; mais le pauvre petit mourut. Adieu l'enfant du Ciel, réservé aux plus brillans destins. On n'eut plus alors de prétexte pour nous retenir. S. H. nous avoit fait de superbes présens; elle avoit eu, de plus, l'attention d'envoyer un émissaire secret auprès d'Artémise, pour l'engager à renoncer à moi. Je fis semblant d'ignorer ces menées. J'appris que d'honnêtes gens conseilloient très-fort au Sultan, s'il ne pouvoit persuader, d'agir en Monarque de l'Orient. L'ignorance que j'affectai sur ce com-

plot, nous sauva. On m'avoit laissé mon ballon. Nous étions censés devoir rester encore quelque temps à Constantinople. S. H. vouloit avoir du moins le portrait d'Artémise, auquel je devois travailler. Je lui offris de faire, dans l'air, diverses évolutions avec mon Amante. Je piquai sa curiosité. Le canon du sérail annonça le spectacle. La foule fut innombrable. Nous montâmes dans la nacelle, Artémise & moi, & nous nous élevâmes dans les airs. Nous entendîmes quelque temps les acclamations de la foule admiratrice; mais nous montâmes au-dessus des nuages, & bientôt nous nous dérobâmes à la vue, aussi bien qu'au pouvoir des Turcs.

Je dirigeai ensuite notre course vers la Perse. Il fallut consoler ma chere Artémise, qui osoit pleurer dans les Cieux. Elle étoit inconsolable de la mort de son fils. Je lui dis les choses les plus touchantes, que j'accompagnai des plus tendres caresses. Je fis, en un mot, tout ce qu'il falloit pour la consoler. Ne vois-je pas d'ici des libertins qui disent crûment, que, pour la consoler de la mort d'un enfant, je lui en fis un autre?

Nous voguâmes long-temps dans l'air, ne voyant que le Ciel, tant nous

étions élevés & hors de la vue de la terre entourée de brouillards. Je sentis cependant qu'il falloit m'en rapprocher, pour pouvoir diriger mon voyage. Je descendis, & je daignai me remontrer aux mortels. J'avois appris, sur mer, un peu de pilotage. J'avois une boussole, & je connoissois parfaitement la position d'Ispahan, où je voulois aller. Je crus reconnoître avec ma lunette, que nous étions apperçus sur la terre, & aux habillemens des habitans, je jugeai que nous étions sur la Perse. Quelque temps après, je vis la Capitale, que je reconnus à sa grandeur & à sa position. Je me plaçai sur le palais du Sophi, & je me flattai que je serois bien reçu par le cousin de mon pere.

J'apperçus, comme à Constantinople, toute la Cour du Souverain, avec le despote à sa tête. J'excitois les mêmes transports d'admiration que par-tout ailleurs. Je demandai en françois, si l'on nous permettroit de descendre devant le Sophi. Les Persans paroissoient fort embarrassés pour nous entendre & nous répondre. Le Souverain, qui sembloit entendre un peu notre idiome, s'écria en cette langue : « Comment... » ? Une Princesse âgée, qui paroissoit sa mere,

& qui devoit être ma grande tante, se hâta de répondre : « Oui, sans doute, » enfant du Ciel, daignez descendre sur » la terre ». Nous descendîmes en effet devant la foule prosternée. Je sautai légerement de dessus mon char. Je courus vers le Sophy, & je lui dis : » Mon » cousin, permettez-vous que j'aye » l'honneur de vous embrasser » ? Le Monarque stupéfait se laissa embrasser sans prononcer un mot. De-là, j'approchai de sa mere. « Ma chere tante, lui » dis-je, permettez-vous aussi que j'aye » la satisfaction de vous embrasser ? — » Comment donc, répondit-elle, com» ment ai-je pour neveu un habitant » des Cieux ? — Ma chere tante, lui ré» pondis-je, je suis le fils de votre ne» veu le Marquis d'Erbeuil. — O mon » cher neveu, s'écria-t-elle en m'em» brassant, que j'ai de plaisir à vous voir ! » Et comment se porte votre pere ? » — Je l'ai laissé, répondis-je, en bonne » santé à Paris, dans les bras de Julie, » son épouse. — Ah ! que vous me ra» vissez ! reprit la bonne tante. Mon » fils, embrassez votre cousin. C'est le » fils de Grégoire Merveil le cher Mar» quis d'Erbeuil ». Son fils lui obéit de bonne grace ; mais à ce nom de Gré-

goire Merveil, je vis une belle Dame s'approcher avec un empressement qui me la fit reconnoître pour Cadishé (*). « Comment, disoit-elle, le fils du Mar» quis d'Erbeuil?... — Oui, vénérable » Cadishé, lui répondis-je, vous voyez » le fils de l'heureux mortel qui vous a » conduite dans ce pays-ci. — Ah! je le » vois, s'écria-t-elle; c'est le cher Ca» taudin ». Je reconnus, par-là, que mon pere lui avoit parlé de moi. « En » effet, ajouta-t-elle, je revois dans lui » les traits de son pere. Mon cher So» phi, il faut que vous me permettiez » de l'embrasser. — Oh! de grand cœur » répondit le Sophy, un peu fait aux » mœurs françoises ». Sur le champ Cadishé profita de la permission, avec toute l'ardeur dont mon pere s'étoit si bien apperçu. Ma vieille tante m'embrassa aussi de nouveau. « En effet, dit» elle, je reconnois, dans lui, les traits » de mon cher Marquis d'Erbeuil. C'est » ce petit Cataudin, dont mon neveu » nous avoit parlé. Soyez le bien venu, » mon cher petit neveu. — Hé mais, » reprit Cadishé, brave Sophi, vous

(*) Voyez la premiere Suite de l'Aventurier François, tom. II. livre IIIe.

» devez être glorieux des parens que le » Ciel vous a donnés. Ils ont les talens » les plus sublimes. Ce sont des hommes » célestes ». Le Despote convint de tout ce que disoit Cadishé. Il y avoit long-temps qu'il lorgnoit Artémise restée sur le char. On me demanda qui elle étoit. Je la fis descendre. J'ai oublié de dire qu'à Constantinople on nous avoit fait quitter, à tous deux, nos habits de Derviches, ou, si l'on veut, de Chartreux, & qu'on nous avoit, tous deux, superbement vêtus à la Turque, chacun selon le costume de notre sexe. Artémise paroissoit donc réellement une femme, & elle n'y perdoit pas. Le Sophi lui présenta galamment la main, pour descendre du char. Je lui dis que c'étoit une jeune personne à laquelle je devois la vie. Il me demanda la permission de l'embrasser; ce que je lui accordai. Ma compagne reçut pareillement les embrassemens de ma tante & de Cadishé. Ensuite on nous présenta au peuple, qui brûloit de nous voir, & qui nous reçut avec transport & adoration. Le Monarque dit à ses sujets que j'étois un de ses proches parens, & non pas Mahomet, comme ils le croyoient. Les peuples crurent que leur Prince

étoit d'origine céleste, puisqu'il lui venoit des parens du Ciel. Ils chanterent : » Vive notre Sophi d'origine céleste, » & ses parens qui viennent du Ciel! » On célébra, dès le jour même, des réjouissances extraordinaires pour mon arrivée; & l'on fit des préparatifs pour d'autres fêtes plus brillantes. On me mena voir la statue de mon pere Grégoire Merveil, que j'embrassai avec attendrissement. Ensuite nous soupâmes en famille. Le portrait de mon pere étoit suspendu sous un dais, dans la salle du festin.

Le lendemain, tous les Corps de l'Etat vinrent me rendre hommage, & me complimenter en Persan, que je n'entendois pas. Un interprête m'apprit que les Orateurs avoient beaucoup parlé de ma valeur, de mes exploits, de mes victoires, des trônes que j'avois renversés, des Rois que j'avois mis aux fers; & sur-tout de l'affection paticuliere dont m'avoit toujours honoré le divin Mahomet. Je témoignai combien j'étois flatté de pareils éloges.

On me composa, sur le champ, un petit sérail, où l'on mit, pour mes plaisirs, de très-jolies personnes. J'ignore si Artémise étoit fort contente de cet ar-

rangement. On me montra plusieurs de mes petits freres, que mon pere avoit planté dans ce pays-là, & qui tous portoient, dans leurs traits enfantins, quelque chose de ceux de Grégoire Merveil. On m'invita beaucoup à laisser aussi après moi, dans cette heureuse Cour, de petits Princes de mon sang.

On me fit raconter mon histoire, & tout ce que je savois de celle de mon pere. Je m'en acquittai d'une maniere qui me parut satisfaire tous mes auditeurs. On s'écria unanimement : « C'est Grégoire Merveil. Il lui ressem[illegible]
» tant par les aventures & le [illegible]urage,
» que par la physionomie ».

On exigea que je fisse aussi des portraits dont on fut émerveillé; mais on le fut bien plus de mon globe. D'abord, on me pria d'y monter, & de planer sur la Ville, ce que je fis de grand cœur, au merveilleux contentement de tout le pays. Cadishé, enchanté de ce spectacle, & jalouse de voir monter dans les Cieux Artémise, une femme comme elle, voulut bientôt y monter à son tour. Le Sophy le permit; & j'enlevai avec moi, dans les airs, cette belle favorite; mais quelle fut ma surprise, aussi-tôt que nous fûmes hors de la portée

de la vue des hommes, de la voir se montrer à mes yeux telle qu'elle avoit paru à ceux de mon pere, c'est-à-dire, comme une femme emportée par des passions effrénées ! J'avois beau lui représenter ce qu'elle devoit au Sophy, ce que je lui devois moi même : « Nous sommes » ici, disoit-elle, au-dessus de toutes » les obligations & de toutes les lois. » Hors du pouvoir des hommes, nous » ne leur devons plus rien dans ce mo» ment. Habitans des Cieux, nous ne » devons qu'aux élus qui s'y trouve» [illegible] avec nous. Quand nous serons » redescendus sur la terre, nous re» prendrons nos obligations vis-à-vis » des habitans de la terre ». J'étois bien loin de goûter une pareille morale. Je n'avois sûrement pas l'ombre d'une mauvaise intention, quand je m'étois élevé dans les airs. Le Ciel seul doit savoir comment je me comportai dans son Empire.

Nous redescendîmes lentement. Cadishé témoigna être enchantée de sa promenade aérienne, & déclara qu'elle en vouloit faire une pareille tous les matins. Je n'étois pas de cet avis. Elle se la fit ordonner par son Médecin ; mais je prétextai des mauvais temps & des vents

contraires, pour me dispenser de lui donner cette satisfaction. Heureusement, une légere indisposition l'obligea de garder le lit pendant quelques jours. D'autres Odalisques profiterent de ce temps favorable, pour me demander à monter aussi dans les airs. Je me prêtai à leurs désirs. Je vis qu'elles se ressembloient toutes, & j'étois surpris de ce que le Sophy, mon cousin, avoit tant de confiance dans leur vertu. Toutes marquoient la plus grande satisfaction de ce voyage; mais Cadishé, étant relevée, s'opposa fortement à ce qu'on laissât monter, dans l'air, toutes ces impertinentes rivales. le Sôphy avoit quelque envie d'y monter aussi; mais on lui représenta que son rang lui interdisoit tout ce qui présentoit l'ombre du danger. Boileau dit, au sujet du passage du Rhin : » Louis...

» Se plaint de sa grandeur, qui l'attache au rivage ».

On pouvoit dire pareillement : » Le Sophy...

» Se plaint de sa grandeur, qui l'attache à la terre ».

Il fallut rester en Perse pendant tout le temps des réjouissances qu'on célé-

broir pour mon arrivée. J'étois excédé de fêtes & de plaisirs. Artémise paroissoit s'ennuyer, comme moi, dans cette Cour. Elle sembloit soupçonner que je lui faisois quelques infidélités dans les Cieux. Cependant, comme elle offroit des signes d'une nouvelle grossesse, on en prenoit un prétexte pour vouloir nous retenir; mais j'insistai absolument. On nous combla de présens. On nous fournit les provisions les plus abondantes & les plus exquises, & nous nous séparâmes, avec attendrissement, de nos amis royaux.

Elevés de nouveau dans les Cieux, nous voyageâmes avec une incroyable rapidité. Nous descendîmes d'abord au Tonquin, où mon pere avoit été Dieu. J'y parlai françois. On m'envoya le Tailleur gascon Saint-Léger, dont il est parlé dans les Mémoires du Marquis d'Erbeuil. Je lui dis que j'étois le fils d'un François qui avoit été Dieu dans ce pays-là. » Ah! sandis, me dit-il, je » vous reconnois, sans vous avoir ja- » mais vu. Venez, vous serez aussi no- » tre Dieu. Nous allons assommer ce- » lui que nous avons, pour vous don- » ner sa place ». Il apprit aux Tonquins qui j'étois. Il me firent la même pro-

position, en me disant : « Nous nous » donnons à vous ». Je leur répondis, comme Louis XI aux Génois : « Et moi, » je vous donne au Diable » ; & je m'élançai dans les airs.

Je descendis chez le Grand Mogol ; & il seroit trop long de détailler tous les honneurs qu'il me rendit. Il vouloit me régaler de ses roupies, qui sont d'or, comme tout le monde sait. La somme qu'il m'offroit me paroissoit exorbitante ; elle nous auroit trop chargés, & nous nous contentâmes de provisions fraîches. Nous descendîmes aussi au Royaume de Siam. Le Roi, pour nous honorer, nous présenta du béthel qu'il avoit mâché. Nous le remerciâmes poliment, en lui disant que les habitans des Cieux ne mangeoient pas des alimens terrestres. Cette réponse nous obligeoit de ne pas séjourner long-temps dans ce pays-là ; car nous n'aurions pu le faire sans manger. Cependant nous y restâmes assez long-temps pour voir tirer du sang de la tête de plusieurs grands Seigneurs, à coups de sabre, pour les plus légeres inadvertances. Je fus aussi la cause innocente que la Reine fit fendre la bouche à quelques-unes de ses Dames d'honneur, qui avoient trop parlé sur

mon compte, & la fit coudre à quelques autres, qui n'avoient pas assez parlé. Nous nous hâtâmes de quitter un si charmant séjour, où nous vînmes cependant à bout de nous procurer des provisions, & nous formâmes le dessein de gagner le pays des Alcyons ou des Sylphes, & cette Ville aérienne où javois déjà séjourné, afin d'y revoir la Reine Zéphirine & la Prêtresse Aphrodise.

Bientôt nous vîmes, dans le lointain, une nuée blanche, qui, à mesure qu'elle approchoit, se débrouilloit à nos yeux. Nous ne tardâmes pas à reconnoître que cette nuée étoit composée d'une infinité de globes volans, comme on dit que la voie lactée est la réunion de plusieurs millions d'étoiles. Je dis en moi-même : « Sûrement c'est une troupe » d'Alcyons. Je ne me croyois cepen- » dant pas si près de leur pays ». Je me hâtai d'avancer vers eux; ils me paroissoient, réciproquement, diriger leur course vers nous. En peu de temps, je me vis assez près d'eux pour reconnoître les armes & la livrée de la Reine des Sylphes. Je distinguai très-aisément son globe, à la magnificence qui le décoroit, aux chiffres de S. M., à ses Gardes

du corps. Enfin je la distinguai elle-même sur son char, avec la grande Prêtresse. Je me levai, je m'écriai : « O ma belle » Reine ! ô ma chere Aphrodise ! »

Elles se leverent toutes deux, me reconnurent avec transport, me tendirent les bras. On jeta le pont, je passai chez elles, & je me précipitai dans leurs bras. Elles avoient chacune une petite enfant sur leurs genoux. « Embrassez » vos filles, me dirent-elles ». C'étoient mes deux jumelles, filles d'Aphrodise & de moi, héritieres du trône & de l'autel. Elles étoient parfaitement ressemblantes, & d'une figure enchanteresse. J'embrassai, avec transport, la mere & les deux enfans, aussi bien que la Reine. Nous goûtions dans les Cieux un plaisir digne du séjour céleste. Je demandai, à ces deux Beautés, des nouvelles de leur empire. Alors, comme un nuage imprévu qui cache le soleil, des pleurs voilerent leurs yeux, où j'avois vu briller d'abord les rayons de la joie. « Plus d'Empire, me dit la Reine, » plus de ville, plus d'Alcyons ! » Ses soupirs me dirent le reste. « Nous vous » raconterons, reprit la Reine, dans un » temps plus calme, l'histoire de notre » désastre ; & vous, mon cher ami,

» qu'êtes-vous devenu ? Possédez-vous
» enfin votre Adélaïde ; est-ce elle que
» nous voyons sur votre char ? » A ces
mots, les larmes me vintent aux yeux à
mon tour. « Elle n'est plus, m'écriai-je ;
» cet horrible malheur est presque in-
» dubitable. Cette main... » En pro-
nonçant ce mot, je tombai dans les
bras des deux belles. « Mais respirons
» un moment, repris-je, ne troublons
» point, par des pleurs, l'instant de no-
» tre réunion ». Nous nous embrassâ-
mes de nouveau, & nous restâmes muets
dans ces doux embrassemens. Les deux
Sylphides pleuroient, sans doute, en
pensant à leurs malheurs. J'avois aussi
les yeux humides, en songeant aux miens
& à ceux des malheureux Sylphes. Je re-
marquois que, de quatre peuples sin-
guliers que nous avions vus, mon pere
& moi, habitans de la terre, de l'eau,
du feu, & de l'air, il n'en restoit pas un
seul ; de sorte que nous pourrons pas-
ser pour menteurs l'un & l'autre, nous
qui avons parlé de leur existence,
quand on verra que personne ne pourra
plus les trouver. Le souffle de l'Eternel
qui les avoit tirés du néant, les a
dissipés comme la poussiere.

Après avoir gémi quelque temps,

je présentai, aux deux Sylphides, la belle Artémise, qu'elles accueillirent avec une grace enchanteresse. « Mesdames, leur dis-je, c'est une ame » de la trempe de la vôtre ; elle m'a » sauvé la vie, elle m'a sacrifié la » sienne ».

La plus pure intimité fut tout-à-coup établie entre nous tous. Il fallut enfin parler de choses essentielles. Je demandai aux deux Sylphides quel dessein les amenoit du côté où je les voyois diriger leur course. Elles me répondirent que, se trouvant sans patrie, par la ruine de leur séjour céleste, elles avoient pris le parti de chercher un asyle sur la terre, que l'Europe, & sur-tout la France, étant le pays de la civilisation & des Arts, elles avoient formé le dessein de se retirer dans cette belle partie du monde, avec toutes leurs richesses (qui étoient prodigieuses), & qu'elles étoient enchantées de me rencontrer, pour les guider dans leur voyage. Je fus charmé de leur projet ; je les en félicitai de tout mon cœur. « Oh ! je vous conduirai, » leur dis-je en les embrassant de nou» veau. Je le ferai avec une insigne vo» lupté. Faisons volte-face, & repas» sons sur l'Asie ». Nos Dames avoient

une quantité très-considérable de provisions de toute espece; ce qui nous dispensoit de descendre à terre de long-temps.

Nous retournâmes donc en arriere avec un vent favorable. Nous passâmes sur le Thibet. Nous vîmes le grand Lama, qui, pour prouver son estime à ces belles personnes, voulut leur faire l'indécent cadeau dont il régale ses dévots. On sait que ce grand Prêtre distribue ses déjections sacrées, desséchées à la vérité & réduites en poussiere; ses prosélites en saupoudrent leurs sauces, & en portent des petits sachets pendus à leur cou. N'étant point élevés dans cette croyance, nous ne pûmes goûter le présent du Dalaï-Lama, & nous lui fîmes entendre que de pareils dons n'étoient pas faits pour des enfans du Ciel. Nous prîmes chez lui d'autres provisions que celles qu'il nous offroit. Nous refusâmes aussi des clous sanglans que nous présentoient les Bonzes, & qu'ils tiroient de leur postérieur, où ils avoient la bonté de les enfoncer.

Nous traversâmes la Chine, dont les campagnes régulieres, cultivées avec symmétrie, offroient, à vue d'oiseau, le plus charmant coup-d'œil. Nous ga-

gnâmes Pékin, & nous vîmes, en souriant, les Lettrés gouverner le peuple. Ils faisoient distribuer, à droite & à gauche, des bastonnades; & la Nation avoit l'avantage d'être obligée d'exposer une partie de ses enfans, parce qu'il n'y avoit point de quoi nourrir tout le monde, malgré l'extrême culture du sol. Nous admirâmes, sans enthousiasme, un pays si excellent. Nous y vîmes un peuple qui ne daigna pas témoigner la moindre surprise en nous voyant dans l'air, qui nous vendit très-cher des vivres, & nous trompa sur la moitié de ces provisions.

Nous avançâmes jusques sur le Japon; nous y vîmes des gens à qui le Gouvernement rendoit la vie si dure, qu'ils s'en défaisoient pour un rien, & se fendoient le ventre sans façon. Des crimes horribles, enfantés par des supplices atroces, nous firent reculer d'horreur. Le Gouvernement n'étoit prodigue que de la mort & des tortures.

Il commençoit à faire froid. Je craignis de passer sur la Tartarie & la Russie. Je tournai vers le sud-ouest; je traversai, de nouveau, une partie de l'Asie, d'où j'entrai dans l'Europe. Je puis dire que je brûlai la Pologne, pour marquer

la rapidité avec laquelle je passai par-dessus ce pays, où je vis, avec dégoût, des Gentilshommes despotes & des paysans serfs. Je planai sur la Hongrie, dont je goûtai beaucoup le vin de Tokai; sur l'Allemagne, où il y a d'excellentes choses. Un coup de vent terrible me repoussa vers le midi, tandis que j'étois près de les admirer, & me priva de voir l'Empereur & le Roi de Prusse. Je passai au-dessus des Alpes, qui sembloient rentrer dans la terre sous mes pieds. Je planai sur une partie de l'Italie & sur la Sicile. Le Mont Etna nous salua, en passant, d'une explosion terrible, & nous envoya, au milieu des flammes & de la fumée, des pierres, ou plutôt des roches calcinées. Heureusement, elles ne purent nous atteindre. Nous nous élevâmes au-dessus de la portée de l'explosion, quoiqu'elle monte ordinairement à une hauteur si prodigieuse, que, selon l'expression de Virgile *sidera lambit* (elle lèche les astres).

Enfin nous gagnâmes l'Espagne. Nous y descendîmes uniquement pour acheter des vivres, qui commençoient à nous manquer, quoique notre cortége ne fût pas très nombreux; car la Reine en avoit laissé la plus grande partie en Asie.

Nous remontâmes, sur le champ, dans l'air; nous fûmes poussés au-dessus du Portugal. Nous descendîmes à Lisbonne. On y célébroit un Auto da-fé. On nous dit : « Vous arrivez justement pour » être de la fête ». A ces mots, nous comptions qu'on alloit nous placer sur des trônes avec la famille Royale, pour nous faire voir le spectacle; & nous gémissions de cette dure contrainte. Nous nous mîmes en devoir de descendre; mais on sauta sur le corps de ceux qui s'étoient le plus pressés; & j'entendis qu'on donna l'ordre de les brûler comme sorciers. Nous avions été honorés par-tout, excepté sur cette malheureuse péninsule. Un pareil traitement fit perdre aux autres la volonté de descendre: mais il ne falloit pas abandonner nos compagnons aux flammes. Je sautai sur le Patriarche de Lisbonne & sur le grand Inquisiteur. Je les enlevai sur ma nacelle, & je criai que j'allois les brûler dans l'air, si l'on ne me rendoit mes compagnons.

On fut obligé de nous les rendre; & nous nous hâtâmes de quitter ce malheureux pays. Quelques vaisseaux Anglois & Hollandois, que nous rencontrâmes, & que nous étonnâmes beaucoup,

coup, en descendant près d'eux, nous fournirent des vivres en échange de quelques diamans, & nous cotoyâmes paisiblement la France, dans le dessein de nous rendre à Paris. Nous n'avions pas eu le temps, jusques-là, de nous demander mutuellement notre histoire, tant le vent nous avoit toujours contrariés & occupés. D'ailleurs je n'osois rouvrir des plaies que le temps seul pouvoit guérir. Je priai enfin la Reine Zéphirine de me raconter comment la fortune cruelle l'avoit privée de son Empire. « Est-ce donc, lui dis-je, quel-
» que tremblement de terre, ou quelque
» vent violent qui a renversé votre Capi-
» tale dans les eaux, au-dessus desquel-
» les elle étoit élevée dans l'air? — Hé-
» las! me répondit cette belle Reine en
» soupirant, ce n'est point la violence
» de l'air ou des vents, ce ne sont point
» les eaux qui ont anéanti la brillante
» Alcyonée. C'est le feu qui l'a dévorée
» dans les Cieux. C'est la Religion même
» qui nous a effacés de la terre; oui, c'est
» ce culte, par lequel nous espérions nous
» rendre le Ciel favorable, qui a causé
» notre ruine. Nous conservions, dans
» un Temple, un feu sacré, comme plu-
» sieurs autres peuples. Il ne s'est point
» éteint par la négligence des Vierges

» chargées de l'entretenir. Il s'est accru, » au contraire, par le voisinage de plusieurs matieres combustibles; &, du » Temple, il s'est étendu dans toute la » Ville. C'est sous les vêtemens mêmes » d'une Prêtresse que ce feu destructeur » a couvé, & s'est ensuite manifesté. Je » ne sais comment il y avoit pris : quoi » qu'il en soit, comme ces malheureuses » Vestales avoient toutes des fourrures, » auxquelles il se communiquoit, toutes » celles qui vouloient secourir leurs com» pagnes, voyoient leurs habits s'enflam» mer. Plusieurs coururent dans différens » endroits, où elles porterent l'incendie. » Vous savez que, pour plus de légé» reté, le bois composoit tous nos édi» fices : ainsi, l'élément dévorant n'avoit » que trop de matieres. Déjà le feu se » communique au Temple, déjà il gagne » les autres édifices. Bientôt toute la » Ville est un vaste bûcher enflammé. » Un vent furieux étendoit les progrès » de l'embrâsement. Nous avions des » pompes pour faire monter l'eau de la » mer; mais elles se trouvoient hors de » service dans le plus déplorable état. » Ceux qui étoient chargés de les faire » manœuvrer étoient absens, & s'aban» donnoient sans doute aux excès de

» Vénus ou de Bacchus, dans des lieux » de déréglement. Nous ne pûmes les » avoir à temps. Bref, j'ai vu les flammes » dévorer la Ville & ses malheureux ha» bitans. Leurs cris perçoient jusqu'à mon » cœur déchiré. Je voulois mourir avec » eux, & me précipiter dans les feux; » mais on m'a retenue, on m'a forcée de » vivre. Heureusement on a sauvé, avec » moi, Aphrodise & vos deux cheres » jumelles. Elles m'aident à supporter la » vie, & votre rencontre va me la rendre » précieuse ».

Après ce récit, j'embrassai, malgré la majesté de son rang, l'aimable Reine Zéphirine. Il fallut que je racontasse, de mon côté, mes aventures, qui me valurent aussi les plus tendres embrassemens. Cependant nous avancions, & il étoit temps de planer au-dessus de la terre, pour gagner Paris. Un nouveau coup de vent nous poussa encore sur l'Angleterre. Les Anglois étoient sérieusement occupés, dans ce moment, à prendre les plus justes mesures pour perdre l'Amérique. Je ne jugeai pas à propos de mêler l'histoire des ballons à des objets si graves. Nous restâmes stationnaires dans l'air, au-dessus de Londres, si élevés, que nous n'étions pas à la portée de la vue des

hommes ; & je descendis seul, de nuit, pour qu'on ne s'apperçût pas que je descendois du haut du Ciel. Je m'apperçus que les fiers Bretbus traitoient les François avec plus de politesse que jamais, parce que ceux-ci leur avoient résisté assez vertement. Je vis que les *Rois de la mer* n'étoient pas très-heureux sur la terre. Il régnoit une misere très-considérable au sein de ce peuple-Roi. Ces bonnes gens faisoient consister leur souveraineté à servir de chevaux pour traîner les personnages qui leur plaisoient, à s'enivrer aux dépens des ambitieux qui vouloient être élus Membres du Parlement ; car on élisoit, dans ce temps-là, un nouveau Parlement. La *presse* régnoit chez ce peuple libre, & j'allois m'y voir enrôlé par force. Je remontai dans les Cieux, & je m'y trouvai plus libre que les Anglois ne l'étoient sur la terre. Le vent étant devenu favorable pour notre retour en France, nous en profitâmes. En moins de quinze heures nous allâmes descendre, de nuit, à Paris, près de l'Observatoire. Nous y attachâmes notre globe, & nous cherchâmes mon pere. Nous apprîmes qu'il étoit pour lors à la campagne, dans une très-belle terre qu'il avoit proche de Saint-Germain-en-Laye ; nous

nous y rendîmes sur-le-champ par la voie des airs.

La soirée étoit d'une beauté ravissante. J'apperçus, chez mon pere, au clair de la lune, un groupe qui prenoit le frais sur la terrasse. Je reconnus parfaitement sa voix & celle de presque tous les autres personnages. Soudain nous allumâmes des fanaux, & nous poussâmes un cri, de concert, pour nous faire remarquer. Nous entendîmes, pour réponse, une exclamation générale de tout le groupe de promeneurs. Soudain nous descendîmes devant eux, & je me précipitai dans les bras de mon pere. Il me reconnut, il me rendit mon embrassement avec la plus vive tendresse. « Oh, oh! s'écria-t-il, voilà enfin quel-» que chose qui m'étonne. J'ai eu des » aventures bien extraordinaires; mais » je ne m'attendois pas à voir descendre » des nues mon fils, que je croyois mort. » Mon cher Catandin, tu nous appren-» dras comment s'opere un tel prodige. » Ma chere Julie, le voilà, oui c'est lui ». Tout le monde étoit plongé dans la stupéfaction, & restoit dans une extase muette. Julie paroissoit encore une des plus belles femmes du monde. Je l'embrassai avec transport. Elle me le rendit avec une égale tendresse. « Oui, c'est bien lui, dit-elle;

» il est très-palpable ; ce n'est pas une om-
» bre ». J'embrassai mon oncle, le jumeau & le vivant portrait de mon pere, ma tante son épouse, la Reine Ninon & sa fille, le Roi des Alfondons, & toute cette famille admirable. Je leur présentai Zéphirine, la Reine des Sylphes, qui venoit pour vivre avec eux, la grande Prêtresse Aphrodise, avec ses deux jumelles, & ma chere Artémise. Ces belles personnes étoient dignes de figurer dans la Société angélique où je les amenois. Mon pere, en voyant mes deux petites filles, reconnut mes traits. « Mon ami, dit-il en
» m'embrassant, je te reconnois, tu es le
» digne sang de Grégoire Merveil ; mais
» tu ne connois pas toutes tes richesses ».
A ces mots, il me présenta un joli enfant, dont les traits charmans me rappelerent ceux de Scintilla, qui l'avoit eu de moi. Je l'embrassai avec une tendresse inexplicable, & je ne pus retenir mes larmes, en pensant à cette chere épouse. Nous entrâmes dans le Château. J'y vis le portrait en pied de Scintilla auprès de celui de mon Adélaïde, qui excita encore mes larmes. Je n'osai demander de ses nouvelles, pour ne pas m'entendre confirmer encore sa mort. Je baisai mille fois les deux portraits. « Qu'on tue le veau

» gras, s'écrioit mon pere ; mon fils bien » aimé est revenu ». Nous fîmes le souper le plus gai & le plus délicieux. Tout le Château fut illuminé, tout le Village dansa pour célébrer mon retour, tandis que nous nous livrions ensemble aux plus tendres épanchemens.

Fin du Livre troisieme.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE QUATRIÈME.

JE ne peserai point sur le détail des plaisirs que je goûtai chez mon pere. Le tableau du bonheur n'est pas ce qui attache le plus les Lecteurs ; celui des malheurs réveille leur sensibilité, & les intéresse davantage. Quoi qu'il en soit, je jouis pendant plusieurs jours, dans la maison paternelle, du sort le plus heureux ; mais je me le reprochois, & il me manquoit quelque chose. Adélaïde n'y étoit pas. Elle n'étoit plus même sur la terre ; j'en avois presque la certitude effrayante ; & c'étoit mon crime qui l'avoit arrachée du séjour des vivans. Avec un tel reproche à me faire, pouvois-je goûter tranquillement le plaisir & le bonheur ?

Il falloit d'ailleurs m'informer de ce

qu'étoit devenue la chere Princesse Gémelli, ma bienfaitrice, que j'ai laissée à Naples dans une prison. Le traître Spinacuta respiroit dans la même retraite; mais, si ce monstre avoit su recouvrer sa liberté, si la justice des hommes ne l'avoit pas puni de ses forfaits, c'étoit à moi à remplir cette tâche, & à purger la terre de ce scélérat. Mon pere avoit veillé long-temps sur lui, pour le châtier dès qu'il seroit en liberté; mais sa prison l'avoit toujours mis à couvert de cette juste vengeance; & depuis quelque temps le Marquis d'Erbeuil l'avoit perdu de vue. Je communiquai mon dessein à ce pere chéri. «Tu as raison, me » dit-il, mon fils, j'avois juré de punir ce » malheureux, quand je te croyois mort; » mais tu vis, c'est ton ennemi personnel; cette victime t'appartient, & sa » punition doit être ton ouvrage ».

Je laissai, chez mon pere, Artémise, pour faire ses couches. La Reine & la Prêtresse des Sylphes étoient déjà parfaitement établies dans cette heureuse famille. Elles élevoient, avec amour, mes deux jumelles & mon petit Scintillin. Je me séparai, en pleurant, de tous ces objets chéris. Je précipitai ma course jusqu'à Naples; & j'y arrivai en moins de quinze jours. Je me présentai d'abord au Ministre. Je lui déclinai

mon nom. Je lui rappelai le tort qu'on m'avoit fait, & je lui dis le bonheur que j'avois eu d'apprendre que mon innocence avoit été reconnue. « Cela est vrai, me » répondit le Ministre, qui avoit mon » affaire présente. Nous nous empresserons » de vous faire reconnoître pour un hom- » me d'honneur; & S. M. va réparer, avec » plaisir, le tort qui vous a été fait. C'étoit » en partie pour punir le Comte Spina- » cuta de ses indignes calomnies contre » vous, que nous l'avions fait arrêter, & » je voulois qu'on ne lui rendît la liberté » que quand vous y consentiriez; mais » il a fait jouer tant de ressorts, qu'il a » obtenu son élargissement ».

« Bon ! me dis-je en moi-même, j'au- » rai la gloire de punir ce scélérat ». J'osai demander, au Ministre, des nouvelles de la Princesse Gémelli. « Elle vient de sor- » tir de prison, me dit-il. Nous l'avions » fait arrêter sur des dépositions qu'un » inconnu nous avoit fait parvenir; & il » y a tout lieu de croire que cet anony- » me étoit Spinacuta. Elle a prouvé la » fausseté des imputations, &, malgré » les preuves de son innocence, on l'a » retenue encore quelque temps, & on » ne l'a mise en liberté qu'à la recom- » mandation du perfide qui étoit l'auteur

» de sa disgrace, & à condition qu'elle
» l'épouseroit. Toute sa famille est réu-
» nie pour la forcer à signer son malheur.
» Je crains bien qu'on n'ait surpris, dans
» cette circonstance, la religion de S. M.
» Ce Spinacuta est un caméléon, un in-
» trigant de la premiere classe. — Graces
» à Dieu, me dis-je en moi-même, le
» monstre n'épousera pas ma Princesse; je
» la délivrerai de ce comble d'horreur ».

Le Ministre me conduisit chez le Roi, qui voulut bien me témoigner son regret d'avoir sévi contre moi sans que je l'eusse mérité, & le cas qu'il faisoit de ma personne; car il daigna me certifier qu'il avoit entendu parler de moi tout-à fait en bien. Il me dit même avec bonté, qu'il étoit de son devoir de me dédommager; & il me donna sur-le-champ un brevet de Colonel. Il me présenta à toute sa Cour, à laquelle il peignit l'estime qu'il avoit conçue pour moi, & son regret de m'avoir disgracié, sur des imputations dont on lui avoit démontré depuis la fausseté, comme il l'avoit annoncé lui-même, si-tôt qu'on lui avoit dévoilé son erreur. Il ajouta qu'il me reconnoissoit pour un parfait honnête homme, & qu'il exigeoit que chacun me reconnût pour tel. Tout le monde m'accueillit à l'envi du Souverain; & j'eus,

à cet égard, toute la satisfaction que je pouvois désirer; mais il étoit question de retrouver la Princesse Gémelli, de la retirer des mains du perfide, & de punir ce traître.

Je fus long-temps à la chercher, sans pouvoir la trouver. J'étois vivement & justement alarmé de ce mystere répandu sur son existence. Aucun de ses parens d'ailleurs n'étoit à Naples. Le Cardinal, son frere, avoit disparu, sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu. Le monstre lui-même s'étoit éclipsé tout-à-coup. « C'est lui sûrement, me disois-je, qui a enlevé ces » honnêtes gens-là ». Je m'informai de toutes les terres qu'il pouvoit posséder. J'appris qu'il en avoit une dans un endroit écarté, désert, au milieu des montagnes, dont on pouvoit à peine soupçonner l'existence. « C'est-là sûrement, me dis-je, » que le barbare aura conduit sa proie, » pour la posséder & la tyranniser à son » gré; mais il va me trouver ».

Je partis sur-le-champ pour ce malheureux gîte, & j'y arrivai le même jour. C'étoit un coupe-gorge, un donjon creusé dans les rochers, enterré dans les forêts, un vrai repaire de voleurs; en un mot, c'étoit un de ces vieux châteaux qui passent pour être au pouvoir des esprits infer-

naux. Je crus sentir que tout respiroit le crime dans cet odieux séjour, & sembloit y porter l'empreinte de l'âme du détestable Spinacuta. J'entre : tout étoit ouvert, & je ne voyois personne. Je cours de corridors en corridors ; je parviens jusqu'à la chapelle, qui étoit pareillement ouverte. Là, je trouve enfin du monde. Toute la maison paroissoit y être réunie, & profondément occupée d'une cérémonie cruelle. Je vois le Célébrant ; j'apperçois ma Princesse infortunée, pâle & tremblante ; on lui prenoit la main par force, pour la présenter au noir Spinacuta. C'étoit le Cardinal lui-même qui se prêtoit à cette violence contre sa sœur. L'hymen fatal alloit être formé en dépit de Dieu même, au pied de ses Autels. Je me précipite ; je saisis au collet le monstre : « Messieurs, m'écriai-» je, je ne permettrai pas que ce Barbare » souille le sanctuaire par sa présence & » par le crime qu'il veut consommer. — » Qu'entends-je, s'écria le Cardinal ? » Quelle est cette violence ? Quoi donc, » en face des Autels !... — Quoi, chez » moi! dit Spinacuta d'une voix tonnante... » — Oui, s'écria la Princesse en se jetant » dans mes bras, voilà mon sauveur ; il » va me soustraire au sort le plus affreux. » O Chevalier ! défendez-moi, je vous

» avoue de tout. — Messieurs, vous l'en-
» tendez, m'écriai-je à mon tour, je vous
» prends tous à témoin, aussi bien que
» Dieu même ».

Spinacuta s'emporta horriblement. Pour toute réponse à ses invectives, je lui jurai qu'il n'obtiendroit la Princesse qu'en me passant son épée au travers du corps. L'odieux ennemi s'adressa au Colonel des Gardes-du-Corps, qui étoit de l'assemblée, & le pria de me faire punir comme je le méritois. « Monsieur le Comte, ré-
» pondit cet honnête Militaire, je sais
» que M. le Chevalier est à présent Co-
» lonel, comme vous & moi »; & il lui fit entendre qu'il ne voyoit plus que les voies d'honneur à employer entre nous deux.

« Messieurs, dis-je à la compagnie, M.
» le Comte Spinacuta, par des calom-
» nies atroces, m'a fait d'abord chasser
» ignominieusement de ce pays-ci. Mon
» innocence n'a pas tardé à être reconnue.
» Sa Majesté a daigné la manifester, &
» me donner, pour dédommagement, un
» brevet de Colonel. Le barbare m'a per-
» sécuté en Espagne, & m'y a fait fusil-
» ler, avec des circonstances qui ajoutent
» encore à l'énormité du fait. Ensuite je
» lui ai sauvé la vie, au sortir d'un Gou-
» vernement où il s'étoit attiré l'exécra-

» tion publique. Il affectoit pour moi la
» reconnoissance la plus vive ; &, pour ma
» récompense, il m'a chargé d'imputa-
» tions affreuses auprès du Ministere de
» France, & m'a fait enfermer à la Bas-
» tille. Mon innocence a encore été re-
» connue ; mon calomniateur s'est vu, à
» son tour, emprisonner à Naples. Du
» fond de sa prison, il a soudoyé un scé-
» lérat, pour me jouer les plus infâmes
» tours, & chercher les moyens de me
» faire périr. Il a eu l'art cruel de faire
» enfermer la Princesse qu'il veut obtenir
» pour épouse ; & c'est par les plus odieu-
» ses violences qu'il veut s'emparer d'elle :
» mais, graces à Dieu, me voilà arrivé à
» temps, & je serai son défenseur. Cet
» homme est indigne, sans doute, qu'on
» use envers lui des voies de l'honneur ;
» mais le rang qu'il a tenu, la famille à
» laquelle il appartient, m'obligent à des
» égards. Je m'offre donc à lui soutenir
» ce que j'avance, l'épée à la main. —
» Messieurs, s'écria le monstre, il veut
» m'assassiner, pour me ravir la Princesse.
» — Lâche ! lui répondis-je, moi t'assas-
» siner ! Je viens t'offrir de te combattre
» en chemise, sans autre arme que mon
» épée : est-ce ainsi qu'on assassine » ? Toute
l'assemblée paroissoit déconcertée. La

Princesse reposoit fierement dans mes bras, comme sur un trône : elle approuvoit avec transport tout ce que disoit son défenseur. « Voilà des difficultés réelles, » dit le Cardinal ; on ne nous avoit pas » présenté les choses sous ce point de vue ; » il faut, avant d'aller plus avant, que les » deux adversaires prouvent, chacun de » leur côté, ce qu'ils avancent ».

Spinacuta redoubla de fureur. Il trouva odieux qu'on osât le compromettre vis-à-vis d'un aventurier qui avoit été condamné au dernier supplice. Il dit qu'il étoit maître de fait de la personne de la Princesse, & qu'il ne la lâcheroit pas. On lui répondit qu'on étoit bien en état de lui tenir tête, s'il prétendoit user de violence ; qu'il étoit attaqué dans son honneur, par un Militaire reconnu par Sa Majesté pour un parfait honnête homme, honoré successivement du brevet de Colonel par le Roi d'Angleterre, l'Empereur, & le Roi des Deux-Siciles ; qu'il n'avoit donc pas d'autre voie, pour se justifier, que celle de l'honneur ; qu'il eût à y songer. Il sortit furieux, en me lançant le regard le plus sinistre & le plus noir.

Tout le monde dit tout haut qu'une pareille conduite n'étoit pas faite pour le justifier des accusations que j'intentois contre

lui. Il put entendre ce propos, & se retourna, en me lançant un regard aussi noir que le premier. La Princesse se rejeta dans mes bras ; & m'appela de nouveau son sauveur.

Un Colonel de la compagnie nous dit alors ; avec la plus grande honnêteté : « Messieurs, dans l'état où sont les cho» ses, Madame la Princesse ne peut res» ter chez cet homme étrange. Mon Châ» teau n'est qu'à trois milles d'ici, la com» pagnie veut-elle agréer que je l'y con» duise, jusqu'à ce que cette affaire soit » décidée » ? On accepta cette offre avec la plus vive reconnoissance, & nous descendîmes tous pour sortir ensemble. Spinacuta nous apperçut, courut à nous : « O » Ciel ! s'écria-t il, que faites - vous ? » Croyez-vous que je vous laisse enlever » mon épouse » ? Il se précipita sur la Princesse, pour l'arracher de nos bras. Je le saisis au collet, & je l'entraînai loin de ma bienfaitrice, vers laquelle je revins sur-le-champ. Spinacuta s'écrie : « Ah ! mons» tre, je t'abhorre ; que ne puis-je te dé» vorer le cœur » ! Et il fond tout-à-coup sur moi, l'épée à la main. J'eus le temps de tirer la mienne, en faisant un saut en arriere ; autrement j'allois être percé d'outre en outre. Tout le monde se jeta entre

nous deux, pour nous séparer. « Il n'est » pas encore temps, disoit-on à Spina-» cuta ». On le retint avec beaucoup de peine, tandis que la compagnie sortoit & emmenoit la belle Princesse. Quand le scélérat vit qu'il n'étoit pas le plus fort, il changea de ton. « Messieurs, dit-il avec » un faux air d'honnêteté, pardonnez un » premier mouvement involontaire ». Et reprenant un ton furieux : « Demain, me » dit-il, demain matin, nous nous ver-» rons selon les lois de l'honneur. Je sau-» rai punir un misérable ». Je répondis: » Oh ! de grand cœur. Je m'y trouverai ». Je priai plusieurs Militaires, qui se trouvoient des nôtres, de régler avec lui le lieu, les armes, les conditions du combat, & je partis avec la compagnie, en serrant dans mes bras la belle Princesse.

Elle me témoigna la plus tendre reconnoissance. « Voilà, dit-elle, la seconde fois » que vous m'arrachez des bras de ce » monstre : vous m'avez aussi sauvé deux » fois la vie. » Elle me marqua les plus mortelles alarmes au sujet du combat, dont elles alloit être la cause innocente. Je tâchai de la rassurer par tout ce que j'imaginai de touchant & de consolant. Je la priai de ne pas croire au combat qu'elle supposoit, ou d'avoir assez de con-

fiance dans mon courage, pour ne pas en redouter l'issue. Tout ce que je disois me rendoit plus cher à ses yeux, & ne faisoit qu'augmenter la crainte qu'elle avoit de me voir exposé au danger pour elle.

On vint me dire à l'oreille qu'on étoit convenu de tout, relativement au combat, fixé au lendemain à six heures du matin; que l'épée étoit la seule arme, & l'on me nomma le lieu qui devoit être le théâtre de notre valeur. Cette nouvelle ne m'empêcha pas de faire un repas fort gai, où je déployai la plus grande tranquillité.

Je dormis profondément la nuit suivante, & je m'éveillai à cinq heures du matin. Je me levai; des amis vinrent me prendre, & me conduisirent au lieu du combat. Tout étoit prêt: un chaise de poste pour le vainqueur, un Chirurgien & une litiere pour le vaincu. Mon ennemi ne tarda pas à paroître. C'étoit un homme de 40 ans, dans toute la force de l'âge, d'une taille gigantesque, & qui paroissoit capable de m'écraser. Il accouroit dans l'excès de la rage la plus violente; le feu rouloit dans ses yeux ensanglantés; sa voix étoit un vrai tonnerre. Rien n'égale l'horreur des regards qu'il me lança. Un chien d'une prodigieuse grandeur, que

la Princesse lui avoit donné, vint à lui pour le caresser. D'un coup de poing il lui enfonça le crâne, & le jeta roide mort. « Je t'écraserai, s'écria-t-il, comme ce » vil animal ». L'écho répéta sa voix tonnante. Il arracha, d'une main foudroyante, un arbrisseau, dont il frappa & renversa un cheval de la voiture qui étoit destinée pour le vainqueur. A son aspect, les spectateurs parurent craindre en secret pour moi. Je m'avançai lestement, le fer en main, vers mon adversaire. Le traître me tira subitement un coup de pistolet, me rata, & jeta cette arme loin de lui. Je lui répondis par un coup de plat d'épée sur le visage. « Ah! malheureux, s'écria-t-il » avec rage, tu oses m'outrager de la » sorte! Abominable scélérat, tu auras » ma vie, ou j'aurai la tienne ». Nous n'avions point de seconds, parce que personne n'avoit voulu être celui du monstre, & il me parut clair que tous les témoins s'intéressoient pour moi. Je me recommandai intérieurement à l'Etre suprême, lui disant, dans le fond de mon cœur: « Mon Dieu, ma cause est juste. » Je défends la vertu, & je veux purger » la terre d'un monstre nuisible au genre » humain ».

Nous jetâmes tous deux nos habits loin

de nous, sur la poussiere, & nous nous élançâmes l'un contre l'autre. Mon adversaire avoit le poignet d'une force terrible. Pour moi, j'étois d'une agilité peu commune, & je le fatiguois autant qu'il me lassoit. Je parvins à le faire reculer de quelques pas; mais nous nous trouvâmes alors sur un terrein glissant, &, en lui voulant pousser une botte qui devoit le traverser, je glissai, & je tombai. Soudain le lâche voulut profiter de cet avantage & me percer sur la terre; tout le monde se jeta sur lui pour empêcher cet assassinat, en lui reprochant sa lâcheté. Son épée m'avoit déjà cependant atteint; ce qui ne fit que me donner plus d'ardeur, quand je vis mon sang couler. Je me relevai comme un éclair, je le pressai avec une rapidité foudroyante, je lui fis bientôt une blessure plus considérable que la mienne. Il devint plus furieux. Bientôt son épée se brisa en éclats dans ses mains. Je baissai la mienne jusqu'à ce qu'on lui en eût fourni une autre. Il sauta sur moi comme un lutteur redoutable, me serra dans ses bras de fer, m'enleva de terre, & me jeta sur le sable. Il vint à bout de me terrasser; mais je l'entraînai avec moi. Nous luttions sur la terre, baignés de sang l'un & l'autre. Il vouloit m'écra-

ser sous son poids; mais j'eus l'art de m'échapper & de me relever. Il se releva pareillement. On lui fournit une autre épée. Il fondit sur moi de nouveau, vint à bout de me faire, dans le bras, une nouvelle blessure; je lui en rendis, sur-le-champ, une seconde. Notre sang couloit, & rien ne se décidoit. Enfin, animé par la rage que m'inspiroit un si pénible combat, je pressai si vivement mon ennemi, que je lui passai mon épée au travers du corps. Il tombe en rugissant, essaye de se relever, & succombe sous le poids de sa foiblesse. Son épée se rompt, de nouveau, dans ses mains. « Misérable, lui dis-je, je devrois » t'achever; mais je t'abandonne à ton » malheureux sort. Va te faire soigner, » je te donnerai ton reste quand tu seras » en état de le recevoir ». Il ne me répondit rien; il étoit suffoqué par la rage. On se hâta de mettre le premier appareil sur ses blessures. Le Chirurgien trouva la principale plaie fort dangereuse, sans assurer cependant qu'elle fût décidément mortelle. Quant aux miennes, il dit que ce n'étoit presque que des égratignures. On emporta le vaincu dans la litiere, & je voulus absolument aller rejoindre la Princesse Gemelli. Elle venoit d'entendre que nous devions être aux mains. Elle

trembloit pour ma vie. Elle me voit arriver leste & dispos. Elle me saute au cou avec un transport inexprimable. « Ah !
» mon sauveur, s'écria-t-elle, vous êtes
» vainqueur ! — Oui, ma tendre amie,
» lui dis-je, le Ciel a secondé la bonne
» cause ; mais ma victoire n'est pas com-
» plette. Nous ne sommes pas encore en-
» tierement délivrés du monstre ; il est en
» danger, mais il respire encore. — Dieu
» soit loué, reprit-elle. J'aurois été bien
» fâchée d'avoir à me reprocher qu'un
» homme fût mort pour moi. Puisse-t-il
» se rétablir & changer de caractere !
» Mais, ô Ciel ! ajouta-t-elle, ne vois-je
» pas du sang sur vous, mon cher ami ? »
Je lui montrai mes deux égratignures. Elle vit combien c'étoit peu de chose, & fut rassurée.

Cependant un Officier de la compagnie jugea qu'il étoit bon que je me cachasse, pour voir, sans danger, la tournure que prendroit cette affaire. « On sauroit bien
» vous trouver ici, me dit-il, parce qu'on
» est prévenu que vous y êtes ». Et il me conduisit à quelques milles de là, dans un château qui lui appartenoit depuis peu, sans qu'on en sût rien. Il étoit clair que je devois être, là, dans une parfaite sûreté ; ainsi j'y fus sans inquiétude. En peu

de temps, je me vis parfaitement guéri de mes blessures, & je jouissois de la santé la plus florissante; mais je m'ennuyois beaucoup d'être enfermé, quand je brûlois d'agir.

J'appris que mon combat avoit fait beaucoup de bruit, & que ce bruit étoit venu jusqu'aux oreilles de S. M. qui avoit dit: « Spinacuta le mérite; comment se » fâcher de cela? » Mais la famille de ce malheureux, sans doute à son instigation, avoit présenté, depuis, un mémoire au Roi, où elle peignoit l'action, de ma part, sous les plus odieuses couleurs. Heureusement j'avois des témoins qui pouvoient me justifier; mais on me forçoit de garder la plus rigoureuse retraite.

La vérité triompha, quoiqu'avec peine. On exposa si bien au Roi & au Ministre toutes les circonstances de notre combat, qu'il fut décidé qu'on feindroit de l'ignorer, & qu'on ne feroit aucune poursuite à cet égard. J'eus donc la liberté de revenir à Naples, où je parus être accueilli avec un redoublement de bienveillance. La Princesse y revint aussi; & sa famille, étoit décidée à agréer son mariage avec moi; mais cette noble amie voulut rendre le change à mon Adelaïde, & déclara qu'elle ne consentiroit jamais à me donner

ner la main, tant qu'elle ne seroit pas parfaitement sûre de sa mort; car enfin elle reconnoissoit les droits antérieurs, ou plutôt exclusifs, de ma premiere Amante.

Nous fîmes, de tous côtés, les recherches les plus exactes, pour découvrir les traces de cette chere personne. Nous entrevîmes des lueurs qui purent nous faire soupçonner qu'elle existoit encore. Mais qu'étoit-elle devenue? C'est ce que nous ne pouvions déterrer; & d'autres lumieres plus fortes sembloient nous attester sa mort. J'embrassois, dans la complaisance de mon cœur, les lueurs favorables à mon amour. O comme je desirois de retrouver mon Adélaïde, malgré le tendre attachement que je ressentois pour la Princesse Gémelli!

Cependant le scélérat n'étoit pas mort. Il me donna bientôt de nouvelles preuves de son existence, qui me déciderent parfaitement à lui proposer, de nouveau, le combat, dès qu'il seroit rétablit: car enfin, il falloit que je l'immolasse, si je ne voulois être sa victime.

Un jour, que je me sentois dévoré de soif à la chasse, on me présenta de la limonade, pour me rafraîchir. Heureusement j'ai l'odorat très-fin. Je sentis que l'odeur de ce breuvage me répugnoit, & n'étoit



pas telle qu'elle devoit être. Je craignis tout-à-coup qu'il ne fût empoisonné de la part de Spinacuta. Je le fis verser dans une assiette qu'on présenta à un chien altéré. L'animal infortuné en but précipitamment, & ne tarda pas à en mourir. On s'apperçut qu'un domestique de mon ennemi s'étoit introduit dans cette maison, & s'étoit sauvé, à toutes jambes, quand il avoit vu présenter le breuvage à un chien. Il n'y avoit donc pas d'équivoque sur l'auteur de cet empoisonnement. Le malheureux, que j'aurois dû poursuivre en justice, se rétablissoit de jour en jour, & je brûlois d'en venir aux mains une seconde fois avec lui, pour purger la terre d'un si grand scélérat.

Il passoit enfin pour rétabli, & je m'attendois, à chaque moment, à le rencontrer; mais il lui survint un accident qu'il méritoit. Ce misérable, pour avoir le plaisir de se défaire plutôt de moi, vouloit précipiter son rétablissement, & forcer la nature. Il prenoit tout ce qui pouvoit irriter, chez lui, le genre nerveux, & lui donner un feu trop hâtif. Il buvoit beaucoup de liqueurs fortes, & y ajoutoit les drogues les plus échauffantes. Ce singulier régime, joint à des excès encore plus dangereux qu'il se permettoit déjà

avec les femmes, avoit mis le feu dans son sang ; mais il ébranloit & altéroit son tempéramment en l'exaltant. Un jour, dans une débauche de toute espece, dans une orgie odieuse, il but tant de liqueurs, qu'il tomba mort ivre. On le mit en vain dans du fumier pour le ranimer. On fut obligé de l'en tirer pour tenter un autre remede. On lui fit à-peu-près le traitement qu'on avoit jadis essayé sur Charles le Mauvais, Roi de Navarre, détestable sujet comme lui, dans une circonstance presque semblable. On le frotta de graisse d'huile, de camphre, d'esprit-de-vin, & autres ingrédiens très-combustibles ; on l'enveloppa dans un drap imbibé d'eau-de-vie. Malheureusement pour l'yvrogne, on n'avoit pas employé, autour de sa personne, tout le rogôme qu'on avoit destiné pour cet usage. Il en restoit une bonne dose qui tentoit fort ceux qui avoient eu soin de lui. Ils crurent que cette liqueur leur appartenoit, & résolurent de se régaler aux dépens du scélérat. Ce barbare ne permettoit jamais à ses gens aucun plaisir ; ils en virent un considérable à se divertir en sa présence & à ses frais. Pour que leur eau-de-vie fût plus douce, ils voulurent la boire brûlée. En conséquence, ils la transvaserent dans une

jatte, & y mirent le feu. Pour braver encore plus leur Maître endormi, ils voulurent qu'il leur servît de table, & lui poserent, sans façon, la jatte sur l'estomac. Or voilà qu'en célébrant leur orgie autour du cadavre, ils laissent tomber de l'eau-de-vie enflammée sur le drap imbibé de pareille matiere; voilà, tout de suite, le feu qui y prend; voilà qu'il perce jusqu'à la chair du patient, & le réveille; voilà le malheureux qui saute, en poussant des cris affreux; voilà mes gens effrayés, qui, au lieu de le secourir, se sauvent de peur. La flamme s'étend. Bientôt le cadavre vivant est tout en feu. L'eau-de-vie, le camphre, l'huile, la graisse, nourrissent la flamme. Il pousse des cris horribles, court, renverse tout. Il sort du château en hurlant; il veut sauter sur tous ceux qu'il rencontre. Chacun fuit sa brûlante accolade.

On daigne cependant chercher de l'eau pour le soulager. On étoit, malheureusement pour lui, dans un temps de sécheresse. On lui jette tout ce qu'on peut trouver de liquide dans les bourbiers; l'eau bouillonne & crie sur son corps, sans éteindre la flamme. Que ne vidoit-on pas sur Son Excellence pour la soulager! Je venois positivement chez ce malheureux,

pour le provoquer à un second combat. Je rencontre cette épouvantable figure enflammée, hurlante, couverte d'une fange bouillonnante. Le spectre veut me sauter sur le corps, & m'embrasser, pour me communiquer son supplice. J'ai le bonheur de le repousser avec mon pied, & de le faire tomber dans une espece de cloaque, où des gens officieux le vautrerent & le retournerent de tous les sens. Satan plongé dans l'eau bénite ne pourroit avoir une apparence plus diabolique. Comme on le détestoit cordialement, en souffrant un peu de le voir tant souffrir, on ne pouvoit s'empêcher de rire de l'aventure.

Enfin, l'on vint à bout d'éteindre le feu, sans faire cesser les douleurs du patient. On le jeta dans un tombereau, & on le porta chez lui. On lui vuida plus de cinquante sceaux d'eau sur le corps, & l'on employa plus de vingt balais pour le nettoyer. Tout son individu n'étoit qu'une plaie affreuse. En dépit de tous les soulagemens qu'on lui prodiguoit, il souffroit, jour & nuit, des douleurs infernales.

Malgré l'horreur de sa situation, & l'avant goût d'un enfer anticipé, après un traitement de plusieurs mois, il échappa encore à des maux si horribles, & se ré-

tablit. Il est vrai que sa figure étoit abominable ; mais il ne craignit pas de la montrer. Il se présenta même à Naples. Il y fit horreur. On lui défendit de paroître à pied dans les rues. Son extérieur étoit devenu aussi effroyable que son intérieur. Il faisoit avorter les femmes enceintes. Il fut contraint de s'enfermer bien exactement dans sa voiture, & de se rendre invisible quand il sortoit de chez lui. On ne permit pas qu'il parût à la Cour.

Malgré sa figure exécrable, il persistoit toujours à vouloir, en même temps, épouser la Princesse, & m'immoler à sa haine atroce. Il osa se présenter devant cette femme adorable. Elle frémit à sa vue, & tomba évanouie. « Ah ! me dit-elle, » quand elle fut revenue à elle-même, » je ne croyois pas que ce monstre pût » m'inspirer plus d'horreur que j'en » éprouvois à le voir ; mais je m'étois » trompée. O Ciel ! moi devenir l'épouse » de cet horrible personnage » ! Elle retomboit dans l'évanouissement chaque fois qu'elle y songeoit.

Le monstre avoit conservé toute sa noirceur diabolique. Il machinoit sans cesse, pour me perdre, des projets d'iniquité. Il faisoit jouer les plus puissans ressorts pour se faire livrer la Princesse,

Il y avoit un contrat en forme, & une cérémonie célébrée en face des Autels. Son Chapelain juroit que toutes les paroles ſacramentales avoient été prononcées ; & que le mariage étoit parfait. On plaida, & tous les Légiſtes, que ma bienfaitrice conſulta, la comdamnerent unanimement. Elle étoit dans des tranſes mortelles. Le jour du jugement arriva. La Princeſſe s'étoit tenue prête pour s'évader, en cas qu'elle perdît ſon procès ; mais l'ennemi avoit prévenu toutes ſes tentatives ; & elle s'appercevoit, en frémiſſant, qu'elle étoit gardée à vue, d'une maniere qui lui ôtoit toute eſpérance de pouvoir s'eſquiver. Elle étoit malade de triſteſſe & d'horreur. Je lui jurois en vain que je la tirerois de ce danger, en poignardant le barbare. J'eus la force d'aſſiſter au jugement du procès. Ma noble amie perdit d'une voix unanime. Il eſt impoſſible de peindre l'horrible joie qui éclata dans les yeux du monſtre. « Je triomphe, dit-il ; mais » je ne ſuis ſatisfait qu'à moitié. Il me » reſte à me venger, ajouta-t-il en me » lançant un regard tout différent de ce» lui qui avoit peint ſon odieuſe joie, » mais auſſi effrayant.

Je ſortis conſterné pour rejoindre la

Princesse. Il ne m'avoit pas été possible de poignarder le scélérat en public. Je ne savois comment annoncer, à ma bienfaitrice, l'odieuse nouvelle. Un agent expédié par le barbare m'avoit devancé. Elle étoit déjà évanouie d'horreur. Je tombai moi-même, auprès d'elle, dans un anéantissement de quelques momens. Enfin la rage me ranima. « Il faut, me » dis-je, sauver ma Princesse du sort le » plus affreux. Courage, Chevalier ! » Montre-toi fils de Grégoire Merveil ».

Mais bientôt l'imbécille scélérat m'épargna les frais du courage dont je croyois avoir besoin, & vint s'enferrer de lui-même. Pour répondre à toutes les trames qu'il ourdissoit contre moi, j'avois cru devoir, à mon tour, user d'adresse contre lui. J'avois permis à l'un de mes gens, qui étoit un garçon très-intelligent, très-zélé même, quoiqu'assez mauvais sujet, de chercher à se placer chez lui & à s'insinuer dans sa confiance. Le drôle y avoit réussi, & bientôt il étoit devenu l'intime confident de Spinacuta. Les scélérats de cette espece sont plus aisés à duper que d'autres. Ils ne pensent qu'à tromper, & il ne leur vient pas dans l'idée qu'on peut leur rendre la pareille. L'ennemi chargea mon homme d'être son

espion auprès de moi ; & l'on juge comment il fut servi.

Une bonne action fut la cause heureuse qui me délivra de ce monstre. J'avois rendu quelques services à une pauvre famille qui demeuroit vers le haut de la Ville, dans une maison écartée. Il y avoit, là, un bon vieillard malade à toute extrémité. Cet infortuné me fit dire qu'avant de mourir il desiroit ardemment de voir son bienfaiteur, pour le remercier & lui recommander sa pauvre famille. Je promis d'y aller dès le soir même. Spinacuta fut instruit de la visite que je devois faire. Il se transporta sur les lieux. Ce quartier lui parut un coupe-gorge. « A merveille, dit-il ! » Un lieu si désert est favorable à nos » desseins. Il ne doit passer ici personne » le soir. Nous y pourrons expédier, tout » à notre aise, notre ennemi. Il faut me » trouver des *braves*. (C'est ainsi qu'on » appelle, en Italie, des Spadassins qui » se chargent, pour un honnête salaire, » d'assassiner qui l'on veut.) Mais voyons » la maison. ». Il s'y trouvoit, par hasard, une fosse d'aisance, qu'on avoit ouverte, dans la journée, pour la vuider la nuit. L'odeur & la vue de ce hideux objet parurent enchanter Spinacuta.

« Voilà positivement ce qu'il nous faut ;
» s'écria-t-il tout transporté. Le sieur
» Cataudin va toujours seul & sans flam-
» beau ; il ne se doutera de rien ; il
» faut qu'il passe auprès de ce cloaque
» ouvert. Nous n'avons pas besoin de
» *braves*. Poste-toi dans un coin obscur ;
» & quand tu le verras passer, sans son-
» ger à mal, pousse-le rudement par der-
» riere, & fais-le tomber dans la fosse.
» Voilà un tombeau digne de lui ».

Mon homme accepta la commission sans faire de difficultés, ou il n'en fit que ce qu'il falloit pour être mieux payé. On choisit, de concert, l'endroit où il devoit se cacher, & celui où le Comte se tiendroit, dans la rue, en embuscade. Il fut convenu que le confident, après m'avoir jeté dans la fosse, viendroit avertir le Comte, afin qu'il eût le joli plaisir de me voir expirer dans cette fosse immonde. Je fus instruit de tout par ce double confident. J'allai seul au rendez-vous. Prévenu du fait, j'entrevis l'ennemi, proche de la maison, dans la niche où il étoit tapi. Je feignis de ne pas l'appercevoir. J'entrai. Mon espion faisoit sentinelle, en se bouchant le nez. « Vous
» saurez, me dit-il, bientôt de mes nou-
» velles ». Il me conduisit lui-même dans

l'escalier, qu'il connoissoit mieux que moi ; & il redescendit pour exécuter son dessein.

J'entrai chez le bon vieillard. Je ne détaille point la scene attendrissante dont je fus témoin. Je fis les promesses les plus consolantes au moribond & à sa famille. J'y joignit quelques libéralités, & j'eus le chagrin de le voir expirer. Je me hâtai de quitter ce lieu de douleur. Deux de ses enfans, grands garçons, m'éclairerent en descendant de ce grenier.

Nous entendions, au bas de l'escalier, comme des gens qui se débattoient. Tout-à-coup (je demande pardon à mes Lecteurs de les entretenir d'objets si rebutans ; la vérité m'y force. On doit sentir que si mon récit étoit de pure invention, j'aurois choisi des idées moins soulevantes) ; tout-à-coup, dis-je, nous appercevons une figure couverte de ce qu'il y a de plus hideux à concevoir, qui cherche à sortir de la fosse infecte. Le malheureux y retombe à notre aspect. Nous nous hâtons de lui tendre une corde qu'il a le bonheur de saisir ; & nous le tirons avec de grands efforts, très-étonnés de ce qu'il étoit si lourd. Nous en découvrîmes bientôt la raison. Nous apperçumes, avec surprise, une autre figure en-

ſtupides ; mais ils eurent beau faire, ils ne purent obtenir que cette affaire eût aucune ſuite. Je fus vengé ſans danger, & je pus enfin reſpirer. Je plaignis ce miſérable d'avoir reçu une ame ſi atroce ; mais je ne pus être fâché que la nature fût purgée de ſa triſte perſonne. J'eus beaucoup de peine à ramener à la vie mon pauvre diable d'eſpion. J'y réuſſis pourtant, & je vint à bout de le conſoler par une récompenſe proportionnée à ſa peine & à ſon ſervice.

Mais comment peindre la joie de la Princeſſe Gémelli ? C'étoit elle qui ſe trouvoit délivrée d'un monſtre qu'on vouloit lui donner pour époux. On crut que ſa famille, déjà ſi bien diſpoſée en ſa faveur, ne pouvoit plus abſolument trouver mauvais qu'elle récompenſât ſon libérateur par le don de ſa main. En effet, toute cette illuſtre Maiſon y conſentit avec une ſatisfaction marquée ; & je commençois à croire moi-même que je pouvois épouſer ma chere Princeſſe ; mais nous reçûmes, dans ce temps-là, quelques lueurs qui nous firent entrevoir qu'Adélaïde pouvoit vivre. » Ah ! dit ma no-» ble amie, ſes droits ſont antérieurs » aux miens, ils doivent être ſacrés pour » moi » On diſoit qu'Adélaïde reſpiroit

en France. « Volez, me dit-elle, mon » cher ami, trouvez votre Amante, & » ſoyez heureux avec elle ». D'ailleurs on craignoit que la Maiſon Spinacuta ne voulût me faire aſſaſſiner. Il fallut donc partir. Quels tendres adieux je fis à ma chere Princeſſe ! Je lui promis de la revoir au plutôt ; je m'arrachai de ſes bras, & je partis en ſilence.

Fin du Livre quatrieme.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIÈME.

JE ſuivis, le cœur ſerré, la route de France, penſant à mon Adélaïde, brûlant de la retrouver. Je cherchois des informations de tous les côtés; & je multipliois tellement mes queſtions variées, qu'on finiſſoit toujours par répondre ce que je voulois. Ces informations me faiſoient toujours croire, de plus en plus, que je pourrois enfin trouver mon Adélaïde avant de quitter les Alpes. Je rencontrai, ſur une de leurs cimes les plus élevées, un bon Hermite qui m'offrit l'hoſpitalité. J'entrai chez lui avec beaucoup d'affection; mais qu'elle fut ma ſurpriſe, quand je trouvai dans ſa cellule le portrait d'Adélaïde! Elle étoit habillée en homme, dans le coſtume ordinaire de Chéri. « O Ciel! dis-je à l'Hermite, d'où vous » vient ce portrait? — C'eſt, me répon-

» dit-il, un petit Frere que j'ai eu chez
» moi pendant quelques temps, qui a
» fait ainsi son portrait, & qui me l'a
» laissé. — O Ciel ! repris-je, & savez-
» vous ce qu'il est devenu ? — Je l'igno-
» re, me répondit le vieillard ; il a voulu
» absolument me quitter, & peut-être
» a-t-il péri ». Je demandai comment il
étoit fait. « Comme une femme, me ré-
» pondit le bon homme ; car il avoit,
» dans ses traits, toute la délicatesse de
» la plus belle femme. — C'est-elle, m'é-
» criai-je enfin ». Je questionnai l'Her-
mite sans relâche ; & tout ce qu'il me ré-
pondit me confirma qu'il avoit eu, chez
lui, mon Adélaïde. Bientôt je n'eus plus
lieu d'en douter, quand je vis aussi mon
portrait dans l'hermitage. « Ah ! dit le
» vieillard, il étoit grand ami de ce jeune-
» homme : il ne voyoit que lui dans l'U-
» nivers. Mais ne vois-je pas de la res-
» semblance entre vous & ce tableau » ?
Alors je ne pus retenir mes larmes. « Ah !
» mon Pere, dis-je à l'Hermite, votre
» jeune Frere étoit une Demoiselle, &
» c'étoit mon Amante. — Je m'en suis
» toujours douté, reprit-il, si ce n'étoit
» pas plutôt un Ange. — Mais, repris-
» je enfin, qu'est-elle devenue ? — Elle
» a pris, me répondit-il, le chemin de

» France. Elle devoit passer par le Dau-
» phiné, & voir même, je crois, la grande
» Chartreuse.— Elle me cherchoit, m'é-
» criai-je. Les Chartreux lui auront dit
» que je m'étois enfui, avec une femme,
» de cet austere asile. Dans leur ressenti-
» ment contre moi, ils m'auront peint des
» plus odieuses couleurs. Elle aura conçu
» de nouvelles résolutions d'oublier un
» infidelle, un homme absolument indi-
» gne d'elle. Mais de quel côté aura-
» t-elle tourné ses pas? Sans doute elle se
» sera ensevelie & consacrée au Seigneur
» dans quelque monastere ignoré. Il n'y
» a que Dieu qui puisse dédommager un
» cœur qui a été rempli d'une si longue
» passion. Où la trouver à présent? » O comme le bon Hermite me vanta mon Adélaïde avec un saint transport! que mon amour pour elle en redoubloit!

Je ne pus quitter si-tôt la demeure fortunée où mon Adélaïde avoit respiré quelque temps. Je demandai au vieillard la permission de passer quelques jours avec lui. Il y consentit. Que ce paisible asile eut pour moi d'attraits! Que j'enviai le calme dont jouissoit ce tranquille mortel! Il me racontoit tout ce qui étoit relatif à ma chere Adélaïde. « Elle ne faisoit, me
» disoit-il, que pleurer, soupirer,

» & prier. Là, elle avoit coutume de » s'asseoir & de se plonger dans une » douce rêverie, sur le bord de ce petit » ruisseau qui recevoit & emportoit ses » larmes ». Avec quel plaisir je vis, sur les hêtres, le nom de mon Adélaïde accouplé avec le mien ! Je lus, sur des rochers, des vers plein de sentiment, qu'elle y avoit gravés. Mon image se trouvoit par-tout assez bien rendue par elle, & singulierement ressemblante. Dans le fond d'un petit bois, je vis une espece de tombeau entouré de myrtes & de cyprès, sur lequel je reconnus mon buste avec cette inscription : « Ici mon cœur repose avec » l'objet de mon amour. O vous qui ver- » rez ce mortel, que vous serez heureux ! » S'il n'est plus dans ce monde, que je » brûle de le rejoindre ! » Je ne pouvois m'empêcher de répandre les plus douces larmes, en voyant des objets si touchans. Le bon Hermite, entraîné par mon exemple, y joignoit les siennes. L'Hermitage étoit devenu l'asile du plus tendre amour ; & peut-être aucun lieu ne m'a paru, sur la terre, plus intéressant.

Je pris l'habit d'Hermite, pour avoir plus de conformité avec mon Adélaïde. J'allois dans les mêmes endroits qu'elle, faire les mêmes choses. Le vieillard croyoit

revoir le jeune Chéri. Il auroit beaucoup desiré que j'eusse resté long-temps avec lui; parce que ma présence commençoit à lui attirer de nombreuses offrandes, comme avoit fait celle de mon Amante déguisée. Je la peignis aussi de tous les côtés; mais sous les habits de son sexe, sous la forme qui seule pouvoit m'inspirer de l'amour. Je gravai son nom & le mien sur les hêtres, & des vers sur les rochers. Le peu de temps enfin que je passai dans ce tranquille séjour, au sein d'une tendre mélancolie, fut un des plus heureux de ma vie.

L'Hermite m'envoyoit dans les villages voisins, recueillir les aumônes des Fideles. Je revenois, à la maison, très-chargé; ce qui réjouissoit fort le bon Pere. Je lui attirois aussi force visites, sur-tout de la part du beau sexe. « Est-ce que vous avez retrou» vé le petit Frere Chéri, lui disoit-on ? » — Non, répondoit-il, c'est un de ses » amis. — Oh, oh! répondoient les Da» mes, il a quelque chose de plus mâle » dans la physionomie. Il n'en est pas plus » mal ». Et l'on avoit soin de laisser des générosités pour le Frere Cataudin.

Je reconnus, dans cette occasion, que les femmes vont toujours au devant de ceux qui veulent les tromper. Bientôt le

bruit se répandit que j'étois un Saint. Plusieurs même prétendoient que je venois réellement du Ciel, que j'étois un habitant de l'autre monde. On en prenoit le prétexte de me rendre une espece de culte. Les femmes venoient se jeter à mes genoux & me baiser la main. L'Hermite m'exhortoit à me prêter à ces momeries, pour attirer les aumônes. La rage, sur-tout, des Beautés bavardes étoit de venir se confesser à mes pieds. J'avois beau leur dire que je n'étois pas Prêtre, que je ne pouvois les confesser ni les absoudre; elles me répondoient, que si je n'étois pas leur confesseur, je pouvois être, du moins, leur confident & leur conseil. En conséquence elles me racontoient leurs fredaines, & me faisoient la confession de leurs maris plutôt que la leur. Les filles me faisoient celle de leurs meres. Comme je n'avois pas de confessional, on se mettoit à genoux entre mes jambes. On appuyoit sa joue contre la mienne. Je voyois la gorge s'élever & s'abaisser, & des yeux touchans m'adresser des regards passionnés. Je n'étois pas de marbre, & je trouvois cette position trop dangereuse. Quelquefois le bon Hermite rioit comme un fou de mon embarras.

Parmi tant de pénitentes, presque toutes

jeunes (car je rebutois absolument les vieilles), il s'en trouvoit de très-jolies. Plusieurs conçurent, pour moi, décidément de l'amour; & quelques-unes me l'avouerent. Il s'en trouvoit aussi un certain nombre qui me faisoient une véritable impression; & les jeunes gens vont penser que j'abusai de leur confiance, & que je me livrai encore à des déréglemens dont je vais gémir; mais les ames honnêtes seroient trop scandalisées, si elles apprenoient que, dans un si touchant asile, j'eusse abusé, en quelque sorte, du masque de la Religion, pour me plonger dans des désordres, qu'on est peut-être las de voir recommencer si souvent.

Quoi qu'il en soit, je jouis de plusieurs agrémens, dans cet Hermitage; mais la situation de mon cœur ne me permettoit pas d'y faire un long séjour. Il falloit trouver mon Adélaïde. Il paroissoit évident qu'elle n'étoit pas morte, quand je l'avois crue immolée, puisque c'étoit depuis cette époque qu'elle avoit vécu chez l'Hermite: mais qu'étoit-elle devenue depuis? Je n'avois plus de preuves de sa mort. Le profond silence qui régnoit sur elle, étoit l'unique raison qui pût me faire craindre qu'elle ne fût plus de ce monde; mais j'avois, d'ailleurs, plus de sujets d'espérance que d'effroi.

Une jeune innocente, d'une Ville voisine, décorée de toutes les graces naïves que donne la simple nature, me retint cependant encore quelque temps auprès de l'Hermite. Il s'établit, sur mon compte, une singuliere opinion. On m'avoit déjà pris pour un Saint dans une autre circonstance; dans celle-ci, on me prit pour un Ange. Mon pere a été Dieu, on voit que j'ai approché de lui de bien près. Une de mes dévotes, qui m'appelloit toujours son bel Ange, me rêva, une nuit, sous la figure d'un Ange. Elle me vit nu, avec des aîles. Selon son rêve, je venois à elle de la part de Dieu. Je lui disois que le Souverain des Cieux m'avoit ordonné de voiler ma nature céleste, & de paroître un simple mortel; mais que j'étois réellement l'Ange Gabriel. D'après son joli songe, cette crédule Beauté crut fermement que j'étois l'Archange de ce nom. Elle le dit, sous le sceau du secret, à quelques commeres de son quartier, qui ne firent aucune difficulté de le croire. Ce bruit se répandit, s'accrédita, & il fut décidé que j'étois l'Archange Gabriel. Dès-lors aucune dévote n'auroit refusé de m'accorder ses faveurs: « Car enfin, di- » soient-elles, c'est un Envoyé céleste; » & si le Ciel me fait l'honneur de me

» choisir, dans ses desseins éternels, pour
» être le canal de ses graces, pour me
» voir fécondée par un Ange & donner
» le jour à quelque Prophête, ce seroit
» un crime de vouloir me soustraire à
» une si grande gloire ». Plusieurs s'étoient ainsi expliquées nettement avec l'Hermite, qui m'en avoit rendu compte, en étouffant de rire.

J'avois peine à m'empêcher d'en faire autant; mais je ne pouvois me résoudre à me prêter à cette nouvelle erreur, dont je m'appercevois cependant à chaque moment. Nous étions au fort de l'été. Je voulus aller me baigner. Je ne sais pas comment on sut mon dessein dans les environs; mais je trouvai le lieu du bain tout entouré de spectateurs, & sur-tout de femmes. Je ne savois pourquoi; mais l'Hermite m'apprit que la curiosité attiroit toutes ces spectatrices, jalouses de me voir nu, pour avoir le plaisir de découvrir mes aîles. Je fus obligé de faire planter dans l'eau, quatre piquets, & de former un enclos de toile, afin de me soustraire à tous ces regards curieux. Mais combien d'efforts ne firent pas toutes ces héroïnes, pour contenter leur curiosité! Plusieurs ne craignirent pas d'entrer dans l'eau, pour venir me lorgner

par-dessous la toile. J'étois entouré d'un groupe d'amis, qui me cachoit à merveille; cependant plusieurs se vantoient de m'avoir vu dans ma nudité. On leur demandoit comment étoient faites mes aîles; elles ne paroissoient pas trop savoir que répondre à cette question. On n'imagineroit pas toutes celles qui se faisoient sur la conformation de mon corps & sur celle de toutes ses parties. On s'informoit même de mon sexe, & de la maniere dont il étoit marqué.

Plusieurs femmes assuroient avoir vu passer, par-dessous ma mandille, l'extrémité de mes aîles. On vendoit, de tous côtés, des plumes de paon, qu'on juroit être des miennes. On débitoit par-tout mon portrait, avec une chanson spirituelle à ma gloire. Ma renommée se répandoit au loin. On venoit me voir en pélerinage; & les offrandes des Fideles étoient immenses. L'Hermite en eut de quoi devenir riche toute sa vie, de maniere qu'il ne tarda pas à quitter l'hermitage avec moi, pour aller devenir Fermier-Général à Paris.

Pour revenir à mes dévotes, il y en eut une dont la fille, très-jolie & très-innocente, parut concevoir pour moi une passion réelle. Sa mere, loin de la con-

trarier dans ce penchant, crut au contraire qu'elle devoit rechercher mes faveurs. Elle me l'amenoit souvent à confesse, malgré mes protestations contre l'état de Confesseur. Je m'appercevois que le cœur de la petite personne palpitoit, &, comme elle étoit jolie, je ne pouvois m'empêcher d'y être sensible. La mere observoit mes yeux; & quand elle croyoit y appercevoir de la tendresse pour sa fille, elle étoit enchantée. Je m'appercevois de ce manége, je souriois, & la mere & la fille m'auroient volontiers embrassé.

Orsolina, c'étoit le nom de l'innocente, ne savoit pas trop ce qu'elle disoit, quand elle se confessoit à moi. Je faisois plus d'attention à sa charmante figure qu'à ses peccadilles. Je distinguai cependant, un jour, qu'elle se confessoit de m'aimer. « Mon enfant, lui dis-je, vous » croyez donc que c'est là un péché? — Je » n'en sais rien, me répondit-elle. Selon » ce qu'on m'a toujours dit, c'en seroit » un si j'aimois un homme; mais vis-à- » vis d'un Ange, je crains que ce ne » soit pire, & que vous ne preniez cela » pour un sacrilége. — Belle innocen- » te, repris-je, ôtez-vous donc de la tête » que je sois un Ange C'est me faire » beaucoup d'honneur que d'avoir cette

» opinion ; mais je la mérite si peu, que
» c'est m'offenser que de m'en parler. Ne
» m'ouvrez donc plus la bouche sur
» cette simplicité. Quelle est la folie de
» votre mere, de vous amener aux
» pieds d'un homme que vous prétendez
» aimer ! Car enfin elle doit être instruite
» de vos sentimens. — Oui, sans dou-
» te, me répondit Orsolina ; mais la
» vieille mere Chicot, qui est dévote &
» sorciere, qui sait tirer les cartes & lire
» dans l'écriture d'un livre, lui a dit :
« Mon enfant, l'Ange Gabriel conduira
» votre fille dans sa chambre, & il naî-
» tra d'elle & de lui un petit Amour ».
» Vous voyez donc bien, mon cher Ange,
» que ma mere n'a pas dû refuser, pour
» sa fille, un si grand honneur. — Vous
» & votre mere, dis-je à l'innocente, &
» la vieille mere Chicot, vous êtes trois
» folles. — Mon cher ange, reprit la
» belle, ma mere m'a chargé de vous
» demander si nous pouvons nous flatter
» que vous nous conduirez dans votre
» chambre, ou si vous permettez que
» nous vous y allions trouver. — Ve-
» nez-y, si vous voulez, répondis-je,
» mais sans y entendre malice ; comme
» chez un homme sur-tout. Seriez-vous
» fâchée, ma belle enfant, que je fusse

» un homme? — Hélas! non, répondit
» l'innocente; au contraire ».

Quelques jours après, je rentrai assez tard pour me coucher. L'Hermite étoit absent. Je fus surpris de voir, sur la porte de l'Hermitage, une petite tenture, avec quelques lampions. J'entre, je vois ma cellule illuminée, tendue en haute-lisse, avec des guirlandes de fleurs, ajusté comme une Chapelle. L'alcove formoit comme le sanctuaire, si l'on peut employer ce mot sans profanation, dans cette circonstance. Je vois le lit aussi paré de guirlandes, les draps, d'une batiste très-fine étendue sur du taffetas rose, étoient bordés d'une belle dentelle. Le tout enfin étoit semé de roses effeuillées. Dans un petit réchaud brûloit un grain d'encens. J'ouvrois de grands yeux: mais qu'elle fut ma surprise, quand j'apperçus dans le lit, un objet charmant, une jeune fille couronnée de fleurs, qui paroissoit dans un tendre embarras, & se faisoit petite le plus qu'elle pouvoit! C'étoit Orsolina. J'apperçus, à travers une vitre, dans la piece contiguë, plusieurs femmes à genoux, le chapelet à la main, à la tête desquelles étoit la vieille mere Chicot, avec la mere de la jeune fille. Elles paroissoient marmoter des prieres & me lorgner à

travers la vitre. Je fis semblant de ne pas les appercevoir, & je me trouvai aussi décontenancé que la jeune fille, dont l'embarras étoit si charmant, qu'il m'entraîna auprès d'elle. Mais comme je ne voulois pas travailler pour les curieuses, j'eus grand soin de fermer les rideaux. Dès que je fus au lit, une musique extérieure se fit entendre, & l'on chanta des cantiques en l'honneur de l'Ange Gabriel. La vieille mere Chicot se distinguoit sur-tout, avec sa voix chevrotante.

Je serrai dans mes bras la chere Orsolina. « Ma belle enfant, lui dis-je, je gé-
» mis de la farce qu'on joue ici. Si le bruit
» en venoit aux oreilles du Gouvernement,
» nous serions tous punis; & l'on me fe-
» roit sur-tout de mauvaises affaires, à
» moi. Si jamais la Justice venoit à faire
» des enquêtes à ce sujet, vous se-
» riez obligée de rendre hommage à la
» vérité. Vous pourriez assurer que j'ai
» toujours protesté que je n'étois pas l'An-
» ge Gabriel, que je vous ai défendu de
» m'appeler de ce nom, que je n'ai cher-
» ché à tromper personne, & que je vous
» ai témoigné combien j'étois mortifié de
» la scandaleuse comédie qu'on jouoit
» chez moi, contre toutes mes protesta-
» tions. Oui, ma chere Orsolina, je ne

» fuis qu'un homme ; je ne veux point
» vous tromper, & si vous persistez à
» me regarder comme un Ange, je vous
» quitte à l'instant ».

— « Ah ! ne me fuyez pas, s'écria la
» jeune innocente. Soyez un homme, &
» ne vous montrez pas courroucé contre
» moi ». Son air d'innocence mêlée d'amour me toucha ; je flottois entre les remords & la passion. Ne me demandez pas de quel côté fut la victoire. Consultez chacun votre propre cœur, & sachez respecter des mysteres si délicats.

Orsolina m'apprit qu'elle avoit un Amant, qui, ayant entendu parler de sa liaison naissante avec l'Ange Gabriel, loin de témoigner des alarmes, assuroit qu'il se tiendroit honoré s'il pouvoit épouser une personne d'une nature au-dessus de la sienne, fécondée par un Etre céleste. La famille de cet homme simple n'étoit disposée à consentir à son mariage avec la jeune personne, que par cette raison ; car, d'ailleurs, pour le rang & la fortune, il étoit au-dessus d'elle. « Vous voyez bien,
» ajouta-t-elle, mon cher Ange, qu'en
» vous refusant à mon tendre amour,
» vous me priveriez de faire ma fortune ».
Je ne pus m'empêcher de rire avec la jeune Orsolina, de cette complication de

simplicités. Je lui fis toucher mes épaules, pour qu'elle s'assurât que j'étois sans aîles; & il me parut qu'elle m'aimoit autant mortel, que substance céleste.

Je passai une nuit qui eut ses agrémens; les bonnes femmes s'occuperent différemment. Quand je fus levé, elles vinrent me faire leurs complimens, me remercier à genoux. Je leur dis qu'elles étoient des imbécilles; & je leur recommandai le plus profond silence.

Toute cette histoire me donnoit des transes, par la crainte que j'avois que le prétendu secret ne parvînt aux oreilles de ceux qui, revêtus de l'autorité, ne sont pas si crédules. Il auroit pu résulter, de cette fredaine, des suites fâcheuses pour moi. Je pressai donc mon départ, & j'obtins de l'Hermite qu'il ne s'y opposeroit plus. Il ne devoit pas, lui-même, tarder à me rejoindre; car il n'étoit pas fâché d'aller jouir. Le masque lui pesoit, depuis qu'il n'en avoit plus besoin.

La veille de mon départ, je rencontrai la petite Orsolina dans un bois écarté. « Mon cher petit Hermite, me dit-elle, » que je suis enchantée de vous voir encore une fois »! Je ne fus pas moins ravi, de mon côté, de n'être plus un Ange à ses yeux, & de me voir aimé, quoique mor-

rel. Nous nous égarâmes dans le bois ; nous y trouvâmes un petit berceau qui sembloit nous inviter à venir respirer sous son ombrage. Nous y entrâmes, nous y tombâmes ensemble sur le gazon. Nous y passâmes une soirée délicieuse. Orsolina, me reconnoissant pour un homme, me traitoit avec une familiarité plus douce, & je n'avois plus le remords de la tromper. Je la quittai avec un véritable regret, & je ne pus me dispenser de joindre quelques larmes à celles qu'elle versoit abondamment.

Le lendemain matin, je partis avec beaucoup de gaîté. Dès que je ne *fus* plus avec Orsolina, je repensai à mon Adélaïde. Les dispositions gaies où je me trouvois peignoient tout, à mes yeux, d'une riante couleur, & m'offroient les rayons de l'espérance. Je me flattois donc de retrouver mon Amante ; & son idée chérie m'occupa toute la journée jusqu'à une auberge, où je me hâtai de me coucher en pensant toujours à elle.

Je m'endormis sur cette chere idée ; mais tout-à-coup le songe le plus frappant, le plus clair, vint m'enlever à moi-même. Je crus entendre distinctement ma porte s'ouvrir. Je vis entrer, dans ma chambre, aussi clairement que si j'avois

été éveillé, un grand fantôme blanc représentant une femme de la plus majestueuse apparence : c'étoit mon Adélaïde. Oui, je croyois la voir elle-même, plus grande cependant que quand elle respiroit sur la terre. Son corps avoit je ne sais quoi de lumineux & de céleste. Le calme du bonheur sembloit reposer sur son front. « Mon ami, dit-elle, tu cherches ton » Adélaïde. Malgré tes égaremens, tu » l'as toujours aimée, comme tu es capable d'aimer. Viens la voir ». A l'instant, elle me saisit par les cheveux, sans pourtant me faire de mal, & m'enleve tranquillement dans les airs. Elle descend sur un tombeau qui paroissoit de cristal, entre dedans sans ouvrir la tombe, comme si elle eût passé par les portes ; je la vois, à travers le cristal, se coucher paisiblement au fond de la sépulture, fermer les yeux, & s'y endormir. Je lui tends les bras. Peu à-peu la tombe transparente qui la couvre, s'obscurcit, me dérobe sa vue, & devient un marbre noir, sur lequel je vois écrit en lettres d'or : « Ci gît » Adélaïde ». Je m'étends sur la pierre, pour la baigner de mes larmes, elle semble trembler sous moi. Saisi d'horreur, je m'éveille en sursaut, & me retrouve glacé, couvert d'une sueur froide, dans mon

lit solitaire. Je me leve à la hâte, & je pars, frappé d'un songe si clair & si détaillé. Je ne puis y penser sans un certain frisson. Quoique je ne croye pas aux rêves, je ne puis me défendre d'une secrete horreur qui éteint mon espérance & m'accompagne long-temps sur la route.

J'arrive, dans ces dispositions, au milieu de certaines ruines, où l'envie me prend d'aller méditer un moment. Je descends de ma voiture, pour m'y livrer à la mélancolie. On avoit éprouvé, dans ce lieu, un tremblement de terre épouvantable, qui avoit renversé une église, qu'on avoit, depuis, achevé de démolir, pour la rebâtir plus loin. Les pierres étoient éparses sur la terre. J'observai ces ruines, avec cette douce émotion que m'inspirent toujours les objets intéressans & douloureux. Je vis plusieurs pierres tumulaires, & je ne sais pourquoi je m'amusai à en lire les inscriptions. Frivole occupation, qui me devint funeste! J'en vis une, qui, à son air de fraîcheur, paroissoit récente; le marbre étoit noir, bien poli, & les lettres d'or très-brillantes. J'osai lire l'inscription fatale; ô Ciel! en voici la traduction, ou du moins la substance: « Ci gît Adélaïde
» l'Arabe, enlevée au printemps de sa
» vie. Passant, elle eut un cœur, pleure-

» là, plains ceux qui la connurent ».

« O rêve funeste, m'écriai-je, tu n'é-
» tois que trop vrai » ! Et je tombai dans le plus profond évanouissement. Je ne revins à moi que bien long-temps après. Je me retrouvai sur un lit d'auberge, entre les bras de l'Hermite, qui ne l'étoit plus, & qui m'avoit, comme on le voit, suivi de bien près. Il m'avoit rencontré couché, sans mouvement, sur la terre, exposé à être volé, assassiné, jeté dans quelque fossé. Il m'avoit reconnu, quoique courant la poste ; il m'avoit fait placer dans sa voiture, &, en me soutenant dans ses bras, il m'avoit conduit jusqu'à cette auberge.

Je témoignai, à ce généreux mortel, toute la reconnoissance que je lui devois. Il me demanda comment & pourquoi j'avois éprouvé un accident si fâcheux. Je lui racontai mon songe, ma visite au milieu des ruines, la rencontre du marbre noir. « C'est dans ce lieu désastreux, lui
» dis-je, parmi ces débris, que je me suis
» senti glacé d'horreur ; mais quand j'ai
» vu la pierre tumulaire sur laquelle étoit
» gravé le nom de mon Amante.... l'a-
» vez-vous remarquée comme moi, mon
» pere ? C'étoit un marbre noir, encore
» poli, qui paroissoit avoir été posé té-

» cemment; les lettres d'or étoient en-
» core fraîches; l'inscription portoit:
« Ci gît Adélaïde l'Arabe. — Vraiment,
» me répondit-il, je l'ai bien remarquée,
» parce que j'ai connu, il y a plusieurs an-
» nées, à Paris, une charmante enfant
» qui portoit ce nom, & vous m'y faites
» penser. En effet, le petit Chéri lui res-
» sembloit parfaitement. Je ne savois
» aussi où j'avois vu ce jeune homme. —
» Chéri, m'écriai-je, étoit Adélaïde, la
» fille angélique du plus méchant des
» hommes. — Oui, reprit mon ami,
» c'étoit la fille de feu M. l'Arabe. J'ai
» bien connu son pere; c'étoit, il est vrai,
» un mauvais sujet. La belle Adélaïde
» étoit la perle de la famille. Elle en pos-
» sédoit, à elle seule, toutes les perfec-
» tions; car les autres n'étoient pas di-
» gnes d'avoir une telle sœur. J'ai ap-
» pris, il y a quelque temps, qu'on l'a-
» voit perdue de vue depuis quelques
» années; on la disoit avec une grande
» Princesse. Mon Dieu, que je suis fâché
» de sa mort! Le pauvre petit Chéri!
» moi qui n'avois pas su reconnoître dans
» lui cette chere Adélaïde! C'étoit un
» Ange. C'est une vraie perte, & les
» larmes m'en viennent aux yeux ».
J'embrassai mon bienfaiteur, pour les

ſentimens qu'il témoignoit ſur le compte de mon Amante. « Mais mon cher papa » repris-je, il faut faire des informations. » Si je n'étois pas tombé dans l'évanouiſ- » ſement, j'aurois queſtionné tout le » monde. — Mon cher ami, me répon- » dit-il, j'ai fait beaucoup de queſtions » au ſujet de cette perſonne, dont le nom » me frappoit. Je n'ai recueilli preſque » aucune lueur. On m'a dit que les pier- » res que je voyois, couvroient la tombe » de pluſieurs Notables enterrés dans l'E- » gliſe démolie ; qu'on les avoit miſes là » en réſerve, pour les poſer dans la nou- » velle. On ne ſavoit pourtant pas trop ſi » ce marbre noir ſi frais avoit été poſé. » Quelqu'un m'a dit même qu'il croyoit » avoir entendu dire confuſément, que » la perſonne avoit fait faire ſa tombe » avant de mourir. — Ah ! mon cher » ami, m'écriai-je, voilà de grandes clar- » tés. Adélaïde a fait faire ſa tombe ; » mais elle reſpire. — Je le ſouhaite de » tout mon cœur, reprit l'ex-Hermite ; » mais courez donc à Paris, pour la re- » joindre. Elle y ſera peut-être retour- » née ; hâtez-vous, du moins, d'arriver » dans votre famille, où vous devez trou- » ver des conſolations.

» — Non, lui répondis-je, il faut aller

» d'abord à la grande Chartreuse. Vous » savez que j'avois intention de m'y rendre. Qui sait si Adélaïde ne s'y trouveroit pas ? Vous m'avez dit, je crois, » vous-même, qu'elle y étoit allé chercher » des informations sur mon compte. Volons vers ce saint asile. — Non, me » répondit le vieillard, il vaut mieux » retourner chez votre pere. Si Adélaïde » a vu les Chartreux, ils lui auront appris que vous avez disparu dans les » airs ; & elle les aura quittés, avec le » désespoir dans le cœur. Selon ce que » vous m'avez dit, les bons Peres n'ont » pas lieu d'être fort contens de vous. » Seroit-il bien sûr, pour vous, d'aller » vous remettre en leurs mains, sans être » assuré du pardon. Cependant j'ai entendu parler de vous à Don Prieur. Je » vous connois de réputation. Vous êtes » ce fameux Novice qui a fait tant de » bruit sous le nom de Saint Bruno. Je » crois qu'on pourra vous pardonner. D. » Prieur vous aime. Vous avez, à ce qu'il » dit, de très-grands talens. Vous faites » des prodiges ; vous vous élevez dans » les airs. On ne veut probablement pas » votre perte. D'ailleurs vous n'aviez pas » prononcé des vœux. Je parviendrai peut-être à faire votre paix, si vous le dé-

» sirez. Je me hâte d'aller à Paris, pour
» des affaires indispensables & pressées. Je
» reviens, sur-le-champ, dans ce pays-
» ci. Ce qui vous tient le plus au cœur,
» c'est votre Adélaïde. La pierre tumu-
» laire n'a pas entierement éteint votre
» espoir. Vous voudriez recueillir des in-
» formations ; & vous vous flattez qu'il
» en résulteroit quelque lueur qui vous
» découvriroit qu'elle respire encore. Hé
» bien, ces informations, je les recueil-
» lerai pour vous. Le plus pressé, dans
» le moment présent, est de vous con-
» duire dans votre famille. Si vous n'ap-
» preniez rien sur votre Amante, ou si les
» informations vous donnoient la certi-
» tude affreuse de sa mort, selon l'état où
» je vous vois, je suis très-sûr que vous
» tomberiez malade sur-le-champ, là,
» au milieu des chemins. Sentez le dan-
» ger qui pourroit en résulter pour vous.
» Fiez-vous à ma foi, à mon zele ». Que dirai je enfin ? Cet homme excessivement honnête me persuada. J'étois atterré du dernier coup que je venois de recevoir. Cette pierre tumulaire m'avoit écrasé. Je n'eus pas la force de résister à mon guide, & je me laissai conduire vers Paris. Dans la route, il me dit mille choses consolantes. Je crois qu'il en imagina quel-

ques-unes. Par exemple, il m'apprit qu'il avoit entendu parler confusément, il y avoit quelque temps, d'un jeune-homme aussi beau qu'une fille, tombé en léthargie, qu'on avoit enterré & qui étoit ressuscité. « O ! c'étoit mon Adélaïde, m'é-
» criai-je : mais, ô Dieu ! vous inventez
» cette fiction pour tromper ma douleur ;
» & l'histoire de celui qui avoit fait faire
» sa tombe avant de mourir, est aussi
» peut-être une obligeante invention de
» votre part ».

Mon ci-devant Hermite me soutenoit sur la route, par le flambeau de l'espérance, qu'il présentoit sans cesse à mes yeux. Je brûlois d'arriver chez mon pere. Je me flattois d'y recevoir des nouvelles de mon Adélaïde. Nous arrivâmes en effet promptement. Toute la famille m'attendoit avec impatience. Le soleil étoit près de se coucher. Je voyois déjà, de très-près, les tours de la Capitale. Soudain, j'apperçois un groupe de beau monde qui prenoit le plaisir de la promenade dans les contre-allées de la grande route. Leurs voitures les suivoient dans le milieu. On m'apperçoit de loin. Un grand homme, très bien mis, s'écrie : « C'est lui ». Je reconnois mon pere, je me précipite dans ses bras. Avec quel plaisir ce tendre pere

m'embrassa! que j'en éprouvai moi-même entre ses bras ! C'étoit une volupté moins vive, mais plus céleste peut-être que celle qu'inspire l'amour. Je trouvai, là, toute la famille réunie, au milieu de laquelle Artémise figuroit. Elle ne put s'empêcher de voler dans mes bras. Je fus reçu, par tout le monde, avec des transports de joie & de tendresse que je partageai. On me donna les plus heureuses nouvelles de la Princesse Gémelli, mais pas un mot sur Adélaïde. Ce silence me jeta dans la consternation. Je n'osois demander de ses nouvelles, de peur qu'on ne m'en donnât de sinistres. J'étois sûr de la joie avec laquelle on m'en auroit communiqué de favorables, si l'on en avoit su.

Je présentai mon ex-Hermite à la famille, en racontant les obligations que je lui avois. On l'accueillit comme mon bienfaiteur & mon sauveur, & nous prîmes tous le chemin de l'hôtel. Je trouvai, dans ma chambre, le portrait de mon Adélaïde & sa statue. Ces objets chéris renouvellerent mes larmes. Toute la maison étoit décorée des portraits de toutes les personnes que j'avois le plus chéries, mêlés avec ceux de la famille, & des personnes les plus cheres à mon pere. Je respirai dans cet heureux asile, qui, me présen-

tant des images si intéressantes, étoit, pour moi, une espece d'Elysée, où je conversois avec des ombres. Nous soupâmes assez gaîment. Je n'osai témoigner ma douleur, au milieu d'une assemblée si joyeuse de me revoir.

Hélas! la joie ne pouvoit pénétrer dans mon ame. Adélaïde m'étoit toujours présente, & toutes les plaies de mon cœur étoient rouvertes par la douleur que me causoit sa perte. Son ombre erroit sans cesse devant mes yeux, & sembloit amener, autour d'elle, celles des objets chéris que j'avois perdus, tels que Scintilla & quelques autres. Ni la Prêtresse Aphrodise, ni la belle Artémise, ni l'aspect de mes enfans, ni celui de toute une famille céleste, ne pouvoient me consoler. J'aimois à méditer, dans les Eglises les plus lugubres, sur la tombe des morts. Je me promenois presque tous les jours dans le cloître des Chartreux. J'assistois à leurs offices. J'entendois leurs chants funebres avec je ne sais qu'elle volupté douloureuse; & tous ces objets mélancoliques m'inspiroient chaque jour, de plus en plus, le desir de rentrer dans cet Ordre pénitent. Qu'avois-je à faire dans le monde, mon Adélaïde n'y étant plus? Ne devois-je pas profiter du temps que le Ciel me laissoit passer sur la

terre, pour expier les fautes innombrables que j'avois commises ?

Je ne pus résister au desir de me présenter au Prieur des Chartreux. Je lui parlai de la douleur qui me séparoit du monde, & du repentir de mes fautes, qui me pressoit de le quitter. Le bon Prieur m'embrassa avec tendresse, approuva beaucoup mon dessein, & me dit qu'il avoit eu, le matin, des pressentimens qui lui avoient annoncé que le Ciel, ce jour-là, lui enverroit un élu. Je me hasardai de lui demander s'il avoit entendu parler d'un Novice de la grande Chartreuse, qui avoit eu le malheur de se laisser donner le nom de Saint Bruno, & de paroître jouer le rôle de ce bienheureux Fondateur. « Oui, sans » doute, répondit Don Prieur; nous nous » flattions qu'il seroit, un jour, une des » lumieres de l'Ordre. Nous gémissons » des circonstances qui nous l'ont fait » perdre, d'autant plus qu'il est à crain» dre qu'il ne se perde lui-même. — » Croyez-vous, dis-je à Don Prieur, que » s'il revenoit se présenter, avec le ferme » repentir de ses fautes & l'envie de sa» tisfaire au Ciel, on le recevroit une se» conde fois Novice, sans le condamner » à la prison ni à aucune épreuve cruel» le ? — En pouvez-vous douter, mon

» cher enfant, répondit le Pater en m'ou-
» vrant ses bras paternels ? Le Pasteur a
» retrouvé sa brebis égarée. O mon Dieu !
» je te rends graces ; ce sont-là de tes
» prodiges ». Je fus embrassé & serré fortement contre la poitrine de Don Prieur, qui, étant pleine de tabac, me fit éternuer fortement. Je lui demandai huit jours pour faire mes réflexions ; & je le quittai en soupirant. « Allez, mon cher enfant, me
» dit-il, que le Ciel vous illumine. En-
» trez dans votre cœur. Ecoutez-y la voix
» du Très-haut. O mon Dieu ! ne permets
» pas qu'une si belle ame s'égare & se
» perde » !

Un dégoût invincible du monde prévaloit chez moi chaque jour. Je n'en avois demandé huit, que pour voir si, pendant ce temps-là, je ne recevrois point de nouvelles d'Adélaïde. L'ex-Hermite étoit reparti depuis quelque temps, & n'avoit rien découvert. Il avoit vu le Prieur de la grande Chartreuse, qui lui avoit témoigné le plus grand attachement pour moi, & le desir que je rentrasse dans l'Ordre. Sans espoir de revoir Adélaïde, je soupirois pour la retraite. J'étois honteux cependant de quitter une famille si chérie & une société si délicieuse ; mais Adélaïde n'y étoit pas. Mon pere cherchoit à me détourner

de ce parti singulier, par toutes les raisons que la Philosophie peut suggérer. Il me faisoit sentir sur-tout l'absurdité qu'il y avoit d'entrer dans un Ordre si religieux & si austere, sans être bien ferme sur l'article de la foi. Car enfin, dans la continuité d'aventures qui avoient toujours varié ma vie, je n'avois pas eu le temps d'étudier beaucoup notre sainte Religion. Je savois, par les plaintes mêmes des gens pieux, qu'il y avoit beaucoup d'infortunés qui n'y croyoient pas; & les livres sur lesquels se fondent les incrédules, m'étoient tombés dans les mains, plutôt que ceux qui établissent la Religion. La mienne n'étoit donc guere qu'un pur Déisme, & une pareille doctrine conduit peu chez les Chartreux; mais au moins cette croyance étoit chez moi une vraie Religion, au lieu que chez la plupart des Déistes, qui, en reconnoissant froidement leur Auteur, ne lui rendent aucun hommage apparent, ce n'est qu'une opinion. J'adorois vraiment l'Etre suprême, & je croyois lui devoir satisfaction pour toutes les fautes que j'avois commises. J'ai toujours désiré, en secret, qu'on permît aux Déistes d'avoir des Temples, & de joindre un culte réel au systême philosophique, qui établit l'existence d'un Dieu; qu'on fit en

un mot, du Déisme, une Religion comme à la Chine. Car enfin, les incrédules, négligeant le culte des Chrétiens, se bornant à croire en secret qu'il existe un Etre suprême, sont sans Prêtres, sans Autels, sans aucun exercice extérieur, ni même intérieur, qui annonce leur foi & dirige leurs actions; on peut donc les regarder comme sans Religion. Le Déisme érigé en culte, ne devroit-il pas valoir, à nos yeux, au moins ceux que nous réprouvons & que nous tolérons; & ne seroit-il pas plus utile d'avoir cette Religion, que de n'en avoir aucune? Qu'on me pardonne de moraliser, dans les dispositions austeres où je me peins pour le moment.

Les huit jours expirés, n'ayant point de nouvelles d'Adélaïde, je me dérobai, sans rien dire, à la famille la plus chérie; &, presque décidément incrédule au fond du cœur, je me rendis chez les Chartreux, pour embrasser une vie si austere & si chrétienne. Le Prieur fut si enchanté de l'acquisition qu'il faisoit en moi, & de l'empressement que je lui montrois pour prononcer mes vœux, qu'il me promit que les six mois de Noviciat, que j'avois déjà faits à la grande Chartreuse, me seroient comptés.

J'entrai donc, pour la seconde fois, chez ces pieux solitaires, & je m'y comportai avec une ferveur qui édifia bientôt toute la maison. Déjà l'on me citoit à tous les Novices, comme un modele de piété, tandis qu'hélas! peut-être la foi n'étoit pas née chez moi; mais je me flattois qu'en pratiquant, avec un zele rigoureux, la Religion sur laquelle j'avois conçu des doutes, bientôt je pourrois y croire, & que les œuvres ameneroient la foi qui les sanctifie. Je sentois que cette foi me donneroit plus de goût pour la vie austere à laquelle je me condamnois.

J'étois donc, comme je viens de le dire, le modele de cette sainte Communauté; mais bientôt il vint, de la grande Chartreuse, un jeune Profès qui partagea cette gloire avec moi. Je fus longtemps à l'admirer, sur le bien qu'on m'en disoit, sans avoir le plaisir de le voir. Il fut d'abord pendant plusieurs jours à l'infirmerie, parce qu'il étoit d'un tempérament foible, & que le voyage l'avoit sans doute fatigué: ensuite il passa trois semaines sans se montrer avec la Communauté, le seul jour de la semaine où nous pouvions nous parler. Il ne se trouvoit pas au chœur du même

côté que moi, & la saison & d'autres circonstances concoururent à rendre l'Eglise si obscure pendant quelque temps, que je ne pus distinguer son visage, qui me paroissoit, en gros, fort jeune & fort délicat. Enfin dans toutes les occasions où je cherchai à voir ce jeune émule, il me sembloit qu'il fuyoit ma présence. On eût dit qu'une secrete jalousie l'éloignoit de moi. Quand je crus lui voir quelque répugnance pour ma personne, je ne cherchai plus à le voir; je parus même éviter ce jeune-homme, autant qu'il sembloit jaloux de m'éviter lui-même.

Cependant l'époque de ma profession avançoit. J'aspirois de tout mon cœur après ce moment fatal, parce qu'on me restreignoit, pendant mon Noviciat, aux livres & aux exercices de dévotion, qui ne pouvoient fournir un aliment suffisant à un esprit aussi actif que le mien; & parce que je me flattois qu'après la prononciation de mes vœux, on me permettroit de lire, de cultiver les Lettres, & de me livrer aux Sciences & aux Arts. Je n'avois d'ailleurs aucune dissipation. Je ne voyois personne à qui je pusse ouvrir mon cœur. Les secrets de l'amour étoient une matiere étrangere

pour

pour ces Religieux austéres. On ne me laissoit voir ame qui vive de ma famille ; on ne me donnoit pas même de nouvelles de ces personnes chéries. On m'apprit seulement qu'on n'avoit rien entendu dire, chez mon pere, sur le compte d'Adélaïde ; ce qui me donnoit toujours plus de motifs de croire qu'elle n'étoit plus au monde, & me faisoit desirer d'en sortir.

Enfin le jour fut choisi pour la prononciation de mes vœux. On daigna en faire part à ma famille, afin qu'elle y assistât. Mon pere me fit savoir en effet qu'il s'y trouveroit avec tout son monde, & que j'y verrois, de plus, un Cardinal qui m'étoit connu, & qui vouloit bien honorer ma profession de sa présence. Je cherchois vainement, dans ma tête, qui pouvoit être ce Cardinal. Je ne me rappelois pas d'en connoître aucun autre, que le frere jumeau de la Princesse Gémelli.

On m'administra, pour me préparer, tous les secours spirituels & toutes les purgations mystiques. Enfin le jour fatal arriva. Malheureusement, je commençai à sentir, en entrant dans le chœur, que je faisois une sottise ; mais je ne savois plus comment reculer, après

m'être avancé si avant, & sur-tout après avoir réuni tant de témoins ; car l'assemblée étoit des plus nombreuses. J'apperçus, de loin, le Cardinal qu'on m'avoit annoncé. Il me paroissoit ressembler à la Princesse Gémelli. Il me rappeloit, du moins, la figure qu'avoit cette chere personne dans le temps qu'elle étoit revêtue de la pourpre Romaine. « Seroit-» ce, me disois-je, la Princesse, qui au-» roit voulu être témoin de mon sacri-» fice, pour voir si, au moment de pro-» noncer mes vœux, je ne me laisserois » point toucher en sa faveur, & engager » à me lier avec elle, au lieu de m'unir » à mon Auteur? » Mais, d'ailleurs, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle eût endossé, une seconde fois, l'habit de Cardinal. Ce pouvoit être son frere, qui lui ressembloit tant ; mais, depuis la derniere scene, où j'avois empêché de marier sa sœur avec l'indigne Spinacuta, il me paroissoit avoir de l'éloignement pour moi. Et pourquoi seroit-il venu assister à mon sacrifice? Il étoit placé trop loin de moi dans l'Eglise, & le jour étoit trop sombre, pour que je pusse le bien distinguer. Mon pere & toute la famille étoient aussi à une certaine distance de moi. Ils paroissoient me plaindre ; mais je ne sais

si je n'entrevoyois pas, dans leurs yeux, qu'ils étoient un peu piqués contre moi. Je m'en demandois le pourquoi. Etoit-ce parce que je renonçois à eux, ou parce que je ne leur avois point parlé pendant le cours de mon Noviciat? Ne leur avoit-on point fait accroire que la défense de me voir venoit de moi? L'aspect de ces personnes chéries me rendoit tout mon attachement pour elles, & me rappeloit dans leurs bras. J'aurois voulu pouvoir leur parler. Le dégoût pour le cloître me saisissoit, dans le moment que je devois m'y attacher par des vœux solemnels. Je voyois, dans l'assemblée, certains jeunes gens, que je savois entichés de Philosophie, que j'avois entendu plaisanter souvent sur les infortunés qui embrassoient le parti du cloître. Je croyois voir, dans leurs yeux, un rire sardonique, & des marques certaines qu'ils me regardoient comme un imbécille. « Et ne l'es-
» tu pas doublement, me disois-je à moi-
» même, d'embrasser un pareil état, sans
» avoir la consolation d'être fortement
» persuadé de la foi à laquelle tu fais
» un si grand sacrifice? Malheureux! &
» si ton Adélaïde alloit reparoître!.... »

Je cherchois, en quelque façon, un prétexte pour rompre avec les Chartreux.

J'envoyai demander à mon pere si l'on n'avoit point reçu de nouvelles d'Adélaïde. Il me fit répondre qu'il n'en avoit point reçu. « Allons, me dis-je, voilà » mon arrêt. Adélaïde n'est plus; je ne » dois pas rester dans un monde que » n'embellit plus sa présence. J'ai des » torts immenses à réparer. Si j'ai quel» ques doutes encore sur la foi, je crois » fermement à l'existence du Dieu mon » Auteur. Je crois que je l'ai offensé, » & que je lui dois satisfaction. Accepte, » ô mon Dieu! le sacrifice de ma vie » & de ma liberté ». Ma tête s'exaltoit. J'étois comme un homme ivre. Mes yeux se troubloient. Tous les objets me sembloient tourner autour de moi. J'eus besoin d'être soutenu sous les bras. La cérémonie commença. Mon trouble augmentoit continuellement. Quand je fus prosterné la face contre terre, je demandois, à Dieu, la mort avec des larmes ameres. Ciel! combien de spectres s'offrirent à mon imagination! Je fus couvert d'une sueur froide. Enfin je me leve, je me dispose à prononcer les vœux solemnels; nœuds redoutables qui vont me lier à jamais! Je commençai à prononcer les mots terribles. Une voix foible se fait entendre, & s'écrie: « Arrête ». Je

regarde ; c'étoit le jeune Profès, ce mystérieux émule dont j'ai parlé, qui crioit. Il me tend les bras, & tombe évanoui. Je me précipite vers lui, je le regarde de près. C'étoit Adélaïde.

Fin du Livre cinquieme.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SIXIEME.

JE manquai de tomber évanoui moi-même ; mais il falloit secourir mon Amante. « Ah ! plus de vœux ! m'écriai-» je ; j'ai retrouvé mon Adélaïde ». Les Moines me secondoient pour rappeler au sentiment le prétendu Profès ; mais ils paroissoient stupéfaits de me l'entendre appeler Adélaïde. Ils ne savoient d'abord ce que vouloit dire mon empressement frénétique autour de ce petit Religieux ; enfin ils virent clairement, par mes expressions passionnées, que ce prétendu Religieux étoit une femme. Elle rouvrit ses beaux yeux : « Ah ! ma chere » Adélaïde, lui dis-je en baisant sa main » avec transport, nos peines sont finies, » le Ciel te rend à mes vœux. Cruelle !

» pourquoi te cacher à ton Amant ? Sortons de cette maison de captivité, à laquelle tu viens si à propos de m'empêcher de me lier, & allons aux pieds des Autels prononcer le serment d'être heureux ensemble ». Adélaïde, sans pouvoir parler, me répondit par des regards touchans, plus expressifs que tout ce que je pouvois lui dire.

« Mes Révérends Pères, dis-je aux » Chartreux, je me consacrois à Dieu. » Je me croyois seul au monde. Je » croyois mon Adélaïde au tombeau; » mais elle vit, elle m'est rendue. Je suis » sensible à vos soins, je respecte vos » vertus, mais je ne puis rester parmi » vous. Je me dois à mon Amante. — » Cela suffit, dit Don Prieur d'un air » fort calme, cela vient fort à propos. » Allons, la cérémonie est finie pour » aujourd'hui. Venez, mon enfant ». Je vais sur les pas du Révérend Pere; nous sortons du chœur. « Suivez ces deux » hommes, me dit-il; on a quelque » chose de particulier à vous communiquer ». Je suis deux grands diables que je ne connois pas. Ils me font descendre par un escalier sombre. « Où me » conduit-on ? m'écriai-je; est-ce à la » cave ? » Je me rappelai comment j'a-

vois été attrapé jadis, à Madrid, chez les Capucins. Je voulois remonter ; mais deux autres coquins, qui étoient accrampis sur les degrés, & que je n'avois pas apperçus d'abord, me passerent je ne sais quoi entre les jambes ; ce qui, joint avec la violence avec laquelle leurs camarades me pousserent, me fit tomber sur l'escalier. Je roulai, tout étourdi par ma chûte, jusques dans un cachot qui étoit ouvert au bas des degrés. La porte fut soudain fermée à grand bruit sur moi ; & je me trouvai enfermé sous trente clefs, avant d'avoir pu me reconnoître & faire la moindre résistance.

J'avois presque perdu connoissance. Je fus rappelé au sentiment par des cris, où je reconnus la voix de mon Amante. Ah ! Ciel ! on la conduisoit sans doute, de son côté, dans un autre cachot. Je me représentois ses douleurs. L'instant de notre réunion étoit celui de notre disgrace ; & quand je croyois toucher au bonheur, j'étois précipité dans un abîme. Je me rappelois tout ce que j'avois entendu dire de la vengeance des Moines, tout ce que mon pere en avoit souffert, tout ce que j'en avois souffert moi-même ; & je me voyois condamné à passer

ma vie dans cette horrible situation ; & sur-tout je voyois ma chere Adélaïde dans cet affreux état. Encore si l'on nous avoit laissés ensemble, comme mon pere s'étoit trouvé réuni, dans son cachot, avec sa Julie!...

Je vis au haut de ma niche, une petite lucarne ; j'y montai. Elle donnoit sur une cour solitaire. J'apperçus vis-à vis, une autre lucarne semblable à l'éclair d'une cave. J'entrevis, contre la vitre, le visage de ma chere Adélaïde, qui m'avoit apperçu, & qui me tendoit les bras. Je les lui tendis pareillement de mon côté ; & nous restâmes quelque temps à répandre, en silence, des larmes à l'aspect l'un de l'autre. « Prends courage, ma » chere Adélaïde, criai-je à ma Maîtres» se. Nous sommes sortis de plusieurs pas » bien plus dangereux ; nous sortirons » encore de celui-ci ».

Tout-à-coup on vint enlever, à mes yeux, mon Amante. Elle poussoit des cris plaintifs & s'attachoit aux barreaux de fer. On ne nous trouvoit pas, apparemment, assez malheureux. On nous envioit la douceur cruelle de pleurer à l'aspect l'un de l'autre. On arracha, par force, mon Amante de son

cachot. Les monstres ! je ne pouvois la défendre ni la venger. Dès qu'elle eut disparu, il me sembla qu'avec elle j'avois perdu la lumiere. L'horreur de mon cachot en fut redoublée à mes yeux. Je passai une heure ou deux fort douloureuses, qui me parurent des siecles. Je m'y plongeai dans l'amertume des réflexions les plus tristes. Cependant l'espérance m'y présenta encore son flambeau dans le lointain. « Mon pere, me disois-» je, & ma chere Princesse, ou le Car-» dinal son frere, témoins de notre mal-» heur, vont sans doute s'intéresser en » notre faveur ».

Quelque temps après, j'entendis du bruit dans le cachot de vis-à-vis ; je mis la tête au soupirail ; je vis qu'on ramenoit mon Adélaïde dans sa prison. « Dieu » soit loué ; me dis-je ». Elle me fit signe de son côté ; mais on l'empêcha d'approcher de sa lucarne. « Je jouirai, du moins, » me disois-je, de la vue de ma chere » Amante ».

Tout-à-coup, on vient m'enlever à mon tour. Où veut-on me conduire ? » m'écriai-je ». On ne me répond pas ; mais je vois six drôles bien armés, qui paroissent disposés à m'entraîner malgré moi, si je veux résister. « Sans doute,

» me disois-je, on a changé d'avis.
» C'est Adélaïde qu'on veut laisser dans
» son cachot; & comme on ne pré-
» tend pas que je jouisse de sa vue, on
» veut me transférer dans un autre ».
J'étois bien décidé à ne pas me laisser précipiter dans un nouveau souterrain, & à résister de toutes mes forces, si l'on vouloit me faire descendre un autre escalier.

On m'en fit, au contraire, monter un, & l'on m'introduisit dans une grande salle, où les Chefs de l'Ordre étoient assemblés. Je vis qu'il étoit question de subir un interrogatoire, & que si l'on avoit emmené, pendant quelque temps, mon Adélaïde, c'étoit sans doute pour le même objet. Je respirai, & je comptai qu'on me donnoit gain de cause, dès qu'on me fournissoit les moyens de me justifier.

Don Prieur & ses Confreres fronçoient le sourcil, & paroissoient armés de la gravité la plus imposante: mais des grimaces ne m'ont jamais fait peur. On me fit mettre à genoux devant un Crucifix; &, m'appuyant la main sur l'Evangile, on me somma de promettre de dire la vérité. Je le promis solemnellement.

« Je vais commencer par vous la dire ;
» moi, jeune imprudent, dit le févere
» Don Prieur. Vous avez été reçu No-
» vice dans la grande Chartreufe ; on
» vous y a traité avec amour, & avec
» des diftinctions extraordinaires. Voilà
» comme vous les avez reconnues. Vous
» avez débauché une fille, qui eft ve-
» nue, au mépris des lois divines &
» humaines, profaner le faint habit
» d'un des Ordres les plus révérés.
» Vous avez pratiqué des communi-
» cations entre votre cellule & celle de
» cette malheureufe ; &, dans l'afile de
» la fainteté, de la pénitence, & de la
» chafteté, vous viviez enfemble au fein
» de la débauche, comme dans un lieu
» de proftitution. Non content de cet
» horrible défordre, vous avez été, dans
» le voifinage, féduire une jeune fille,
» & joignant le facrilége au comble du
» libertinage, vous avez ofé vous don-
» ner pour un Saint, pour le Fondateur
» de l'Ordre, afin de commettre, fous
» ce nom que vous profaniez, les plus
» indignes excès. Vos crimes reconnus,
» vous êtes revenu enlever la compagne
» de vos débauches, qui fouilloit notre
» faint habit ; & l'on fe croyoit débar-
» raffé de vous ; mais, quelque temps

» après, vous avez envoyé à la grande
» Chartreuse une autre de vos impu-
» res Amantes, qui a commis la même
» profanation, & qui vous attendoit
» pour partager vos forfaits. Elle est
» venue vous trouver ici. Trompés par
» un faux repentir, nous vous avions
» reçu à bras ouverts. Vous avez affecté
» un faux zele; & dans le moment où
» vous prononciez vos vœux, elle n'a
» pas eu la force de cacher son malheu-
» reux secret, & sa passion perfide &
» obscene a éclaté, aussi bien que la
» vôtre. Vous croyez-vous donc en droit
» de vous jouer ainsi du Ciel & de la
» terre, d'outrager un Ordre respecta-
» ble, qui est sous la protection du Ciel
» & sous celle du Gouvernement, d'en
» faire l'asile de la débauche la plus scan-
» daleuse? Parlez, parlez. Justifiez-vous,
» si vous le pouvez».

Je répondis avec une noble simplicité. « Mon Révérend Pere, le tableau
» que vous présentez est imposant, &,
» dans la bouche d'un homme comme
» vous, digne de confiance & de foi,
» il pourroit faire, contre moi, l'im-
» pression la plus fâcheuse. Le faux s'y
» trouve mêlé avec le vrai, d'une ma-

» niere dangereuse, qui exige de l'ex-
» plication. Le repentir des écarts de ma
» jeunesse, & la douleur de la perte
» d'une Amante que je croyois au
» tombeau, m'ont engagé à entrer à
» la grande Chartreuse, dans l'Ordre
» austere de Saint Bruno. Une jeune
» personne que j'avois connue aupara-
» vant, & qui m'avoit inspiré un vif
» intérêt, est venue, déguisée en homme,
» prendre le même habit. Je puis protes-
» ter, à la face du Ciel, que je n'avois
» aucune connoissance de son arrivée ni
» de son dessein, & que je n'ai pas eu
» la moindre part à son entrée chez les
» Chartreux. Vous l'avez logée auprès
» de moi, sans que je vous en aye prié,
» & vous avez innocemment contri-
» bué, par-là, aux suites sur lesquelles
» je passe condamnation, quoique j'eusse
» les intentions les plus pures, & que
» nous ayons été entraînés tous deux,
» pour ainsi dire, malgré nous, dans
» des abus que je me reprochois. J'ai
» renouvellé en France l'art, connu au-
» tre part, de s'élever dans les Cieux;
» j'ai profité de ce secret, pour faire,
» dans l'air, des promenades nocturnes.
» Je n'avois pas l'ombre d'une coupa-
» ble intention. Le hasard m'a conduit

» dans un lieu où regne la simplicité.
» Deux jeunes filles, trompées par mon
» habit & par l'avantage que j'avois
» de paroître venir des Cieux, m'ont
» pris pour Saint Bruno, malgré mes pro-
» testations du contraire. Je me suis vu
» entraîné, par les circonstances, à me
» prêter à cette comédie. Vous avez,
» après cela, voulu me punir, & enve-
» lopper dans ma disgrace l'infortu-
» née qui avoit partagé mon sort. Je me
» suis soustrait à vos châtimens, & j'y
» ai dérobé, avec moi, ma compagne.
» Rien de plus naturel. Ensuite, tandis
» que je pleurois mon Amante, que je la
» croyois au tombeau, elle est venue
» aussi, sous l'habit d'un homme, en-
» dosser le vôtre à la grande Char-
» treuse. Assurément, je n'étois pas
» complice de ce dessein, puisque je
» ne la croyois pas au monde; mais, par
» cet acte, que vous traitez de scandale,
» en a-t-elle donné? N'a-t-elle pas été,
» au contraire, l'exemple & l'édifica-
» tion de votre maison? Malgré la foi-
» blesse d'un sexe fragile, ne l'a-t-on
» pas reconnue pour le modele des
» austérités & des plus sublimes vertus?
» N'a-t-elle pas, en cela, un double
» mérite; & loin d'être punie, ne de-

» vroit-elle pas être récompensée ? Quant
» à moi, qu'un nouveau repentir a ra-
» mené chez vous, m'y suis-je mal com-
» porté ? N'avez-vous pas paru au con-
» traire distinguer ma conduite ? Pou-
» vez-vous dire que j'aye eu aucune
» connoissance que mon Amante exis-
» toit si près de moi ? N'est-il pas visi-
» ble que je ne l'ai connue qu'au mo-
» ment où j'allois prononcer mes
» vœux, puisque c'est elle qui m'a em-
» pêché de les prononcer, puisque, si
» je l'avois reconnue plutôt, j'aurois
» voulu, sur-le-champ, partir avec elle.
» J'ai eu sans doute, pendant le cours
» de ma vie, plusieurs fautes à me re-
» procher au tribunal de Dieu ; mais
» c'étoit pour les expier que je venois
» chez vous. Je n'avois donc pas l'in-
» tention d'y en commettre de nouvel-
» les ; & je n'en ai pas commis. Tout
» ce qui étoit antérieur étoit pardonné.
» Vous n'avez donc rien à me reprocher.
» Je n'ai point prononcé de vœux. Je
» ne suis donc lié à vous par aucun
» nœud. Je dois donc avoir la parfaite
» liberté de sortir de chez vous. Les
» vœux de mon Amante sont nuls,
» parce qu'elle ne pouvoit les pronon-
» cer. Vous n'avez pas le droit de la re-

» tenir ; ce seroit un scandale de votre » part, que de vouloir le faire. Il est de » votre devoir, au contraire, de l'expul- » ser. Ce seroit au Gouvernement seul » à la punir ; mais la punir de quoi ? » de ses vertus ? Vous ne devez pas la » dénoncer ; vous devez, au contraire, » ensevelir cette affaire, d'autant plus » que la personne ne mérite, que des » éloges pour sa conduite. Félicitez-vous » de ce qu'ayant eu, chez vous, une » jeune fille, elle ne vous a ni désho- » norés, ni scandalisés ». Je finis mon discours de la maniere la plus pathétique. Je déployai même une véritable éloquence. Les yeux de plusieurs de mes Juges devinrent humides. On me renvoya gravement. Je conçus quelque espoir favorable ; & c'est ce qui m'engagea à me laisser enfermer, de nouveau, en face de mon Adélaïde.

Il y avoit déjà long-temps que l'ombre régnoit, & je m'apprêtois à passer une nuit bien cruelle. La cérémonie fatale s'étoit faite le matin. Nous étions déjà bien avant dans la soirée, & l'on ne m'avoit point encore apporté à manger, soit par oubli, soit par cruauté. Je commençois à sentir les horreurs du besoin ; & ce qui me déchiroit le plus, c'est que

je me représentois Adélaïde souffrant le même tourment. Enfin, j'entends ouvrir ma porte. « Ah ! me dis-je, on écou» te enfin l'humanité. On m'apporte à » manger ; sans doute on rend le mê» me devoir à mon Amante ». On entre, c'étoit Adélaïde elle-même. A sa suite, paroît le Cardinal, qui étoit ma chere Princesse déguisée sous la pourpre Romaine ; après elle, je vois entrer mon pere ; la procession étoit terminée par Don Prieur. Les trois cheres personnes se précipitent sur moi. Je leur rends leurs délicieuses caresses. « Jeune im» prudent, me dit Don Prieur, vous êtes » bien heureux, votre compagne & » vous, d'avoir un protecteur d'un si » haut rang, d'une si puissante recom» mandation, & d'une bonté si déclarée » pour vous, que S. Em. Monseigneur » le Cardinal. Vous lui devez la li» berté. Tâchez de répondre, par vo» tre conduite, à une faveur si honora» ble pour vous. Nous vous aurions » refusé à tout autre intercesseur ; mais, » à la priere d'un solliciteur si recom» mandable, nous vous pardonnons, » & vous renvoyons tous les deux. » Nous vous recommandons à la bonté » divine, & nous ferons, pour vous,

» les mêmes prieres que nous aurions
» faites assidûment, si nous vous avions
» retenus dans la solitude ; car enfin,
» nous ne voulions punir que vos
» corps, & nous comptions bien travail-
» ler sans relâche pour le salut de vos
» ames ».

Je remerciai Don Prieur & le Cardinal, que je n'osois reconnoître, devant lui, pour ma chere Princesse. Heureusement, on vint demander le R. P., il nous laissa ensemble; & dès qu'il n'y fut plus, nous nous livrâmes sans réserve à nos heureux transports. Adélaïde & moi, nous remerciâmes notre chere Princesse « Mon
» cher Chevalier, me dit-elle, au
» commencement de vos aventures,
» j'ai paru à vos yeux sous les dehors
» d'un Cardinal, & , dans cette qua-
» lité, vous m'avez sauvé la vie. Quand
» vos aventures paroissent au point de
» se terminer, parce qu'il me semble
» qu'enfin vous êtes arrivé au port, je
» reparois, devant vous, sous le même
» habit, pour avoir le plaisir, à mon
» tour, de faire aussi quelque chose en
» votre faveur, & de vous sauver au
» moins la liberté ».

Nous embrassâmes avec un nouveau transport, notre chere Princesse. On

nous conduisit dans des appartemens extérieurs, où l'on nous fournit, à chacun, les habits de notre sexe. Nous quittâmes ceux du Couvent. Adélaïde endossa les siens dans une piece voisine. Je fus bien vîte revêtu des miens. Pendant que je faisois ma toilette, ma bienfaitrice m'apprit qu'elle avoit été témoin de la scene de notre reconnoissance avec le plus grand plaisir. Qu'elle avoit demandé à nous voir dès que nous avions quitté le chœur. Qu'on avoit paru d'abord vouloir éluder sa demande, & qu'elle avoit compris, par les propos entortillés des Chartreux, qu'ils vouloient nous punir. Elle avoit été surprise de cette résolution. Les Moines, pour leur justification, lui avoient exposé nos prétendus griefs. Elle avoit, pour réponse, fait notre apologie, à-peu-près comme je l'avois faite moi-même. Ils s'étoient restreints à supplier S. Em., par l'amour qu'on lui connoissoit pour l'équité, de permettre qu'ils vérifiassent si les choses nous étoient aussi favorables qu'elle le disoit par un excès de bonté, & qu'ils nous fissent subir à chacun, pour cet effet, un interrogatoire. L'accord & l'unanimité des dépositions de S. Em., de celles

d'Adélaïde & des miennes, avoient formé, en notre faveur, un corps de preuves contre lesquelles la rigueur des Moines n'avoit pu tenir. Notre liberté & notre *manumission* avoient été décidées. Soudain, la Princesse Cardinal & mon pere s'étoient hâtés d'aller délivrer la partie la plus foible, & par conséquent la plus souffrante. Ils étoient venus ensuite à moi.

Dans ce moment, Adélaïde entre sous les habits de son sexe. Il y avoit des siecles que je ne l'avois vue sous ce costume. Je la trouvai adorable. Ma figure, sous l'habit militaire, que j'avois endossé, parut aussi ne lui pas déplaire. Nous sortîmes de l'appartement, comptant quitter sur-le-champ, le Couvent; mais les Moines vinrent s'emparer de nous, pour nous conduire au pied des Autels, où l'on nous fit demander, à genoux, pardon à Dieu & à la Communauté, de nos fautes, & du scandale que nous avions causé. Ensuite on nous aspergea. On supplia Mgr. le Cardinal de vouloir bien nous donner l'absolution. La Princesse, qui savoit ce que valoit un pareil acte de sa main, dit qu'elle n'empiétoit jamais sur les fonctions de personne; qu'un supérieur étoit, chez lui, au-

dessus de tous les dignitaires ; que c'étoit à lui seul d'absoudre. Don Prieur se laissa persuader. Après avoir fait une profonde inclination devant S. Em. il nous donna, en pompe, l'absolution, qu'il nous fallut recevoir prosternés la face contre terre.

Après avoir été bénits & absous, nous eûmes enfin la liberté de partir ; mais il fallut que S. Em., avant son départ, donnât sa bénédiction à la Communauté. Elle le fit en rougissant. Son juste respect pour la religion faisoit qu'intérieurement elle se reprochoit cette profanation, dans laquelle cette chere Dame se trouvoit entraînée par la premiere faute qu'elle avoit commise, en osant endosser un habit vénérable, qu'il ne lui convenoit pas de porter.

Quand nous fûmes dehors du Couvent, mon pere enfin respira. « Il me » semble, dit-il, qu'on m'ôte une mon» tagne de dessus la poitrine. Allons, » mes amis, de la joie. Où diable ce » malheureux Cataudin alloit-il se four» rer, pour nous noircir l'ame à tous » ? Nous arrivâmes à l'hôtel. Les meres, les enfans, tout le monde nous sauta au cou. « Hé bien, disoit-on au Cardinal, vous » les avez donc obtenus à la fin ? —

» Hélas ! répondoit S. Em., j'ai été obli-
» gée d'être sur le dos des RR. PP. de-
» puis ce matin, jusqu'à neuf heures
» du soir. J'ai vu mille fois l'heure où
» j'y perdrois toutes mes instances. On
» a lieu de me reprocher d'avoir abusé
» d'un habit respectable ; mais sans cet
» habit je n'aurois rien obtenu ; & nos
» deux pauvres haires seroient à présent,
» chacun, dans un cachot, sous les
» pieds des RR. PP. qui reposeroient à
» leur aise ». Alors on nous embrassoit
& l'on nous persiffloit amicalement.
Nous fîmes le souper le plus délicieux,
dans les douceurs de l'intimité. « Enfin
» vos peines sont finies s'écria mon
» père ; & sans doute nous allons de-
» main à l'Eglise pour commander les
» bans ». A ces mots, tout le monde
regarda mon Adélaïde. L'infortunée leva
un œil humble & timide sur la Prin-
cesse. « Ah ! ma respectable amie, lui
» dit-elle en se jetant à ses genoux, en
» baisant, avec transport, une de ses
» mains, vous nous avez soutenus de-
» puis bien des années ; vous nous avez
» sauvés plusieurs fois la vie ; vous ve-
» nez de nous délivrer encore dans le
» moment. Nous sommes à vous, nous
» vous appartenons. C'est à vous de dis-

» poser de votre bien ; mais moi, com-
» blée de vos bontés, dois-je vous pri-
» ver du seul homme que vous avez
» toujours honoré de votre affection,
» dont vous avez acquis le cœur & la
» personne par tant de bienfaits ? Dois-
» je priver ce jeune-homme d'une si ado-
» rable possession ? — Ma chere Adé-
» laïde, répondit la Princesse, vous
» nous faites là des raisonnemens tout
» à fait sérieux & imposans. Je sais tout
» ce que vous m'avez déjà dit à ce
» sujet ; il faut que j'y réponde. Don-
» nez-moi jusqu'à demain, ma chere ;
» & demain matin, si je ne puis détruire
» vos objections, je céderai à vos repré-
» sentations ».

Nous nous regardâmes tous avec éton-
nement. « Quoi ! disions-nous en nous-
» mêmes, la Princesse, qui a été jus-
» qu'à présent si généreuse à l'égard de
» ces deux Amans, consentiroit - elle
» enfin à les séparer ? & voudroit - elle
» profiter des circonstances, pour se ré-
» server l'amant qu'elle a cédé tant de
» fois à sa protégée » ? Notre Bienfai-
trice s'apperçut à merveille de notre sur-
prise ; elle en sourit, avec l'air de bonté
qui lui étoit naturel, & qui ne nous pré-
sageoit

ſageoit rien de ſiniſtre. « Tout ſera ré-
» vélé demain, dit-elle; en attendant,
» belle Adélaïde, apprenez-nous, s'il
» vous plaît, comment vous êtes échap-
» pée à la mort que vous aviez paru rece-
» voir ſous le coſtume de Chéri; com-
» ment votre corps a diſparu, ce que
» vous êtes devenue, & par quel enchaî-
» nement d'aventures nous vous avons
» retrouvée chez les Chartreux ».

« Hélas! répondit Adélaïde, mes
» aventures ont été douloureuſes; mais
» elles ne ſont pas longues à raconter.
» Vous ſavez, ma belle Princeſſe, qu'a-
» près que j'eus été bleſſée par la main
» chérie qui eſt devant nos yeux, vous
» accourûtes vers moi. Je vous tendois
» les bras, & je comptois me précipiter
» dans les vôtres. Je tombai dans un
» profond évanouiſſement. Vous me
» fîtes tranſporter chez vous. Je rouvris
» les yeux entre vos bras, & vous m'ac-
» cordâtes les plus tendres ſoins. Ma
» guériſon alloit les ſuivre; mais je
» reçus bientôt un coup plus mortel. On
» vint vous arracher à mon amour,
» pour vous entraîner à Naples, dans
» une priſon. Je tombai dans un nou-
» vel évanouiſſement. Je rouvris ce-

» pendant encore les yeux : je me vis
» transportée dans une maison étran-
» gere, où je sentis les horreurs de vo-
» tre perte & de ma situation. J'écrivis
» à mon Amant ; mais au milieu de ma
» lettre, je sentis la main de la mort
» glacer mon cœur, un voile se répan-
» dre sur mes yeux, & le sentiment s'é-
» teindre entièrement dans mon sein.
» L'Univers n'exista plus pour moi.
» Que devins-je pendant cette crise ?
» J'ai été long-temps à l'ignorer. Je
» m'éveillai au milieu d'une confusion,
» d'un chaos où je ne compris rien
» d'abord. J'entendois un bourdonne-
» ment sourd répandu autour de moi.
» Je ne posois pas sur la terre, je ne
» la voyois pas. J'étois suspendue ; étoit-
» ce dans l'air ou non ? C'étoit quel-
» que chose de mobile, mais sans fi-
» gure, sans couleur, visible & invi-
» sible. Il me sembla que c'étoit de
» l'eau ; des poissons, que je crus ap-
» percevoir, me confirmerent dans cette
» idée : mais comment respirois-je dans
» cet élément, sans être noyée, sans
» même être mouillée ? J'étois sur un
» petit lit de repos mollement balan-
» cé, dans le déshabillé d'une Néréide.
» Je voyois de l'eau sur ma tête, sous

» mes pieds, autour de moi; rien que
» de l'eau. Je crus être morte, & me
» trouver dans un Purgatoire, où j'é-
» tois condamnée, pour expier mes fau-
» tes, au supplice de l'eau, au lieu de ce-
» lui du feu.

» En examinant mieux ma position,
» qui me sembloit d'abord surnaturelle
» & miraculeuse, il me parut enfin
» que je n'étois pas sortie du sein de
» la Nature. J'entrevis que j'étois dans
» une grande boule de verre, que
» mon trouble & sa transparence m'a-
» voient empêchée d'abord d'apperce-
» voir. Cette boule étant pleine d'air,
» il n'étoit pas miraculeux que j'y res-
» pirasse; mais elle paroissoit hermé-
» tiquement fermée: & comment avoit-
» on pu me mettre là dedans? & par
» quelle aventure me trouvois-je dans
» cette singuliere prison? Je voyois,
» comme j'ai dit, les poissons qui ve-
» noient folâtrer autour du globe de
» verre; j'étois séparée d'eux par un
» mur diaphane. Mais, me disois-je,
» comment pourrai-je vivre là-dedans,
» sans nourriture »? Je n'osois re-
» muer trop fort, de peur que mon
» lit, dont les quatre pieds posoient

» ſur le verre fragile & pouvoient ſe
» briſer à tout moment, ne m'exposât à
» être inondée.

» Tandis que j'étois dans le plus grand
» embarras, je vis deſcendre, vers moi,
» un homme nu qui nageoit entre deux
» eaux. Il m'apperçut, me regarda avec
» admiration, me fit des ſignes, garans
» du plaiſir ſenſible que lui cauſoit ma
» vue, & ſe hâta de remonter ſur l'eau.
» Il redeſcendit ſur-le-champ, reſta en-
» core quelques minutes à s'égarer au-
» tour de mon globe, & à me témoi-
» gner, par geſtes, ſon raviſſement,
» puis remonta, puis redeſcendit alter-
» nativement. Je compris que c'étoit
» un plongeur qui paſſoit quelques
» minutes dans l'eau, en retenant ſon
» haleine, mais qui étoit obligé d'aller
» de temps en temps reſpirer ſur la
» ſurface. Je lui parlai, il me témoi-
» gna qu'il m'entendoit; mais qu'il ne
» pouvoit me répondre dans l'eau. Il
» feignit de vouloir caſſer le verre d'un
» coup de poing; mais il me faiſoit
» ſentir, ſur-le-champ, le danger qui
» en feroit réſulté pour moi, & bai-
» ſoit ce verre fortuné qui me ren-
» fermoit; enfin, il parut me recom-

» mander d'avoir de la patience, & dis-
» parut.

» Bientôt on fit descendre mon globe au fond de l'eau. J'apperçus la terre semée de cailloux, au millieu desquels s'élevoient des coraux, des madrepores, & autres productions marines ou fluviatiles. Je ne m'étois pas apperçu qu'il y avoit, sous mon lit, une petite trappe de verre ronde, bien fermée ; mais qui, en s'ouvrant, avoit pu me laisser entrer, & pourroit me laisser sortir. On fit enfoncer mon globe sous la terre, dans un endroit où il n'étoit plus entouré d'eau. Alors on m'en fit sortir par la petite trappe de verre, qui s'ouvrit, & l'on me fit entrer dans une autre chambre de verre parfaitement carrée, où il y avoit une petite porte visible, quoique de la même matiere. On me mit encore sur un lit de repos, & l'on me fit remonter au sein de l'eau, avec ma nouvelle cage ; mais on la laissa reposer sur la terre, sans doute afin que le fond pût résister au poids de mon lit. Je m'abandonnois aux mains invisibles qui faisoient de moi ce qu'elles vouloient ; car je n'ap-

» percevois pas les gens qui disposoient
» ainsi de moi.

» Bientôt je vis entrer, par un petit
» vestibule de verre, qui communi-
» quoit d'un bout à un souterrain, de
» l'autre à ma chambre, je vis entrer,
» dis-je, une figure de Triton, qui vint
» en glissant jusqu'à moi. C'étoit bien
» le visage d'un homme; mais cette
» espece de monstre avoit de la barbe &
» des cheveux d'une couleur verte, com-
» me on nous peint ceux des Tritons; &
» son corps se terminoit en une grande
» queue de poisson. « Belle Néréide,
» me dit-il, acceptez-vous les vœux &
» les hommages d'une Divinité de la
» mer, que vos attraits ont frappée, &
» qui vous adore? — Monsieur, lui ré-
» pondis-je, je suis fort étonnée sans
» doute de tout ce que je vois; mais
» j'ignore ce que veut dire cette comé-
» die; car enfin c'en est une, ce me
» semble. En vous examinant bien, je
» vois que vous êtes un homme, que
» votre queue est postiche, aussi bien
» que vos cheveux marins & votre barbe
» verte. Je ne sais pour quel bizarre
» projet vous voulez me faire illusion
» par cette farce, ni comment je me

» trouve entre vos mains, dans une si
» étrange situation, après avoir cru
» mourir. Je sens très-bien que je ne
» suis pas morte, puisque je souffre. Ma
» plaie, sur laquelle on a eu la bonté de
» mettre un appareil, est encore dou-
» loureuse. Je sais parfaitement que je
» suis une mortelle. Je ne crois ni aux
» Néréides, ni aux Tritons, ni aux Di-
» vinités de la mer. Je ne connois qu'un
» Dieu, que j'adore du fond de mon
» cœur. Pour vous, Monsieur, je suis
» reconnoissante des soins que je vous
» dois sans doute; mais mettez le com-
» ble à votre générosité, en me faisant
» reporter sur la terre. — Oui dà, Ma-
» demoiselle, reprit le Triton, vous
» êtes Philosophe & raisonneuse, à ce
» que je vois. Vous ne connoissez que
» la Nature, hé bien, l'on va vous par-
» ler naturellement ».

» Alors mon homme sortit de son
» étui, c'est-à-dire, de la prétendue
» queue de poisson où il étoit enfermé
» presque tout entier. Il jeta bas sa
» chevelure & sa barbe postiches, & il
» parut un Cavalier assez bien tourné.
« Mademoiselle, me dit-il, je me suis
» trouvé dans la maison où vous êtes

» tombée en léthargie. Tout le monde
» vous croyoit morte, & l'on prenoit
» des arrangemens pour vous enterrer;
» pour moi, qui n'étois pas de l'avis gé-
» néral, je me flattai de vous rappeler
» à la, vie. Je profitai d'un moment où
» il n'y avoit point de témoins, & je vous
» fis enlever par un domestique très-
» robuste. Il vous porta d'abord chez
» moi. On vous mit dans un lit, & l'on
» vous prodigua tous les soins possibles,
» pour vous rappeler à la lumiere. Vo-
» tre léthargie résista à tous nos efforts,
» sans me faire perdre l'espoir de vous
» ranimer. Je vous fis enlever à quel-
» que distance de Milan, dans un châ-
» teau que j'ai sur le bord d'un lac. On
» vous ajusta, comme vous voilà; on
» vous plaça dans la boule de verre,
» qu'on suspendit au milieu de l'eau.
» Je me flattois qu'à votre réveil vous
» seriez stupéfaite de tout ce que vous
» verriez, & de tout cet appareil qui
» doit paroître surnaturel; que par con-
» séquent vous me prendriez pour un
» Dieu, & pourriez céder à mes vœux.
» Cet artifice m'a réussi vis-à-vis de
» toutes celles avec lesquelles j'en
» ai fait usage. Je n'ai pas été trompé à

» votre égard dans toutes mes idées.
» J'ai eu le plaisir, du moins, de voir
» que vous vous êtes ranimée. Vous avez
» rouvert les yeux. Vous avez dû être
» surprise ; mais, encore un coup, vous
» êtes Philosophe. Il paroît que vous
» avez vécu sous l'habit d'un sexe moins
» crédule que le vôtre ; c'est ce qui a
» dessillé vos regards. Je suis donc un
» mortel, ma chere enfant ; mais vous,
» vous en êtes une aussi, & rien de si na-
» turel que l'union de l'un avec l'autre.
» Permettez-moi donc, en cette qua-
» lité, de vous faire ma cour, & de me
» flatter qu'à force de soins je pourrai
» vous toucher en ma faveur. — Mon-
» sieur, lui répondis-je, le premier
» soin que j'attends de vous, puisque
» vous m'avez rendu la vie, c'est de me
» rendre aussi la liberté. Ce n'est point
» au milieu de l'eau, avec un cœur brisé
» par la douleur, & qui sort des portes
» de la mort, qu'on peut concevoir de
» l'amour ; mais vous aurez au moins
» des droits à ma reconnoissance. — Ma-
» demoiselle, reprit l'ex-Triton, je pré-
» tends à l'amour ; & permettez-moi de
» ne pas renoncer si-tôt à une si douce
» prétention ». A ces mots, il me quitta,

» & m'envoya une femme qui me parut
» raisonnable, & qu'il avoit chargée,
» sans doute, de me persuader en sa fa-
» veur. Je la persuadai elle-même. Je
» lui peignis ma situation & l'impossi-
» bilité où j'étois d'ouvrir mon cœur à
» des sentimens d'amour. Elle lui fit en-
» tendre raison ; & il me rendit ma li-
» berté. Je sortis de ma chambre de
» verre par le petit vestibule ; je descen-
» dis dans un souterrain, qui me con-
» duisit, après un assez long chemin,
» à un escalier, par lequel je remontai
» sur la terre. J'éprouvai un sensible
» plaisir à respirer, en plein air, à l'as-
» pect du soleil. J'avois été, comme je
» l'ai dit, renfermée dans le sein d'un
» lac profond, sur le bord duquel mon
» obligeant ravisseur avoit un château.
» Il tâcha de me faire oublier, par mille
» soins honnêtes, les tentatives peu
» honnêtes qu'il avoit faites auprès de
» moi. Il me pria, à genoux, d'accep-
» ter une bourse de deux cents sequins,
» dont je lui fis mon billet. Je repris
» l'habit d'homme, & mon bienfaiteur
» me reconduisit à Milan. J'eus beau
» vous y chercher long-temps, mon
» cher Chevalier, je ne pus d'abord y

» recueillir de vos nouvelles. Je voulus
» en avoir sur le compte de notre chere
» Princesse Gémelli : hélas ! elle n'étoit
» plus dans la Capitale de la Lombar-
» die, & , sans l'argent de mon Triton,
» que serois-je devenue ? J'appris que
» les barbares qui l'avoient arrêtée sous
» mes yeux, l'avoient conduite à Na-
» ples, où elle étoit prisonnière. Je vo-
» lai dans cette Ville ; mais je n'y pus
» voir ma Bienfaitrice. Désespérée, je
» revins à Milan. On m'apprit, à l'Hôtel-
» Dieu, que vous étiez mort, mais que
» votre cadavre avoit été enlevé. Je
» manquai de mourir moi-même. La
» vie me devint insupportable ; & la re-
» ligion seule m'empêcha d'en terminer
» le cours.

» Privée de ma chere Princesse, privée
» du seul homme que j'aimois, & même
» de ses dépouilles précieuses, que me
» restoit-il à faire sur la terre ? Je réso-
» lus, s'il n'y avoit pas d'espoir que ma
» chere bienfaitrice recouvrât sa liberté,
» de me consacrer à Dieu, dans la re-
» traite. Je voulus cependant revoir ma
» Patrie, avant de prendre ce parti ex-
» trême. Je me mis en chemin. Je ren-
» contrai, sur les Alpes, un bon Her-

» mite, qui me conduisit dans sa cellule.
» Je trouvai des charmes dans cette
» demeure solitaire. J'y vécus quelque
» temps, toujours pleine de mon
» Amant, me flattant en secret, malgré
» toutes les apparences, qu'il respiroit
» encore. Je peignois son portrait sur
» les murailles; je gravois son nom sur
» les hêtres. Je m'entretenois avec son
» image; mais je ne pouvois rester dans
» ce lieu, & je quittai l'Hermite, qui
» fit de vains efforts pour me retenir.
» J'eus tort de ne pas attendre, pour le
» quitter, que je fusse parfaitement ré-
» tabli. Peu loin de chez lui, je tombai
» malade dans une petite Ville, & je
» crus que l'heure de ma fin étoit arri-
» vée. Je me résolus à la mort; je la
» desirois. Je fis même construire mon
» tombeau, & graver la pierre qui de-
» voit me couvrir. L'instant fatal arri-
» va. Je tombai dans l'anéantissement.
» L'Univers disparut de nouveau; mais
» ce n'étoit encore qu'une léthargie. Je
» rouvris les yeux au moment où l'on
» me descendoit dans la tombe. Je fis
» mourir de peur un de ceux qui m'en-
» terroient, & je m'enfuis de cette fu-
» neste Ville. J'ai appris qu'un tremble-

» ment de terre l'avoit détruite peu de
» temps après.

» En pourſuivant mon voyage, l'a-
» mour de la ſolitude, & de tout ce qui
» a rapport au cloître, m'inſpira le de-
» ſir de voir la grande Chartreuſe; je
» me détournai de mon chemin, & j'ar-
» rivai bientôt à ce ſaint monaſtere. J'y
» appris des choſes ſingulieres ſur un
» jeune Novice qui s'étoit élevé dans
» les airs, qui avoit joué le rôle de Saint
» Bruno, qui avoit vécu dans le mo-
» naſtere avec une jeune fille déguiſée,
» aſſez épriſe pour embraſſer, avec lui,
» l'état de Chartreux. A ſes aventures
» brillantes, à ſes infidélités, je reconnus
» mon cher Cataudin. Je parlai au Prieur,
» qui me dit, que c'étoit un jeune-hom-
» me reſſuſcité, qui avoit paru ſe con-
» ſacrer à Dieu, dans la retraite, après
» avoir eu beaucoup d'aventures; qu'il
» étoit de figure & de taille à en avoir;
» qu'on l'avoit trop effarouché, & qu'on
» l'avoit obligé de s'enfuir; mais qu'on
» ſe flattoit toujours qu'au premier
» jour il viendroit remettre ſa tête ſous
» le joug du Seigneur. « Car enfin,
» il a une véritable contrition de ſes
» fautes, ajouta le R. P. J'ai lu dans

» son ame, elle est belle & honnête;
» &, quand il reviendra, je le recevrai
» à bras ouverts ».

« Où chercher mon Amant? Il s'étoit
» réfugié dans les airs. Il me prit envie
» de l'attendre, puisqu'on se flattoit
» qu'il reviendroit. Je voulois me con-
» sacrer à Dieu dans la retraite. Pou-
» vois-je en desirer une plus sainte que
» celle-là? Puisqu'une autre fille avoit
» pris l'habit de Chartreux, pour l'a-
» mour du cher Cataudin, pourquoi
» n'en ferois-je pas autant? J'étois dé-
» guisée en homme, & l'on me prenoit
» pour un homme. Je demandai à être
» reçue dans l'Ordre vénérable. On
» m'accorda cette grace. Je remplis,
» avec la plus sainte ferveur, tous les
» dévoirs du noviciat; & sûrement je
» me comportai autrement que mon
» infidele. La vraie piété me toucha.
» Dieu remplit, par degrés, mon cœur,
» qui n'étoit plein, ci-devant, que d'un
» homme. Quand l'année du noviciat
» fut révolue, j'obtins un délai, pour
» me dispenser de prononcer mes
» vœux; mais ce délai expiré, & deux
» ou trois autres ensuite, il fallut opter,
» & me lier irrévocablement, ou sortir

» du Couvent. Je ne pouvois me ré-
» ſoudre à quitter une maiſon, à la ſain-
» teté de laquelle j'étois accoutumée,
» & où j'attendois mon Amant. Il fallut
» donc me lier & m'enchaîner par des
» vœux. En les prononçant, je deman-
» dois, en ſecret, pardon à Dieu, de ce
» qui s'y trouvoit d'irrégulier ; parce
» que je ſentois peut-être qu'ils ne
» pourroient pas me lier devant les
» hommes, ſi jamais mon ſexe étoit dé-
» couvert ; mais je promettois au Ciel,
» de réparer, par un redoublement de
» ferveur, le crime de paſſer ainſi ma
» vie ſous le déguiſement.

» A peine avois-je prononcé mes
» vœux, que j'appris que le jeune No-
» vice qui s'étoit échappé au milieu des
» airs, venoit de rentrer dans l'Ordre,
» à Paris. Je brûlai ſur-le-champ du de-
» ſir de le rejoindre. Ma ſanté devenant
» de jour en jour plus délicate, je vins
» à bout de me faire ordonner l'air na-
» tal par le Médecin de la maiſon, &
» je fus envoyée à Paris. J'arrivai trem-
» blante de deſir. Je vis mon cher Ca-
» taudin après une longue abſence, &
» je ne pus voler dans ſes bras. Je le vis
» pénétré d'une vraie piété, pleurant

» ses fautes avec la plus parfaite contri-
» tion ; en un mot, dans le vrai chemin
» du Ciel. Devois-je m'opposer à son
» salut ? N'étoit-ce pas assez pour moi
» de partager le sort qui l'y conduisoit?
» D'ailleurs, n'étois-je pas vraiment
» liée par les engagemens que j'avois
» pris vis-à-vis de mon Dieu ? Et, en
» me dévoilant, ne risquois-je pas d'être
» rebutée, avec une espece d'horreur,
» par un homme tout à son Dieu, &
» d'être chassée ignominieusement d'un
» si saint asile ? Je n'osai donc me faire
» connoître. J'étois même décidée à
» vous laisser prononcer vos vœux.
» Je vivrai du moins avec lui, me di-
» sois-je, je respirerai le même air, je
» menerai exactement la même vie ;
» cette vie austere me conduira sous
» peu de temps au tombeau. Quand
» j'aurai rendu mon dernier soupir, mon
» Amant reconnoîtra mon corps. Il me
» regrettera, & versera des larmes sur
» ma dépouille ». Que vous dirai-je
» enfin ? Je n'ai pas eu la force de rem-
» plir mon projet. Malgré ma résolution,
» quand j'ai vu mon bien-aimé prêt à
» prononcer le serment fatal, qui nous
» séparoit pour jamais, je n'ai pu m'em-

» pêcher de m'écrier : « Arrête ». Par-
» donnez ma foiblesse ».

« Cette foiblesse fait notre bonheur, » dis-je à mon Adélaïde en la serrant » dans mes bras. Nous allons être heu- » reux, plus d'obstacles ! En disant ces mots, je regardai la Princesse, & je fus confondu. Elle sourit, & témoigna à mon Adélaïde l'intérêt que lui avoit causé son récit. Tout le monde en fit autant, & la Princesse-Cardinal prit congé de nous, en disant : « A demain ».

Je passai une nuit assez inquiette. « Ma » Bienfaitrice, me disois-je, voudroit-elle » abuser de ses droits ; & si elle les ré- » clamoit, pourrois-je refuser sa main ? » Je dormis peu, & mon Adélaïde m'avoua, le lendemain, qu'elle n'avoit pas dormi davantage.

Enfin, d'assez grand matin, la famille étant déjà rassemblée, on nous annonça la Princesse. Mon pere & moi, nous courûmes au devant d'elle. Nous comptions la voir vêtue en Cardinal, ou du moins en Dame de son rang ; nous vîmes paroître une Religieuse charmante, avec une Croix pectorale. C'étoit ma noble amie. Je la reçus avec autant de surprise que d'enchantement. Je baisai,

avec ardeur, une de ses mains, dont je m'emparai, pour la conduire dans le salon. Nous la présentâmes à l'assemblée, qui fut frappée de la plus douce surprise. Mon Adélaïde se hâta de se précipiter à ses pieds. La Princesse l'embrassa tendrement. « Vous voyez, dit-» elle, mes amis, que tout est expli-» qué, & qu'il n'y a plus d'obstacles ». Elle nous apprit qu'elle avoit, elle-même, prononcé des vœux, & qu'elle avoit obtenu une Abbaye qu'elle nous nomma, & qui est à Paris. « Ainsi, dit-» elle, nous pourrons nous voir tous » les jours. Pour comble de bonheur, » ma Communauté possede une maison » de campagne, dans un endroit où vous » avez un château. Je n'ai eu d'autre » but, jusqu'ici, que de faire le bonheur » de ces deux jeunes Amans. J'ai eu le » plaisir de les délivrer de prison, grace » à l'habit de Cardinal que mon frere » m'a prêté. Il est réellement à Paris; » ainsi, il n'y a pas d'apparence que ma » petite supercherie soit découverte. » Vous voyez, mes chers amis, qu'il » n'y a plus d'empêchemens; mariez-» vous sur-le-champ. Tiens, ma chere » Adélaïde, voilà ta dot ». A ces mots,

elle remit, à mon Amante, une donation de cent mille écus. Nous tombâmes tous aux genoux de la chere Princesse. Nous adorâmes, comme une Divinité; celle dont l'unique bonheur étoit de faire des heureux. Elle nous embrassa tous, en versant de douces larmes. Nous courûmes à l'Archevêché, à la Paroisse, pour obtenir des dispenses de bans, & faire les dispositions nécessaires pour notre mariage. Le lendemain Dimanche, on publia les bans, & tous les arrangemens furent si précipités, que nous fûmes fiancés & mariés la nuit suivante.

Nous sommes heureux. Arrêtons-nous au sein du bonheur. Plus d'aventures. Je n'ai pas encore vingt-cinq ans. Mon pere en a, je crois, à peine quarante, & n'en paroît pas avoir plus de trente; ainsi, combien d'aventures ne pourrions-nous pas avoir encore! Mais j'en suis las. Pourrois-je quitter ma chere Adélaïde? D'ailleurs, ma sœur Ninette Merviglia vient d'arriver au milieu de nous. Elle a écrit aussi ses aventures; mais en italien. Je vais m'amuser à les traduire; & je les donnerai par la suite au public, comme une suite naturelle

de l'Aventurier François, s'il me paroît les desirer. On y verra peut-être ce que deviennent Artémise & d'autres personnages de l'heureuse famille où je respire, & que je souhaite de ne jamais quitter. Quand on a trouvé le bonheur, il ne faut plus courir le monde.

FIN.

LISTE DES OUVRAGES

De M. le Suire.

Les Sauvages de l'Europe, Edition épuisée. Cet Ouvrage a été composé avec feu M. Louvel.

Epitre à M. de Voltaire, Edition épuisée.

La Vestale, Clodia à Titus, Edition épuisée. Ce Sujet a paru divisé en deux héroïdes, on le divisera en trois dans une nouvelle Edition, & l'on y joindra une dissertation sur les Vestales & le Feu sacré.

Isaac & Rébecca, ou *Les Noces Patriarchales*, Poëme en prose en cinq Chants; nouvelle Edition.

Eloge du Maréchal de Catina, dédié à lui-même.

Lettre de M. Camille Trillo, sur la Musique Dramatique.

Les Amans François à Londres, ou *les Délices de l'Angleterre.*

Aux Mânes de J. Jacques Rousseau.

Le Nouveau Monde, Poëme en deux vol.

On prépare une nouvelle Edition de ce Poëme, où il est entiérement refondu & corrigé, en deux volumes, qui formeront les troisieme & quatrieme de l'Ouvrage pour les Amateurs des Variantes, qui voudront se procurer aussi l'ancienne Edition. La nouvelle nous paroît desirée.

Histoire de la République des Lettres & Arts en France, années 1779, 1780, 1781, 1782, & 1783.

L'année 1784 est composée. Les suffrages des gens éclairés encouragent à continuer cet Ouvrage, qu'on trouve utile. C'est un Précis & un Apperçu des efforts par lesquels l'esprit humain a brillé chaque année; mais l'Auteur en va changer la forme. Il en donnera deux volumes le plutôt qu'il pourra, & son Ouvrage ne paroîtra plus par cahiers, comme ci devant.

L'Aventurier François, ou *Mémoires de Grégoire Merveil*, 2 vol. troisieme Edition.

Suite de l'Aventurier François, ou *Mémoires de Grégoire Merveil, Marquis d'Erbeuil*, 2 vol. formant les tomes III & IV de *l'Aventurier François.*

Seconde ſuite de l'Aventurier François; contenant les Mémoires de Cataudin, Chevalier de Roſamene, fils de Grégoire Merveil, 4 vol. formant les tomes V, VI, VII & VIII de *l'Aventurier François.*

On voit qu'il y a 4 vol. pour l'Hiſtoire du Pere, & 4 pour celle du Fils. On en ajoutera 2 pour celle de Ninette Merviglia, que le Public paroît deſirer.

Le Philoſophe Parvenu, ou Lettres & Pièces Originales, contenant les Aventures d'Eugène Sans-Pair; par l'Auteur de l'Aventurier François, 3 vol. En cas de ſuccès on ne tardera pas à donner les trois ſuivans, qui termineront l'Ouvrage.

